GEORGES MALDAGUE

n° 27

Le Petit Tambour de Bazeilles

LES MAITRES DU ROMAN POPULAIRE

ARTHÈME FAYARD et Cie

Editeurs

18-20, Rue du Saint-Gothard, PARIS

Copyright by Georges Maldague 1915.

Le 1er Octobre paraîtra :

LE MYSTÈRE DE L'ÉTANG

par Jean ROCHON

Le roman complet : 30 centimes

Volumes déjà parus :

CRINCALETTE
Par JULES MARY

L'ENFANT D'UNE VIERGE
Par PIERRE SALES

UNE NUIT DE NOCES
Par CHARLES MEROUVEL

LA DAME AUX VIOLETTES
Par MICHEL MORPHY

CHAINE MORTELLE
Par GEORGES MALDAGUE

LA NUIT ROUGE
Par JULES DE GASTYNE

LE CORPS D'ELISA
Par A. MATTHEY

LE FILS DE JACQUES
Par RENÉ DE PONT-JEST

LE COQ DU VILLAGE
Par LÉON MALICET

RIVALITE D'AMOUR
Par HENRI GERMAIN

MARIEE A SON PATRON
Par MAXIME LA TOUR

L'AMOUR ET L'ARGENT
Par EDMOND LADOUCETTE

CALVAIRE D'AMANTE
Par JEAN ROCHON

FLORAISON D'AMOURS
Par FERNAND-LAFARGUE

AMANT ET JUGE
Par CHARLES ESQUIER

MOINS FORT QUE L'AMOUR !
Par PIERRE SALES

POUR L'HONNEUR D'UNE MERE !
Par JULES DE GASTYNE

LA PETITE « DEUX SOUS »
Par MARIE THIERY

PRINCESSE ET FILLE DU PEUPLE
Par MAXIME LA TOUR

LES POILUS DE LA 9e
Par ARNOULD GALOPIN

LA BELLE LORRAINE
Par HENRI GERMAIN

LE TUEUR DE FEMMES
Par LÉON MALICET

LE ROMAN D'UN SOLDAT
Par MICHEL MORPHY

UNE AFFOLEE D'AMOUR
Par ADOLPHE BELOT

CRIME DE BOCHE !
Par HECTOR FRANCE

LE DIAMANT NOIR
Par PIERRE SALES

Chaque Volume : 30 centimes

C 20699

LE PETIT TAMBOUR DE BAZEILLES

PREMIÈRE PARTIE

Les Dernières Cartouches

I

Au bord de la Meuse, devant la maison de Jules Andouzi, le passeur de Bazeilles, des groupes stationnent, depuis le matin.

On se bat de l'autre côté du fleuve, entre Remilly et Mouzon.

Les Prussiens continuent leur marche en avant.

La veille a commencé la retraite de Beaumont.

Décimées, écrasées sous le nombre, nos troupes tentent la concentration sur Sedan.

Et, par les chemins, la débandade des soldats harassés, sans vivres, pâles, avec des yeux de fureur et de souffrance ; la galopade des attelages lancés à fond de train, les caissons accrochant, jetant par-ci par-là, dans un fossé, la charrette d'un paysan, que l'instinct de la conservation, le souci de mettre à l'abri sa famille avec son maigre butin, pousse vers les bois profonds de la Belgique.

La majorité des habitants demeure fidèle au foyer, que l'abandon laissera à la merci de l'ennemi ; beaucoup sentent gronder la rage qui, plus que la fatigue et la faim, convulse les blêmes visages des hommes, passant à travers le fracas des fourgons, dans la poussière opaque des routes.

Séparée de l'eau par la largeur du chemin de halage, elle est gaie, la demeure de Jules Andouzi, toute basse avec sa façade garnie d'une vigne épaisse où les grappes mûrissent, les pots de géraniums, des fuchsias, des boutures d'œillets, aux fenêtres du rez-de-chaussée, de chaque côté de la porte.

Le grand bateau plat, le bac qui traverse bêtes et gens, son câble en fer allant d'une rive à l'autre, attend immobile au bas de la berge.

La rivière suit son cours tranquille, à travers les prairies grasses ; en amont et en aval, de beaux villages avec leurs clochers, élancés, d'autres escaladant les coteaux, nichés au pied des forêts,

La fusillade crépite, le canon tonne ; les mitrailleuses crachent leurs engins de mort.

A la lisière des bois, se meuvent des masses serrées, des masses noires.

Tous droits de reproduction, de traduction ou d'adaptation réservés pour tous pays sans exception.

Au milieu du rassemblement, formé en ce moment devant la maison du passeur, un grand vieillard, un bras appuyé sur celui d'une jeune fille de dix-huit ans, aux cheveux foncés, aux yeux bleus, à la peau nacrée, robuste et fine, à la fois de la race et de la vigueur, regarde avec une longue-vue, tente de saisir les évolutions que dissimulent, à tout instant, les plis du terrain :

Il dit :

— Je crois bien que ce sont les Prussiens.

— En êtes-vous sûr, monsieur de Bonnemière ?

C'est le passeur qui questionne.

Un autre paysan s'exclame :

— Mais ils arrivent, alors ?

Et les femmes, tandis que les enfants jouent dans le gazon de la rive, tremblent, s'efforçant aussi de saisir les mouvements des bandes compactes, qui se meuvent en haut des collines.

Deux hommes, partis aux nouvelles accourent du village : Savinien, le valet de chambre de M. de Bonnemière, et Fernand Courtet, le fermier du château.

Nos troupes prennent position autour de Bazeilles ; partout des retranchements. La route jusqu'à Sedan est encombrée de batteries d'artillerie, de soldats, parmi lesquels des blessés, d'autres si las, qu'ils tombent sur le chemin, certains trempés jusqu'aux os, contraints de traverser la Meuse à la nage, pour échapper à l'ennemi.

— Y a-t-il la division de mon frère ? demande M. de Bonnemière.

On sent dans sa voix une grande angoisse, en même temps qu'un espoir.

Sa bouche frémit, sous sa moustache presque blanche, tandis que ses yeux luisent, en attendant la réponse.

Elle arrive cette réponse, peu précise, cependant décevante :

— On nous a dit que non, monsieur.

— Ce n'est pas le moment de rien apprendre, fait Fernand Courtet ; demain, peut-être ce soir, on se battra ici.

Une jeune fille paraissant de l'âge de Mlle de Bonnemière, qui, en l'apercevant, laisse son père s'appuyer sur Savinien pour marcher au-devant d'elle, a franchi la grille du château, à cent mètres de la maison du passeur.

C'est Fernande Courtet, la fille du fermier, la sœur de lait de Renée de Bonnemière.

Aussi grande que celle-ci, moins de finesse, de régularité, elle a l'éclat exubérant de ses dix-huit printemps ; les cheveux fauves forment une torsade énorme, au-dessus d'une nuque un peu hâlée, et brillent par reflets, comme de l'or brun ; les yeux sont d'un gris limpide, la bouche charnue sur les dents éclatantes.

Quand elle arriva près de Renée, et presque aussitôt près du groupe, les mains croisées sur son

corsage qui battait dans l'essoufflement d'une course rapide, sa fraîcheur habituelle avait fait place à une pâleur qu'accusait l'expression apeurée du regard.

— J'y suis allée, moi, aux nouvelles, articula-t-elle ; la moitié de la division de Bonnemière a été balayée par les canons prussiens...

Renée leva les bras dans un geste affolé.

— La moitié de la division... Ah ! mon Dieu !

Et Fernande, cachant son visage dans ses mains, en appuyant la tête sur l'épaule de sa sœur de lait :

— *Ils* sont morts peut-être tous les deux.

— Tais-toi ! fit Renée, tais-toi !

L'une et l'autre ont leur fiancé avec le général de Bonnemière dans le 12e corps d'armée, commandé par le maréchal de Mac-Mahon.

Un homme est là qui, lui, arrive d'une autre direction. Il répète, très sombre, les paroles de Fernande Courtet, considérant tour à tour le grand vieillard qu'une attaque d'hémiplégie laisse depuis plusieurs années paralysé du côté droit, incapable de marcher sans appui, et le fermier, lui, ne pensant qu'à sa fille.

Renée a connu Patrice de Larivière à Paris, chez son oncle le général dont il était l'officier d'ordonnance.

Fernande a eu pour camarade d'enfance Jean-Baptiste Barrois.

Celui-ci, qui un an auparavant avait tiré un bon numéro, s'est engagé dès nos premiers revers, quittant sa promise, ses parents, son village, pour voler au secours de la Patrie menacée.

M. de Bonnemière, propriétaire d'une importante manufacture de draps dont les bâtiments touchent presque à l'habitation du passeur, et appartenant à cette vieille noblesse sedanaise, qui réédifia sa fortune avec une industrie amenant la prospérité du pays, conseillait au jeune homme, en lui en donnant la facilité, dès qu'il le voyait décidé à partir, de se faire incorporer dans le régiment de Patrice de Larivière.

Patrice était nommé capitaine après Reichshoffen ; Jean Barrois, maréchal des logis.

Voilà tout ce qu'on savait d'eux.

M. de Bonnemière ne recevait pas plus de nouvelles de son frère le général.

Etait-il blessé, mort à la tête de ses troupes ?

Fernande et Renée voyaient à cet instant leurs fiancés gisant dans quelque sillon mouillé de leur sang, murmurant peut-être leurs noms ; Patrice apercevant les tourelles du château où celle qu'il aimait allait revêtir une robe de deuil ; Jean-Baptiste, le clocher natal.

L'homme qui apportait la même nouvelle que la fille du fermier était Louis Barrois, le père de Jean ; une femme accourut presque derrière lui, une petite fille de six ou sept ans pendue à sa jupe, la mère du jeune volontaire.

Les Barrois, des cultivateurs aisés, avaient eu six enfants.

Ils ne conservaient que l'aîné, le soldat, et cette gamine, la dernière venue.

Le père se mit à regarder vers les coteaux boisés, où l'on supposait qu'évoluait l'ennemi.

La mère, qui n'avait rien entendu, le saisit par le bras :

— Alors, tu as été aux renseignements ?

— Oui.

— Et... qu'est-ce qu'on t'a dit ?

— Rien de bon.

Quand ensemble, du matin au soir, on peine dur, qu'on a les mêmes soucis matériels, les précautions usitées dans les milieux où l'éducation affine, lorsqu'elle ne pervertit point le sentiment, sont à peu près inconnues.

La campagnarde supporte plus courageusement que la femme des villes, et le choc moral, et la douleur physique.

Puis, en certaines circonstances, les tergiversations sont superflues. Barrois eût peut-être hésité à crier à sa femme :

— Ton fils est mort !

Il n'hésita point pour lui répéter :

— La division de Bonnemière est à moitié détruite !

— Alors... notre pauvre Jean-Baptiste ?

— Il a pu s'échapper.

— Mais il a pu aussi.... y rester !

Le paysan ne répondit plus.

Elle recommença :

— Il a pu y rester...

— Nous n'y pouvons rien.

Mme Barrois poussa deux ou trois sanglots sans larmes, le rictus contracté, les yeux dilatés.

Des femmes l'entourèrent.

— Ça ne veut pas dire que Jean-Baptiste soit tué, il ne s'agit pas de se mettre martel en tête.

Et le père, serrant les poings :

— Qu'ils y entrent dans Bazeilles, les uhlans ! qu'ils en approchent de chez nous... Je les descends !

Il s'en alla, brandissant les poings du côté du village, où l'encombrement ne faisait que croître.

Quelqu'un s'écria :

— Vous ne voyez pas un cavalier, là-bas ?

— Où ?...

— Du côté de Remilly.

— Sur la route ?

— Non, à travers champs.

— En effet, dit M. de Bonnemière qui braquait sa longue-vue vers le point indiqué ; mais qui est ce cavalier ?... un enfant !...

— Mon petit Loriot, peut-être, fit en joignant les mains une paysanne ridée, cassée, des mèches grises sortant du mouchoir à carreaux qui, en guise de coiffure, lui entourait la tête.

— Vous lui avez donc donné la jument ? demanda M. de Bonnemière à Fernand Courtet.

— Non, monsieur, répondit le fermier, pour la bonne raison qu'elle s'est déferrée hier soir.

— Auriez-vous dû le laisser partir, vous tous ? gémit la bonne femme.

Et le passeur, quasi brutal :

— Vous avez fini vos jérémiades, mère Francine ?... Avec ça que c'est facile de retenir un crapaud de cette espèce-là... Il était dans le bac, il manœuvrait le câble, il nous criait qu'il apporterait du nouveau, qu'on ne se rendait pas compte seulement de ce qu'il voulait faire... Un brave, ce petiot !

— Je ne sais pas d'où il sort, fit M. de Bonnemière ; ce que je sais, c'est qu'il a dans les veines du sang de héros.

Puis, continuant à braquer au loin sa lorgnette :

— Ce ne peut être que lui : où a-t-il eu ce cheval ?

De toutes parts, on répétait :

— C'est lui !

Et Francine, joignant toujours ses pauvres mains maigres :

— Loriot... mon petit Loriot !

Une femme lui dit :

— Taisez-vous donc, je serais fière, moi, d'avoir élevé un enfant comme ça.

— Si je l'ai élevé pour le perdre...

— Le perdre ! ça passe partout, les moutards.

— Et puis, fit une autre paysanne, quand il mourrait comme un soldat... Un petit qui n'a pas de famille...

— Moi donc, qu'est-ce que je suis ?

— C'est pas votre sang, enfin, Francine.

— C'est tout comme, allez.

On distinguait très bien, dévalant des hauteurs, monture et cavalier.

La monture était toute blanche ; pieds nus, seulement vêtu de sa chemise et de son pantalon, le cavalier s'accrochait d'une main à la crinière flottante, de l'autre tirait sur le mors.

La bête, qui semblait emballée, fila sur la route comme le vent.

Juste devant le bac, avec toute sa force, le gamin imprima une secousse à la bride ; le cheval fit un écart, une sorte de bond de côté ; les sabots glissèrent au bord du talus, il roula jusqu'à la berge.

De grands cris jaillirent de l'autre côté du fleuve.

Jules Andouzi, Fernand Courtet et un autre des spectateurs de cette scène rapide, sautèrent dans le bac ; Francine, qui courait derrière eux, sur le point d'y arriver, tomba sur ses genoux.

Elle pleurait :

— Il est mort ! il est mort !

Avant que le grand bateau atteignît la rive opposée, Loriot, debout dans les joncs et les roseaux, agitait les bras.

— Pas peur ! m'man nourrice, je n'ai rien !

A dix pas de l'enfant qui, lancé en avant dans les plantes aquatiques amortissant sa chute, n'avait que des égratignures, joncs et roseaux ployèrent, s'affaissèrent, une longue encolure de neige émergeant au-dessus.

Par trois fois, la bête se releva à demi, hennissante, la tête tournée vers les coteaux d'où pleuvait la mitraille, les naseaux élargis.

Un dernier effort la mit debout.

Alors on vit le blanc coursier, le coursier de bataille, sa robe immaculée glorieusement souillée, le flanc troué d'une blessure, son sang s'échappant à flots du trou rouge, s'élancer en un bond suprême, puis, les reins brisés, retomber en arrière, rouler au fleuve, qui en charrierait bien d'autres, des bêtes, des caissons, des hommes...

Le gamin sauta au milieu de la barque qui revint, dans le grincement strident du câble, à son point de départ.

Francine l'attrapa au passage ; lui se dégagea, brusque, grimpa le talus, pour s'arrêter devant les gens rassemblés, formant immédiatement autour de lui un demi-cercle.

— Eh bien ? interrogea M. de Bonnemière.

— Sais-tu quelque chose ? firent Renée et Fernande.

Les grands yeux noirs du petit Loriot eurent une flamme singulière, comme l'éclair farouche traversant la prunelle des vaincus.

Il se retourna, tendit le bras dans cette direction d'où il venait.

— Les Prussiens essayent de passer le pont du chemin de fer... Je crois bien que c'est sur le cheval d'un officier français, que j'ai attrapé par la bride comme il se relevait, près d'un talus, que je suis revenu pour chercher un fusil... Je veux me battre aussi, moi... les empêcher de traverser... Monsieur de Bonnemière, si vous ne me donnez pas votre grand fusil, je vais en demander un au maire.

— Mon enfant, ni le maire ni moi ne te donnerons aucune arme.

— Pourquoi ?

— On ne fait pas le coup de feu à ton âge.

— Mais je vais être un homme !

Il frappait sa poitrine brunie, dans l'échancrure de la chemise grossière.

A son col encore grêle, pendait un collier de perles d'os allongées, muni d'une piécette ronde, matriculée d'une date et d'un nom ; la médaille dont l'Assistance Publique pourvoit les abandonnés qu'elle recueille.

Loriot était ce qu'on appelle, dans certaines campagnes, un *Parigot*. La mère Francine, veuve depuis quelques années et mère de plusieurs enfants, mariés aujourd'hui, dispersés, avait toujours eu chez elle un de ces petits sans père et sans mère, courant les chemins avec les siens.

Les quinze francs par mois qu'alloue l'Administration, pour la pension de ses pupilles, venaient à point dans le ménage de *tisseurs*, où l'homme et la femme travaillaient au même métier, pour les fabricants de drap de Sedan ou des alentours.

Le Parigot s'appelait Jacques.

C'était, avec la date du dépôt, tout ce qu'on lisait sur la médaille, et ce prénom se trouvant celui d'un de leurs fils, les parents nourriciers lui donnaient un surnom qu'il devait garder, vif et gai comme ces passereaux : les loriots.

Il était le dernier des nourrissons de Francine, l'enfant qui lui restait, tous les autres partis, et un enfant aimant, auquel la brave femme s'attachait comme si elle lui eût donné le jour

La grande inquiétude de la veuve, à mesure que cette époque avait approché : les douze ans du garçonnet, âge auquel l'Assistance Publique reprend ses pensionnaires, pour en faire des travailleurs, était cette séparation.

M. de Bonnemière l'en débarrassait, en déclarant prendre jusqu'à son tirage au sort la responsabilité de Loriot, qu'à ses douze ans révolus, il n'y avait pas de cela plus de sept ou huit mois, il faisait entrer dans sa fabrique.

Ce dernier restait ainsi auprès de sa mère nourrice, à qui il rapportait son gain, supérieur, si modeste qu'il fût, aux mensualités reçues de Paris.

Et Francine, qui maintenant *rentrayait* les draps, gagnant son pain malgré ses mauvais yeux, se trouvait heureuse avec cet enfant, demeuré à l'humble foyer que les siens désertaient pour fonder à leur tour une famille

Il répéta, l'abandonné, devant ces gens, dont les voix anxieuses l'interrogeaient, et qui maintenant pour la plupart portaient leurs regards dans la direction du pont du chemin de fer que l'ennemi s'efforçait de franchir :

— Je vais être un homme !

Alors le fermier, ému sous sa rudesse :

— Il faut que tu manges encore de la soupe, mon garçon !

— Eh bien ! qu'ils y viennent, les Prussiens... ils verront !

Il brandit le poing comme tout à l'heure Louis Barrois, le père de Jean-Baptiste — le fiancé de Fernande, le sergent de Reichshoffen.

Dans cette frêle poitrine, le cœur se gonflait ; des yeux ardents, les larmes jaillirent : un désespoir d'enfant, la colère d'un homme.

Il voulait un fusil, lui !

Il ne prétendait pas que les Prussiens entrassent dans Bazeilles.

Ce renié, ce paria sans origine, fruit de quelque liaison maudite, pauvre chair palpitante sans berceau, avait-il dans les veines, ainsi que le disait M. de Bonnemière, du sang de héros ?

Possédait-il simplement ce que tout être qui n'est pas un dégénéré possède, sacré comme la tendresse qu'il porte à sa mère, l'attachement au sol où il a grandi, le saint amour que symbolise le drapeau.

Le rassemblement se dispersa, en attendant qu'un autre se formât.

Jules Andouzi retournait dans sa maison tapissée de vigne ; M. de Bonnemière, au bras de Savinien, prenait à pas lents la direction du château.

Fernand Courtet suivait, devant rentrer par le même chemin.

Les deux hommes, le riche industriel et le fermier, se retournèrent presque en même temps.

— Renée, mon enfant, ne reste pas ici.

— Père, je t'en prie... Il faut que je sache... laisse-moi !

— Tu ne sauras rien... Et si l'ennemi dès aujourd'hui passait la Meuse, la place deviendrait dangereuse... Puis, si nous voulons achever l'installation de l'ambulance, il est grand temps ; on peut d'un instant à l'autre nous amener des blessés.

— C'est vrai, dit-elle ; les blessés !

— Hop ! Fernande, faisait Courtet, je ne veux pas que tu restes là non plus.

— Oh ! moi, je retourne à Bazeilles !

En fille habituée à se conduire, sans écouter les autres appels que lui lança son père, elle s'en alla, côte à côte avec Loriot, la mère Francine venant derrière en hâtant son pas de vieille, la distance s'allongeant de plus en plus entre elle et ceux qu'elle n'eût pas voulu, au moins, perdre de vue.

Et la pauvre brave femme marmottait, sachant bien que c'était inutile de songer à retenir son enfant d'adoption :

— Où va-t-il encore aller ?... Il se fera tuer, ce petit mâtin-là !

Renée de Bonnemière suivait des yeux sa sœur de lait et le jeune garçon.

Elle pensait :

— Fernande apprendra peut-être cette fois quelque chose... Oui, je dois surveiller l'installation de l'ambulance... Et qui sait s'*il* ne sera pas parmi les blessés qu'on y amènera ?

Il, c'était Patrice, l'officier de hussards, le fiancé qu'elle devait épouser avant l'hiver... dont peut-être, dans le charnier humain, au lendemain de la bataille, elle ne retrouverait pas le corps.

Fernande Courtet et Jacques Loriot arrivaient sur la place de l'Eglise.

Une confusion, un pêle-mêle d'hommes, de chevaux, de fourgons.

Comme dans chaque rue du village, tous les rez-de-chaussée bondés de soldats.

Un peu plus bas que l'église, du côté de la prairie, jusque dans les ruines de l'ancien château des princes de Sedan, où fut élevé Turenne, des hommes hâves, leurs uniformes lacérés, blancs de poussière, tachés parfois de sang, l'un le bras en écharpe, l'autre des linges à la tête, restaient accroupis ou étendus, au pied des vieux pans de murs à meurtrières, parmi lesquels poussait l'herbe folle.

La jeune fille et le gamin remontèrent la grande rue, continuèrent à marcher au delà du bourg, arrêtés à tout instant par l'encombrement croissant à mesure que le soir venait.

Ils arrivèrent à un débit de boissons, l'auberge Bourgerie, situé entre Balan et Bazeilles, à l'intersection de deux routes et au point culminant de ce dernier village.

Là comme ailleurs, des fuyards, des malheureux échappés au prix de quelle énergie au désastre, des affamés, demandant en grâce un morceau de pain, ou, dans un sommeil dont rien ne devait les faire sortir, allongés sur le parquet.

Et la file d'hommes, de chevaux, de caissons, se continuait sur la route où descendait la nuit.

Surprise par des forces supérieures, comme le furent, hélas ! presque toujours nos troupes dans cette guerre où l'héroïque valeur des uns ne devait ni racheter l'impéritie des autres, ni empêcher les bataillons allemands, cruellement éprouvés, de se reformer plus compacts, comme si l'ennemi surgissait du sol, l'armée de Beaumont, malgré le dévouement du 5e cuirassiers, la résistance désespérée des régiments chargés d'arrêter la poursuite de l'ennemi, battait bien réellement en retraite sur Sedan.

Là non plus, Fernande ne devait rien apprendre.

Nul ne faisait attention à cette jeune fille ; elle interrogeait sans qu'on lui répondît ; étreinte d'angoisse, de pitié, d'effroi, elle passait, s'arrêtait, implorait, ne récoltant pas une parole qui la mît sur la voie d'une certitude.

Sans Loriot, resté à l'auberge, elle retraversa le village.

La mère Francine attendait sur le pas de sa porte.

Son humble masure s'était aussi emplie ; elle avait donné tout son pain, et mis dans la grande marmite accrochée à la crémaillère le quartier de lard pendu au plafond.

— Mes pauvres enfants ! vous avez faim ; je vais vous faire une bonne soupe.

Et, grelottants de fatigue, de la fièvre que donne le besoin, ils se pressaient autour de l'âtre, les pauvres soldats affamés.

Partout on fraternisait ; cette débâcle, cette traînée d'hommes, de chevaux, de canons, qui semblait interminable, le spectacle lamentable de ceux qui tombaient dans l'épuisement d'une retraite héroïque, n'inquiétaient point outre mesure.

Avec une masse pareille de troupes, on refoulerait l'ennemi ; des vivres, une nuit de repos, les Allemands trouveraient à qui parler.

Fernande interpella la veuve :

— Inutile que vous espériez retenir Loriot, mère Francine ; il n'écoutera personne.

— Je ne le sais que trop, mam'zelle Fernande... Aussi, c'est à la grâce de Dieu !

Et, avec le geste qui réunissait ses mains ridées:

— Fallait-il que je voie une chose pareille avant de mourir... la guerre !

— C'est terrible, pauvre mère Francine.

— Pourquoi le bon Dieu ne m'a-t-il pas emportée, quand j'ai été si malade, l'année dernière !

— Mais si les Français sont vainqueurs...

— Ça empêchera-t-il qu'il y ait tant de morts, et tant de femmes, tant de mères, tant de sœurs qui pleurent ?... Vous êtes jeune, ma petite Fernande, à votre âge on ne peut la voir la guerre comme je la vois, moi...

— Heureusement, car ça n'avance pas.

En continuant à marcher vers le château, la jeune fille entendit affirmer qu'on ferait sauter cette nuit le viaduc.

Elle entra à la ferme des Barrois, où elle trouva son père.

Fernand Courtet et Louis Barrois, de vieux amis qui avaient vu avec le même plaisir les fiançailles de leurs deux enfants, à cette heure de danger ne songeaient qu'à la Patrie, au foyer à défendre.

Avec deux domestiques, comme eux résolus, ils parlaient du coup à tenter pour la nuit prochaine : le chargement des chambres de mine, destinées à détruire le pont, que dès aujourd'hui l'ennemi essayait de franchir.

Tandis que la jeune fille, cette fois, retournait aux *Etangs*, c'est ainsi que s'appelait le vaste domaine appartenant à M. de Bonnemière, dont son père avait l'exploitation, ils parlaient à la mairie, où la garde nationale se réunirait à huit heures pour s'entendre au sujet de ce coup de main.

Fernande s'arrêta au seuil de la demeure de Jules Andouzi.

La femme donnait la soupe à ses petits, pour les mettre au lit bien vite ; le passeur s'était rendu, lui aussi, à la mairie.

— Mon homme veut que nous nous en allions dès le jour en Belgique, dit-elle ; moi, je ne veux pas le quitter.

— Peut-être feriez-vous mieux, avec vos enfants.

La nuit s'assombrissait encore ; aucune lumière dans les grands bâtiments de la fabrique de drap, sur la gauche, avant la maison du passeur. Le bac, au long des roseaux, restait immobile ; le large ruban glauque courait vers ce pont, au pied duquel les cadavres s'entassaient déjà.

La jeune fille rentra par la grille en fer forgé, qui laissait voir, au delà de la cour, la façade du

château Louis XIV, restauré à plusieurs reprises depuis deux siècles.

Elle monta le perron, poussa la porte du vestibule, presque toujours accessible.

Et elle se dirigea vers le vaste salon, où le maître du lieu ordonnait qu'on installât des lits et tout un service d'ambulance.

Le père et la fille se disposaient à en sortir, pour passer dans la salle à manger ; Fernande, sans se faire prier, se mit à table entre eux ; M. de Bonnemière disait :

— Il faut manger, mes enfants ; l'heure est grave et nous aurons tous besoin de notre résistance physique... Vous êtes l'une et l'autre des filles courageuses, montrez-le !

Elles suivirent le conseil, se contraignant d'abord, puis, avec la volonté de ne pas défaillir au moment où elles auraient, en effet, besoin de toute leur énergie.

On parla, on parla beaucoup, tout le temps du repas, sur l'organisation des secours aux blessés, sur la ligne de conduite à tenir, en cas de défaite, les jeunes filles très optimistes, le vieillard ne cessant de répéter que l'avenir était sombre.

En tout cas, l'envahisseur épargnerait le château, où les blessés trouveraient également un refuge.

Vaincus ou vainqueurs ne sont plus que des hommes.

Peut-on prévoir, dans l'horreur du combat, ce qui sera épargné ?

Au-dessus de la campagne, écrasée de ténèbres, un calme profond.

Les deux jeunes filles, aussitôt après le dîner, s'approchèrent d'une fenêtre ; enlacées à la taille, elles regardèrent, comme si ce voile d'encre devait, en se déchirant, leur montrer la tragédie d'aujourd'hui, prologue de celle de demain.

M. de Bonnemière, au bras de Savinien, avait quitté la salle à manger.

Il sentait la nécessité, sinon du sommeil, du moins du repos qui répare, autant que la nourriture, les forces perdues. Il lui en restait si peu à lui : trouverait-il seulement celle ne pouvant, comme son frère, sur un champ de bataille, présenter sa poitrine aux balles ennemies, de faire le coup de feu, au cas où, dans les horreurs de l'envahissement, il lui faudrait défendre, sinon le seuil au-dessus duquel flotterait demain le drapeau orné d'une croix rouge, sinon sa vie qu'il sacrifiait à l'avance... qui sait, la vie si chère de son enfant?

En regardant ce soir Renée, silencieuse et pâle, de l'angoisse dans ses beaux yeux, il éprouvait, avec la brutale secousse d'une prescience qui surgit, le remords de n'avoir pas mis à l'abri cette existence précieuse, toute la joie de la sienne si proche de son terme.

Mais tout était surprise dans cette malheureuse guerre ; qui pouvait prévoir les nouveaux désastres ?

Marié tard avec une jeune fille de famille honorable et sans fortune, Charles de Bonnemière perdait la mère à la naissance de l'enfant.

La femme de Fernand Courtet élevait avec sa fille, plus âgée de quelques mois, la petite Renée.

D'abord chétive, dans la liberté des champs où son père voulait qu'elle vécût, son éducation dont profitait sa sœur de lait, faite par une institutrice, celle-ci, tout en gardant sa finesse aristocratique, devenait presque aussi robuste que Fernande.

Elles s'aimaient avec la tendresse de deux sœurs véritables, avec la même simplicité de cœur, sans plus de fierté de la part de l'une que d'intérêt de la part de l'autre.

A quatorze ans, Fernande, fille unique également et devant plus tard avoir ce qu'on appelle « du bien », perdait à son tour sa mère, enlevée, en quelques jours, par une fluxion de poitrine.

Depuis ce moment, sans remplir un rôle de travailleuse acharnée ainsi que la fermière, elle se tirait fort bien de la surveillance de la maison, tenant les comptes, payant les domestiques ; à la fois, comme le voulait son père, une bonne ménagère et une demoiselle bien élevée.

En ce lugubre soir, dans l'air humide et lourd de cette fenêtre ouverte, alors qu'un sentiment commun les unissait plus étroitement que cette tendresse datant de leur enfance ne les avaient unies encore, elles éprouvaient à se sentir ainsi, les bras à la taille, serrées l'une contre l'autre, la sensation du danger prochain.

Que serait-il ?

La mort de leur fiancé... le pillage autour d'elles, le massacre...

Ce n'était point pour elles-mêmes qu'elles tremblaient. Et peut-être, sur leurs têtes, s'amoncelaient les nuages qui s'ouvriraient dans le plus épouvantable des cataclysmes.

La guerre !

Le vainqueur respecte-t-il l'innocence et la beauté ?...

La balle égarée choisit-elle sa victime ?...

Tout à coup, une exclamation de Renée qui tendit le bras vers la grille.

— Regarde... quelqu'un vient.

— Du village... peut-être des nouvelles de Jean !

— Des nouvelles de Patrice !

Elles s'élancèrent vers le vestibule, elles ouvrirent toute grande la porte.

Et, sur le seuil éclairé, un homme parut.

Ce n'était point Patrice ; ce n'était point Jean.

Fernande et Renée jetèrent un grand cri...

Le cri poussé par les deux jeunes filles contenait à la fois de la déception et de la joie.

L'homme qui se trouvait là, hâve, du sang au cou, l'uniforme en lambeaux, n'était ni le capitaine de hussards, Patrice de Larivière, ni le maréchal des logis Jean-Baptiste Barrois.

Un enfant de Bazeilles, pourtant, nommé Emile Ferret, un petit lignard parti l'an dernier, dont les parents tenaient un café sur la place. Elles le reconnurent, malgré cette pâleur, cet état pitoyable leur faisant momentanément oublier la violence de leur préoccupation.

— Vous êtes blessé ! s'écria Renée.

— Ce n'est rien, une balle m'a éraflé le cou... J'arrive seulement de Beaumont... et vous voyez, j'entre ici, avant de dire au père et à la mère que je suis vivant.

Il se soutenait au chambranle de la porte ouverte.

Les deux jeunes filles se précipitèrent, le prirent chacune sous un bras.

Mlle de Bonnemière appela :

— Germain ! Germain !

Un jeune domestique, le fils du valet de chambre Savinien et de Sophie, cuisinière au château depuis leur mariage, parut.

On fit asseoir le soldat sur la banquette à haut dossier de chêne sculpté du vestibule.

Il murmura :

— J'ai faim.

Renée et Fernande s'élancèrent vers la cuisine.

Elles reparurent suivies de Sophie, avec du bouillon, de la viande, du vin.

Et voilà qu'en haut du perron, d'autres malheureux, blêmes et haletants, se montrèrent.

Ils étaient de ceux qui passaient la Meuse à la nage, pour échapper au massacre.

Les lumières du château les guidaient.

Eux aussi disaient :

« J'ai faim ! »

Ils demandaient du pain, un abri...

Dormir dans un coin, n'importe où, pour recommencer la lutte quand il le faudrait.

Et toute cette soirée, les grandes pièces du rez-de-chaussée, disposées à l'usage des blessés, s'emplirent des vivants qui peut-être seraient tués demain.

M. de Bonnemière sorti de sa chambre, ne devait y rentrer qu'à une heure du matin, après que sa fille et la fille du fermier lui eurent promis de prendre du repos.

Emile Ferret, le petit lignard, à peine réconforté, donnait des nouvelles.

Il se trouvait cet après-midi même, après la mêlée, devant Barrois qui lui disait :

— Si tu as la veine d'arriver jusqu'à Bazeilles, passe chez mes parents, tu les avertiras que je n'ai pas encore reçu mon compte... qu'ils en portent la nouvelle à ma promise... Tu diras aussi au château, que mon capitaine... le capitaine de Larivière, vient d'avoir son cheval blessé sous lui... Il n'y a qu'un instant, il était pour sa part en aussi parfaite santé que moi.

Cette rencontre avait eu lieu aux approches de la nuit.

Nul doute que Patrice et Jean ne fussent toujours vivants.

Peut-être entreraient-ils, à leur tour, ici.

Peut-être dans quelques heures les reverraient-elles... pour les perdre ensuite, les regarder partir dans le feu et dans la mitraille.

Elles se tenaient encore, avant de se séparer, devant une fenêtre qu'elles venaient d'ouvrir, sondant les ténèbres.

— La guerre, Renée, c'est horrible, la guerre ! comme la mère Francine a raison !

— Affreux, ma pauvre Fernande... et ce que nous voyons n'est rien... Pourvu que les Prussiens ne soient pas ici demain.

— Demain, ici ?... Oh ! non, par exemple, je dis comme Loriot, non, ça jamais !

La fille du fermier ajouta, presque bas, comme si elle eût craint que quelqu'un ne surprît cette confidence :

— A cette heure, sans doute, le pont du chemin de fer a sauté.

— Nous aurions entendu la détonation.

— C'est vrai...

L'instinct de l'événement tout proche faisait surgir chez la jeune fille l'espérance, que des détonations successives changèrent à la même minute en une décevante réalité.

Les deux sœurs de lait se précipitèrent vers cette fenêtre qu'elles quittaient.

Une fusillade nourrie éclatait du côté du viaduc.

Fernande tremblait de tous ses membres.

— Le coup est manqué, ils ont été surpris... Mon Dieu ! mon Dieu !

— Pourvu que l'ennemi ne passe pas le pont ! murmurait Renée.

Puis elles demeurèrent silencieuses, le buste incliné sur la barre d'appui, l'oreille tendue, la respiration en suspens.

La crépitation se précipitait là-bas.

Ou les Allemands, à la faveur de la nuit, s'efforçaient d'emporter la position énergiquement défendue, ou ils tiraient sur la poignée de gardes nationaux qui tentaient, héroïquement, d'entraîner, le long de la voie, le wagon de poudre, mis précieusement en réserve pour le chargement des chambres de mine.

Fernande Courtet articula :

— Pourvu que mon père ne soit pas tué !... Mon Dieu ! mon Dieu !... ayez pitié de nous.

Les coups de fusil s'espacèrent, la nuit redevint d'un calme profond.

Pendant de longues minutes encore, elles écoutèrent.

Le bras de l'une à la taille de l'autre, en leur geste habituel, elles se serraient étroitement, comme si ensemble elles se sentaient fortes, sans se douter que bientôt elles n'auraient plus, comme défense et comme secours, que leur tendresse de sœur.

Cette tendresse les sauverait-elle ?

Pauvres enfants, à qui tout souriait, que tout peut-être allait abandonner.

— C'est fini, dit Renée ; exécutons notre promesse, allons nous coucher.

— Comment veux-tu que je dorme, si mon père n'est pas rentré ?

— C'est vrai, moi non plus je ne dormirai pas, sachant ce pauvre Courtet encore là-bas... Partons ensemble à la ferme.

— Pas toi, va dormir, je rentre... A quoi cela te servirait-il, de m'accompagner ?

— Mais à savoir, je te répète, s'il est de retour.

— Il se peut qu'il ne soit pas de retour et qu'il ne soit pas blessé... à quoi bon veiller à deux... Tu n'as point, malgré ta belle santé, ma force de résistance : à demain, ou plutôt à aujourd'hui, dans quelques heures.

— Si un accident était arrivé, promets-moi, au moins, de me le faire savoir.

— Je te le promets, j'enverrai immédiatement un domestique.

Penchée de nouveau à la fenêtre, Mlle de Bonnemière regarda l'ombre de Fernande s'enfoncer à travers la nuit.

La ferme, à cent mètres, sur la gauche, se trouvait cachée par un double rideau de peupliers, masquant également une partie des près qui en dépendaient.

Fernande, sans une pensée de peur, ayant maintes fois, sinon à une heure aussi tardive, du moins dans des ténèbres aussi opaques, accompli le même trajet, regagnait le logis, où elle avait hâte de rentrer.

Sa préoccupation était telle, l'idée fixe remplaçant, pour le moment, celle qui s'attachait à son fiancé : son père était-il sorti sain et sauf de l'engagement de cette nuit ? tellement obsédante, que nul autre souci n'eût su l'en distraire.

Elle ne se retournait pas une fois et ne pouvait, par conséquent, distinguer la forme d'un homme qui longeait les bâtiments en rasant les murailles.

Cela, d'ailleurs, l'eût-il inquiétée ?... Quelque autre malheureux soldat cherchant un asile, ou un domestique revenant du village et regagnant son gîte.

L'homme n'était ni un soldat ni un domestique.

Grand, vêtu de drap sombre, coiffé d'un chapeau mou de feutre gris, il errait depuis longtemps sur le bord du fleuve, à moins que, à demi étendu dans l'herbe, près des roseaux, contre le bac, il ne regardât les allées et venues de la route à la grille, et de la grille au perron.

Par ce soir de débâcle, rien que ce qui y touchait ne devait attirer l'attention.

Or, cet homme, jeune, mince, habillé d'une tout autre façon qu'un paysan, n'eût pas, si on l'eût remarqué, éveillé la moindre suspicion.

Fils d'un maître de forges des environs de Longuyon, et passant depuis son enfance deux mois de l'été à Balan, le village séparant Bazeilles de Sedan, chez un frère de son père, célibataire, un oncle à succession, Gérard Dutilly comptait parmi les familiers du château des Etangs.

Son oncle, vieil ami de M. de Bonnemière, n'avait jamais avec celui-ci de discussions qu'au sujet de la politique.

Ni l'un ni l'autre n'étaient impérialistes.

Le premier, tout en se montrant très libéral, restait invinciblement attaché à la royauté.

Le second, vieux républicain, plaçait au même niveau la royauté et l'empire.

Nos derniers désastres, en faisant saigner leur cœur de Français, les mettaient d'accord sur un point, réunissant du reste toujours leur opinion

commune : que l'empire, avec sa fausse prospérité devant aboutir au cataclysme, avait été néfaste pour le pays.

Ce même jour, M. Dutilly entrait pour sa partie de whist chez M. de Bonnemière qui, avec son infirmité, ne sortait guère de chez lui.

Et l'on ne touchait pas aux cartes, posées par le domestique, comme d'habitude, sur la table à jeu.

On causait sans controverses, la situation comportant de moins en moins la discussion.

M. Dutilly regagnait sa filature, bâtie à l'entrée de la plaine, tout près de Balan, quelques minutes avant que M. de Bonnemière se décidât à descendre avec sa fille sur le chemin de halage.

Gérard, qui, l'année précédente, et à son arrivée cet été dans les Ardennes, venait très fréquemment aux Etangs, cessait tout à coup sinon complètement ses visites, du moins les espaçait singulièrement.

A une période moins tourmentée, son oncle et M. de Bonnemière s'en fussent étonnés.

La seule personne qui s'en aperçut, et elle avait ses raisons pour cela, ce fut Renée.

Pourquoi Gérard Dutilly, après avoir guetté longtemps au bord de l'eau, longeait-il, cette nuit-là, avec précaution, comme un amoureux ou un voleur, la muraille sombre de la demeure, livrée à nos troupes vaincues autour de laquelle pleuvrait demain la mitraille.

Renée avait fermé sa fenêtre.

Tout au fond de sa chambre, devant une psyché Louis XV, elle nattait ses beaux cheveux sombres.

Fernande arrivait à la ferme.

La jeune fille traversa la cour déserte, vivante tout le jour, avec son va-et-vient de valets et de servantes, ses ébats de volaille, le passage des troupeaux conduits au pré ou à l'abreuvoir, dans l'activité enfin d'une culture riche et prospère.

La porte de l'immense salle basse où l'on se tenait d'habitude était ouverte ; sur la table en chêne, bien frottée, devant laquelle maîtres et domestiques prenaient place aux heures des repas, une petite lampe en cuivre s'éteignait, la mèche toute charbonneuse, manquant d'huile.

La fille du fermier saisit sur la cheminée, au vaste manteau avancé, un chandelier, et fit de la lumière à l'instant où la lampe mourait.

Fernande se trouvait seule dans la cuisine.

Le chien de garde, derrière elle, frétillait de la queue, gémissait doucement.

Elle eut un geste impatient qui le renvoya à sa niche.

Et elle écouta.

Aucun bruit... Un silence pesant comme du plomb, écrasant comme les ténèbres de la sinistre et mystérieuse nuit.

Le chandelier d'une main, elle monta au galetas des deux servantes ; elles ne l'entendirent point, dormant du sommeil de ceux qui peinent très dur et qui ne pensent point.

Des valets, aucun, excepté le petit porcher, ne devait être à la ferme.

Celui-ci, en effet, au fond de l'étable dont elle poussa la porte, descendue du galetas, ronflait comme les servantes.

Son père n'avait point reparu, voilà ce qu'il y avait de plus clair.

Fernande Courtet, plus virile de caractère que bien des hommes, n'était pas capable d'attendre dans l'inaction ; elle se sentait l'énergie non seulement de la résistance, mais de l'attaque, de la lutte acharnée comme celle où se jetait son fiancé, où se mêlait maintenant son père.

Ainsi que Loriot, l'enfant de l'abandon et de la charité, dont le cœur battait haut dans la poitrine, elle avait, se mêlant à l'angoisse que lui causait le sort problématique de ceux qu'elle aimait d'une tendresse différente, également grande, la fièvre de la révolte.

Elle éprouvait, en son âme de jeune fille, un bouleversement où dominait un sentiment qu'elle ne connaissait point encore, — celui que ressentait Renée de Bonnemière, — l'amour du pays envahi, de la France déchirée.

Elle sortit de la salle basse, laissant sur la table la chandelle qui éclairait vaguement, le long des murs blanchis à la chaux, le dressoir garni d'assiettes de faïence, la huche où l'on pétrissait le pain, la longue boîte en chêne, dans laquelle balançait régulièrement sa lentille de cuivre.

Le chien quitta son coin pour traverser la cour avec elle ; arrivé à la lourde porte dont le battant qu'on poussait tous les soirs n'avait pas été fermé, il lécha la main pendante en signe d'adieu, et, esclave de la consigne qui lui interdisait de laisser le logis sans gardien, retourna à la paille de sa niche.

Fernande, dans la nuit toujours plus noire, marchait vers le village.

L'animation y régnait presque autant qu'à la fin de l'après-midi.

Derrière l'église, dans la grande rue, à la lueur de quelques torches fumeuses, on construisait des barricades.

La journée, dont l'aube luirait dans quelques heures, serait la journée suprême, la victoire qui arrêterait l'envahisseur, la défaite qui le laisserait peut-être s'avancer jusqu'au cœur de la France.

Les gardes nationaux partis pour faire sauter le viaduc n'avaient point reparu.

Surpris au moment d'agir, ils s'étaient retirés jusqu'au jour, à moins que, malgré la fusillade entendue tout à l'heure, réussissant à s'emparer du wagon de poudre, ils ne fussent occupés en ce moment à charger les mines.

Et l'on attendait la détonation formidable, qui devait couper aux Allemands le passage déjà chèrement défendu par les nôtres.

Fernande Courtet s'assit sur un banc, à la porte de la maison commune, tendant, elle aussi l'oreille.

Puis, rien ne venant confirmer son désir, trop agitée pour rester là, elle se dirigea vers la chaumière qu'habitait la mère Francine avec son petit Loriot.

A peine une heure s'était-elle écoulée depuis qu'elle avait quitté le château.

Elle n'arrivait point à la ferme que Renée, ses cheveux tressés pour la nuit, enveloppée d'un peignoir clair, inquiète soudain de son père qui lui paraissait bien fatigué au moment où il la quittait, rouvrait la porte de sa chambre, au premier étage, dans l'intention d'entr'ouvrir la sienne et de se rendre compte qu'il reposait.

M. de Bonnemière, ne pouvant qu'à grand'peine monter un escalier, habitait le rez-de-chaussée.

La jeune fille se trouva au milieu du vestibule faiblement éclairé.

Tout semblait dormir. Des sacs, des fusils dans les coins indiquaient seuls qu'à côté, dans les vastes pièces transformées en ambulance, les combattants de la veille, les vaincus aux blêmes visages, aux yeux de flamme qu'éteignait parfois une larme, attendaient dans un sommeil où peut-être repassait leur enfance, où ils revoyaient leur mère, que le clairon sonnât, que le tambour battît.

Elle-même avait défendu qu'on fermât les portes autrement qu'au pêne.

L'accès du château devait rester libre à tous ceux qui viendraient y chercher un refuge.

Une pensée réconfortante lui apporta un calme relatif.

Que de bien elle pouvait accomplir en ces heures maudites, en ces heures sauvages de massacre, où des hommes tirent sur des hommes.

Panser les plaies ouvertes, verser sur les lè

vres qui brûlent le breuvage apaisant, faire, avec la pitié de ses yeux et la douceur de son sourire, vibrer l'espérance aux cœurs affaiblis... peut-être avec ses doigts tremblants, clore religieusement des paupières.

Oui, son rôle était grand.

Sa tâche était sainte.

Elle n'aurait point de défaillance.

La porte du vestibule tout à coup fut poussée.

Et comme Renée de Bonnemière s'élançait, la main tendue, vers l'infortuné que les lumières laissées dans certaines pièces avaient aussi guidé, elle recula non plus avec un cri, comme celui que Fernande et elle poussaient à l'entrée du petit lignard leur apportant des nouvelles de leurs fiancés, mais la bouche serrée, l'œil dur...

Sur son visage plus pâle qu'il n'avait été encore, une expression de surprise indignée.

Renée de Bonnemière avait devant elle Gérard Dutilly.

La pâleur de la jeune fille n'était pas plus grande que celle du jeune homme ; si ses yeux à elle lançaient des éclairs, ses prunelles à lui brûlaient d'un feu que le battement des paupières ne parvenait pas à éteindre.

La contraction des lèvres, un tressaillement de tout le corps indiquaient chez le jeune homme, une agitation que sa volonté restait impuissante à vaincre.

Ils demeuraient en face l'un de l'autre, avec une sorte de défi. Renée, la tête haute, lui barrant le chemin, Gérard dans une immobilité affirmant son intention de rester dans la place.

Ce fut Mlle de Bonnemière qui parla d'abord.

— Il est deux heures du matin... Quelque événement grave vous amène ici, monsieur Dutilly ?

— Aucun, mademoiselle, ou plutôt, les graves événements qui se dérouleront dans quelques heures m'ont, à l'avance, donné l'audace, alors que je voyais les fenêtres éclairées, d'y pénétrer.

— Vous vous êtes demandé si quelque chose d'anormal s'y passait ?

— Je sais que des soldats y sont entrés toute la soirée ; la filature de mon oncle en est pleine aussi... Je vous ai vue à votre fenêtre après le départ de votre sœur de lait... Un insurmontable désir de vous parler une dernière fois m'a saisi... Ni l'heure, ni le lieu ne comptent dans le temps où nous sommes. A l'aube, ce sera la bataille... Nous reverrons-nous jamais ?

Renée eut un geste de confiance :

— Les Allemands n'entreront point dans Bazeilles.

— Je l'espère... La lutte quand même sera terrible, et vous me connaissez assez pour penser, quoique ma classe n'ait pas encore été rappelée sous les drapeaux, que je marcherai au premier rang contre l'envahisseur.

— Je sais que vous êtes brave.

— J'estime qu'il n'y a pas beaucoup de bravoure à défendre le sol qui fut votre berceau, ce n'est pas même un devoir. L'amour de la patrie est au cœur comme l'amour filial... L'instinct de la respecter et de la défendre constitue un sentiment essentiellement naturel... Ceux qui maudissent le plus la guerre, et j'en suis, doivent se montrer les plus farouches dans le combat...

« Peut-être mourrai-je aujourd'hui...

— Non, Gérard.

Elle le vit frémir ; son nom, dans sa bouche, le ramenait à son émotion intense.

— Ne vous ai-je pas demandé, reprit-elle, de rester amis ?... Vous m'appeliez Renée ; toute petite fille, je vous disais : Gérard... Nous avons ainsi continué jusqu'au jour, proche de nous, où vous m'avez jeté, en une scène de violence, qui me blessa profondément, l'aveu d'un amour que je ne pouvais accepter, puisque j'en aimais un autre.

— Taisez-vous, je vous en prie !

— Voyez, encore et toujours cette exaltation.

— Renée, je vous jure une dernière fois qu'elle ne vient ni d'une rancune, ni d'une jalousie... uniquement de mon désespoir.

— Je le veux bien... Qu'y puis-je ?

— Une femme arrive parfois à mettre un baume sur la blessure qu'elle a faite, je vous demande une bonne parole.

— Laquelle ?

— Laissez-moi croire que si vous n'aviez pas rencontré... le lieutenant Patrice de Larivière, j'aurais pu devenir le fiancé de votre choix.

— Oui, qui sait, Gérard.

— Alors, c'est à cet homme...

— Vous voilà de nouveau violent.

Il répéta :

— Je puis mourir aujourd'hui.

Et Renée, les mains serrées l'une dans l'autre, avec une angoisse qui étranglait les mots dans sa gorge :

— *Lui*, il est peut-être mort.

Gérard Dutilly eut cette crispation des lèvres, donnant à sa physionomie une expression d'ironie amère :

— Raison de plus pour accorder au vivant l'aumône... d'un espoir.

La jeune fille releva sa tête qui s'était penchée.

— Ce que j'espère, Gérard, c'est que les balles vous épargneront ; c'est que plus tard vous rencontrerez une jeune fille digne d'être aimée par vous et qui pourra vous aimer.

— Laissez-moi croire que cette jeune fille, ce sera vous.

— Jamais !

Ce mot, elle le jeta avec la force d'un serment.

Gérard Dutilly, de pâle, devint livide. Il s'appuya au mur, entre les fusils aux canons sentant la poudre, les sacs et les shakos couverts de poussière, pêle-mêle dans tous les coins.

Par la porte ouverte du vestibule, des bouffées d'air venaient, faisant vaciller la lampe qui, dans sa lanterne gothique, pendait au plafond...

Cette femme au long peignoir blanc, cet homme dont le visage, sous la lumière hésitante, ressemblait à celui d'un mort, ces armes, ce désordre, formaient un tableau saisissant.

Elle répéta, sentant le coup qu'elle venait de porter, cruelle dans son inexpérience, trop honnête pour laisser une espérance, là où elle voulait la tuer sans retour :

— Jamais, parce que si je perdais mon fiancé, je porterais toute ma vie ma robe de veuve.

Gérard était maître de lui.

— Je vous trouve bien jeune pour parler ainsi... trop jeune pour savoir que les serments de deuil éternel sont de ceux que l'on ne tient pas...

« Laissez faire le hasard... Pourtant il faut que je vous dise encore, à cet instant qui peut être l'instant suprême des adieux, combien mon amour est profond. Je vous ai vue grandir : chaque année, aux vacances, je retrouvais l'enfant auprès de qui je devenais un homme, plus espiègle et plus charmante... Il y a trois ans de cela, vous en aviez quinze, ce fut au lieu de l'enfant, une jeune fille... et j'éprouvai, moi, connaissant déjà la vie, une impression inconnue... Il y a trois ans que je vous aime, Renée... cet amour j'allais vous l'avouer, quand de vos lèvres mêmes tomba la confidence de vos fiançailles... Vous me reprochez ma violence, sans penser, je le répète, à mon désespoir.

— Je ne vous reproche rien ; j'ai compris depuis cette scène, combien vous étiez malheureux.

— Et je reste un ami pour vous ?

— Certes, un ami.

— Laissez-moi parler encore... Répondez à ma question avec la franchise que vous avez toujours

eue : le lieutenant de Larivière est, comme vous, d'authentique et vieille noblesse...

La jeune fille l'interrompit :

— Vous ne supposez pas que j'aime le lieutenant de Larivière parce qu'il a comme moi la particule ?... Vous connaissez assez mon père pour savoir que, s'il est fier d'un nom qui fut glorieux, d'un nom que, dans nos désastres, son frère illustre encore ; s'il est attaché à un régime sous lequel vécurent des aïeux, il a des idées plus libérales que beaucoup. Vous l'avez entendu plus d'une fois répéter, ce qui, dans sa bouche, paraît énorme comme contradiction, qu'il fallait, pour niveler les classes et déraciner des préjugés odieux, — la Révolution... Mon père est un industriel tel que votre père... Ma mère n'était pas noble, je suis par elle la petite-fille d'un conventionnel... Mon grand-père m'a légué ses idées avancées. Que m'importe le nom, si c'est celui d'un honnête homme.

Il baissa la tête.

Il savait cela ; Renée reprit avec son involontaire cruauté, sa brutalité de jeune fille qui ne farde aucune vérité, qui ne sait, ainsi que venait de le lui dire Gérard : « panser la blessure qu'elle a faite. »

— J'aime Patrice pour lui... Officier d'avenir peut-être, il est à peu près sans fortune.

— Vous croyez que la vôtre suffira pour deux.

— La mienne ne sera pas ce que l'on pense : mon père a perdu, par suite de la faillite d'une banque les trois quarts de ses capitaux.

— Vous savez cela ?

— Il ne me cache rien.

— Et M. Patrice de Larivière le sait aussi ?

— Parfaitement... Il nous reste le château, la fabrique, dont la prospérité, heureusement, ne fait que croître.

Gérard Dutilly leva la main.

— Puisse la guerre ne pas anéantir cette prospérité... Je souhaite ardemment Renée, je vous le jure dans toute la sincérité de mon âme, que vous soyez heureuse... Le sacrifice de mon amour est consommé ; la mort est belle de celui qui meurt pour son pays... Mais si un jour nous devions nous revoir ; si, au lieu du bonheur que je désire pour vous, vous connaissiez le malheur, souvenez-vous de la promesse faite... que je resterai pour vous un ami... et un ami fidèle, dévoué !

— Je me souviendrai, fit-elle, émue.

Il lui tendit les mains ; elle y mit les siennes, se laissa attirer près de sa poitrine.

— Des deux hommes qui vous chérissent, vous ne reverrez peut-être ni l'un ni l'autre... Priez Dieu pour tous les deux.

Il l'attirait encore ; il approcha ses lèvres du front étrangement blanc, entre les ondes sombres des cheveux. Et comme il sentait une résistance, un recul dans cette pitié qui la poussait d'abord vers lui, il prononça :

— Laissez... c'est un baiser chaste, un baiser de frère... le premier et le dernier quoi qu'il arrive.

La bouche toucha le front de neige.

C'était bien un baiser chaste ; si elle demeura impassible, lui n'eut plus ce tressaillement qui par deux fois l'agitait.

A cette minute solennelle, le respect dominait, dans l'amour dont elle ne voulait point, sa foi engagée ailleurs, son cœur à un autre.

Ils s'étreignirent une dernière fois les mains.

Et Gérard repassa le seuil qu'il avait franchi en une sorte d'inconscience, un besoin plus fort que sa volonté de se trouver, avant l'aurore sanglante, devant celle qu'il aimait avec folie.

A la grille du château, il se retourna.

Renée, dans sa robe blanche, debout au milieu du perron, suivait son ombre dans la nuit.

Arrivé sur la route, le jeune homme la vit encore immobile à la même place.

Elle ressemblait à une apparition, dans la lueur faible qui, du vestibule, arrivait jusque-là.

Il s'arrêta quelques secondes.

La forme blanche recula lentement, la pâle lumière sembla s'éteindre.

Renée de Bonnemière était rentrée, en fermant sur elle la porte de ce vestibule où, au pied des fusils muets s'entassaient les shakos et les sabres.

Gérard Dutilly se mit à longer la Meuse ; c'était le chemin le plus court pour rentrer chez son oncle. Il baissait la tête, tandis que, dans sa poitrine son cœur battait douloureusement.

Dans le courant de la soirée, Jacques Loriot reparaissait à l'angle de la petite rue, une sorte de chemin creux, menant à la chaumière de la mère Francine.

Le jeune garçon était accompagné d'un grand diable de turco qui portait sur son fourniment un lapin et un coq, attachés ensemble par les pattes. Même à travers la débandade de la défaite, le fils du désert n'oubliait pas ses instincts de rapine. Il savait se procurer, en traversant quelque hameau, des vivres là où les autres ne rencontraient que la disette.

Dans le bivouac formé le long des routes, autour des voitures de cantinières, pas un feu d'allumé.

Ceux-là mêmes qui n'obtenaient pour tromper leur faim qu'un peu de pain, ceux-là qui ne trouvaient point de gîte dans les fossés, en plein champ, sur la route, dormaient.

Le tirailleur arrivait trop tard avec son butin.

Loriot le rencontrait en sortant de l'auberge Bourgerie, où il restait longtemps, recueillant avec l'avidité d'un enfant que transportent les récits de guerre, avec l'émotion mêlée de colère qui soulevait son jeune cœur, chaque fois qu'on mettait en avant la possibilité de l'entrée des Prussiens dans Bazeilles, les racontars, les lambeaux de phrases qui se croisaient au milieu de la cohue, qui tombaient des bouches pâles, avant que l'abrutissant sommeil s'appesantît sur tous ces hommes, que le clairon, dans quelques heures, remettrait sur pied.

Le turco mourait de faim ; harassé, il n'avait plus le courage de chercher, et peut-être ses dents blanches aiguës allaient-elles déchirer le coq tout cru.

Assis au bord du talus, il se lamentait dans un idiome où les locutions françaises revenaient plus énergiques.

— Macache ! Li crever de faim, Ahmour.. Comment li se battre demain, si ventre à li sonne comme une caisse... Pas de force quand li a faim... Ahmour veut tuer Prussiens, tous. Canailles, les Prussiens ! sacripants, capons ! Cinq contre un Français ! Macache ! moi mange li ! les tue tous demain !

Et l'enfant s'arrêta surpris, ne riant point devant cette grande ombre, levant vers le ciel sans étoiles des bras menaçants.

Et l'homme et l'enfant se mirent à causer, se comprenant suffisamment pour devenir, en cinq minutes, une paire d'amis.

Puis le grand turco, la main du jeune garçon dans la sienne, en lui baragouinant des mots que celui-ci ne saisissait pas complètement, le produit de sa razzia sur l'épaule, redescendit la principale rue du village.

Au tournant du chemin bordé d'un côté par une haie vive, de l'autre par quelques maisons que séparaient de larges tas de fumier, les deux compagnons perçurent des gémissements.

Contre la haie, enveloppés dans leurs capotes, des soldats allongés ne bougeaient point.

Cela ne sortait pas de là.

Ils firent quelques pas, les plaintes devinrent plus distinctes.

Un homme isolé se trouvait également allongé sur l'herbe.

Ahmour et Loriot se baissèrent : leurs yeux habitués à l'obscurité distinguèrent autour d'une

tête, appuyée sur un tambour, des langes raidis de sang coagulé. Le malheureux s'arrêta de gémir pour parler ; des mots sans suite, tristes et doux.

— Il fait beau... du soleil... Paris... maman.

Il les répéta, les bégaya, ces deux syllabes qui monteraient les dernières à ses lèvres, ce nom qui est l'appel suprême du pauvre conscrit tombant sur le champ de bataille, et la consolation de sa dernière minute de vie.

— Ohé tambour ! fit le turco, toi pas mouri, tambour ?

— Non, dit Loriot ; si nous pouvions le conduire jusque chez ma mère Francine.

— Faudrait emporter lui... Attends voir... toi prendre fourniment à Ahmour et Ahmour prendre dans ses bras le tambour...

Le gamin, chargé du sac, du lapin et du coq passa le premier la porte du logis.

Au coin de l'âtre, où ne restaient que deux ou trois tisons, ayant à grand'peine conservé, entourée des affamés qui ne laissaient faire à sa soupe que quelques bouillons, un morceau de lard pour son petit, la vieille attendait, patiente, se disant que ce soir, il n'y avait rien à craindre pour celui-ci.

La maison n'était composée que de deux pièces basses, celle d'entrée, où se trouvait son lit encadré de rideaux d'indienne, le métier à tisser sur lequel elle travaillait longtemps encore après la mort de son mari : la seconde, où couchait Loriot et où elle rentrayait maintenant les pièces de drap.

Là, s'étaient réfugiés les premiers arrivés.

On coucha le blessé dans le lit aux rideaux jaunes : Francine ranima l'âtre, pendant que le lapin, dépiauté en un clin d'œil par le turco, était présenté à la flamme.

— Li en bouffera... ça remettra li.

Ahmour désignait le blessé qui, débarrassé de son équipement, la tête sur le traversin, ne divaguait plus, ne se plaignait plus.

Il regardait avec de grands yeux fiévreux la flamme et le lapin ; il allait manger.

Jacques ressorti pour chercher le tambour, ce tambour qu'il voulait tout au moins toucher et que l'attirail de l'Arabe, chargé sur ses épaules ne lui permettait pas d'emporter, reparut, la caisse battant ses genoux, la courroie en sautoir.

Le soldat eut dans les prunelles un éclair.

— Apporte-le, petit, pose-le près du lit.

L'enfant obéit.

Le pauvre tambour ouvrit toute grande sa bouche ; l'exclamation qui semblait devoir en jaillir encore, se changea en un cri de souffrance.

Sa tête entourée de linges raidis retomba sur le traversin de grosse toile, et le délire recommença, un délire tranquille, où revenait dans le bégaiement de l'enfance, les deux syllabes tendres, le mot si doux : maman.

— Macache ! fit le turco accroupi devant le foyer, li mouri de faim ; quand li aura bouffé, li appellera plus sa mama.

Francine, penchée sur ce pauvre visage blafard, restait perplexe.

Fallait-il enlever ces deux mouchoirs, — le sien et celui de quelque camarade qui l'aidait à les attacher, l'un, noué derrière la nuque, l'autre, sur le front, formant autour du crâne un bandage grossier, — laver cette figure aux yeux égarés ?

Et si le sang se remettait à couler ?

A cette heure, elle ne trouverait d'aide nulle part.

Demain, elle ferait transporter le blessé, soit chez M. de Bonnemière, soit dans un des autres château voisins, convertis aussi en ambulances.

— A boire ! murmura le tambour.

Il restait à la brave femme du lait dans un pot de terre, qu'elle gardait pour leur déjeuner du matin, à elle et à Loriot.

Elle emplit une tasse en faience à fleurs, et par cuillerées en fit glisser entre les lèvres décolorées du tambour.

Cela arrêta ses divagations.

Sa tête se souleva encore, ses deux mains saisirent la tasse, et il avala d'un trait le breuvage.

Ahmour, laissant son lapin assujetti tant bien que mal entre les chenets, la tête attachée à l'un, les pattes à l'autre, — il n'y avait pas de broche, chez la veuve, — s'approcha du lit.

C'était un gaillard de six pieds, du plus pur type arabe, vraiment beau dans son uniforme bleu galonné de jaune.

— Toi va bouffer, tambour... Et demain, toi aussi, tu démoliras Prussiens.

L'œil du turco, d'un noir d'encre, devenait féroce ; sa lèvre retroussée montrait ses dents éclatantes, pointues comme celles d'un chacal.

— Moi voudrais mangir tous... toi verras, demain !

— Vous m'emmènerez, fit Jacques, je marcherai avec vous.

Francine leva les mains :

— Tu me laisseras seule ici ?

— Bien sûr, pour empêcher l'ennemi d'y arriver... Je ne veux pas de Prussiens à Bazeilles !

— On li mangera pitit ! Après le lapin !

Et le turco retourna s'accroupir devant la cheminée, sa *chéchia* dans la nuque, maugréant moitié en sa langue, moitié en son français grotesque, des injures et des menaces à l'adresse des « capons de Prussiens qui étaient partout, cinq contre un ».

Le lapin enlevé encore saignant, de la broche improvisée, fut vite dépecé.

Au fond de l'alcôve, le blessé dévorait sa part.

Loriot recevait la sienne.

Non seulement l'enfant avait faim, mais fier d'être traité en homme par ces soldats qui s'étaient battus et ne riaient point, en l'entendant dire qu'il se battrait aussi, il prit le tambour à terre au pied du lit, passa encore sur son épaule, la courroie de cuir, et agitant les baguettes :

— Ecoutez ! le garde champêtre m'a donné des leçons... est-ce que je ne battrais pas bien le rappel ?

En effet, un roulement résonna, rapide, nerveux, où le gamin mettait toute la force de ses bras grêles, un « rappel » amenant au seuil de la chambre, dont l'un d'eux tirait précipitamment la porte, des hommes mal éveillés, qui croyaient revenue l'heure du combat.

Ahmour montrait maintenant, dans un rire inextinguible, ses dents de fauve.

— C'est rien, les copains, c'est li pitit... Vous dormi !

— Ah ! sale moustique ! fit celui qui apparaissait le premier.

Et il rentra aussi violemment qu'il était sorti de l'endroit où pêle-mêle, continuèrent à ronfler les camarades.

Maintenant tout dort, dans la chaumière de Francine ; la veuve sur sa chaise basse, au coin de l'âtre éteint, le blessé au milieu du grand lit, sous la vieille indienne des rideaux.

De la seconde pièce, par la porte mal jointe, viennent des respirations sonores.

Le turco ne bouge plus, allongé au milieu de la première chambre, sur le plancher de terre battue ; et Loriot, qui veut faire comme lui, s'est couché, au lieu de s'envelopper dedans, à côté de la couverture que sa mère Francine lui a étendue.

La lampe carcel va s'éteindre, accrochée au manteau de la cheminée.

La porte d'entrée s'ouvre sans que personne s'éveille, et une jeune fille en cheveux, les épaules couvertes d'un châle de laine, passe le seuil.

C'est Fernande Courtet qui voudrait savoir si le petit Loriot n'a rien appris.

La garde nationale n'est pas encore revenue du viaduc.

Et tandis que dans le village, dans les maisons pleines, les rues bondées, le calme s'est fait, elle a erré, plus surexcitée, plus angoissée, avec des rages, des besoins fous de percer cette nuit, de voir se remuer, grouiller, ces masses humaines abruties par le sommeil.

Des ombres se montrent et disparaissent, alors qu'elle a cru les atteindre, parmi les caissons, les canons, les chevaux, les voitures de cantinières et d'ambulances.

Ici aussi, on repose.

Et la jeune fille, en tirant l'huis que ferme un simple loquet, part pour repasser encore devant la mairie toujours vide.

Elle n'a plus qu'à retourner au logis, à attendre.

Au détour du chemin qui mène vers les Etangs, Fernande s'arrête.

Des pas résonnent précipités, de plus en plus distincts, cela vient de la route, sur sa gauche ; elle perçoit des accents connus et se jette par là.

— Père !... père !... Est-ce toi ?

Et la voix rude, la voix chère lui répond :

— Bien oui ! c'est comme ça que tu dors !... veux-tu rentrer... à une heure pareille !

Et Fernande avec son indépendance de langage et de volonté :

— Si tu le crois, que je vais rentrer !... Avec toi, alors ?.

Elle est au milieu de la petite poignée de braves, dont son père et Louis Barrois ont le commandement, et se jette au cou de celui-là, qui la serre très fort pour la repousser aussitôt.

— Va-t'en ! ta place est dans ton lit.

— Tu n'as rien ?

— Pas une égratignure, les autres non plus... Les balles sifflent autour de nous, sans nous atteindre... l'ennemi a éventé la mèche, le wagon de poudre était entre ses mains, avant que nous essayons d'en approcher.

— Alors que va-t-on faire ?

— Pardieu ! il faudra bien qu'il saute ce pont ! Ça sera chaud, il y en a déjà, des cadavres par là !

— Où vas-tu ?

— Chez Barrois... nous entendre... Je serais rentré pour te rassurer... je t'ai vue, au revoir.

— Je vous suis.

— Va-t'en !

— Non !

— Courtet jura :

— Tonnerre !

Un compagnon lui dit :

— Laisse-la, une fille comme ça, c'est l'orgueil d'un père... Quand je pense que mon fils à moi... mon propre fils ! un garçon de vingt-huit ans, a fichu le camp en Belgique !

— Allons, répondit quelqu'un, n'en parle pas, de ton fils : tu vas sur les cinquante-cinq, tu te bats... tu payes pour lui.

— Je le renie... sacrebleu ! le pays, c'est le pays !

Le groupe se sépara à la bifurcation du chemin.

Et, dans la nuit toujours plus noire, les uns d'un côté, les autres d'un autre, les gardes nationaux s'enfoncèrent.

Si Mme Barrois, comme Fernande Courtet, ne s'était pas mise à errer par le village, elle n'avait pas plus qu'elle pensé au repos.

Elle venait s'asseoir, pour coudre avec acharnement, active même en cette veillée d'angoisse, devant la table dans la pièce voisine de la cuisine, qui était la chambre où son mari et elles couchaient, le lit de leur petite Denise, au fond, sous des rideaux blancs.

L'enfant dormait, d'un sommeil aussi profond que d'habitude, inconsciente du réveil.

Cette dernière nuit d'août, pleine de ténèbres et d'orage, était lourde.

Denise se découvrait.

Dans ses bras potelés, en rond sur l'oreiller, son visage rose se cachait.

Ses boucles pâles comme du lin, frôlaient ses épaules grasses ; la respiration de la petite bouche arrivait régulière, un peu étouffée, aux oreilles de la mère qui, le cœur serré, pensant au fils qu'elle craignait de ne plus revoir, au mari peut-être blessé à travers la fusillade entendue tout à l'heure, se tournait encore, en un mouvement machinal, vers la couchette où l'enfant continuait sa nuit tranquille.

C'était pour celle-ci qu'elle travaillait, elle raccommodait à la hâte ses effets les plus nécessaires, afin d'en faire un paquet, qu'elle remettrait à sa servante, une brave fille originaire de la frontière belge, qui emmènerait Denise chez elle dès que le jour paraîtrait.

Au moins celle-là serait à l'abri.

Mme Barrois, pour la dixième fois, laissait sur la table son ouvrage, allait jusqu'au seuil de la cuisine, et comme Fernande Courtet en rentrant aux Etangs, essayait de percer du regard les ténèbres, tendait l'oreille, prête à recueillir le plus léger bruit.

Elle revint encore s'asseoir, sur sa chaise de paille, près de la lampe, jeta vers le petit lit son regard instinctif de mère tendre et vigilante, et reprit l'aiguille.

La nuit s'écoulait.

Dans deux heures ce serait l'aube, et la servante et l'enfant, la première portant le baluchon, prendraient à travers champs, car la route était dangereuse, la direction des bois épais, où elles seraient à l'abri.

Pourvu qu'en cette course, par les sentiers perdus et les terres labourées, une balle ne les atteignît pas.

Le regard affolé de la mère se reportait vers le fond de la chambre.

Pourquoi, la veille, ne s'était-elle pas résolue à se séparer de sa fille ?

Mais savait-on, hier, que les Prussiens seraient aujourd'hui si près de Bazeilles ?

Si, au lieu de diriger la petite sur la Belgique, elle la faisait conduire à Sedan ?

C'était plus près ; puis il lui semblait que dans une ville, entourée de murs, rien ne lui arriverait.

On avait là des connaissances, des amis qui tenaient, au bout d'un faubourg, une auberge où l'on descendait les jours de marché ; ils aimaient la petite, ayant perdu leur fille à son âge, ils en auraient soin.

Elle, elle ne quitterait pas son homme, elle ne déserterait pas la maison, tout ce qu'ils possédaient avec quelques terres, pendant que lui ferait ailleurs son devoir, comme leur fils, mort peut-être, massacré dans cette guerre abominable, tout près d'elle... son pauvre enfant !

La guerre ! la guerre !

Elle leva ses bras tremblants, elle serra convulsivement ses mains l'une dans l'autre, et des larmes coulèrent sur ses joues toutes blanches.

— Mon petit... mon pauvre Jean-Baptiste !

Puis, sa voix hachée prit une intonation rauque :

— Canailles de Prussiens !... croient-ils qu'en France les femmes ne savent pas faire le coup de feu ?... Et Barrois... s'ils me l'avaient tué !

Elle repassa dans la cuisine ; entre les deux fenêtres un fusil de chasse était pendu, vers lequel elle se haussa.

Mme Barrois recula sans décrocher l'arme ; sa figure se détendit, on marchait dans la cour, on parlait... son homme !

En compagnie de Fernand Courtet et des deux domestiques, gardes nationaux comme eux, le cultivateur revenait au logis.

La fille de Courtet entra à leur suite.

Pendant que les hommes, devançant l'heure habituelle, attablés devant un déjeuner frugal, suf-

sant à réparer leurs forces, mangeaient en discutant de la défense, Mme Barrois et sa future bru se jetèrent tout habillées sur le même lit, s'endormirent d'un sommeil de plomb.

Le coq chanta.

Une détonation formidable ébranla les vitres de la maison.

Le canon tonnait.

Les deux femmes s'éveillèrent en sursaut, aussitôt en bas du lit ; les hommes étaient déjà partis.

Fernande habilla Denise, pendant que la mère faisait à la hâte, en y ajoutant des provisions, le petit paquet.

Et tandis que la jeune fille regagnait les Etangs, Mme Barrois, le cœur étreint d'une insurmontable angoisse, regardait Joséphine, la servante portant le léger bagage, et entraînant la fillette mal éveillée.

Sa petite Denise partait vers l'inconnu.

Elle fit dix pas en courant, muette mais les bras étendus, pour l'étreindre, l'emporter, la garder contre elle, la couvrir de son corps, la défendre, sa vie, sa chair, sa fille...

Quelque chose raya le ciel, comme une zébrure d'éclair, en même temps qu'un bruit d'explosion, derrière l'enfant qui s'en allait, la mère qui voulait la rejoindre.

Et la mère, l'enfant, la domestique, en se retournant, s'arrêtèrent, hypnotisées.

De l'étable s'élevait un nuage opaque, une fusée de fumée, de plâtras, d'où jaillit, brutale, une flamme rouge.

Le premier obus, tombé sur Bazeilles, incendiait la petite ferme de Louis Barrois.

Sa femme poussa un cri de folle.

Denise appela :

— Maman !

— Vite, partez ! vite à Sedan !

La servante entraîna de nouveau l'enfant qui pleurait.

Avant de disparaître l'une et l'autre, au coin du chemin où elles ne pourraient plus rien voir, elles se retournèrent aussi.

Et le souvenir resterait inoubliable, — si sa frêle vie était épargnée, — pour la petite Denise, du spectacle de sa mère, se jetant dans la maison en feu.

Sa conductrice la tirait violemment, la forçait à courir avec elle.

Elles arrivèrent sur la route nationale.

Des charrettes de paysans, réquisitionnées pour le transport des vivres ou des blessés dirigés sur la ville, se mêlaient à l'attirail de guerre, allant au pas, s'arrêtant dans l'encombrement.

Joséphine fut forcée de suivre, la route lui semblant plus sûre que les champs, au-dessus desquels elle croyait toujours voir le grand zigzag de tout à l'heure.

Des soldats disaient autour d'elle, que si on se laissait enfermer dans Sedan, on y périrait jusqu'au dernier.

La peur s'empara de la servante.

Elle connaissait des chemins qui la mettraient en Belgique sans aucun risque.

Mais cela doublait le trajet, Denise ne pourrait pas la suivre ; sa mère ne voulait plus, du reste, qu'elle l'emmenât par là.

Elle aperçut, poussant sur une brouette, une pièce de drap, sa femme à côté de lui, bousculés tous deux, à croire qu'ils seraient obligés, pour ne pas se faire écraser, d'abandonner leur fardeau, un tisseur de Bazeilles, qui en fuyant le bourg bombardé tenait à livrer, pour toucher quelque argent, son travail au fabricant de Sedan qui l'occupait.

Elle assit Denise sur la pièce de drap, et dit aux deux paysans :

— Conduisez-la chez Mme Jeantier ; vous rendrez un grand service aux parents, le feu est à la maison.

— Bon... Si elle n'y arrive pas, c'est que nous n'y arriverons pas non plus.

La domestique avait fui.

Le malheureux tisseur poussait toujours sa pièce de drap, augmentée du fardeau vivant.

La zone n'était pas franchie où l'on serait à l'abri de la mitraille.

Un obus éclata devant lui... Le paysan tomba lâchant les brancards, l'enfant roula à terre.

Et la traînée d'hommes, de fourgons, de canon passa.

II

Le tambour battait le rappel, les clairons sonnaient aux champs.

Bazeilles sortait de cet engourdissement court et profond qui, les veillées de combat, est le pronostic d'un formidable réveil.

La défense se trouvait à peu près organisée.

Les Allemands avaient pris possession des collines, occupées la veille par nos troupes ; ils arrivaient.

La tâche était simple et tragique.

L'armée de Mac-Mahon, repliée sur Sedan, occupait tout autour : la Moncelle, Daigny, Givonne, Saint-Menges, Floing et Illy.

En débouchant des bois de Remilly, l'artillerie ennemie, sur les hauteurs dominant directement Bazeilles, ouvrait le feu ; derrière la gare, le général Lebrun y répondait avec vigueur.

Et l'infanterie bavaroise, que commandait von der Tann, protégée par des batteries puissantes, attaquait ce viaduc qui livrerait l'entrée du bourg.

Une terrible décharge de nos mitrailleuses balayerait la première colonne qui s'y engagerait ; la seconde, la troisième, la quatrième subiraient le même sort, pas un homme n'atteindrait la rive.

A la cinquième reprise seulement, sur un pont jonché de corps, la Meuse rouge en charriant d'autres, le général allemand ferait passer ses têtes de troupes, reçues à la baïonnette par l'infanterie de marine aidée du 34e et du 22e de ligne.

La lutte sans merci, la lutte féroce commencerait.

La défense de Bazeilles est la page sublime dans les pages héroïques de cette guerre pour laquelle rien n'était organisé et qui, si elle vit des découragements, si elle mit au jour des faiblesses, des incuries, si elle fit descendre jusqu'à la trahison un Bazaine, suscita parmi notre armée, fidèle à ses traditions d'honneur et de bravoure, des résistances, des dévouements qui provoquèrent l'admiration d'un ennemi depuis longtemps préparé et d'une supériorité numérique incontestable.

La France sanglante, la France mutilée, put, dans ses crêpes de deuil, se sentir fière encore de ses enfants, de ses soldats, de ses officiers, irresponsables des fautes commises.

Dans la chaumière de Francine comme partout ailleurs, le premier coup de canon mettrait sur pied les hommes endormis.

Le soldat, couché sous les rideaux d'indienne, s'éveilla.

— Petit, passe-moi mon tambour.

Et Loriot chercha dans le coin, où il l'avait déposée, la caisse à large courroie de cuir, que les baguettes silencieuses feraient frémir encore.

Non, hélas !

— Les mains du pauvre tambour, blanches comme des mains de cire, les lâchèrent.

A peine debout, il faiblissait. Les grands coups

les coups de marteau qui font crier, frappèrent son crâne serré dans le bandage coagulé.

Et il retomba en travers du lit, au chevet duquel la charité d'une vieille femme continuerait de veiller.

— Pauvre enfant ! murmurait en le recouchant la mère nourrice du Parigot, pauvre garçon ! on se battra sans toi à présent.

Le gamin, dans la poussée des soldats vers la porte, avait disparu avant que sa nourrice se fût rendu compte qu'il partait.

Les clairons sonnaient, les tambours battaient toujours.

C'était, par la grande rue du village, par les moindres ruelles de traverse, des allées et venues dans tous les sens, des courses précipitées d'hommes s'élançant sur leurs armes, de femmes affolées, de gens qui criaient au feu, pendant que du côté de la ferme de Louis Barrois, se levait une grande flamme. D'abord cette flamme attira Loriot.

De toute la vitesse de ses jambes nerveuses, suivi à distance par deux ou trois gamins de son âge, tandis qu'on tirait de son abri, derrière la mairie, la pompe à incendie, l'enfant adoptif de la mère Francine gagnait la ferme devant laquelle arrivait, par un chemin opposé, un hussard, l'uniforme souillé, débraillé, hagard, comme tous ceux qui échappaient à la défaite de la veille.

Il levait les bras, désespérément, et des sons rauques sortaient de sa gorge.

— Ça brûle partout... Au secours ! Où sont-ils ?... le père... maman... ma petite sœur...

Jean-Baptiste Barrois, le volontaire fait maréchal des logis à Reichshoffen, le brave qui, avant la bataille, venait donner aux siens peut-être son dernier adieu, les appelait, dans l'horrible peur que, surpris encore endormis, ils n'eussent été la proie du fléau.

Tout flambait, les étables, les granges, la maison.

Plusieurs bombes avaient dû créer ces trois foyers de destruction.

Un peu isolée au bord de la prairie, non loin de la demeure du passeur, de laquelle montait à cet instant un nuage opaque, la ferme servait de point de mire à l'ennemi.

C'était l'avertissement aux Bazeillais qui s'apprêtaient à se défendre.

Au seuil de la maison en flammes où le chien hurlait, un tas de hardes, un fusil à terre.

De l'étable, par la porte ouverte, les beuglements, les hennissements des bêtes folles, bondissant, grillant, sans sortir.

Et dans la cour, personne que Jacques Loriot arrivé à la même minute que lui.

Il jeta de grands cris :

— Mon père ! ma mère ! Denise !

Par la fenêtre de la chambre de ses parents, ouverte comme la porte de la salle basse et léchée de feu, une bouffée noirâtre s'échappa, à travers laquelle une femme apparut.

— Maman !

— Jean-Baptiste !

Elle s'approcha de la barre d'appui ; la flamme, en jets rapides, faillit lui toucher le visage.

Elle recula, pour se rapprocher, puis se rejeter en arrière.

— Jean-Baptiste, au secours !

Il eût passé par cette fenêtre, escaladée bien des fois depuis son enfance ; impossible.

— Voilà la pompe ! cria Loriot.

— Fais-leur signe qu'ils arrivent... vite !

Et pendant que l'enfant, éperdu, criait de toutes ses forces, à l'entrée de la porte charretière, le hussard, cette fois, disparaissait dans la cuisine.

Il se jeta sur la fenêtre, l'ouvrit avec une violence qui l'eût brisée.

La fumée s'échappa coup sur coup, dégageant un peu l'atmosphère, tandis que le courant d'air activait le feu qui lardait les murs intérieurs.

Au-dessus de sa tête, un craquement... le toit de chaume allait s'effondrer.

Pas même une seconde... le maréchal des logis s'élançait dans la seconde pièce, où une femme adossée à une armoire, battait le vide de ses deux bras.

Il se jeta sur elle.

— Viens... viens... tu es sauvée !

Et elle, se laissant entraîner, titubante, étouffant :

— Je n'ai pas retrouvé la clef de l'armoire... l'argent... tout ce que nous avons est là.

— Vite, ça craque... vite !

La fumée redevenait intense, un faux pas, une chute, l'asphyxie les prenait.

Jean-Baptiste, traînant la pauvre femme qui faiblissait tout à fait, sortit de la fournaise.

Ils n'atteignaient pas le milieu de la cour, où la fermière s'affaissait, qu'en un coup sourd, la toiture tombait dans le brasier.

Les pompiers n'avaient plus rien à faire, en admettant que, dès le début, ils eussent arrêté un incendie allumé sur des points différents et que le chaume alimentait.

La maison, les étables ne formaient que des monceaux de décombres flambants.

La journée commençait : la ruine, la désolation, bientôt le massacre.

Les paysans manœuvrèrent vers la maison du passeur, si riante la veille, au bord de l'eau, toute garnie de vigne, avec ses pots de fleurs sur les étroites fenêtres, contre les vitres carrées où le soleil mettait son reflet.

De là une femme fuyait, descendait la berge, un bébé dans ses bras, un autre par la main.

Derrière, un homme poussant, chargée autant qu'elle pouvait l'être, une fragile voiture d'enfant, celle où la mère allait caser ses petits.

L'homme arriva en même temps qu'eux au fleuve, passa dans le bac la petite voiture, prit les marmots des mains de la femme.

Celle-ci sauta dans le grand bateau plat, et le câble en fer grinça sous un effort plus violent que n'en avait jamais donné Jules Andouzi.

Sur l'autre rive il les embrassa, sa compagne, ses marmots, elle très pâle, ne voulant point jusqu'au dernier moment le laisser seul dans le danger.

— Que feras-tu, ma pauvre Cécile ? Tu n'empêcheras rien et tu seras cause de la mort de nos mioches !

Alors, frissonnante, sans pleurer, les enfants installés dans les paquets, la petite voiture cahotant, fléchissant tantôt à droite, tantôt à gauche, elle se mit à marcher par une traverse, se retournant pour crier, la voix étranglée :

— Au revoir ! au revoir !

Lui, tendait le bras, lui montrant le chemin.

Il sauta encore dans le bac, la chaîne cria longuement.

Et, le dos tourné à l'humble demeure en feu, Jules Andouzi voyant Cécile pour la dixième fois se retourner, eut de nouveau le mouvement énergique vers l'horizon, vers les bois qui seraient pour elle, pour les innocents, le seul abri.

L'homme avait dans sa large poitrine des sanglots, sur ses traits hâlés et durs, une détresse.

Les reverrait-il ?

Mais lorsqu'il se trouva devant les pompiers, haletant en enlevant la bricole de leurs épaules, il dit avec le geste de celui qui a tout sacrifié :

— Camarades, allez ailleurs... ne vous faites pas tuer pour ma bicoque, la place est mauvaise, et ça flambe bien...

Des balles, en effet, sifflaient sur les roseaux.

— Tenez, dit-il, voyez par là, vous arriverez peut-être à temps.

D'autres foyers s'allumaient aux quatre coins du village.

Et Jules Andouzi fit volte-face, pressé de chercher son fusil de garde national.

Il avait jeté un dernier regard vers la prairie où la femme, la petite voiture, ne seraient plus bientôt qu'un point imperceptible.

Et il s'en allait la tête haute, des imprécations aux lèvres.

Il ne pensait plus, sa maison brûlée, son bien perdu, ceux qu'il aimait partis, qu'à défendre le sol sacré du pays, jusqu'à la mort.

Avant de tourner le chemin qui le mènerait vers la place de l'Eglise, il eut un mouvement de tête en arrière.

Un obus sifflait dans le ciel gris, s'abattait sur la demeure de M. de Bonnemière, au sommet de laquelle flottait le drapeau blanc orné de sa croix rouge.

Jules Andouzi gronda :

— Canailles ! ils tirent sur les ambulances !

Rebroussant chemin, il se précipita vers les Etangs, où il savait que, sous les combles, M. de Bonnemière, peu confiant en la loyauté allemande, faisait disposer dès la veille des réservoirs pleins d'eau pour arrêter l'incendie, en cas de bombardement.

Il y avait d'ailleurs, à la fabrique toute proche, un appareil extincteur, fonctionnant autrement bien que celui de la municipalité.

Ces obus qui éclateraient successivement, comme sur la ferme des Barrois et sur la maison du pasteur, ne devaient pas du reste apporter ici les mêmes conséquences désastreuses.

La vieille construction massive pouvait subir sans grandes avaries les premiers chocs.

Il faudrait, pour la détruire, un acharnement peu probable.

L'asile où gémissent les blessés, en général, est respecté sur la surface du globe civilisé.

Un quart d'heure environ avant que ces obus fussent dirigés sur l'ambulance, où ceux-ci commençaient à remplacer les hommes valides, un officier de hussards et un maréchal des logis, au galop pressé de leurs montures, arrivaient au perron.

Le premier, grand, élancé, au visage mâle et fin, était pâle ; le second, plus poussiéreux, l'uniforme plus lacéré, avait la mine moins mauvaise

Ils s'arrêtèrent au bas des degrés.

— Mon capitaine, je pense que vous resterez à l'ambulance ?

— Tu es fou, Barrois !

— Vous êtes blessé !

— Je n'appelle pas cela une blessure.

— Mon capitaine...

— Tais-toi, pas un mot de plus.

Il ajouta avec un sourire crispé :

— Je te fourre au bloc !

A cet instant, le maréchal des logis Barrois vit la lueur partir du toit bien connu, du toit paternel.

— Mon capitaine, ça brûle chez nous !

Il étendait le bras vers l'opaque nuage lardé de rouge, traversé d'étincelles.

— Cours... et reviens !

— De suite, si mes parents sont à l'abri.

Barrois attachait, comme le faisait son capitaine, son cheval à la rampe du perron.

— J'irai plus vite avec mes jambes, à travers la terre labourée.

En effet, le coursier, au mors blanc d'écume, n'eût pas eu, dans le sol gras, la légèreté de son cavalier.

L'officier montait rapidement les marches. Au seuil ouvert, il s'arrêta, plus défait.

Une jeune fille, en robe de lainage blanc, serrée à la taille par une ceinture étroite, arrivait de l'extrémité du vestibule, affairée, surveillant le transport, d'une salle dans une autre, des blessés descendus d'un fourgon une demi-heure auparavant.

M. de Bonnemière, se soutenant de sa canne à pomme d'argent, et appuyé au chambranle d'une porte, donnait aussi des ordres.

La jeune fille aperçut l'officier.

Elle ne retint pas un cri, cette fois un cri de bonheur :

— Patrice !

Renée de Bonnemière était près de son fiancé, les mains dans ses mains, les yeux dans ses yeux.

En un mouvement instinctif, leurs visages se rapprochaient, leurs lèvres frémissaient, prêtes à un baiser d'allégresse, le premier peut-être qu'ils se fussent donné...

Renée recula avec épouvante.

Juste à la poitrine, sur la tunique bleue du hussard, lacérée de deux trous ronds, une large plaque de sang vermeil.

— Patrice ! Patrice !... Mon Dieu ! vous avez du sang... ici !

Elle posait le doigt sur la place rouge.

— Ce n'est rien, Renée... je vous le jure !

Mais elle, se retournant, en l'entraînant d'une main :

— Père, il est blessé.

— Larivière ! exclama le vieillard.

— C'est moi, monsieur de Bonnemière.

— Et mon frère ?

— Un éclat d'obus lui a effleuré la cuisse, une simple éraflure. Le général m'a chargé de vous apporter cette nouvelle.

— Comme vous, il ne peut donc accourir ?... Peut-être est-ce la dernière fois que nous nous serions embrassés.

— Il rassemble les débris de sa division... il veut la renforcer avec un contingent quel qu'il soit.

— Vous avez été décimés ?

— C'est le mot... Mon général m'a dit : « Portez à mon frère mon adieu, si je meurs... allez dire à votre fiancée que vous reviendrez. »

Patrice de Larivière s'accota à l'un des vieux bahuts en chêne ornant le vestibule, et Renée qui l'écoutait, une angoisse suprême dans les yeux, s'écria encore :

— Père ,il est blessé !

M. de Bonnemière, péniblement, le corps portant à droite sur sa canne, sa main gauche à demi inerte, cherchant un appui contre la muraille, arrivait jusqu'à l'officier, blanc comme un linge, mais les yeux ardents, se redressant déjà.

— Mon pauvre enfant, c'est vrai... en pleine poitrine.

— Deux balles, tirées certainement de très loin, m'ont frappé en même temps... Je voulais voir reculer les Allemands aventurés sur le viaduc... Ils reviendront à la charge et trouveront encore à qui parler... Ces deux projectiles se sont aplatis absolument sur moi... Je gagerais que les blessures n'ont pas un demi-centimètre de profondeur.

— Il faut y voir de suite ! Venez dans ma chambre... Docteur ! docteur !

Mais déjà, Renée l'ayant aperçu dans le grand salon, au milieu des blessés, ramenait le praticien qui s'installait dès l'aube au château, et faisait pour le mieux, en attendant l'arrivée des médecins militaires.

Patrice lui sourit :

— Docteur, d'autres vous réclament avant moi, pourtant, comme il me faut rejoindre mon poste, regardez vite ; chaque minute, aujourd'hui, sera précieuse... c'est la journée décisive.

— Oui, décisive, murmura M. de Bonnemière, qu'un angoissant pressentiment étreignait.

Et pendant qu'on pénétrait dans sa chambre, avec la peine qu'il éprouvait à se mouvoir quand il n'était pas au bras de Savinien, ou de sa fille, se dirigeant aussi par là :

— Ne pas se sentir en état de tenir un fusil, ni

d'aller trouver là où le danger l'appelle, où l'honneur le retient, un frère qu'on peut ne plus revoir... être un impotent, un inutile... c'est affreux... c'est le dernier des supplices... La France envahie, l'ennemi à deux pas... et moi... un de Bonnemière, condamné à tout regarder... peut-être à tout subir !

Le vieillard arrivait à la porte laissée ouverte de sa chambre, au moment où sa fille remplissait sa tâche d'ambulancière — pour la première fois — auprès de son fiancé.

Elle tendait, de ses mains tremblantes, la charpie et le cérat, le docteur en quelques secondes ayant nettoyé la double blessure.

Les deux trous d'où le sang s'en allait encore goutte à goutte, apparaissaient très nets, au milieu d'un cercle tuméfié, vers le milieu de la poitrine.

— Vous l'avez échappé belle, capitaine !

— Oui, docteur... les balles se sont positivement aplaties, et ont dû tomber à terre... Le choc n'a pas été très agréable, mais vous voyez, le mal n'est pas grand...

— La fièvre pourrait venir... vous en avez déjà.

Les yeux de l'officier lançaient des éclairs.

— C'est la fièvre du combat... Si les Prussiens emportent cette position de Bazeilles, si nous nous rabattons sur Sedan, nous sommes perdus.

— Votre empereur, que fait-il donc ? clama M. de Bonnemière, du seuil de la chambre.

Le jeune officier répondit d'un ton sombre :

— L'empereur est un homme très malade, un homme fini... Je l'ai vu pleurer après la défaite de Beaumont... il ne peut plus faire autre chose.

— Vos chefs, Larivière, vos chefs !

— Quelques-uns, des incapables, la plupart d'une valeur et d'un courage éprouvés... comme le général de Bonnemière.

— J'en arrivais à croire, fit le père de Renée, qu'il n'y en avait que très peu comme lui.

— Non pas ! répliqua énergiquement Patrice, et quel que soit le sort définitif de nos armes, mon opinion ne variera pas... Je dis que nos revers — à part des exceptions qui ne nous sont pas spéciales, — ne viennent ni de l'incapacité de ceux qui nous dirigent ni du manque de courage de nos troupes... chefs et soldats sont des héros... Nous savons toujours mourir.

— Cela arrive de plus haut, murmura le vieillard, dont la tête se pencha douloureusement ; rien n'était prévu, tandis que depuis des années, l'Allemagne préparait la guerre... Jusqu'au bout, nous serons vaincus !

Patrice eut un mouvement qui arracha une exclamation violente au médecin.

— Sacrebleu ! capitaine, attendez que mon bandage soit assujetti !

— L'ennemi payera cher, alors, sa victoire... Regardez la Meuse, monsieur de Bonnemière, c'est le sang des Bavarois qui la rougit.

— Jusqu'à ce que les nôtres rougissent du leur les chemins... Mon pauvre Larivière, dites à mon frère que ce jour est le plus douloureux de ma vie.. Enfermés comme vous le craignez dans Sedan, c'est la fin... la fin de tout !.. Une affreuse peur m'écrase... Oui, répétez-le-lui bien au général de Bonnemière, répétez-lui, dix fois, que j'envie sa place... Présenter sa poitrine au feu, tomber pour son pays, penser surtout.. en exhalant son dernier souffle que ce sacrifice peut lui être utile, c'est la mort que tout homme ayant un cœur dans la poitrine doit désirer... Et je suis cloué là... là..

Il répéta avec sa rage de tout à l'heure :

— Un impotent, un inutile !...

Deux larmes glissèrent de ses yeux, roulèrent sur sa moustache grise.

Sa fille glissa ses bras autour de son cou, posa contre le sien son visage ému.

— Père, on n'est pas inutile, quand on a fait de sa maison ce que tu as fait de la tienne.

Le jeune capitaine de hussards était pansé, sa chemise, son dolman maculés refermés sur sa poitrine.

Il s'approchait du vieillard et de la jeune fille.

Une formidable détonation éclata, faisant trembler les vitres des hautes fenêtres, puis une autre, puis une troisième.

Et ce fut un silence profond.

Trois obus, comme sur l'humble ferme des Barrois, tombaient sur le vieux château.

Et comme Jules Andouzi, le passeur, qui accourait, laissant sa maisonnette brûler, un vrai feu de paille, le vieillard cria :

— Les misérables ! ils tirent sur les ambulances!

Il trouva des forces ; sans le secours de sa fille, sans chercher la muraille, appuyé seulement sur sa canne, il arriva au vestibule :

— Tout le monde dans les greniers ! la pompe en mouvement !

Patrice et Renée étaient derrière lui.

Le médecin, remportant sa trousse, retournait rapidement aux autres blessés.

En dix minutes, on se rendait compte que ces premiers obus ne causaient aucun dégât appréciable.

Deux traversaient le toit, tombant justement au milieu des larges récipients emplis d'eau, disposés dans les greniers.

Le troisième détériorait, en éclatant sans toucher personne, une des corniches de pierre de la façade.

La petite pompe de la fabrique, à peine en mouvement, cessa de lancer ses gerbes ruisselantes.

Un autre fourgon arrivait, chargé de soldats ramassés sur le champ de bataille.

Il fallait les porter dans les salles du rez-de-chaussée.

Au milieu de la confusion qui présidait à ce transbordement des malheureux, dont quelques-uns râlaient, le maréchal des logis Barrois, sa mère à ses côtés, qui marchait à la même allure rapide, arrivait au château.

Les cheveux roussis, la figure noire, les vêtements lacérés, la première avait en bandoulière le fusil de chasse, arraché du clou, où il pendait dans la cuisine.

Son instinct la portait d'abord vers cette arme, qu'elle regardait dix fois, au cours de l'angoissante nuit, pendant laquelle son mari, avec la garde nationale tentait vainement de reprendre aux Bavarois le wagon de poudre qui devait faire sauter le pont du chemin de fer, où le combat, dès la veille, commençait.

Dans l'affolement où la mettait l'incendie de sa demeure, elle ne songeait qu'en dernier lieu à l'armoire où se trouvaient enfermées leurs économies, et la clé trouvée dans sa poche glissant de sa main tremblante, elle la cherchait en vain, dans la fournaise, où sans son fils, elle fût restée.

Maintenant ses yeux brillaient dans sa face convulsée.

Ils tueraient peut-être son garçon, ils tueraient peut-être son homme, les Prussiens, mais elle en démolirait bien quelques-uns, elle.

Sa petite Denise était à l'abri...

A peu près à ce moment, poussée sur la brouette du tisseur, l'enfant tombait, disparaissant, dans le nuage que soulevait l'explosion d'un engin meurtrier.

Nul, en ces heures néfastes, n'était à l'abri, pas même les innocents enlevés aux bras de leurs mères.

La première personne que vit Jean-Baptiste Barrois, quand il fut en haut du perron, fut, ainsi que tout à l'heure Patrice de Larivière, sa fiancée.

Fernande Courtet, occupée dans le petit salon à

donner à boire à des hommes, dont la soif était le plus violent supplice, n'avait point vu encore le jeune capitaine

Elle arrivait après l'explosion, grave, sans crainte apparente, ayant en elle, après sa nuit fiévreuse de courses à travers les rues, réparée à peine par deux heures de sommeil, après ses craintes, ses terreurs mêmes, toute l'énergie morale, la résistance physique d'une nature ardente et forte.

Ce fut lui, le maréchal des logis, qui cria :

— Fernande !

Le visage moins rose que de coutume de la jeune fille s'empourpra, puis devint tout blanc :

— Ah ! Jean-Baptiste ! Es-tu blessé ?

— Non.

Elle aussi se précipita, serra ses bras au cou du soldat, qui la pressa vigoureusement dans les siens.

Les baisers étaient bruyants, sur leurs joues.

On n'est pas pour rien des enfants du village, on n'a pas grandi à l'ombre du même clocher, barboté dans la mare commune, on ne s'est pas fiancé au moment où la voix du canon s'élevait à la frontière sans avoir le droit en se retrouvant dans le tumulte de l'envahissement, dans le grondement, la crépitation, le vacarme de la mitraille, de s'embrasser à pleines lèvres, de se répéter qu'on s'aime à plein cœur.

Entre Jean-Baptiste Barrois et Fernande Courtet, la retenue qui relativement subsistait entre Patrice de Larivière et Mlle de Bonnemière, se trouvant en face l'un de l'autre, dans les mêmes circonstances, n'avait aucune raison d'être.

Puis, si l'amour, de sa chaîne si douce, unissait Patrice et Renée, l'exclusif amour que les plaies de la Patrie, l'obligation sainte de la défendre et de la venger, faisaient faire sans le déraciner, ils n'avaient pas pour excuser cet élan qui ne devrait avoir besoin d'aucune excuse, la raison de la familiarité ancienne, de l'amitié d'enfance.

L'étreinte des deux jeunes gens se distendit du reste, rapidement.

— Tu vas repartir, mon Jean ?

— Pas plus tard que tout de suite, ma fille... Je t'amène maman ; la petite doit être maintenant à Sedan, peut-être verrai-je le père en retraversant le village, notre maison achève de brûler...

— La ferme ?

— Regarde là-bas... c'est ce qu'on appelle un beau feu... La mère a failli y rester... Je te la confie, empêche-la de faire des bêtises, on croirait que ça lui a tourné la tête.

— Ça brûle chez Andouzi, ça brûle partout, prononça Fernande, qui du perron voyait des flammes dans le bas du village.

— Ce n'est que le commencement...

Le maréchal des logis répéta :

— Je te confie la mère.

Et pénétrant dans le vestibule :

— Où est mon capitaine ?... Sa blessure est-elle sérieuse ?

L'officier arrivait au-devant de lui.

— Nous nous en allons, Barrois ?

— Je suis prêt, mon capitaine.

Le hussard ajouta avec un rire :

— Seulement un peu de cognac dans nos gourdes... que ça nous donne du cœur au ventre !

Et Mlle de Bonnemière, en même temps que sa sœur de lait :

— Vous n'avez rien pris, rien mangé ?

Ce fut Barrois qui répondit :

— On a eu autre chose à faire... Moi, je peux serrer ma ceinture, seulement mon capitaine, qui est blessé. Qu'est-ce que c'était, enfin, que cette blessure ?

— Rien absolument, mon garçon, je te l'avais affirmé.

— Pourtant, si vous vous réconfortiez, ça n'en saurait que mieux.

Renée supplia :

— Déjeunez ici...

— Mon général m'attend... Adieu...

— Oh ! pas adieu...

— Non, fit-il en souriant les yeux pleins d'amour, au revoir.

M. de Bonnemière arrêta le jeune homme :

— Une minute, mon enfant.

Et il donna des ordres rapides.

Germain, le petit domestique, prit des mains de Barrois la large gourde qui faisait partie de son fourniment, et Sophie, la cuisinière, apporta en hâte une vieille bouteille poudreuse.

— Vite, ma bonne Sophie, du pain, du jambon, tout ce que tu as, en un paquet bien serré, qu'ils attacheront à l'arçon de leur selle... Ils auront des provisions qui leur viendront à point, s'ils ne veulent pas prendre le temps de manger ici.

— Oui, monsieur, en un tour de main, ce qui me restera de mieux. Nous avons encore, heureusement, des jambons accrochés au plafond... car pour autre chose...

— Et du bouillon, Sophie ?

— Je crois qu'il m'en reste une tasse, mademoiselle.

— Donne bien vite... vite !

Il y en avait encore la valeur de deux tasses ; officier et soldat burent l'un après l'autre.

La bouteille poudreuse fut à demi vidée, les provisions ficelées, — la meilleure des précautions, dans cette campagne où la moitié du temps les vivres manquaient, — accrochées par les jeunes filles à la selle des chevaux.

Et tandis que là-bas, vers le pont du chemin de fer, la fusillade crépite, de plus en plus nourrie, tandis que les coups de canon se succèdent et que les bombes zèbrent le ciel de leurs zigzags, les fiancés ont une dernière effusion. Cette fois, rien n'arrête entre Patrice et Renée la franchise de l'étreinte.

Il serre le plus fort possible dans ses bras, sur son cœur qui palpite contre sa poitrine d'où le sang a coulé, cette belle jeune fille dont les prunelles bleues se voilent de larmes.

— Du courage, Renée... Renée, mon adorée... si je meurs, j'emporterai ton image... mourir me sera doux... pour mon pays... avec le souvenir de tes yeux... Sois heureuse, que le sort t'épargne... J'ai peur... j'ai peur pour toi !

Ils ont, cette fois, les lèvres aux lèvres, le long baiser, le baiser chaste et violent qui peut être le dernier.

Sur le perron, M. de Bonnemière regarde ce groupe, sa fille dans les bras de cet homme loyal et brave auquel il eût voulu confier son bonheur.

Le capitaine et le maréchal des logis sont en selle, les chevaux s'éloignent au galop. Nul autre que le châtelain ne paraît avoir remarqué la scène des adieux. Un homme l'a vue pourtant, arrivé sur le bord de l'eau alors que la demeure du passeur, la gaie maisonnette entourée de pampres et garnie de fleurs s'effondrait comme s'était effondrée, plus loin, la ferme.

Cet homme, c'est Gérard Dutilly.

Gagnant, pour se mêler à la lutte, le point le plus dangereux, les approches du viaduc, il a voulu repasser, là où la nuit précédente, lui aussi a dit à celle qu'il aime, et dont il n'est point aimé, l'adieu qui ne laisse pas d'espoir.

Et, à hauteur du bac, immobile, son chassepot au dos, il a aperçu la scène, les deux groupes enlacés, Renée, toujours en blanc, appuyant sa tête blonde sur la poitrine de l'officier.

Son cœur, à lui aussi, a sauté dans sa poitrine...

Les chevaux, rapides comme l'éclair, faisant jaillir sous leurs sabots les cailloux du chemin, ont filé devant lui, emportant leurs cavaliers vers l'inconnu, vers la défaite ou la victoire, vers la mort.

Gérard a lancé un regard dur du côté du hussard bleu, au dolman souillé à la poitrine de la large tache rouge, aux galons ternis par la poussière et la fumée.

Puis, sans longer la grille, franchie par lui en pleines ténèbres, il s'est mis, la fièvre aux tempes, la douleur et la rage dans l'âme, à courir, comme son rival exécré et maudit, vers l'inconnu, vers la mort...

De toute cette journée Francine ne revit pas son petit Loriot.

La demeure de la veuve, située dans le haut de Bazeilles, avait été épargnée par les obus, comme la plupart de celles qui l'avoisinaient.

Le bombardement se localisait dans la partie inférieure du village.

Question de stratégie peut-être.

Ce fut l'explication que les Allemands donnèrent plus tard, alors qu'ils ne trouvèrent d'autre excuse pour expliquer la destruction volontaire des trois quarts du bourg, et les atrocités commises, que celle de l'exaspération des Bavarois survivant à la sanglante hécatombe qu'en avaient faite nos troupes.

La brave femme passa son temps à sortir et à rentrer, s'asseyant près du lit, où divaguait le pauvre tambour, à qui elle donnait souvent à boire un peu d'eau pure pour apaiser sa fièvre, puis s'en allant de nouveau.

Personne, au milieu du tumulte de cette première journée de bataille, pour le transporter dans une ambulance.

Francine, qui s'arrêtait au coin de la route, rebroussait chemin, toujours plus épouvantée.

La rue d'En-Bas, la place de l'Eglise semblaient en feu.

Une fois, elle descendit jusque-là, avec une voisine, une des anciennes du village, dont elle eût été la fille, malgré ses cheveux blancs.

Cette dernière poussait, comme elle, des gémissements.

De ses yeux flétris qui depuis longtemps ne pleuraient plus, tombaient des larmes, deux ruisseaux ne tarissant que pour se remettre à couler dans les plis innombrables des joues d'une couleur terreuse, comme des sillons sur lesquels pendant si longtemps elle se penchait, qu'elle en restait pliée en deux.

— Faut-il que je voie ça, Francine, moi qui ai un pied dans la fosse !

— Oui, mère Oudar, faut-il que nous voyons ça !

Et, en elle-même, car elle n'osait plus le dire, elle impatientait les gens, la veuve répétait :

— Où est-il, mon pauvre gamin ?

Ce qu'elles découvraient, arrivées là, les deux vieilles, était, en effet, fantastique.

Dans un vacarme affreux, une mêlée sans nom, des luttes corps à corps, des hommes qui tombaient, aux uniformes sombres, aux casques en pointe, ou fuyaient, se réfugiant dans les corridors, tout cela éclairé par les maisons en feu, par l'apparition au milieu des flammes, de citoyens courageux essayant, tandis que l'ennemi parvenu à franchir le viaduc, et envahissant la rue, était repoussé à la baïonnette, de les circonscrire, en sapant des murailles entières.

Et elles remontaient, les deux vieilles, presque aussi courbées, aussi cassées l'une que l'autre, avec des tremblements des lèvres, des frissons sur leur peau tannée, vers leurs humbles toits épargnés, la mère Oudar chez sa fille, alitée depuis plusieurs semaines, son gendre ayant conduit la veille les enfants chez les grands-parents, aux alentours, et revenu comme tant d'autres essayer de préserver son bien, Francine, dans la maison où elle avait vécu depuis son mariage, où étaient nés ses fils, où son mari était mort.

Elle ne le revit, son petit Loriot, que vers les six heures, alors que le canon avait fait silence, et que du bas du village, où s'entassaient les morts, on enlevait les blessés.

Le tambour, au bout de ses divagations, dormait.

Jacques rentra quelques instants avant que la chaumière fût de nouveau envahie par les Français.

L'enfant était blême, essoufflé, les habits déchirés, la chemise éclaboussée de sang.

Il cria du seuil ouvert, tout tremblant, sa voix grêle devenue rauque :

— M'man nourrice, j'en ai tué un !

Elle, sans entendre, poussait une grande clameur de joie, qui réveilla le blessé.

— Ah ! mon Loriot, te voilà !

Mais aussitôt, avec effarement :

— Qu'est-ce que tu as là, sur ta manche... Où t'a fait mal ?

Il répéta :

— J'ai tué un Prussien !

Ses yeux étaient hagards.

Il eut une grande secousse, sa bouche se tordit, et en sanglotant il se jeta dans les bras de sa m'man nourrice, redisant coup sur coup :

— J'ai tué un Prussien ! J'ai tué un Prussien !

— Tu as bien fait, petit ! articula avec force, de son lit, la voix rauque également, une voix de triomphe et de souffrance, de celui qui ne pouvait plus combattre.

L'enfant repoussa la bonne femme qui l'embrassait.

Et pleurant encore, sans s'en rendre compte, une expression sur sa physionomie que Francine ne lui avait jamais vue, quoiqu'il lui apparût la veille étrangement décidé, la mâle énergie d'un homme qui vainc une faiblesse.

— Oui, j'ai bien fait, et j'en tuerai d'autres... Ils n'avaient qu'à rester chez eux, ces coquins-là !

Et, ses sanglots nerveux s'apaisant, il raconta avec une mimique qui fit s'arrêter autour de lui les soldats, tandis que sous l'indienne des rideaux le blessé souriait :

— Ah ! il fallait être là... si tu avais regardé ça, mère Francine !...

« Quand ils sont arrivés à passer le pont, les Prussiens, nos fantassins et puis l'infanterie de marine qui est descendue tout à coup les ont reçus à la baïonnette... c'était beau, vois-tu...

« Il n'y en avait plus, qu'il en revenait encore, ils ne lâchaient pas pied, ils ne reculaient qu'au commandement des chefs ! Et toujours les Français avec leur baïonnette... ça vous les culbutait !

« Au dernier coup, ç'a été la débandade, ils se sauvaient ou se cachaient... Je venais de ramasser un fusil, un soldat me l'avait chargé... C'est lourd, mais quand on se bat on est fort...

« Il y en avait plusieurs, des casques à pique, sur les marches de l'Eglise, je les ai vus tomber tous, excepté un...

« Et voilà que celui-là traverse la place, pour se cacher ou nous tuer encore un des nôtres... J'étais au coin de la barricade, et j'arrive juste en face de lui : mon fusil le touchait, je tire dans la figure... ça a sauté... du sang sur moi... regarde...

« J'ai tué... un... Prussien !

Tout son corps maigre tressaillit de nouveau, dans sa poitrine d'autres hoquets.

— Tout de même... m'man nourrice, on ne devrait point, comme ça, se tuer...

Du lit, la voix du blessé s'éleva pour la seconde fois, son bras se tendit vers l'enfant, qui s'affaissait sur la pierre de l'âtre.

— Tu as eu peur, petit ?

Jacques releva d'abord la tête, et son regard bien droit sur le regard qui s'attachait à lui, fulgurant, il se redressa d'une pièce :

— Moi peur ! moi... non, tambour, je recommencerai demain !

— Bravo ! il a du cœur au ventre, bravo !

Cette exclamation, répétée autour du gamin, partait du seuil, où Ahmour, le grand diable de turco littéralement noir de poudre, se frayait un passage.

Il posa son fusil dans un coin.

La joie, une joie sauvage et naïve, qui dilatait ses narines et mettait par instant une sorte de voile sur ses yeux, irradiait son visage régulier, découvrait dans un grand rire ses dents blanches et aiguës :

— Pas entrer dans Bazeilles, cochons d'Allemands... Français les tuer tous... li vaincus aujourd'hui... li encore vaincus demain... repartir dans son sale pays de Prusse, mangir sa choucroute... Ahmour en a crevé des ventres, Ahmour en a fait sauter des cervelles ! ... cochons de Prussiens !... demain encore, toujours, jusqu'à cé que li soient hors de France... Français Ahmour ! li aime la France !

Il enleva sa calotte rouge.

— Li visaient tous là, plein de trous de balles... Ile dépassait, la chéchia, de la barricade... Chaque fois qu'elle tombait, moi la ramassais... A demain la sarabande, en attendant li crient dans le ventre, les boyaux.. rien mangir depuis le matin.

Aucun parmi ces hommes, comme lui sentant la poudre et sous le coup encore de l'ardeur du combat, n'avait pris de nourriture.

Il allait falloir maintenant, tout en réquisitionnant quelques aliments, porter secours aux incendiés et se préparer pour le lendemain.

La ferme des Etangs, le plus important établissement de culture à dix lieues à la ronde, au cours de cette nuit du 31 août au 1er septembre, devait servir de refuge à une partie des Bazeillais les plus résolus à aider le lendemain à la défaite complète de l'ennemi.

Si cette journée meurtrière avait soulevé toutes les fureurs, elle surexcitait tous les patriotismes.

Mme Barrois veilla son mari.

Elle ne s'était point, comme Fernande Courtet, et Mlle de Bonnemière, senti assez de calme et d'énergie pour rester au château à entendre les cris de torture, à tenter à travers leurs imprécations, d'apporter aux malheureux souffrant de blessures atroces, ceux-ci amputés, ceux-là prêts à l'être, quelque-uns chantant dans leur délire, un soulagement ou de bonnes paroles.

Sa maison brûlée, son mari, son fils partis, sa petite Denise, qui sait, tuée avant d'arriver à Sedan, c'était assez pour lui mettre au cerveau une sorte de folie, un besoin féroce de représailles.

Mme Barrois était ce qu'on appelle une gaillarde.

Grande, brune, des hanches solides, une poitrine robuste, elle portait sa maturité commençante, avec cette crânerie, cette exubérance de couleurs qui font dire à la campagne : Quel beau brin de femme !

Elle avait eu plus d'une peine dans sa vie, — la vie est-elle autre chose qu'un enchaînement de peines ? — les pires : des enfants perdus, l'inquiétude du tirage au sort de Jean-Baptiste, qui les quitterait pour sept ans à moins qu'on ne lui achetât un remplaçant, ce qui, pour des petits fermiers, serait un gros sacrifice.

On avait la chance de lui voir tirer un bon numéro.

La guerre éclatait.

Le jeune homme, préférant en temps de paix la maison paternelle au régiment, saisi de la fièvre stimulant les plus froids en des moments pareils, n'attendait pas que le pays réclamât son aide.

Dès le début des hostilités, il s'en allait à la frontière.

Elle ne le revoyait, par ce hasard providentiel qui le faisait surgir en sauveur au moment où elle allait périr, sous son toit embrasé, que pour le perdre de nouveau.

La ferme en cendres, les économies englouties... ce n'était rien à côté du reste.

Reviendrait-il, son homme ?

Reviendrait-il, son fils ?

Retrouverait-elle, après ses horribles heures, sa petite Denise ?

Mme Barrois se sentait sous le crâne des bouillonnements étranges.

Par instants, sa pensée se paralysait.

Et combien, parmi les malheureuses qui ne prétendaient pas plus qu'elle abandonner le foyer, échappées à la férocité du vainqueur, verraient sombrer leur raison ?

Fernande avait tout essayé pour la calmer, la forçant à se réconforter en prenant quelque nourriture, l'adjurant de se ressaisir et de demeurer au château où les bras manquaient pour toute la besogne à accomplir.

C'était plus fort qu'elle.

Elle s'échappa pour rôder autour des ruines fumantes, tout ce qui restait de la ferme. Elle reconnut l'étable, aux corps des bestiaux asphyxiés devant leur auge et qui se carbonisaient. Un pan de l'écurie, encore debout, montrait, par la lucarne basse, la tête d'un cheval, sortie tout entière. Ce devait être la Grise, la vieille jument toujours courageuse à la charrue, et sur laquelle, sans qu'on eût aucune crainte, Denise montait pour la faire courir dans la cour.

Des volailles piaillaient au loin par les champs.

Le chien de garde, lâché la veille au soir comme toujours, avait fui.

Le tonneau lui servant de niche demeurait entier.

Du côté de la cuisine, un morceau de muraille aussi restait droit.

L'horloge, en sa boîte de chêne, noircie sans être consumée, avait son cadran presque intact.

Et, au milieu d'une solive qui s'effondrerait tout à l'heure, la cage aux oiseaux se balançait à peine atteinte.

Mais plus de chardonnerets perchés entre les barreaux. Les petits corps avaient touché le fond de la prison où ils devaient rester.

A la place de la chambre, de l'armoire dont la pauvre femme, dans son émoi, laissait tomber la clef, un tassement de décombres d'où la fumée sortait plus noire.

C'était bien la ruine.

Et la fermière, en s'arrachant les cheveux, avait des grincements de dents, des imprécations, des mots douloureux et des clameurs d'insensée.

Enfin, elle s'en alla vers le village.

Elle aida aux barricades, elle tira sur les Bavarois, ayant comme le petit Loriot, pris une arme des mains d'un blessé.

Car elle laissait au château le fusil de chasse, pour lequel elle n'avait point de munitions.

Et la lutte finie, elle chercha parmi les cadavres, elle enleva aux morts leurs cartouches.

Ce fut à cette besogne, que Barrois la trouva après que, étant retourné pour la première fois depuis l'aube vers sa demeure, il ne vit à la place que des décombres.

A son tour, il sentit l'envelopper comme un vent de folie.

Sa femme et son enfant étaient-elles là-dessous ?

Le paysan courut au château des Etangs.

Il pleura de joie, lorsque la fiancée de son fils — il n'avait pas eu, lui, le bonheur d'apercevoir Jean-Baptiste — lui affirma que Denise devait être à cette heure à l'abri.

Quant à Mme Barrois, peut-être la rencontrerait-il par le village.

Lorsque celle-ci le reconnut, elle eut de grands sanglots ; les larmes lui jaillirent enfin aussi des yeux.

Et en sortant avec lui de tout ce carnage, pour gagner la ferme des Etangs où ils trouveraient un abri, la fermière sentait ses idées se coordonner, reprendre leur cours normal.

Avant d'arriver aux peupliers qui la bordaient, comme le coup de feu d'une sentinelle éclatait du côté du pont, pas très loin d'eux, ils s'arrêtèrent.

Et là, sous les feuilles bruissantes, dans le coucher du soleil, l'homme et la femme depuis vingt-cinq ans unis, le père et la mère qui n'avaient peut-être plus d'enfants, s'embrassèrent, avec le désespoir de deux êtres à qui l'avenir est fermé, qui peuvent, eux aussi, demain, se trouver pour jamais séparés.

— Ah ! ma pauvre femme !

— Ah ! mon pauvre Louis !

— Pourquoi n'es-tu pas partie pour Sedan, avec la petite ?

— Et toi ... te laisser... non, elles sont trop lâches celles qui abandonnent leurs hommes dans le danger.

— S'il t'arrivait quelque chose... si nous étions tués tous les deux, qui l'élèverait, notre petite ?

— Tais-toi... j'y ai pensé, j'ai manqué avoir des regrets... Est-elle arrivée là-bas seulement... Si j'y courais ?

— Tu ne pourrais plus passer ; qui sait ce que sont les routes à présent ! Pourtant si tu y parvenais, ça vaudrait mieux, je serais plus tranquille...

Elle hésita, puis avec un mouvement de tête énergique :

— Non ! si l'enfant est là-bas on veillera sur elle comme j'y veillerais...

« Ma place est auprès de toi...

— Je t'en prie...

— Non, je te dis, près de toi !

Farouche, elle l'embrassa encore :

— Il faut que je sois là demain... si Jean-Baptiste, blessé, était apporté dans une ambulance, que j'y coure, que je le soigne, que je le sauve !

Et, étendant le bras, vers la place où le bombardement avait accompli son œuvre néfaste, le promenant jusque dans la direction du viaduc :

— Alors, c'est ça la guerre, c'est ça ... Ah ! les maudits qui l'ont voulue, les maudits !

III

Le 1er septembre 1870.

Les flammes s'échappent toujours du pâté de maisons atteintes par les bombes, foyer d'incendie qu'on est arrivé à isoler ; elles se confondent avec le flamboiement du levant.

Un épais brouillard, destiné à retomber en une pluie fine et persistante, voile bientôt l'aurore ardente de cette journée, où eut lieu ce que l'on appelle dans l'histoire : la bataille de Sedan, et qui fut la dernière de la mémorable défense de Bazeilles.

Elle marqua la chute de l'Empire.

Journée de boue et de sang.

Journée où les vaincus, en butte à la férocité des vainqueurs, tombèrent en héros et en martyrs.

A quatre heures et demie précises, un coup de canon, parti du viaduc, donnait le signal de la lutte.

Nos soldats étaient déjà debout.

A la sonnerie du premier clairon, répétée par tous les régiments, après deux heures à peine de sommeil, sur la terre dure et humide, tous ces hommes qui, le jour précédent, se battaient en lions, se précipitaient sur leurs faisceaux, et le chassepot en mains, magnifiques d'énergie, attendaient avec impatience le premier commandement.

Ce ne fut pas long.

A la faveur du brouillard, les Bavarois, descendus vers Bazeilles, attaquaient les barricades, supposant probablement le village aussi faiblement gardé que la veille.

Une épouvantable fusillade les obligeait à s'enfuir, sans avoir le temps même d'emporter les blessés.

Mais sur le pont de bateaux d'Aillicourt, d'énormes masses d'infanterie passaient la Meuse, pendant que l'artillerie ennemie forçait la nôtre à la retraite.

Ce fut la lutte terrible, pied à pied dans le village changé en forteresse, nos officiers dirigeant leurs hommes vers chaque maison, et par toutes les ouvertures faisant feu sur les Allemands.

La bataille n'était plus seulement dans la rue.

Les cours, les jardins, les corridors, les caves se trouvaient envahis.

Refoulés d'un côté, les assaillants reprendraient une rue de laquelle on les chasserait encore, pour les voir reparaître ailleurs.

C'était un infernal concert, tombant des hauteurs où l'artillerie allemande ne pouvait une partie du temps tirer qu'au hasard, et la fusillade à bout portant, à laquelle se mêlaient les clameurs rauques des « casques à pique ».

Leurs pertes devenaient énormes ; de nouvelles troupes pénétraient dans Bazeilles pour les soutenir.

Le commandant Lambert obtenait à son tour quelques renforts, les Bavarois restant quand même dans la proportion de quatre contre un.

Les prisonniers faits par les nôtres étaient rapidement expédiés sur Sedan.

Des obus, en éclatant, démolissaient un pan de mur, dans une maison où nos soldats avaient ouvert un feu particulièrement meurtrier.

L'ennemi passait pour être de nouveau arrêté.

D'une villa, la villa Beurmann, une fusillade terrible arrêtait la colonne allemande chaque fois qu'elle essayait de franchir, à cet endroit, la route nationale.

Et, toute cette journée, ainsi.

Bazeilles, perdu, serait repris dix fois.

Dix fois nos officiers, à la tête de leurs hommes, s'élanceraient à l'assaut des maisons d'où on les délogerait.

Tandis que le gros de nos troupes sous le commandement en chef du général de Wimpffen, remplaçant le général Ducrot, à qui Mac-Mahon, blessé à la première heure d'un éclat d'obus à la cuisse, confiait la direction du 12e corps, croyant arrêter l'armée prussienne, qui nous enserrait toujours plus, nous forçant peu à peu à nous rabattre vers Sedan, se répandait sur les différents points où devaient avoir lieu également des charges célèbres, quelques poignées de braves tiendraient tête aux Bavarois qui finiraient par opérer leur jonction avec les Saxons, jusqu'au bout... jusqu'à la mort.

Au château des Etangs, comme dans chaque château environnant, — il y en avait cinq autour de Bazeilles, — c'était le va-et-vient de plus en plus pressé, la cohue lamentable des blessés, couchés au hasard, sur des lits de paille, sur le parquet, sur les dalles, dans les corridors, les uns presque sans souffle, les autres gémissant, et d'autres demandant la mort, suppliant qu'on les achevât.

Des obus étaient encore tombés sur la vaste demeure où flottait, très haut, le drapeau blanc avec sa croix rouge, sans causer heureusement de dégâts beaucoup plus sérieux que la veille.

Les bras manquaient, les dévouements semblaient insuffisants, bien que nombreux.

Il y avait des religieuses, il y avait des femmes du village, il y avait, surtout, Renée de Bonnemière et Fernande Courtet.

Les deux sœurs de lait se multipliaient, pâles

l'une et l'autre, avec un peu de fièvre aux joues, la bouche serrée, les yeux mi-clos, lorsque les cris, trop horribles, venaient faire bondir leur cœur et frémir leur chair.

Leurs mains, pourtant, ne tremblaient point, en pansant les blessures.

Elles avaient laissé tomber des larmes seulement lorsque, tour à tour, deux malheureux, les prenant l'une après l'autre, le premier pour sa sœur, le second pour sa fiancée, avaient eu de ces paroles douces, de ces sourires qui navrent sur des lèvres déjà froides.

La faiblesse en des heures pareilles est une lâcheté.

Renée de Bonnemière et Fernande Courtet étaient aussi braves l'une que l'autre.

Plusieurs fois, au cours de la matinée, Mme Barrois devait apparaître pour raconter ce qui se passait ailleurs, tout en regardant parmi les blessés si elle ne trouverait pas son fils.

La ferme des Etangs, placée à l'intersection de deux chemins, constituait un de nos principaux postes de défense.

L'ennemi n'était pas parvenu à l'investir.

Non seulement un détachement d'infanterie de marine y avait pris position, mais tout ce que le bourg comptait de patriotes ardents, de gens oubliant leur intérêt personnel pour celui de la Patrie, y soutenait nos invincibles petits soldats.

Elle était là, elle, à côté de son mari, tirant à l'occasion, et parfois ayant cette lueur étrange des prunelles, qui s'y voyait depuis la destruction de sa maison.

Fernande, de son côté, devait courir à plusieurs reprises à la ferme.

Son père la renvoyait.

Sa place était à l'ambulance.

Il avait raison.

La jeune fille le sentait, sa présence n'écarterait pas de lui le danger.

Elle était précieuse ailleurs.

Vers une heure de l'après-midi, Mme Barrois reparut au château.

— Avez-vous ici mon garçon, mon pauvre Jean ?

Elle s'adressait à Mlle de Bonnemière qui lui répondit :

— On m'affirme qu'il n'y a plus dans Bazeilles que de l'infanterie de marine... Mon oncle doit occuper avec sa division une des collines environnantes, à moins qu'il n'ait pris position au delà de Sedan... Si votre fils... si mon fiancé étaient blessés, on ne les amènerait pas chez nous.

La mère eut un geste farouche :

— C'est un pressentiment, je ne le reverrai plus.

Et elle s'en alla, repassant le long des grands peupliers qui séparaient sur la gauche, le parc et le château, de la ferme et de ses dépendances.

Mais au lieu de regagner directement la ferme, mue par une curiosité intense, au milieu de l'infernal concert de la bataille, elle tourna brusquement à gauche, vers le village.

La paysanne se trouva dans une petite rue, la rue des Chantiers.

Une douzaine tout au plus de nos soldats, toujours l'infanterie de marine, les braves *marsouins*, comme on les appelait, y pénétraient par l'extrémité opposée.

Au-devant de cette poignée d'hommes, un gamin.

Derrière le turco Ahmour, qui, jusqu'au moment où l'on rallierait sa compagnie, si elle devait l'être, — le capitaine avait été tué à Beaumont, — combattrait n'importe où, avec l'infanterie, avec la cavalerie, là où il pourrait faire le coup de feu, ou avancer à la baïonnette.

Le gamin, c'était Loriot.

Mme Barrois avança.

Le nourrisson de la mère Francine courait, les autres le suivant au pas gymnastique, vers un énorme tas de longues perches, appartenant à un entrepreneur du pays, et qu'il leur montrait du geste.

— Cachez-vous, cria-t-il à la fermière, les Prussiens sont derrière nous.

Celle-ci se jeta dans un corridor, à proximité du tas de perches, où doucement, après en avoir fait plusieurs fois le tour, chaque soldat se faufila.

Ahmour s'aplatit tout contre, sur le sol, deux fusils à sa portée.

Le jeune garçon, au milieu de la rue, regardait vers la place de l'Eglise, une fois de plus investie.

Comme il se mettait à descendre par là, les mains dans les poches, une voix, sortant de la cachette, cria :

— Prends garde, gosse, il y va de ta peau !

Ahmour répondit pour lui :

— S'en foutre... a peur de rien... Chouïa ! chouïa ! petit.

Jacques haussait les épaules, enfonçait ses mains dans ses poches et continuait à marcher.

A mesure qu'il se rapprochait de la place, il ralentissait son allure.

Tout à coup il fit volte-face.

Il courait cette fois, en remontant la rue, à perdre haleine.

En deux secondes lui aussi était dans la cachette, se faufilait à travers les perches blanches de plâtre.

Les Bavarois apparaissaient, regardant toutes les portes, toutes les fenêtres à droite, pendant qu'ils longeaient les murs de gauche.

D'autres, presque aussitôt, faisaient irruption dans le bas de la rue.

Les premiers atteignaient le tas de perches ; les détonations retentirent ; six ou huit étaient à terre.

Avant que les autres arrivassent, les fantassins sortaient de leur singulier retranchement, et, sans se soucier du nombre, s'élançaient à la baïonnette avec une violence telle qu'ils les mettaient en fuite.

Et Mme Barrois, sortie de son corridor pour s'en retourner par le chemin qu'elle avait suivi, répétait avec un rire saccadé :

— Ah ! canailles ! ils vous chasseront, nos soldats !

La rue des Chantiers n'était pas encore aux mains des Allemands.

Mais les renforts arrivaient, arrivaient toujours.

Dès avant la jonction des Saxons et des Bavarois, les généraux pensaient à organiser la retraite.

A une heure de l'après-midi, il ne restait plus dans Bazeilles qu'une centaine de soldats d'infanterie de marine : les survivants de ceux qui n'avaient pas voulu se rendre...

Refoulés de partout, avant même de s'être ralliés, ils n'avaient qu'une pensée : lutter quand même.

Le groupe, encore éclairci, de ceux qui le matin mettaient en déroute la nuée de Bavarois pénétrant dans la rue des Chantiers, parvint à hauteur du chemin où se trouvait la maison de la mère Francine.

Le turco Ahmour n'était plus là... tué peut-être... et le petit Loriot avait disparu.

Nul ne pensait à celui-ci, pas plus qu'à celui-là.

Si l'enfant gisait parmi les monceaux de cadavres barrant les rues, il n'aurait, pour le pleurer, que sa vieille nourrice.

Tout à coup, sur le seuil de la masure, le petit Loriot surgit.

Derrière lui, mi-vêtu, des linges autour de la tête, où le sang s'était séché, un soldat dont les yeux flambaient dans son visage de mort.

Ce dernier s'appuya au chambranle de la porte, ajustant sur les épaules du jeune garçon la courroie, raccourcie suffisamment pour ne pas entra-

ver sa marche, du tambour que lui ne pouvait plus porter.

Et d'un geste d'une énergie saccadée, lui montrant le chemin :

— Va, petit !

Une vieille femme se précipita, attrapa Jacques dans ses bras, le serrant avec force.

Et la voix du soldat cria encore :

— Va, petit !

— Lâche-moi, ordonna l'enfant.

— Je ne te verrai plus !

— Je reviendrai !

L'accent était tel, qu'elle obéit.

Ses bras, sans vigueur, se distendirent, et la pauvre Francine resta là, au milieu du chemin pierreux, courbée et pleurant.

Soudain elle releva la tête, fière, galvanisée.

Un roulement retentissait, sourd d'abord, puis vibrant, robuste, comme celui du soldat qui s'accrochait à la porte, tirait de son tambour, alors qu'en avant de son régiment il marchait au feu.

Tout au bout du chemin, au milieu de la grande route, Loriot battait, trouvant dans ses bras grêles une force d'homme.

Puis la vieille femme et le soldat le virent tourner sur ses talons.

Il s'en allait, battant toujours.

Et la petite troupe le suivait, ne se rendant point compte, peut-être, que celui-là qui l'entraînait était un enfant.

Et l'enfant et les hommes, les Allemands presque derrière eux, disparurent, à la recherche de quelque abri, d'une cachette encore, d'où ils pourraient guetter et faire feu.

Le jeune garçon savait bien, lui, où il allait.

Par là-bas, sur la route, une maison isolée, l'auberge Bourgerie, où il se rendait l'avant-veille.

Ils n'eurent que le temps de l'atteindre.

On combattait encore dans Bazeilles ; la dernière poignée de camarades, commandée par un intrépide, le capitaine Bourchet, se défendait toujours.

Et l'on allait se battre ici... jusqu'à la dernière cartouche.

Le commandant Lambert y était, le capitaine Aubert, et d'autres officiers, les capitaines Delaury, Bourgui, Picard, les sous-lieutenants Saint-Félix et Escoubet, dont les noms restent acquis à l'histoire.

Dans la maison de Francine, en attendant que le vainqueur apparût, le pauvre soldat demeurait seul, terrassé par la fièvre, retombé sur le lit, près duquel la paysanne veillait toujours.

L'enfant qui s'appelait Jacques, le petit tambour de Bazeilles, dont l'histoire ne garderait pas le nom, trop humble, pauvre être perdu dans la tourmente, allait assister à l'inoubliable épilogue d'une lutte où les nôtres se sont constamment battus, *un contre quatre*, quand ce n'était pas *un contre dix*.

Vers le soir, alors que le capitaine Bourchet tenait encore dans le village avec quelques-uns de ses hommes, un groupe de paysans, six ou huit, parmi lesquels une femme, fuyait vers le château des Etangs.

C'était Fernand Courtet, Louis Barrois, quatre de leurs domestiques, et Mme Barrois.

Eux aussi, jusqu'à la dernière minute, avec l'infanterie de marine, décimée et contrainte d'abandonner le poste où l'on tenait si longtemps l'ennemi en respect, avaient combattu.

Deux hommes en même temps, par le chemin de halage encore désert, accouraient, venant directement de Bazeilles.

Ces deux hommes s'appelaient : Jules Andouzi, le passeur, et Pierre Ferret, l'aubergiste de la place de l'Eglise, le père du petit lignard qui, l'avant-veille au soir, apportait à Mlle de Bonnemière et à sa sœur de lait des nouvelles de leurs fiancés.

L'ambulance était bondée, et l'on se demandait si l'on amenait de nouveaux blessés, — ce qui se produirait, hélas ! — où on les mettrait.

M. de Bonnemière, qui se faisait poser un siège dans un angle du vestibule, d'où il surveillait les allées et venues et donnait ses ordres sans entraver le passage, se trouvait encore à cette place lorsque tout ce monde fit irruption.

— La ferme est en feu ! cria Courtet blême, les habits en désordre.

— Les Bavarois sont maîtres de Bazeilles ! fit Jules Andouzi.

Et Pierre Ferret, avec un accent de terreur intense :

— Ils vont détruire le reste du village, ils commencent à verser du pétrole et à incendier les maisons avec des torches ; ils s'apprêtent à fusiller les habitants...

« Monsieur de Bonnemière, vous qui parlez allemand, venez à la mairie... peut-être nous sauverez-vous, tous tant que nous sommes... ah ! venez !

Jules Andouzi répéta :

— Oui, vous sauverez tout le monde.

Le vieillard se leva presque sans effort.

— Je suis prêt, mes amis.

Et, les regardant tour à tour :

— Vos bras... Vous me soutiendrez... Oh ! n'ayez pas peur, j'irai jusque-là...

Courtet et Jules Andouzi se trouvaient l'un à sa droite, l'autre à sa gauche.

M. de Bonnemière était transfiguré.

— Au moins que je sois bon à quelque chose.. que je fasse quelque chose pour mon pays.

Une voix chère demanda, de la pièce voisine :

— Où vas-tu ? Que veux-tu faire ?

Renée apercevait son père déjà appuyé sur les deux paysans.

Elle sortit dans le vestibule, pendant que Fernande, ayant entendu le sien, y arrivait du salon.

— Mon pauvre père, te voilà... Est-elle finie, cette maudite journée ?

— Pas encore, ma fille, il nous faut arracher le village aux représailles... M. de Bonnemière va l'essayer avec nous.

— Où vas-tu ? redemandait Renée au vieillard.

— Tout tenter pour essayer, comme le dit Courtet, d'empêcher des atrocités.

— Je te suis.

— Non... la place d'une jeune fille n'est pas au milieu des vainqueurs.

— La place d'une jeune fille est partout où est son père.

— Tu ne sais pas quel danger...

— Je sais que je veux courir celui que tu cours...

— Mon enfant, tu vas m'arrêter dans l'accomplissement d'un devoir sacré.

— Je ne t'arrête point, je te dis : Allons ! Si nous sommes tués, nous le serons ensemble.

Lui eut un regard où passa toute l'angoisse, tout le déchirement de son cœur.

Une seconde sa bouche demeura clouée par l'émotion.

Puis, dans son œil terni, un éclair d'orgueil.

— Tu es bien une de Bonnemière... Viens ! Qu'o sera, devant une jeune fille et un vieillard, la cruauté du vainqueur !

Le passeur avait cédé sa place, et M. de Bonnemière s'appuyait d'un côté sur Renée.

Fernande marchait près d'eux.

Le fermier ne tentait même pas d'arrêter sa fille ; il savait que ce serait inutile.

Mme Barrois allait du pas de son mari.

Un grand calme lui était venu.

Toute sa raison parlait.

La moindre velléité de révolte eût amené maintenant les pires catastrophes.

Et l'on marcha en silence, dix bonnes minutes.

On approchait de la place de l'Eglise, la musique bavaroise éclata...

Le groupe s'avança encore, puis s'arrêta un instant.

Elle était sinistre, cette musique, jouant un hymne victorieux, tandis qu'aux mains de la soldatesque hurlante, des torches balançaient leurs flammes jaunes et fumeuses, brandons d'incendie, qui aideraient à l'anéantissement des quatres cents maisons restées debout.

Car ce serait désormais la destruction systématique.

Les ordres venus de von der Tann se trouveraient exécutés, avec une ardeur les dépassant peut-être.

Le général allemand eut-il, après Bazeilles, de ces nuits rouges qui troublent les consciences les moins accessibles au remords ?

L'anéantissement d'un village dont la majeure partie des habitants était restée passive, le massacre, le viol sont-ils, dans un siècle où le droit des gens paraît sacré, les représailles qu'excuse l'aveuglement de la fureur à assouvir, de la vengeance à exercer ?

Le 8 août, de son quartier général de Hambourg, l'empereur Guillaume adressait à ses troupes cette proclamation :

« Soldats,

« Déjà une grande partie de notre armée, occupée à poursuivre l'ennemi refoulé après de sanglants combats, a passé la frontière. Aujourd'hui et demain plusieurs de nos corps vont entrer dans le territoire français.

« J'attends de vous que vous tiendrez à honneur de vous signaler en pays ennemi, surtout par l'excellente discipline dont jusqu'à ce jour vous avez donné le glorieux exemple. Nous ne faisons pas la guerre aux habitants paisibles de la France, et le premier devoir d'un soldat loyal est de protéger la propriété privée, de ne pas souffrir que la haute réputation de notre armée soit atteinte, ne fût-ce que par un fait isolé de manque de discipline.

« Je compte sur l'esprit élevé qui anime l'armée, je ne compte pas moins sur la sévérité et la circonspection de tous les chefs.

« GUILLAUME. »

Les promesses de l'empereur n'engageaient point sans doute ses officiers.

Le groupe formé par M. de Bonnemière, les deux jeunes filles et le paysan eut toutes les peines du monde à pénétrer sur la place.

— Tâchons d'arriver jusqu'à chez nous, disait Ferret, si nous ne pouvons pas atteindre la mairie.

Au-dessus de l'enseigne de son petit café, le brave homme, dont la maison regorgeait de blessés, avait hissé au bout d'une hampe quelconque une nappe blanche sur laquelle étaient cousues en croix deux bandes de lainage rouge.

— Là, nous serons en sûreté... je pense qu'ils ne saccageront pas une ambulance.

— Mais pourrai-je de chez vous faire quelque chose ? demanda M. de Bonnemière.

— Oui, si l'officier qui me baragouinait en français tout à l'heure qu'on allait tout détruire est encore là... Andouzi accourait de la mairie où il en entendait autant...

« Nous avons pu nous sauver tous les deux par derrière... Prenons toujours par la ruelle... Vite ! vite !

M. de Bonnemière fit, pour hâter son pas traînant, un effort surhumain.

Il était temps qu'ils se jetassent dans l'étroit passage séparant les maisons des granges.

La horde se ruait de leur côté, pour s'éparpiller aussitôt, se jeter dans chaque demeure, brisant les fenêtres, enfonçant les portes, commençant le pillage par les caves, mettant en fuite ceux qui s'y cachaient, ou les empêchant de sortir, les repoussant à coups de crosse, pour les faire ensuite périr dans les flammes.

Ferret retrouva en effet, au milieu de la salle de son café, tarabustant des blessés pour qu'ils se missent sur leurs jambes, l'officier bavarois, qui baragouinait le français.

Celui-ci, dès qu'il l'aperçut, tira son sabre, qu'il brandit en s'élançant sur lui, l'injure à la bouche.

Pourquoi n'avait-il pas fait évacuer, ainsi qu'il le lui ordonnait, tous ces hommes sur un des châteaux voisins ?

Sa maison allait y passer avec les autres, ils y grilleraient tous, « comme des cochons », si on ne les transportait pas immédiatement ailleurs.

La voix ferme de M. de Bonnemière, s'exprimant dans sa langue, arrêta le geste de l'énergumène, sans faire tomber sa surexcitation.

— Depuis quand les lois de la guerre autorisent-elles le vainqueur à brûler et à piller ?

— Les lois de la guerre ! il n'y a pas de loi qui tiennent... Nous faisons ce qu'on nous a dit de faire, Bazeilles y passera tout entier... Emportez les vôtres, moi je fais emporter les miens.

Pendant dix minutes, ce fut un pêle-mêle où les Allemands, pressés d'enlever leurs blessés, pour se jeter vers la curée, repoussaient les paysans qui voulaient faire sortir par la petite rue de derrière les Français dont quelques-uns pouvaient marcher.

Et à deux pas de la porte, sur la place, le capitaine bavarois excitait ses soldats, distribuant à chacun une provision d'engins dont on ne devait connaître que plus tard la propriété particulière.

C'étaient des cartouches incendiaires.

Un coup de fusil tiré sous un toit, le feu éclatait.

Ceux qui n'avaient plus de cartouches versaient du pétrole, allumant le feu avec leurs torches.

Les caves vidées, l'ivresse de l'alcool exaspérant la fureur des brutes sanguinaires, le carnage encouragé, conduit par les officiers, — *il y avait des ordres*, — devait atteindre aux limites extrêmes de l'horreur.

M. de Bonnemière et sa fille, Fernande Courtet et son père, les autres qui les entraînaient là, s'imaginant que le raisonnement, une parole telle que celle du vieillard pourrait être de quelque poids auprès des chefs responsables de ces bandes de reîtres en délire, devaient, poussés dans une encoignure de cette salle où ils resteraient jusqu'à ce qu'un incident les livrât à leur tour aux énergumènes, assister à des scènes qui, en les glaçant d'épouvante, anéantiraient momentanément leur énergie.

Les jeunes filles, blotties contre la muraille, détournèrent vite la tête.

Une sorte d'hypnotisme rivait à ce spectacle les regards des hommes.

La petite rue comme la place, bondée de Bavarois, il n'y avait plus à songer à retourner au château.

On n'eût du reste pu sortir par aucun côté de l'enceinte du village.

Un cordon de troupes l'enserrait.

Il refoulait les infortunés qui pensaient échapper par la fuite à la plus atroce des morts.

Partout des lueurs brutales.

A travers des nuées opaques qui se rabattaient, asphyxiantes, dans les rues, de grandes flammes éclairant la scène.

Ces débris en feu tombant de tous côtés aidaient, avec la rapidité de l'éclair, à la propagation du fléau.

Ce fut dans ce cercle, la musique jouant toujours, étouffant les cris des malheureuses victimes, que se déroula le prologue du drame.

Les hommes, les enfants, les femmes, en courant éperdus tombèrent entre les mains de ces monstres qui se livraient à leur égard, à des excès tels qu'aucune plume n'a voulu les décrire.

Ailleurs, les Bavarois fusillaient des paysans liés ensemble.

A travers les soupiraux des caves, là où ils entendaient les clameurs des habitants qui s'y réfugiaient, ils déchargeaient encore leurs fusils.

Ils étaient bien les dignes fils de ceux qui en 1632, sous les ordres du général du Tilly, acquirent leur célébrité au cours de ce que l'histoire nomme *les Noces de Magdebourg*, en égorgeant par milliers, dans la grande ville tombée en leur pouvoir, femmes, enfants, vieillards.

Voilà ce que les flammes sinistres montrèrent, cette nuit, dont les Bazeillais échappés au carnage et survivant encore se souviennent.

Les années écoulées n'ont pas affaibli, par là, la haine...

Il y en a qui ne peuvent pas oublier.

Quant vint l'aube, quand le jour se leva, sur la tuerie et sur l'orgie, une partie des soudards ripaillant ou dormant auprès des cadavres des victimes, la maison de Pierre Ferret commença à brûler.

A plus d'une reprise, Louis Barrois et Fernand Courtet pensaient à en faire sortir les trois femmes et M. de Bonnemière.

Les violences de ceux qui obstruaient les issues, et qui ne semblaient pas les apercevoir dans l'angle où ils s'étaient réfugiés, les arrêtaient, et la froide sueur de l'horreur venait mouiller leurs tempes qui battaient, sous l'empire d'une colère terrible.

Tour à tour, Jules Andouzi, le passeur, et les domestiques ayant suivi leurs maîtres finissaient par gagner la ruelle pour se rendre compte si l'on pouvait s'y aventurer.

Ni l'un ni les autres, ne reparaissaient.

Avaient-ils été massacrés ?

Parvenaient-ils à trouver un asile ?

Ferret, dont la femme et la fille, une gamine de douze ans, descendaient se cacher dans la cave, dès que les Allemands n'y trouvaient plus de quoi boire, et qui espérait malgré tout sauvegarder sa demeure, en s'apercevant que la menace du capitaine bavarois recevait son exécution, engageait les autres à imiter ces dernières.

— La porte qui donne sur la rue est barricadée en dedans, ils ne pourront pas entrer par là, et c'est par là que nous sortirons, dès que nous en verrons le moyen, à moins que le feu ne nous y force bon gré mal gré.

Mues par l'instinct de la conservation, Fernande et Mme Barrois se précipitèrent à sa suite derrière le comptoir, vers la trappe qu'on refermerait sur soi.

Mais dans la salle un moment déserte, toute une bande se jeta, séparant les groupes.

La fermière, derrière la jeune fille, saisie par les cheveux, allait être renversée, lorsqu'un coup de poing formidable, asséné par son mari, sur le bras de l'agresseur, lui fit lâcher prise.

Dégagée, elle atteignit le petit escalier, au bas duquel elle roula.

Un Bavarois abattit lui-même la trappe.

Dans un rire féroce, il mâchonnait des paroles signifiant probablement qu'ils allaient tous rôtir là-dedans.

Au milieu de la salle, Louis Barrois, terrassé, frappé à coups de plat de sabre, essayait en vain de se relever.

Fernand Courtet, se laissant aller au mouvement tout instinctif qui le portait à le secourir, était à son tour renversé, piétiné.

M. de Bonnemière demeurait seul avec sa fille, parmi la meute hurlante.

Une voix forte et gutturale, dominant le tumulte et partant du seuil de la salle, cria en allemand :

— Sauve qui peut !

Le vieillard crut reconnaître l'officier avec lequel, à l'entrée de cette nuit sinistre, il ne pouvait échanger que quelques paroles.

Il lui parla encore dans sa langue, mettant dans sa voix toute l'énergie que lui laissait le cauchemar de ces longues heures.

— Capitaine, sauvez ces deux hommes.

Le capitaine entendit.

Ses yeux pâles, traversés de fibrilles sanglantes, ne s'attachèrent sur lui que pour se porter immédiatement sur la créature tout en blanc, au visage plus blanc que sa robe, qu'il n'avait point aperçue au début de cette nuit et sur laquelle le vieillard s'appuyait.

Son visage, où se reflétait l'ivresse du carnage, changea d'expression.

Le beau regard de supplication et de terreur attaché sur son regard de brute irrassasiée y mit une autre lueur, bizarre, voilée, s'éteignant entre les paupières, tandis que, sous la barbe rousse, la bouche frémissait d'un brutal désir.

La douleur, le désespoir d'une femme sont, pour certaines natures un attrait de plus.

Les blasés trouvent un raffinement de volupté, dans les pleurs et les supplications des victimes qui se débattent sous l'outrage de leurs baisers.

Ce soudard bavarois éprouvait-il un sentiment de ce genre, était-il surtout ému par la beauté de cette jeune fille, svelte dans sa robe de laine blanche, et dont l'œil bleu lançait des éclairs ?

Il demanda presque poliment au vieux gentilhomme :

— Quelle est cette demoiselle ?

— Ma fille, capitaine.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis le comte de Bonnemière, le propriétaire du château des Etangs, où j'ai établi une ambulance.

— Pourquoi, alors, êtes-vous ici ?

— Je suis venu dans l'espoir de faire appel à l'humanité des vainqueurs, les supplier d'épargner une population de braves gens qui n'ont d'autre tort que de vouloir sauvegarder leurs maisons, leurs biens. Mon espoir a été vain ; mais, je vous en supplie, épargnez au moins ces deux-là, que maltraitent vos hommes, et qui, eux, n'ont commis d'autre crime que de me soutenir jusqu'ici.

Un sourire mauvais passa sur les lèvres de l'Allemand.

— Ce sont d'honnêtes pères de famille, ajouta le vieillard.

L'officier devint pourpre.

— Des pères de famille ! s'écria-t-il, ne prononcez pas ce mot. Vous en avez assez tué, vous Français, des pères de famille ! Il n'est guère de maison allemande où il n'y ait, maintenant, des femmes en pleurs.

De nouveau, ses regards s'arrêtèrent sur Renée.

Elle voyait relever à coups de crosse Barrois et Courtet, meurtris et sanglants, et se tournant vers le capitaine bavarois :

— Monsieur, je vous en supplie, dit-elle, les mains jointes, épargnez ces malheureux ; ils n'ont rien fait, comme vous l'a dit mon père, que de le conduire ici ; ils sont venus le prier d'essayer de sauver Bazeilles du massacre... Ne restez pas sourd à ma voix ...Vous pouvez tout, monsieur... Voyez, on les entraîne... Vous n'avez qu'à prononcer un mot... on vous obéira...

Les yeux du Bavarois s'adoucirent, il répondit dans un français relativement correct :

— Pour vous, je le ferai, mademoiselle... oui, pour vous.

— Merci, monsieur, merci !

Il s'élança dehors, rattrapa le groupe qui, entraînant les deux infortunés paysans, arrivait déjà au milieu de la place.

— Lâchez ces hommes ! cria-t-il dans sa langue.

Mais les soldats, ivres de fureur et d'alcool, ne l'entendent pas ou refusent de l'entendre.

Sa voix est couverte par leurs propres cris :

— A mort ! à mort ! au mur !

Il se jeta au-devant d'eux, le sabre levé pour leur barrer le passage, et parvint, de la main gauche, à saisir le bras de Barrois.

— Lâchez-le ! hurla-t-il avec de furieux jurons.

Devant les menaces de l'officier, ils laissèrent enfin leur double proie.

Barrois et Courtet allaient être libres.

A ce même moment, un officier supérieur déboucha d'une des rues voisines et arriva au galop vers le groupe.

— Qu'est-ce ? demanda-t-il ; quels sont ces paysans, capitaine von Weil ?

— Ces brutes ivres veulent les fusiller... ce sont de pauvres diables... qui arrivent de leur ferme... Assez de massacre !

— N'ont-ils pas tiré sur nous ?

— Je ne le crois pas.

— Nous allons voir.

Et s'adressant à Courtet, il lui dit en français :

— Toi, avance... Il me semble t'avoir vu faire le coup de feu... Oui, je ne me trompe pas... C'est bien toi que j'ai vu avec l'infanterie de marine à la ferme des Etangs.

Courtet répondit en regardant fixement l'officier :

— Oui.

— Que faisais-tu là ?

— C'est ma ferme ; j'étais chez moi.

— Montre tes mains.

Le paysan obéit : ses mains étaient noires de poudre.

— Vous le voyez, capitaine von Weil ; vous vous en laissez imposer par ces bandits.

— Je n'avais pas regardé...

— A l'autre ! montre tes mains...

Barrois aussi avait fait le coup de feu ; pas plus que Courtet, il n'essaya de nier ; ses doigts noircis l'accusaient.

— Au mur ! cria le major, faisant faire demi-tour à son cheval.

Mais M. de Bonnemière, soutenu par sa fille, se dressa devant l'officier supérieur.

— Je vous en supplie, épargnez ces hommes.

— Pourquoi les épargnerais-je ? répondit brutalement le major allemand ; est-ce qu'ils ont épargné les miens ?

Puis, examinant ce grand vieillard à l'air plein de distinction, il reprit d'un ton moins rude :

— Je le regrette, monsieur, mais je le voudrais que je ne le pourrais pas... Ces hommes ont pris les armes sans être belligérants, et les lois de la guerre sont formelles.

— Ils défendaient leurs maisons, leurs biens... C'était leur droit, leur devoir.

— C'est possible... Le mien me prescrit d'exécuter les ordres que je reçois.

Et éperonnant son cheval, il reprit au galop le chemin par où il était venu.

Le capitaine von Weil restait interdit.

Une mauvaise note pour lui que d'avoir montré de la sensibilité, d'avoir voulu sauver des balles deux paysans qui avaient tiré sur les siens.

Et cela, à cause d'une fille qu'il voyait pour la première fois, et dont le regard suppliant avait rencontré son regard.

Où était-elle ?

Il allait l'envoyer au diable, avec son vieux coquin de père.

Mais elle arrivait justement devant lui, les mains jointes.

— Monsieur, monsieur, vous pouvez les sauver, vous. Le commandant est parti... Qu'est-ce que cela peut vous faire ? Ils s'en iront... ils disparaîtront... Vous ne les verrez plus... ils ne tireront plus sur vos soldats... L'un est mon père nourricier, l'autre un brave père de famille... Monsieur, ayez pitié... Vous avez bien voulu me promettre... Vous êtes un gentilhomme comme mon père... un gentilhomme n'a que sa parole...

— J'ai promis de faire ce que je pouvais, belle demoiselle... Vous avez entendu vous-même. L'arrêt est prononcé... Je ne puis aller contre les ordres de mon supérieur.

— Si... Qui vous presse de faire tuer ces pauvres gens ? Voyez, vos soldats attendent votre ordre... Peut-être va venir celui d'arrêter le massacre.

— Oh ! quant à cela, riposta-t-il en montrant d'un geste circulaire les incendies qui éclataient çà et là, quant à cela, non !

A ce moment, il aperçut, au coin de la place, le major à cheval.

Il était revenu sur ses pas et semblait attendre l'exécution de son ordre.

Devant l'hésitation du capitaine von Weil, il eut un haussement d'épaules.

L'officier ne se trompa pas sur sa signification, il fallait obéir.

Avec une colère feinte, il apostropha ses hommes, à présent indécis.

— Qu'attendez-vous, tas d'idiots ? Vous êtes tous ivres comme des cochons... Au mur ! au mur ! Et douze balles dans leurs peaux ! Ils se les partageront !

La musique reprenait, sur un air de *Faust ;* la journée serait digne de la nuit.

. . . . . .

L'aubergiste Pierre Ferret, sa femme et sa fillette, réfugiés dans la cave avec Fernande Courtet et Mme Barrois, entendaient le tumulte, les vociférations.

Cette dernière, que sa chute du haut de l'échelle ne faisait qu'étourdir, revenait vite à elle, au bruit des clameurs qui ne pouvaient être que des clameurs de mort.

Elle se releva, hagarde, saisie d'un pressentiment :

— Mon homme ! s'exclama-t-elle. Où est Louis ?

— Là-haut, répondit Pierre Ferret, là-haut, avec Fernand Courtet et M. et Mlle de Bonnemière... Rassurez-vous, madame Barrois, le châtelain est un homme sage et sensé ; il parle l'allemand... on ne leur fera rien.

Il cherchait à se rassurer lui-même en réconfortant la pauvre femme, mais, au tremblement de sa voix, on sentait qu'il ne croyait pas à ses propres paroles.

Il ajouta :

— On tue des gens qui se battent, qu'on prend les armes à la main, mais pas ceux qui sont tranquilles, désarmés.

— Avec ça que ceux qu'ils ont tués cette nuit étaient armés... Puis, Louis s'est battu.

— Qui le sait ? Personne de ces brigands... Ce ne sont pas les gens de Bazeilles qui iront le leur raconter.

Les cris furieux reprenaient.

— Qu'est-ce qu'ils disent ? demanda la fermière affolée.

— Parbleu ! ce qu'ils ont dit toute la nuit... ils n'ont pas fini...

Pierre Ferret était dans le vrai.

Il avait été, depuis plusieurs heures, témoin de trop de cruautés, d'exécutions sommaires, pour s'illusionner sur la générosité des vainqueurs.

La pauvre femme ne se faisait pas non plus d'illusion.

D'un brusque mouvement, elle saisit une des futailles vidées par les Bavarois, la roula sous le soupirail, la cala avec une grosse pierre, monta dessus, en plaçant son visage à hauteur de l'ouverture.

D'un coup d'œil, elle embrassa toute la place.

Un cri d'angoisse, un cri terrible s'échappa de sa gorge :

— Oh ! les monstres ! les assassins !

Pierre Ferret, l'imitant, poussa un autre tonneau.

Il demeura, lui, sans voix, ses yeux démesurément ouverts, exprimant l'horreur.

Un second cri retentit dans la cave ; Fernande elle aussi, voulait voir.

La tête au-dessus de l'épaule de Mme Barrois, immobilisée là avec elle, changée en statue par la peur, elle assista à la tragédie qui se déroula.

L'une voyait son mari, le vieux compagnon de sa vie humble de travailleuse ; l'autre, son père, entraînés, frappés à coups de crosse par une soldatesque ivre, acculés à un mur, tandis que M. de Bonnemière et sa fille, repoussés en sens inverse, tentaient encore de protester.

— Mon mari, mon pauvre homme ! Ils vont tuer mon pauvre cher homme ! gémissait la fermière dans des sanglots, des pleurs de petit enfant. Ce n'est pas possible, le bon Dieu ne va pas permettre cette abomination ? Louis ! Louis ! Au secours ! au secours !

— Mon pauvre père ! articulait Fernande. Ah ! courons ! courons !... Nous les implorerons. Ils ne tueront pas comme cela un père devant sa fille !

Courir ? où courir ?

Elles vont et viennent, en effet, affolées, dans la cave obscure, ne trouvant pas, dans leur trouble, la porte.

L'échelle ? La trappe est fermée là-haut.

Et l'on entend un bruit sinistre, un sourd crépitement : c'est l'incendie qui gagne, le plafond qui s'écroule.

C'est le brasier.

— La ruelle ! Par la ruelle ! Où est la porte ? rugit la fermière, tournant comme une lionne en cage.

— Là ! madame Barrois, là, dit Pierre Ferret. La clef ?... Qui a la clef ?...

Il apostrophe sa femme qui, immobile dans un coin, sa fille contre sa poitrine, semble pétrifiée.

— N'as-tu pas la clef ? Qu'est-ce que tu en as fait ? Mais réponds donc !

D'un geste machinal, elle fouille ses poches, secoue son tablier comme l'a fait Mme Barrois la veille, pensant à ouvrir l'armoire qui renfermait son argent, dans sa maison en feu.

— Rien... Je ne l'ai pas, la clé... Elle est restée là-haut.

— Nous sommes perdus... perdus, reprend l'aubergiste, la maison brûle, nous allons périr.

Mais Mme Barrois est remontée sur la futaille.

Elle veut voir, elle espère encore...

Peut-être les Allemands n'ont-ils fait cela que pour effrayer les malheureux.

Il y a là un officier qui a parlé à M. de Bonnemière, à sa fille...

Il ne le permettra pas...

A peine juchée sur la tonne, elle pousse de nouveau un grand cri déchirant.

— Arrêtez ! assassins ! arrêtez !

Les deux hommes sont adossés au mur, ligotés avec leurs bretelles.

Le front haut, calmes, ils regardent en face leurs meurtriers.

On les couche en joue.

Tous deux, simultanément, relèvent plus fort la tête, et la même clameur s'échappe de leur poitrine :

— Vive la France !

La musique, à l'autre extrémité de la place, s'est tue tout à fait.

Et le cri patriotique, le dernier, s'enfonce comme un glaive dans le cœur des emmurés de la cave.

Au même instant ont éclaté les détonations...

Fernand Courtet et Louis Barrois, deux des héros obscurs de la défense de Bazeilles, sont tombés, morts pour leur pays.

— Assassins ! assassins ! hurle la veuve.

Et Fernande, anéantie, brisée par l'affreuse scène, tombe évanouie dans la cave ténébreuse.

Mme Barrois, elle, ne détache point ses yeux du spectacle atroce.

La sanglante besogne terminée, les Bavarois reprennent leur marche, heurtant les cadavres.

Plus loin, ils trouveront d'autres victimes.

Cramponnée à la barre du soupirail, la fermière est là toujours.

Elle voit les corps, inondant de leur sang le pavé.

Fernand Courtet, foudroyé du premier coup, est étendu en avant.

Louis Barrois n'a pas été tué par la première décharge.

Les Bavarois ont tiré avec l'incohérence d'hommes aux trois quarts ivres.

Il s'est affaissé d'abord et n'est tombé, sur le côté, qu'au second coup.

Le visage tourné vers l'auberge, il paraît, de son regard voilé, envoyer à sa compagne un suprême adieu.

De la bouche ouverte coule un mince filet rouge.

— Louis ! Louis ! hurle la veuve ; oh ! je te vengerai ! Assassins ! assassins !

Et elle reste là, fascinée, ses mains crispées aux barreaux, ses prunelles rivées à la face pâle du mort.

— Assassins ! assassins !

Des soldats, attirés par ces clameurs, s'approchent, non sans précautions, des tisons enflammés tombant déjà de la toiture.

Avec des ricanements ils répondent d'abord aux exclamations de la veuve :

— Assassins ! assassins !

Puis l'un d'eux, sans viser, tirant de haut en bas, au hasard, à un mètre du soupirail, lâche un coup de fusil.

La balle effleure les cheveux de Mme Barrois.

Un cri perçant retentit au fond de la cave.

La petite Ferret s'affaisse dans les bras de sa mère.

Un double cri répondit au sien : les parents, eux aussi, appellent au secours.

— Notre petite, ils l'ont tuée... ah ! ils l'ont tuée !

Un effroyable fracas couvrit leurs voix.

Le premier étage s'écroulait.

Ce serait tout à l'heure la mort par l'asphyxie, si ce n'était point par le feu.

En voyant tomber les deux nouvelles victimes de la sauvagerie des envahisseurs, M. de Bonnemière et sa fille avaient poussé le même gémissement rauque.

Tandis que Renée couvrait son visage de ses mains, comme elle avait fait tant de fois durant la nuit sinistre, le vieux gentilhomme levait vers le ciel un bras tremblant, stérile appel à sa justice, à sa pitié.

La scène n'avait eu que la durée de quelques instants, le temps d'entraîner les deux malheureux, de les pousser au mur, de commander le feu.

L'officier bavarois assistait, impassible à l'exécution.

Ce n'était pas le moment pour Renée de Bonnemière de se laisser aller à son indignation, à sa douleur.

Elle songea à ceux qui se réfugiaient dans la cave de l'aubergiste, à Fernande, sa sœur de lait, l'amie de son enfance, que les balles prussiennes

venaient de faire orpheline, à l'infortunée qu'elles faisaient veuve.

L'auberge flambait.

Activé par les matières explosibles, l'incendie s'était déclaré d'un seul coup.

De longues flammes sortaient des fenêtres brisées et léchaient comme des langues infernales les murailles, gagnant la toiture.

Si personne n'accourait à leur aide, ils périssaient.

Elle n'avait pu sauver les autres, elle sauverait au moins ceux-ci.

La jeune fille s'élança encore vers le capitaine resté sur la place.

Lui, l'observait, comme une tristesse dans le regard, peut-être regrettant, enfin, de s'être trouvé dans l'obligation de manquer à sa parole.

Cette fois elle ne suppliait plus, en tremblant ;

— Il y a ici, enfermées dans la cave de cette maison qui brûle, des femmes, une jeune fille, une enfant !... Elles, vous les épargnerez, vous ordonnerez qu'on les tire de là.

— Le pourra-t-on ?... Je ne crois pas.

— Il le faut... On vient de tuer le père de l'une et le mari de l'autre, ne trouvez-vous pas la vengeance suffisante ? Les condamnerez-vous à la plus effroyable des morts ?

Elle parlait d'une voix précipitée, haletante.

Le temps pressait, l'incendie croissait avec des crépitements formidables.

Chaque seconde perdue était un danger de plus.

Lui l'écoutait, ramenant sur son visage une expression implacable.

Puis, dans sa prunelle, passa l'expression bestiale, la même poussée de convoitise qu'elle y saisissait, lorsqu'elle lui parlait pour la première fois.

La peur lui vint ; elle songea à fuir....

Mais la question pour les êtres prisonniers dans la cave était celle-ci : la vie ou la mort.

Et comme il ne répondait point, semblant maintenant éprouver une joie à entendre ses supplications, elle ajouta, redevenant implorante :

— Parlez... monsieur... Au nom de ce que vous avez de cher sur la terre, de votre mère, de votre fiancée... ou de votre femme et de vos enfants, sauvez ces infortunés... Venez !... tout s'écroule... Dans un instant, il sera trop tard... Des femmes, des jeunes filles innocentes... pitié !... Dites un mot... Vous m'avez écoutée avec bonté... Ce n'est pas votre faute si l'on a fusillé ces pauvres gens. Entendez-moi encore : il y a dans la ruelle, une porte... Elle est fermée, gardée... Un mot de vous la fera ouvrir, enfoncer... Monsieur, monsieur, je vous en supplie... Il est des êtres que vous aimez ; encore une fois en leur nom... pour que le malheur ne les atteigne pas à leur tour, je vous supplie... je suis à genoux... à genoux dans le sang !

Il regarda autour de lui.

Le vieillard, assis sur une pierre à quelque distance, non loin d'une maison aux ruines fumantes, avait en ce moment dans les yeux le vague de celui qui rêve.

De cet endroit où il s'était affaissé, il ne pouvait l'entendre.

Néanmoins, il baissa la voix pour articuler :

— Vous êtes belle !

— Monsieur !

— Oui, je veux bien... On va les sauver, vos amis... pour vous... rien que pour vous.

— Vite, alors.

— Je donne des ordres.

— Oh ! merci !

— A une condition ?

— Laquelle ?

Il hésita : sa conscience parlait-elle ?

Fût-ce pour donner plus de poids au service demandé, qu'il ajouta :

— Ni vous, ni votre père n'aurez rien à craindre de personne... et ceux qui sont là vous devront la vie... Pour cela, j'exige...

— Quoi ?

— Une promesse.

— Ah ! monsieur, les minutes sont comptées, parlez !

— La promesse de me recevoir... quand je le voudrai.

Elle feignit de ne point comprendre ; comprenait-elle en réalité ?

— Vous recevoir... où ?

— Chez vous.

— Au château, chez mon père ?

— Non... dans votre chambre... à vous.

La plus chaste, la plus ignorante des jeunes filles n'eût pu s'y tromper.

Elle ne frémit point.

Les cris de la fermière déchiraient ses oreilles :

— Assassins ! assassins !

Elle vit le Bavarois décharger son fusil vers le soupirail.

— Voyez, vos soldats tirent ! ils tirent sur ces malheureux !

— Promettez... à minuit, dans votre chambre.

Un nouveau et sinistre craquement se fit entendre.

— C'est dit ?... Me recevrez-vous ?

— Oui.

— Vous me jurez ?

— Je jure...

— Sur... votre père...

— Sur mon père.

— Bien...

Il s'élança du côté de la ruelle, faisant signe à un groupe de soldats de le suivre.

Renée de Bonnemère marchait derrière eux.

Si sa pensée était à la parole qu'elle venait de donner, sa volonté de sauver Fernande et les autres demeurait entière.

La fiancée du capitaine Patrice de Larivière, tombé peut-être sur le champ de bataille, savait ce qu'elle avait à faire.

On s'arrêta à la porte de la ruelle, une de ces portes basses, à moitié au-dessous du niveau du sol, et par laquelle on introduisait les fûts dans la cave.

Sur l'injonction du capitaine, les soldats avaient saisi des outils improvisés. Ils commencèrent à saper, à défoncer.

La porte s'ébranla, une planche vola en éclats, puis une seconde.

Par l'ouverture béante, une femme se précipita, une autre y arriva qu'on aida à sortir, aux trois quarts évanouie.

— Fernande ! appela Renée.

La fille de Courtet se ranima, saisit le bras de sa sœur de lait.

— Je veux voir mon père.

Et toutes deux, elles rejoignirent Mme Barrois qui embrassait déjà le corps de son mari.

Des fantassins levaient sur elles la crosse de leurs fusils.

Le capitaine von Weil se mit entre eux.

Et il enveloppa Renée de Bonnemière d'un regard qui signifiait :

— Voyez, je tiens ma promesse... Je suis homme d'honneur... Vous tiendrez la vôtre.

— Il y a d'autres personnes dans la cave, dit-elle, l'aubergiste, sa femme et sa fille.

Le capitaine renouvela, en allemand, des ordres péremptoires et menaçants.

Deux soldats se hasardèrent dans le sous-sol que la fumée envahissait toujours.

Un troisième y entra avec une torche allumée.

Courbé sur les corps de sa femme et de sa fille, couchées côte à côte près d'une rangée de tonneaux vides, l'aubergiste pleurait.

La balle meurtrière avait frappé l'enfant en plein cœur.

Le saisissement, la douleur terrassaient la mère que l'asphyxie prenait lentement.

Pierre Ferret y résistait encore ; mais la folie le frappait brusquement.

— Venez, toutes les deux, allons, remuez-vous... Qu'est-ce que vous faites là ? Elles ne veulent pas, elles sont donc mortes ? Emile est là qui vous attend... Il veut vous embrasser ; il n'a pas été tué, lui.

Il appela :

— Emile ! Emile ! viens les chercher !

Les Bavarois le secouèrent, l'entraînèrent.

Il résistait.

On le jeta dehors, avec des coups, meurtri, riant à présent, navrant dans sa joie.

— C'est beau, ça flambe partout... ça sent le cochon roussi... C'est les Prussiens qui rôtissent... Vive la France ! vive... vive... qui est-ce qui paie un verre ?... Ils grillent comme des cochons, don daine... ils grillent comme des cochons, don ! don !

Il fit volte-face, se rejeta dans la fournaise.

— Ma femme ! ma petite !...

Il tombait non loin d'elles, dans les flammes.

Le désastre est complet.

La maison de l'aubergiste n'est plus, comme les autres, qu'un morceau de décombres ; là-dessous, le père, la mère, l'enfant, carbonisés, débris informes, dont nul ne retrouvera rien... Sous bien d'autres demeures, des cadavres calcinés.

Il ne reste qu'une vingtaine de maisons, vers le haut du village, à anéantir.

Renée de Bonnemière demeure immobile, près de son père, sans force à présent, les yeux fixes comme ceux du vieillard, et ne regardant plus, comme lui, que la fumée noire montant au ciel.

Le capitaine bavarois, qui ne la quitte plus des yeux, s'approche lentement.

Et d'une voix hésitante :

— Je déplore le malheur qui a frappé ceux auxquels vous vous intéressiez... Vous êtes témoin que je n'y suis pour rien... J'ai fait ce que j'ai pu...

Elle ne répond pas, mais elle s'est levée et s'éloigne de M. de Bonnemière.

L'officier reprend d'un ton plus ferme :

— J'ai tenu ma promesse... Je continuerai à la tenir en veillant sur vous... Vous n'oublierez pas la vôtre ?

— Je ne l'oublierai pas.

— Je l'entends bien ainsi. Une lumière à la fenêtre de votre chambre, votre porte entr'ouverte... minuit !

— Minuit ! répéta-t-elle, blanche et froide comme un marbre.

Des détonations partent çà et là ; elle écoute, frissonnante.

— D'autres paysans qu'on fusille, dit flegmatiquement le Bavarois ; vous n'avez rien à craindre... ni vous ni votre père... Je vais vous donner un papier avec lequel vous passerez partout.

Il ouvrit son portefeuille et écrivit au crayon, en allemand, sur une de ses cartes :

Laissez passer M. de Bonnemière, propriétaire du château des Etangs, et Mlle de Bonnemière, sa fille.

Otto von Weil,
Capitaine au 1er fusiliers bavarois.

Il tendit la carte à Renée qui la prit et la glissa dans l'échancrure de son corsage.

— Ce n'est pas tout, ajouta-t-il en lui présentant un crayon et une nouvelle carte ; il me faut un laissez-passer aussi, à moi.

— Un laissez-passer ! Monsieur, vous êtes les maîtres, libres d'entrer partout.

— Non pas... Un de vos domestiques pourrait m'arrêter à la porte de votre demeure... Je veux éviter tout esclandre... dans votre propre intérêt... Ecrivez donc ce que je vais vous dicter.

— Je refuse de rien écrire.

— Vous préférez que je fasse du scandale ?

— Notre maison est une ambulance, elle est ouverte à tous. Ennemis comme amis y sont reçus.. et pansés avec une charité égale.

— Par vos blanches mains ?

— J'aide autant que je le peux à soulager les malheureux qui souffrent...

— Cela me donne envie d'être blessé... pour avoir le bonheur d'être soigné par vous... Mais j'aurai mieux.. Ecrivez donc, afin que nul obstacle n'entrave ma venue.

Renée avait hâte d'en finir, de rompre l'entretien qui lui faisait monter le rouge au front et lui mettait le froid au cœur.

Elle prit le crayon, la carte, dit froidement :

— Dictez.

L'officier dicta :

« Laissez venir jusqu'à moi le porteur de la présente carte, quelle que soit l'heure à laquelle il se présentera, pour affaire urgente. »

— Signez, maintenant.

Elle signa : « Renée de Bonnemière. »

Il lut attentivement pour s'assurer que rien n'était omis, replaça la carte dans son portefeuille, comme s'il se fût agi d'un papier quelconque, et saluant avec un respect affecté celle qu'il considérait déjà comme sa proie, il reprit :

— Maintenant, emmenez, sans crainte, le vieillard immobile là-bas sur la pierre... il me paraît infirme, je vais vous donner des hommes pour le conduire.

— Ah ! cela, non !... Mon père mourrait plutôt que de s'appuyer sur le bras d'un de vos assassins !

Il ricana :

— C'est la guerre !

Puis grave :

— Je comprends votre douleur, j'excuse votre courroux.

Renée se maîtrisa de nouveau.

— Que vont devenir ces deux femmes, interrogea-t-elle, montrant la veuve et l'orpheline, qu'il était inutile de tenter d'arracher en ce moment de l'endroit où gisaient les cadavres.

— Je vous donne ma parole d'honneur qu'elles seront respectées.

— Lorsque mon pauvre père aura regagné notre demeure, je reviendrai les prendre.

— Votre sauf-conduit vous servira, chaque fois que vous en aurez besoin.

— En attendant, vous veillerez sur elles ?

— Je vous l'affirme.

Renée éteignit sous ses paupières, au contact du regard maudit, un regard d'horreur et de haine.

Cet infâme l'avait obligée ; elle avait toujours besoin de sa protection.

Elle n'allait pouvoir traverser les patrouilles et les lignes allemandes que grâce à son laissez-passer !

Si aucun incident ne venait la dégager de cette promesse, elle le laisserait entrer à minuit dans sa chambre...

Après... Ah ! après !...

Le Bavarois supposait-il qu'elle supporterait l'insulte d'un baiser ?

Avant l'outrage, elle répondrait, en femme, en Française.

Elle s'approcha de son père, et lui posant doucement la main sur l'épaule :

— Lève-toi, père... lève-toi !

M. de Bonnemière la voyait venir, cependant il eut un soubresaut violent.

— Où allons-nous, ma fille ?

— Nous rentrons au château... Nous n'avons plus rien à faire ici.... Viens.

Il se leva péniblement, s'appuya sur le bras si cher qui ne tremblait plus.

Par la trouée des rues, l'œil apercevait des flammes, et toujours des flammes.

De plus loin, les rugissements et les plaintes arrivaient aux oreilles.

Des détonations éclataient encore.

On pillait, on brûlait, on massacrait ailleurs.

— Tu as raison, dit le vieillard, sans essuyer les larmes lourdes qui tombaient de ses paupières ; partons... Peut-être là-bas a-t-on besoin de nous... Ici, en effet, nous n'avons plus rien à faire.

IV

La veille, à l'heure où se préparait, dans Bazeilles, le pillage et le massacre, Loriot, toujours battant le rappel et suivi d'une poignée d'hommes, se dirigeait vers la partie supérieure du village.

Les Saxons avaient opéré leur jonction avec les Bavarois, et le général de Vassoigne, commandant la brigade d'infanterie de marine, voyant que la position devenait intenable pour nos troupes, qui avaient dès lors à lutter contre une armée dix fois supérieure, après avoir pris conseil de ses officiers, commençait la retraite en bon ordre.

Puisque la partie était perdue, définitivement perdue, il fallait épargner le sang des soldats dont la Patrie aurait besoin ailleurs.

Mais au milieu du désordre et de la confusion jetés dans les batteries allemandes qui, des hauteurs voisines, tiraient sans discontinuer avec une précision mathématique sur la malheureuse bourgade, nombre de soldats se trouvaient séparés de leur corps.

C'étaient quelques-uns de ceux-là qui, à tout hasard, sans se demander où on les conduisait, accouraient au son du tambour.

Et Loriot bravement s'avançait, tête haute, au milieu des détonations éclatant de toutes parts.

Tout à coup, surgit, d'un fossé, Ahmour, le grand tirailleur algérien à la face bronzée, au torse herculéen, qui se mit à marcher derrière l'enfant.

— Li brave moutchachou (petit garçon) ; moi li vu tirer le moukala (fusil). Prussien moto couic ! bono beseff ! Ah ! ah ! ah !

Il riait de son rire sauvage, ses yeux de flamme, terribles en leur expression joyeuse.

— Li crever la peau à tous ! Li crever la peau à tous !

Au point culminant du bourg, à l'intersection des deux routes qui mènent dans Bazeilles, se dressait la modeste auberge isolée, la maison Bourgerie.

Toutes les ouvertures, portes et fenêtres, donnaient sur la route, à l'exception de deux lucarnes sur les côtés, excellente disposition pour soutenir une attaque.

Le chef de bataillon Lambert, chargé par le général Vassoigne de la défense de Bazeilles, et grièvement blessé à la jambe, s'y faisait transporter par quelques soldats.

Une centaine d'hommes, à peu près ce qui restait, dans Bazeilles, de l'infanterie de marine, venaient le rejoindre sous la conduite du capitaine Aubert qui mit immédiatement l'auberge en état de défense.

Ce fut dans cette bicoque devenue célèbre, sous le nom de *Maison des Dernières Cartouches*, que Loriot conduisit les soldats accourus à l'appel de son tambour.

Le turco Ahmour fut le seul qui n'entra pas.

Il aimait, pour se battre, le ciel sur sa tête, et se cacha dans un bouquet d'arbres, à quelques pas derrière l'auberge.

Il était temps d'arriver ; les Bavarois gravissaient la côte.

Les portes, les fenêtres du rez-de-chaussée se trouvaient déjà barricadées.

On garnit celles du premier étage, de paillasses, de matelas, d'oreillers, de couvertures, tout ce qui devait amortir le choc des balles, et les meilleurs tireurs, embusqués derrière ces abris improvisés, braquèrent leurs fusils dans la direction de l'ennemi.

Le voici ! du moins voici l'avant-garde.

Une pluie de balles l'accueillit ; les casques à chenille mordirent la poussière.

— *Worwarts ! Worwarts !* (En avant ! En avant !) criaient les officiers.

Un régiment entier arriva au pas de course et, à quelques centaines de mètres de la maison, se déploya en tirailleurs.

L'ennemi s'avançait à travers les champs, en longues lignes sombres, utilisant les moindres replis de terrain, les murs, les buissons, les talus, car les balles portaient à coup sûr.

— Bravo ! bravo ! mâchonna le turco qui, de son bouquet d'arbres, venait d'abattre son homme ; li crever tous ! li crever tous !

Mais pour un qui tombe, dix se dressent.

Les balles allemandes, moins sûres, opèrent cependant leurs ravages ; dans la maison Bourgerie, les hommes s'abattent, le sang coule ; il éclabousse les murs, tache de larges flaques le parquet.

Et ceux qui tombent là ne sont point remplacés...

Stupéfaits de cette résistance, croyant la maison bondée, les Bavarois envahissent le jardin en poussant des cris de vengeance et de mort.

En entendant ces diaboliques clameurs, le commandant Lambert se soulève du lit sur lequel on l'a étendu, et se traîne jusqu'à une vieille armoire, placée près d'une fenêtre.

Appuyé sur l'entablement, sa blessure serrée dans son mouchoir, il peut voir ce qui se passe au dehors.

— Nous sommes cernés, dit-il aux officiers qui l'entourent, laissez-moi avec les blessés, et faites une trouée avec les valides pour tâcher de rejoindre les nôtres.

— Non, non, mon commandant ! répondent-ils, nous resterons avec vous jusqu'à la dernière minute ; s'il faut mourir, c'est avec vous que nous mourrons !

Le commandant regarde encore.

— Tout espoir n'est peut-être pas perdu ! Ecoutez... ce sont nos mitrailleuses... Nos marsouins reviennent... Entendez-vous, Aubert ?

— Oui, mon commandant ; on distingue même du côté du village les détonations de nos chassepots.

C'était en effet l'intrépide capitaine Bourchet qui continuait, en un autre coin de Bazeilles, une défense désespérée.

Du côté de l'ennemi, des renforts, toujours des renforts, les casques à pique surgissaient du sol ; un régiment entier contre cette poignée de héros.

Désespérant d'enlever cette bicoque d'assaut, on l'attaqua, comme une place forte, à coups d'obus.

Les murs étaient troués, le toit à jour ; des balles traversaient la façade.

Et ils tombaient, nos braves...

Hagards, blêmes, fous, pleins de rage et de désespoir, officiers et soldats tiraient encore.

Lui aussi, il visait, le petit Loriot.

Il ne criait plus :

— J'ai tué un Prussien !

Il n'avait plus peur.

Son tambour par terre, un fusil ramassé, comme les autres il visait son homme.

Matelas, oreillers, couvertures étaient percés, réduits en loques ; portes et fenêtres volaient en éclats ; leurs débris hachés pendaient sur leurs gonds ; les balles se croisaient par les chambres, labourant les murs, les plafonds, ricochant, tandis qu'éclataient les obus.

Les marsouins tenaient toujours.

Combien de temps cela durerait-il ?

Nul ne se le demandait, nul ne songeait à capituler.

On irait ainsi, jusqu'au dernier.

Ils n'étaient plus que quarante-cinq...

Et voilà qu'un cri retentit, un cri de terreur et de rage :

— Nous n'avons plus de munitions !

On cherche, on se fouille ; on fouille les morts, on leur arrache leur armes, leurs gibernes.

— Des cartouches ! Des cartouches !

Celui-là n'en a plus que cinq ; cet autre en possède encore trois, celui-ci une...

L'affreuse, la terrible minute !

Le commandant Lambert et ceux qui avec lui ont survécu au drame, tous ceux qui également firent à l'auberge Bourgerie ce que, simplement, ils ont appelé leur devoir, ne l'oublieront pas, la minute suprême.

Se rendre, faute de pouvoir épauler son fusil !

Le capitaine Aubert vise... Un Bavarois tombe dans la masse compacte, sans cesse resserrée...

Et plus rien...

La dernière cartouche est brûlée.

. . . . . .

. . . . . .

Est-ce la fin de la lutte ?

Non.

Le commandant Lambert s'appuyant au mur traînant péniblement sa jambe ensanglantée, gagne l'étroit escalier.

— Descendons... dans la cave... nous verrons par les soupiraux.. Et s'ils entrent nous les recevrons à coups de crosses.

Une seule réponse :

— Descendons ! Descendons !

Les marches crient ; valides et blessés suivent leur chef ou le devancent, quelques-uns soutiennent leurs camarades ; des malheureux, qu'on croyait sans vie, se redressent, se traînent... Des mains rouges se collent aux murailles.

Loriot a repris son tambour ; c'est un enfant, il croit à la victoire; tout à l'heure, il battra la charge.

La maison devient tout à coup silencieuse.

Les assaillants restent étonnés ; ils s'approchent, prudemment d'abord, craignant quelque guet-apens.

Lorsqu'ils arrivent au mur, précipitamment ils déchargent leurs armes par les fenêtres du rez-de-chaussée, par les soupiraux de la cave.

Dans cette cave, se groupant dans un angle, les assiégés se sont mis à l'abri d'une telle surprise.

Mais voilà que retentit, faisant trembler le sol, un bruit bien connu, le formidable roulement de pièces d'artillerie.

Le général von der Tann, furieux d'une résistance qui dure depuis des heures sans faiblir, envoie quatre canons pour fracasser cette bicoque, devant laquelle est arrêté un régiment tout entier.

Le danger est facile à deviner ; les plus rapprochés des soupiraux peuvent apercevoir les pièces que l'on met en batterie à vingt pas ; la canonnade va commencer.

— A la baïonnette ! prononcent-ils ; une trouée dans la masse !

Le commandant Lambert les arrête.

— Pas un de nous n'y arriverait ; tués jusqu'au dernier sans profit... Le pays, un jour, peut avoir de nouveau besoin de nous, les morts inutiles sont des fautes... Je vais sortir... seul. essayer de vous avoir la vie sauve... Si l'on me tue, c'est qu'on vous tuera... alors risquez... A la baïonnette ! Et sur Sedan ! Adieu, mes amis !

Ceux qui sont près de lui serrent ses mains :

— Au revoir ! au revoir, mon commandant !

Il a remonté l'escalier aussi rapidement que le lui permet sa blessure ; il entre-bâille la porte ; des détonations éclatent.

A travers la fumée, il aperçoit la batterie installée ; les canonniers à leurs pièces attendent un commandement qui, heureusement, n'a pas encore été donné.

Dans le nuage de fumée que les fusils prussiens ont mis entre eux, le commandant se glisse, sans être vu, jusqu'à un buisson, presque contre l'ennemi. Puis il se dresse.

Des hurlements éclatent, des cris de joie féroce le saluent.

On s'élance, vingt baïonnettes vont le clouer au sol.

Alors se passe une scène imprévue.

Un officier Bavarois se précipite au-devant des fusils, il couvre le commandant de son corps, menacé de près par les siens.

C'est un capitaine, un grand et superbe soldat dont la barbe d'un noir de jais, le teint mat contrastent avec les barbes rousses et les faces rougeaudes de ses hommes.

Arrêtez ! ordonne-t-il, bas les armes !

Et comme les Teutons, ivres de fureur, sont sourds d'un ordre qu'ils se refusent à comprendre et s'apprêtent à enfeindre, il reprend :

— On ne frappe pas des héros !

Lambert lui présente son sabre :

— Je le remets entre vos mains, capitaine.

— Gardez votre arme, réplique le généreux officier, vous êtes de ceux qui, vaincus, *ont le droit de le porter.*

Le capitaine, d'origine italienne, s'appelait Lissignolo.

Pendant la guerre de 1866, il avait été blessé et *fait prisonnier par les Prussiens*, et ce n'est qu'à contre-cœur et pour obéir aux ordres de son roi qu'il servait contre la France.

C'est à lui que, non seulement le commandant Lambert, mais la petite troupe qu'il commandait, dut la vie.

Des cent marsouins retranchés dans la maison, il n'en reste vraiment pas *quarante*.

Ils défilent un à un, blêmes, les vêtements en lambeaux, la plupart couverts de sang.

On les compte.

Les Bavarois ne peuvent en croire leurs yeux.

C'est là, tout ?

Ce sont ces quelques hommes, ressemblant à des spectres, qui ont soutenu l'assaut d'un régiment et nécessité l'envoi d'une batterie ?

Le général qui est accouru saluer ces braves, de l'épée, autorise les officiers à garder leurs sabres.

Les quarante derniers combattants de la maison Bourgerie sont prisonniers.

. . . . . .

Il en est un, le quarante et unième qui, à la faveur de cette stupeur du premier moment, a pu tourner, sans qu'on se souciât de lui, le coin de la maison.

De là, il s'est glissé jusqu'au bouquet de bois où le turco, tout le temps qu'il se sentait à peu près en sûreté, a gardé son poste de tirailleur.

Le bouquet de bois est vide à présent, le petit Loriot ne s'y cache point, lui.

Sa caisse toujours au dos, il s'est laissé glisser dans un fossé.

Et il marche le long du talus, jusqu'à ce que, jugeant la distance suffisante entre lui et l'ennemi, il gagne la route sur laquelle se précipitent en avant de lui, vers Sedan, les derniers soldats qui battent en retraite.

Loriot regarde en arrière.

Des colonnes noires dévalent de tous côtés : de la fumée, des flammes montent au ciel.

Et le petit murmure :

— M'man Francine ! m'man Francine !

Une force invincible le pousse en avant ; ses tempes battent, son cœur saute, un sanglot déchire sa gorge aride, sa voix devient rauque en murmurant :

— M'man Francine... m'man Francine...

Mais il a repassé son tambour en avant, et battant le rappel, le petit Loriot marche sur Sedan.

Au milieu de la route, devant la *Maison des Dernières Cartouches*, deux Bavarois viennent d'épauler, dans sa direction, leur fusil...

L'enfant ressent une secousse ; une balle en passant lui rafle l'épaule.

Il va, il va toujours, le petit tambour de Bazeilles.

Bientôt, il court, il vole... puis ses jambes plient, il va tomber.. il tombe à l'embranchement d'un chemin.

. . . . . .

Jacques Loriot rouvrit les yeux, au fond d'une voiture, une sorte de fourgon où on l'avait couché.

Assise à l'avant, une femme qui se retourna, montrant un visage à la fois rude et bienveillant :

— Eh bien, petit !... Ça va mieux ?

— Oui, madame.

La femme regarda de nouveau devant elle.

La voiture avançait avec peine.

— Si vous vouliez me dire où je suis, madame ?

— Dans la carriole de la cantinière du 4e bataillon du 20e de ligne... Alors, les Prussiens ont tiré sur toi.

Elle faisait encore un mouvement de son côté.

Loriot sentit seulement son épaule, dont un bandage rudimentaire avait arrêté le sang qui coulait.

— Oui... mais ce n'est rien, n'est-ce pas ?

— Un peu de peau enlevée, ça se refera tout seul... Un centimètre de plus, ils te cassaient l'épaule. Ah ! les salauds ! Ils tuent les femmes et les enfants ! C'est pis que des sauvages... Tu reviens de Bazeilles ?

— Oui, madame, je me suis battu avec les soldats de marine.

— Brave petit... C'est bien, ça !... C'est beau à ton âge... Moi, ils m'auraient bien égorgée, s'ils m'avaient mis la main dessus. Ah ! mon pauvre régiment, mon pauvre bataillon ! Où est-ce tout ça ? Mes braves petits pioupious, ils sont tombés comme des épis sous la grêle. Il y en a eu, des bousculades... Tous les corps étaient mêlés, fantassins, cavaliers, artilleurs. Bon sang de bon sang ! Un capitaine de mon bataillon m'a crié :

« Tirez-vous des flûtes, maman Cujas, vous allez être escoffiée !

« — Où aller, mon capitaine ?

« — A Sedan !

« — C'est bien ! »

« Mais v'là le tintouin. C'était pas facile d'aller à Sedan. La route était coupée par de l'artillerie et du train des équipages. Ce que je me suis fait bénir, avec ma carriole... Sans compter que des zouaves l'ont prise d'assaut et ont boulotté et bu tout ce que je gardais pour mes pioupious. Ce n'est pas que je le leur reproche... pauvres bougres !... A la guerre comme à la guerre ! Et on n'est pas cantinière pour toujours se chauffer la bedaine au feu !... Enfin, m'y voilà dans Sedan, et avec un chargement de deux gosses... fille et garçon... Hier matin, j'ai ramassé une gamine ; ça devait être ses parents qu'un obus venait de tuer... pauvre petite, elle est tout plein gentille, j'en ai perdu une de cet âge-là...

« Qu'est-ce que j'en ferai, je n'en sais rien, à la grâce de Dieu !

La cantinière, après un silence, tirant sur les guides du mulet qui, dans l'encombrement de l'étroit faubourg, où elle parvenait à pénétrer avec son fourgon, avançait péniblement, se tourna encore vers l'enfant.

— Regarde, tout au fond, près de toi... elle s'est endormie, la gosse...

Le jeune garçon fit un mouvement qui lui arracha un léger gémissement, plutôt de surprise.

Il sentait le haut de son bras ankylosé.

La douleur n'était pas bien vive ; puis il venait de distinguer, entre lui et un paquet allongé sur des sacs vides, qui pouvait bien être en effet une petite fille endormie, sa caisse, son tambour... le tambour du pauvre troupier, laissé dans la chaumière de la mère Francine.

— Ah ! la voilà ! s'exclama-t-il, quel bonheur ! Vous l'avez donc ramassé avec moi, madame ?

— Ton tambour ? Dame ! oui... puisque tu l'avais à ton dos... Puis je l'ai reconnu, il vient du 20e régiment... Où l'as-tu trouvé ?

Et Loriot très fier :

— C'est le soldat à qui il appartenait, blessé grièvement, qui me l'a donné pour battre le rappel dans les rues de Bazeilles.

— Et tu as battu le rappel ?

— Et j'ai tué des Prussiens, je vous dis .

— Brave moucheron ! on fera de toi un homme... Mais tes parents ?

Tsss... Tsss... Tsss...

Trois obus passèrent coup sur coup au-dessus de la voiture de la cantinière du 20e

— Bigre ! ça chauffe, à Sedan !

Un artilleur tomba à gauche du mulet, la cervelle jaillissante.

« Maman » Cujas détourna à peine les yeux ; elle en avait vu bien d'autres.

Au fond de la voiture, une petite tête se souleva, une voix pleurante dit :

— J'ai peur !

Loriot murmura :

— N'aie pas peur, ma petite fille.

Ils avaient leur visage tout près l'un de l'autre ; leurs yeux, habitués à l'obscurité du fourgon, se croisèrent.

Ils dirent ensemble :

— Denise Barrois !

— Loriot !

— Maman.. papa... Je les voudrais ! Où est maman ?

— Ne pleure pas, on te conduira près d'eux.

— Toi ?

— Oui, moi.

— Tout de suite ?

Elle sanglotait, attrapant de ses frêles bras le cou de Loriot.

Mme Cujas jeta un regard vers eux.

— N'est-ce pas, madame la cantinière, nous la reconduirons chez elle ?

— Pour sûr... Mais il faut qu'elle soit sage... qu'elle dorme encore un peu.

— Tu entends, dors... je suis là.

— Et quand je m'éveillerai, je serai chez nous ?

— Oui.

Elle reposa sa tête blonde sur les sacs de toile dure, eut un gros sanglot, referma les paupières.

— Maman... papa... maman...

Et la petite Denise Barrois se rendormit, au bruit du canon et de la mitraille.

La nuit prochaine ne se passerait pas que son papa serait mort... que sa maman serait folle...

. . . . . .

. . . . . .

A Bazeilles, l'œuvre de destruction se poursuit.

Ce n'est plus la guerre qu'une nation civilisée fait à une autre nation, c'est, comme l'a répété un témoin oculaire, une lutte de Peaux-Rouges, une prise d'assaut de sauvages.

Incendies, assassinats, pillages, viols, massacres de blessés, de femmes, d'enfants, continuent.

Les dépositions contrôlées des victimes survivantes ne laisseront à la postérité aucun doute sur les atrocités commises.

Non seulement les habitants réfugiés dans les caves pour éviter le massacre, y périssent asphyxiés par la fumée, mais sont, comme la fillette de l'aubergiste Ferret, tués à coups de fusil par les soupiraux.

D'autres, chassés à coups de crosse et de sabre de leurs maisons, sont poussés garrottés vers la gare ou les villages voisins, et pendant la route leurs bourreaux prennent plaisir à les faire s'agenouiller, pour les coucher en joue, leur donner le frisson suprême de la dernière heure.

Dans chaque localité d'alentour occupée par les Allemands : Remilly, Montvilliers, Douzy, Angecourt, Dun, Mouzon, on assista à l'arrivée de groupes de ces malheureux, attachés les uns aux autres.

Leurs gardiens les poussaient comme les bouviers mènent les bœufs à l'abattoir.

On vit un aumônier bavarois, un ministre de Dieu, souffleter un blessé de son crucifix de cuivre.

On rencontra des paysans qui, les mains liées derrière le dos, la corde au cou, étaient attachés à l'étrier d'un uhlan ou à la queue de son cheval.

Parmi les malheureux arrêtés, roués de coups et enfin relâchés, sur les preuves évidentes qu'ils ne s'étaient servis d'aucune arme, il en fut qui, repris par d'autres Allemands, battus de nouveau, furent malgré tout collés au mur et massacrés.

Il y en eut qu'on fusilla, attachés à des arbres de jardin, sur lesquels la chaleur de la maison en flammes cuisait les fruits comme dans un four.

Les envahisseurs arrivèrent dans le haut du village.

Chez la fille malade et alitée de la mère Oudar, cette vieille de quatre-vingt-trois ans, qui avec Francine descendait la veille jusqu'au bas du village pour regarder commencer l'incendie, ils pénétrèrent comme ils pénétraient partout, avec des rugissements de brutes avinées.

La malheureuse, tirée de sa couche, évanouie de peur, fut jetée dans le jardin, malgré les supplications, les cris, les malédictions de sa mère.

Et comme la pauvre femme, son vieux corps maigre tout secoué par la fureur et le désespoir, allait abattre son poing parcheminé aux veines saillantes, sur un de ceux qui voulaient l'empêcher de passer pour rejoindre sa fille, le Bavarois lui porta un coup de sabre au front.

La peau fut entamée, le sang coula.

Il aveuglait l'octogénaire qui, le poing toujours levé, voulait passer encore.

La scène continua plus ignoble.

Poussée aussi hors de sa maison, il lui fallut marcher, frappée du pied, pour la faire relever quand elle s'affaissait, lardée, par ces monstres, de coups de baïonnette, son mouchoir arraché de sa tête, ses cheveux gris collés par la boue et le sang.

La vieille femme se redressait, butait encore, retombait, mêlée à un groupe de paysans, aussi brutalisés qu'elle, et dont quelques-uns en la regardant, pleuraient sur elle.

Sous son crâne meurtri, la pensée de sa fille, peut-être morte en subissant tous les outrages, flottait-elle ?

Elle ne semblait plus qu'une loque humaine soutenue par une force d'automate, la plus pitoyable des créatures que ces hommes, qui avaient des mères, menaient, comme des bêtes qu'on assomme en route, à la boucherie.

Dans la chaumière de Francine, la dernière du village, autre drame aussi atroce, plus peut-être s'il était possible.

Elle gît, elle, de l'autre côté de la route, au fond du fossé, où heureusement on l'oublie.

Elle a vu mettre le feu à son humble demeure, au lit, dans lequel le blessé, le pauvre tambour du 20e, que ses jambes ne voulaient plus porter, a regardé, les yeux dilatés, des yeux de fous, d'où jaillissaient la malédiction et l'horreur, les flammes monter autour de lui.

Francine a prié et pleuré — pleuré et prié, comme s'il était son fils.

Et ils n'ont pas eu pitié d'elle, en la jetant dans le fossé, où sa tête a porté sur une pierre, et où elle a perdu connaissance.

Le tambour du 20e lui aussi est resté enseveli sous les décombres calcinés.

. . . . . .

Après avoir reconduit son père au château, Renée de Bonnemère est revenue avec Jules Andouzi et les domestiques échappés comme celui-ci au massacre, sur la place de l'Eglise.

Les quatre hommes ont arboré des brassards d'ambulanciers.

La jeune fille a déjà montré le sauf-conduit du capitaine von Weil ; l'ivresse de l'alcool et de la tuerie se calme, on la laisse passer sans mot dire.

Ainsi que l'a promis ce dernier, Mme Barrois et Fernande Courtet n'ont pas été inquiétées.

Mlle de Bonnemière les retrouve près de leurs morts, la première serrant les mains froides de son homme, lui parlant, l'embrassant ou, accroupie près de lui, le contemplant dans un silence farouche.

Fernande, assise sur des sacs tombés des épaules des combattants, est parvenue à soulever le buste de son père, dont la tête repose sur ses genoux.

Ce fut à elle que Renée parla d'abord.

Il fallait ravir les cadavres à des profanations probables.

On allait les ensevelir dans le parc du château.

Car il était impossible de les inhumer au cimetière, actuellement occupé par les Bavarois qui campaient au milieu des tombes.

La jeune fille comprit de suite, mais il fallut presque la force pour détacher la veuve du corps de son mari.

Le passeur Jules Andouzi et les domestiques soulevèrent, deux par deux, les corps.

Mme Barrois tenant une des mains du fermier, farouche et à présent passive, Fernande tout contre son père, allèrent du pas des porteurs.

Marche lente, pénible, au milieu des débris fumants, des shakos et des gibernes, au milieu des cadavres.

Une femme suivait le cortège, courbée, titubante aussi, une femme en jupe et camisole de bure, mouchoir de coton à carreaux noué autour de la tête, au front traversé par une entaille toute rouge.

Renée de Bonnemière, qui s'était retournée, la reconnut et s'arrêta.

— Mère Francine, c'est vous... Ah ! pauvre mère Francine !

Alors, elle qui ne pensait plus qu'à son enfant perdu :

— Avez-vous vu mon petit Loriot ?

— Non, je ne l'ai pas vu.

— Alors c'est qu'ils me l'ont tué, peut-être brûlé... comme le pauvre tambour... Ah ! ah ! ah ! le pauvre tambour !

Elle se cacha le visage dans ses mains ; elle chancela si fort que la jeune fille la soutint.

— Prenez mon bras, Francine... Venez, vous serez en sûreté aux Etangs...

— Oui... Oui... j'y trouverai peut-être mon Jacques.

— Peut-être...

— Ah ! mademoiselle... ce qu'ils ont fait... ce qu'ils ont fait....

— Vous me conterez cela plus tard.

Renée de Bonnemière ajouta, avec un grand frisson glacé :

— Vous n'avez pas regardé pire que moi.

Et elles se reprirent à marcher toutes deux, derrière la lugubre file ; Renée, ses grands yeux bleus vers le ciel terne, le ciel sans espoir, comme si elle

ne voulait plus voir ce que l'on voyait sur la terre; la paysanne, sanglotant des sanglots nerveux qui faisaient claquer ses os.

Puis, la jeune fille dut montrer de nouveau le laissez-passer du capitaine von Weil.

Il lui fallut abaisser son regard, son regard pur que semblaient avoir terni les abominations, pour apercevoir au passage, pour deviner les abominations nouvelles sous lesquelles tremble la plume.

Dans une ruelle, deux Bavarois se saisissaient d'un jeune homme, un brasseur qui cherchait le cadavre de son père ; l'un, lui lâchait à bout portant un coup de feu qui lui traversait la poitrine, tandis que le second lui tirait un coup de fusil dans la tête.

Un autre Bazeillais, un maréchal ferrant, voulait secourir sa femme que des soldats ivres poursuivaient.

Elle criait, appelait à l'aide ; les Bavarois se jetèrent sur lui, le lardèrent de coups de sabres.

Il tomba et, sous ses yeux, la scène odieuse...

Comme il voulait se relever, on fondit de nouveau sur lui, on le frappa, on le porta dans une des salles de la gare où l'on continua à le frapper.

Le cortège passa.

Si Renée de Bonnemière ignora ce qui suivit, si ce qu'elle avait vu n'égalait point se qu'elle eût pu voir, des témoins oculaires livrèrent à l'histoire, pour la honte de l'Allemagne victorieuse, une honte que rien n'effacera, de pires choses.

Le maréchal ferrant, transporté dans un des châteaux environnants, resta attaché plusieurs jours à la rampe de l'escalier, tandis que sa femme demeurait sur la route, livrée à la soldatesque.

Ce qui dépassa en horreur toutes les horreurs fut le supplice, renouvelé du moyen âge, infligé à un nommé Jean Lacroix, tisseur, homme doux et paisible, que les Bavarois accusèrent faussement d'avoir tiré sur eux:

A coups de sabre, on lui trancha les poignets pour le placer tout sanglant sur des bottes de paille auxquelles on mit le feu.

Quelques jours plus tard, quelques Bazeillais pouvaient rassembler et ensevelir ses restes carbonisés.

L'infortuné tisseur ne fut pas du reste le seul à subir ce supplice ; d'autres, dont on a gardé les noms, brûlèrent de la sorte, parmi des amoncellements de paille.

Il était presque la fin du jour, lorsque M. de Bonnemière, dévoré d'inquiétude, n'ayant qu'une demi-confiance dans le passeport du capitaine von Weil, et attendant, assis près d'une fenêtre du rez-de-chaussée, l'arrivée de sa fille et de ses compagnons, aperçut le triste défilé.

Le comte, plus faible que jamais, vieilli depuis la veille d'une façon saisissante, appela Savinien.

Il eut beaucoup de peine, appuyé à son bras, et en se soutenant sur sa canne, à gagner, par une porte de derrière, le parc dans lequel le funèbre convoi pénétrait.

La tombe était creusée au milieu d'une clairière, non loin des grands peupliers.

— Nous ferons, la tourmente passée, avait dit le vieillard à Renée, élever sur cette double fosse une colonne commémorative.

La tourmente passée, où serait-il ?

Où serait sa fille ?

Par ordre de son maître, Savinien emportait deux drapeaux à la hampe brisée, traversés de balles, criblés de déchirures, trophées glorieux que des soldats amenés à l'ambulance n'avaient point lâchés, et dans les plis desquels ils étaient morts.

S'ils ne servaient point à les ensevelir, ils seraient le linceul de deux autres braves.

Par une traverse, le comte et son fidèle serviteur marchèrent vers la clairière.

Ils arrivèrent devant le large trou, au pied d'un massif sombre de sapins, en même temps à peu près que les porteurs et les femmes qui les accompagnaient.

Louis Barrois et Fernand Courtet avaient le visage aussi calme l'un que l'autre.

La mort qu'on reçoit en prononçant : Vive la France ! est de celles qui laissent, sur les traits, le calme auguste du devoir accompli.

Fernande poussait des cris sourds, en enveloppant du lambeau sacré, le corps de celui qui avait été pour elle, doublement, après la disparition de sa mère, un père tendre et dévoué.

La fermière la regarda, arracha des mains de Jules Andouzi qui s'apprêtait à le jeter sur Louis Barrois, l'autre drapeau, et entoura aussi de l'étoffe lacérée, aux trois couleurs, l'homme avec qui, durant vingt-cinq années, elle avait vécu heureuse.

Le passeur et un paysan descendirent dans la fosse, recevant des mains des deux autres, demeurés au bord, les martyrs qui, côte à côte, allaient dormir de l'éternel sommeil.

Puis ils remontèrent, et la terre mouillée encore de la pluie de la veille, la terre qui reprendrait, en des atomes fécondants, la matière qu'elle allait corrompre, la terre qui ravissait à la profanation les restes des héros, s'amassa sur eux, couchés dans le drapeau de la France.

Fernande sanglotait éperdument, Mme Barrois avait repris son immobilité inquiétante.

Lorsque Mlle de Bonnemière entraînant sa sœur de lait, et suivie de Francine qui marmottait le nom de son petit, marcha vers le château à côté de son père, Jules Andouzi prit doucement par le bras, pour l'entraîner aussi, Mme Barrois.

Elle eut un bond, un rugissement de bête suivi d'un rire strident.

Elle fixa sur le passeur son regard où glissait la lueur insaisissable qui fait frémir, puis, prit sa course à travers le parc du côté de la ferme de Courtet, qui n'était plus, comme celle de Barrois, qu'un monceau de ruines.

Andouzi se précipita d'abord pour la rattraper.

Elle allait plus vite que lui.

Elle obliqua sur la gauche, reprit à droite, et il la perdit de vue.

La nuit était noire lorsque le groupe, qui venait de rendre aux malheureux fusillés les honneurs funèbres, rentra au château.

Dans quelques heures, le Bavarois viendrait frapper contre la porte de la chambre de Renée de Bonnemière, la fiancée du capitaine de hussards Patrice de Larivière.

V

Gérard Dutilly, le neveu du gros manufacturier fabricant de drap, comme M. de Bonnemière, qui habitait une partie de l'été chez son oncle, lequel l'aimait comme un fils, la nuit précédant l'action, nuit au cours de laquelle il avait avec Renée un entretien qui finissait par un chaste baiser, un baiser suprême d'adieu, comme celui que donnait à la jeune fille, son fiancé, rentrait à Balan, pour quitter au jour la maison de son oncle, et venir se mêler à l'infanterie de marine défendant l'entrée de Bazeilles.

Pendant les deux terribles journées que dura la bataille, aux postes les plus périlleux, il exposait audacieusement sa vie.

Voulait-il mourir ?

La désillusion amère qu'apporte un amour méprisé, s'ajoutant à la douleur et à la rage de la défaite constante, de la défaite quand même, le poussait-elle à s'exposer sans cesse, fût-ce follement !

Il avait été parmi ceux qui, à la villa Beurmann,

barraient le passage à des régiments entiers ; un des derniers à tirer un coup de fusil.

Puis, lentement, la petite troupe, réduite à quelques hommes, se repliant sur Balan, il avait battu en retraite.

Le pays aurait besoin de lui, ailleurs.

Gérard quitta ses vêtements noirs de poudre, cacha son fusil en attendant le moment favorable pour rejoindre un corps de francs-tireurs, avec lesquels il continuerait la campagne.

Les Prussiens seraient à Balan, peut-être le lendemain.

Car, bien qu'il ignorât les résultats de la lutte se livrant de l'autre côté de Sedan, le doute pour lui n'était pas possible.

L'ennemi maître des hauteurs, et quatre fois, dix fois supérieur en nombre, finirait par écraser notre armée.

Si, dans le feu du combat, entre la fumée de ses cartouches et celle des fusils de l'ennemi, une blanche image de femme, — qu'il contemplait, la nuit de l'adieu, — passait quelquefois, cette image s'évanouissait dans la tristesse, dans la colère de la défaite.

Ce fut son oncle qui la réveilla.

— Tu ne sais rien, de Bonnemière et de sa fille ? Pourvu qu'il ne leur soit pas arrivé malheur !

M. Dutilly posait cette question le jour qui suivait l'investissement et le commencement de la destruction du bourg.

— Je le saurai, disait le jeune homme ; j'irai ce soir aux Etangs.

— Pas ce soir, attends... c'est le massacre... Que nous ont raconté les malheureux paysans échappés !... Tu iras aux Etangs quand l'ivresse de la victoire et du carnage sera calmée.

Gérard répéta :

— J'irai ce soir, mon oncle, il me faut des nouvelles... Les balles, les obus, les boulets m'ont épargné, je serai assez prudent pour ne pas exposer inutilement ma vie.

L'oncle savait les objections inutiles, et il n'en fit pas d'autre.

Assez tard dans la soirée, Gérard quitta Balan par la prairie, sur l'autre rive de la Meuse.

Le bac le traverserait en face du château des Etangs ; à défaut du bac, un canot, appartenant également au passeur, et que celui-ci amarrait généralement à cette rive.

A mesure que le jeune homme approchait de Bazeilles qui brûlait, au milieu des cadavres, hommes et chevaux, des blessés évanouis ou appelant faiblement, parmi tout l'attirail jonchant la plaine, fusils, sabres, casques et shakos, canons, fourgons, mitrailleuses, dans le pêle-mêle sanglant qu'éclairait vaguement la lune, sa marche devenait plus lente, difficile.

Il était, ce champ de bataille s'étendant à perte de vue, jonché pour les deux tiers d'Allemands, fantassins, uhlans, Saxons, Bavarois ; et dans cette nuit que l'astre blanc perçait, le regard pouvait mesurer l'acharnement d'une lutte où l'ennemi, formidablement armé, avait vu s'éclaicir sans relâche ses rangs compacts.

Elle fut horrible sa marche...

Gérard était brave, plus que brave, téméraire...

Il devait sentir à maintes reprises, ses jambes plier, ses cheveux se hérisser sur son crâne en sueur.

Se pouvait-il que des nations civilisées poussassent à une telle boucherie ?

Il ne savait pas encore jusqu'où l'Allemagne, nation civilisée, était allée dans Bazeilles.

Des têtes ouvertes, des poitrines défoncées, des jambes ici, des bras là, des corps dont il ne restait que les tronçons, des cols rouges, tranchés comme par le couperet de la guillotine... et, à côté de malheureux convulsés dans les affres d'une atroce agonie, des visages d'un calme profond, avec de grands yeux ouverts qui regardaient le ciel, d'où tombait cette pâleur lunaire rendant plus livides leurs traits figés.

Il y avait les morts isolés, d'autres en tas, foudroyés par la même décharge.

Des bustes se soulevaient, des mains s'agitaient ; par instants, retentissait un hurlement.

On entendait hennir des chevaux.

Gérard, passant tout contre une de ces nobles bêtes, qui, ayant essayé de se relever, retombait comme une masse, faillit être écrasé par elle.

C'était l'hécatombe, mouvante par endroits, c'était le pré sinistre, enveloppé tout à coup d'un grand silence, duquel montait la clameur de la surhumaine souffrance.

Un Saxon, blessé aux jambes, lui demanda à boire.

Il prit le casque du soldat, descendit vers le fleuve, puisa de l'eau jusqu'au bord, et revint vers lui, l'aida à se désaltérer' lui disant, en sa langue qu'il connaissait, qu'il allait envoyer quelqu'un d'une ambulance, pour le chercher.

Et, dans la prairie, jonchée jusqu'au bord de l'eau, le sol détrempé par la pluie fine de cette journée, ayant formé sous le piétinement des hommes et des chevaux une boue épaisse, le chemin devenait de plus en plus difficile à suivre.

Les voix l'appelaient, les mains s'accrochaient à lui ; il ne pouvait plus rien.

Et il fuyait, il essayait de fuir, se heurtant, tombant, éperdu, épouvanté.

Il s'arrêta, des silhouettes se dessinaient en un groupe tout proche.

Et le jeune homme put se rendre compte de l'ignoble besogne accomplie par ces hommes portant des lanternes.

Ils étaient, ces individus, se penchant et se relevant pour se pencher encore, de ces vautours humains, hordes cyniques, à la queue des corps d'armée, et profitant du désarroi qui suit la bataille pour se jeter à la curée, arracher aux morts et même aux vivants tout ce qu'ils ont, tout ce qu'on peut leur prendre... même les dents, saines et belles, qu'on implantera dans les mâchoires des vivants.

Gérard se remit en route.

Un Français l'appela.

— Aidez-moi, emportez-moi ! emportez-moi !

C'était un pauvre enfant qui n'avait pas vingt ans, engagé volontaire.

— C'est trop affreux ici... aidez-moi !

Il le souleva sous le buste.

Il n'était pas sur ses jambes, qu'il rendait à flots le sang par la bouche.

Dutilly le recoucha à terre ; il était mort.

D'autres falots apparaissaient, pas loin derrière lui ; des ambulanciers sans doute, amis ou ennemis ?

Dans le doute, il n'avait plus qu'à continuer sa course ; le bac n'était qu'à cent pas.

Gérard arriva près du câble, haletant.

Craignant que le grincement de la corde de fer n'attirât les Allemands, il chercha la petite barque, immobile dans les ajoncs, y descendit et rama doucement, obliquant un peu vers le château où toutes les fenêtres étaient éclairées.

Ses regards avides cherchèrent et reconnurent bien vite celles de la chambre de Renée de Bonnemière.

Juste au-dessus de cette chambre, comme pour la protéger spécialement, flottait le drapeau blanc à croix rouge.

Il s'arrêta une minute de ramer, fasciné par cette fenêtre, comme s'il s'attendait à voir passer l'ombre chère dans le rayon lumineux, puis il songea qu'il était temps d'aborder.

Tandis qu'il se remettait à manier l'aviron, sans qu'il l'aperçut, au fond du large bateau plat, non

loin de l'endroit où il allait aborder, une forme remua.

Dès qu'il eut sauté sur le talus, cette forme, celle d'une femme, se dressa vivement et, armée d'un fusil, le mit en joue.

La femme abaissa l'arme sans tirer.

— Ce n'est pas lui... ce n'est pas « l'assassin ! »

La voix était sourde, rauque, les yeux flambaient.

Mme Barrois qui retrouvait quelque part un fusil, — les armes ne manquaient point, et il y avait encore des cartouches dans les gibernes, jonchant le sol, — s'était réfugiée dans le bac, où, tapie depuis plusieurs heures, elle guettait.

Qui attendait-elle ?

L'assassin !

L'assassin c'était, dans sa pensée, celui qui commandait le feu, le seul qu'elle aperçut bien, du soupirail de la cave, le grand Bavarois que suppliaient M. de Bonnemière et sa fille.

Elle n'avait point vu le major qui contraignait celui-ci à l'exécution.

C'était l'autre, l'homme à la barbe rousse, qui avait tué son mari...

Avait-elle, sans s'en rendre compte, entendu quelques-unes des paroles échangées après la fusillade, entre le capitaine von Weil et Mlle de Bonnemière ?

Son instinct, à défaut de sa raison, restait-il seul à la guider ?

C'était là, presque en face du château, qu'elle attendait le passage de l'Allemand.

Il n'avait pas ralé son homme, elle ne le raterait point !

Et quand elle l'aurait tué, elle s'en irait ailleurs, en tuer d'autres, des chefs, ceux qui commandaient les massacres.

S'ils croyaient mettre la main sur elle !...

Non, par exemple ! elle se cacherait, leur échapperait.

Qui donc, si on la fusillait à son tour, le vengerait, son homme ?

Car un seul souvenir vivait en elle : celui du mort.

La pauvre folle ne savait plus si elle avait eu des enfants : Jean-Baptiste le soldat, sa petite Denise confiée deux jours plus tôt à la servante, ne passaient point entre elle et leur père.

De nouveau, elle se tapit au fond du bac, les yeux errants sur le chemin de halage où du côté de Bazeilles.

Gérard Dutilly arrivait à la grille du parc.

En traversant la cour, en droite ligne vers le large perron qu'il montait l'avant-dernière nuit, une réflexion lui vint.

Une partie de l'état-major allemand occupait, qui sait ? le château.

En y pénétrant de but en blanc, questionné, peut-être insulté, et peut-être aussi incapable de conserver son sang-froid, il exposait sottement une existence qu'il voulait donner d'une manière efficace à son pays.

Ainsi qu'il le faisait, la nuit des adieux, il obliqua sur la gauche, du côté des communs.

Par là il trouverait quelque domestique qui le renseignerait.

Mais personne n'y était plus.

Par une porte ouverte, une porte basse de laquelle il pouvait plonger jusqu'au vestibule, le jeune homme se rendait compte d'allées et venues incessantes qui ne le renseignaient point, d'ailleurs.

Jusque sur les dalles où l'on étendait de la paille, il y avait des blessés.

Il reconnut une servante qui, une cruche d'une main, une tasse de l'autre, leur donnait à boire.

Et tout à coup la vieille Sophie, la cuisinière, apparut au seuil de la petite porte.

— C'est vous, ma bonne Sophie ?

— Monsieur Gérard Dutilly !

— Oui ma fille.

— Vous vous êtes battu ?

— Je vous crois, j'en ai descendu !

— Alors, sauvez-vous !

— Pourquoi ?

— Parce que des chefs allemands vont venir, pour être logés ici ; on nous a prévenus... Ils vous fusilleraient.

— Je ne crois pas, à présent.

— S'ils vous voient, ils vous tueront comme les autres, comme ils ont tué ce pauvre Barrois et le père de Mam'zelle Fernande... parce qu'ils avaient les mains noires de poudre !

— Les malheureux ! ils y ont passé ?

— Oui, ils y ont passé, et tant d'autres ! Avez-vous les mains abîmées ?

— Un peu, je n'ai pas pu les faire redevenir ce qu'elles étaient avant la bataille.

— Alors, retournez chez votre oncle... Allez-vous-en, cachez-vous !

— Et Mlle Renée ?

— Rien encore... Mais elle était partie à Bazeilles avec son père, pour qu'il parle aux Prussiens, qu'il empêche les horreurs... Ils n'ont rien empêché, et ils en ont vu, à devenir fous !

— Quelle imprudence aussi !

— Bien sûr, mais vous connaissez Monsieur. Ah ! s'il était valide... Quant à Mademoiselle, brave, comme son oncle le général... brave comme son fiancé M. de Larivière.

Gérard sentit son cœur bondir.

— Sait-on ce qu'il est devenu, lui, le fiancé ?

— Non ; pas plus que Jean-Baptiste Barrois, le futur de cette pauvre Fernande dont on a enterré le père avant la nuit, dans le parc, avec Barrois.

Et la brave femme, les mains sur son visage :

— Ah ! les canailles, monsieur Gérard, les canailles !... Faut-il voir ça dans sa vie, la guerre !

— Oui, faut-il voir ça, ma bonne Sophie... Enfin, M. de Bonnemière et sa fille sont sains et saufs, c'est ce que je voulais savoir... Dites-leur que je suis venu... J'aurais voulu leur parler.

— Plus tard, allez-vous-en... Quand ces coquins redeviendront de sang-froid... Ils ne massacreront pas toujours.

— Certes... En tout cas, si je ne pouvais revenir, car je veux rejoindre ici ou là une compagnie de francs-tireurs, dites-leur que vous m'avez vu.

— Je ne manquerai pas, n'ayez pas peur.. Allons, je rentre, il faut que je trouve à manger, pour ces gueux qui vont s'installer ici... Partez ! partez !

La cuisinière était rentrée.

Gérard ne s'éloigna point.

Les Prussiens au château, n'était-ce pas un danger pour elle, Renée, si belle, si pleine de charme !

Cette beauté, ce charme ne donneraient-ils pas toutes les audaces aux vainqueurs ?

Qu'il fût au moins à proximité... Il se rendrait compte, il entendrait...

Une remise était ouverte, de laquelle il apercevrait toujours le vestibule.

Gérard y pénétra, se tenant près de la porte.

En ce moment, Mlle de Bonnemière était auprès de son père.

Au retour de l'inhumation des deux infortunés fermiers, le vieillard tombait dans une prostration, dont ses apparitions fréquentes le tiraient à peine.

Vainement Renée s'efforçait de lui faire prendre des réconfortants, son estomac se refusait à rien recevoir, et depuis quelques instants seulement il venait de s'endormir au fond d'un grand fauteuil, bercé par les paroles de la jeune fille, qui, faisant effort sur elle-même pour dissimuler la torture de sa préoccupation, lui versait le baume de l'espérance et de la consolation.

Celle-ci quitta la chambre sur la pointe des pieds.

L'heure... l'heure fatale allait sonner.

Elle était seule...

Seule dans cette maison gorgée de monde.

Qui lui porterait secours ?

Qui appellerait-elle à l'aide ?

Fernande...

Fernande écrasée par une douleur sans nom, et qui pourtant s'était relevée, en entendant les cris, les supplications, les mots de remerciement des blessés auprès desquels elle était revenue ?

Sa sœur de lait lui donnerait peut-être un conseil.

Lequel ?

Elle n'a même pas le droit de le lui demander, elle a juré de se taire.

Puis, pourquoi la mêler au danger qu'elle va courir ?

Elle laissera la malheureuse enfant à sa tâche sainte, à la tâche qui lui donnera la force d'exister.

Oui, le moment approche...

Son pauvre père s'est endormi confiant, presque rasséréné par ses paroles...

S'il savait !

Et Patrice, le fiancé, tué peut-être... Oh ! oui, elle était bien seule.

Mlle de Bonnemière parle à la petite servante qui tend à boire aux blessés.

— Tu te tiendras constamment dans le vestibule ; si un capitaine bavarois te dit qu'il veut me voir, tu le conduiras dans ma chambre.

— Dans votre chambre, mademoiselle ?

— Oui, j'ai à lui parler, je veux essayer de sauver encore des gens... des prisonniers.... Il n'y a pas d'autre endroit où je puisse le faire... Tu me l'amèneras.

— Bien, mademoiselle.

— S'il te le demande !

— Sûrement que ce n'est pas moi qui le lui offrirai.

— Ne bouge pas d'ici.

— Je n'en bougerai pas.

Mlle de Bonnemière, en pénétrant chez elle, consulta la pendule :

Minuit moins un quart !...

Renée porta ses deux mains à son cœur.

Des voix montaient, au dur accent tudesque, venant du dehors.

— Le voici ! prononça-t-elle.

Elle ouvrit la fenêtre, écouta.

Il n'était pas seul...

S'il n'était pas seul, oserait-il mettre sa menace à exécution, monter jusqu'à sa chambre ?

La jeune fille éteignit sa lumière, et, se penchant sur la barre d'appui, vit s'agiter dans l'ombre un groupe d'hommes jurant, appelant, gesticulant, plusieurs à pied, deux autres à cheval.

L'un de ceux qui étaient à pied frappait à grands coups du pommeau de sa cravache la porte, criait plus fort que les autres :

— Tes garçons, tarteufel ! Tes tomestiques, nom te Tié !

Et les autres répétaient :

— Tes garçons ! tes garçons !

Ce qui les mettait en si grande colère, c'est qu'on n'arrivait pas assez tôt à leur commandement, et que nul ne voulait cependant pénétrer dans le château avant les supérieurs, les deux majors à cheval.

Enfin, un jeune domestique, Germain, le fils de Savinien, le valet de chambre du comte, et de Sophie, la cuisinière, arriva en courant.

Il n'y avait qu'à se soumettre, à obéir aux vainqueurs.

— Est-ce que fus êtes surd ? demanda celui qui heurtait à la porte.

— Monsieur, j'étais occupé avec les blessés.

— Il n'y a bas de plessés quand un officier abbelle... Tiens, brends nos chefaux et tonne-leur à manger... fifement !

Germain s'empressa d'obéir, attira les montures du côté des écuries.

— Et tu sais, razion tuble... ou che te vais crefer la beau !

Les majors montèrent, les autres, deux capitaines parmi lesquels von Weil et quatre lieutenants, à leur suite.

L'un des majors était celui qui, sur la place de Bazeilles, apostrophait von Weil, quand celui-ci hésitait à donner l'ordre de fusiller les deux fermiers.

La horde pénétra bruyamment dans le vestibule.

Officiers supérieurs et officiers subalternes se précipitaient vers toutes les portes ouvertes.

Chaque pièce était une salle d'ambulance, encombrée de blessés.

Et l'on n'entendait que le juron familier :

— Tarteufel ! Tarteufel !

Ils poussèrent une porte, la seule qui ne fût pas ouverte, écartant Savinien qui se plaçait devant.

— C'est la chambre de mon maître, il est malade, il dort.

— Et pien ! il s'éffeillera... técampe !

Les officiers allemands, qui s'étaient répandus depuis la veille dans les châteaux environnants, heureusement pour leurs propriétaires, car ces résidences furent les seules épargnées, n'avaient pas, par un pur hasard, jusqu'à présent envahi les Etangs.

Leur arrivée tardive n'en devait être que plus tumultueuse.

Nul doute que leurs exigences n'eussent dépassé toutes les bornes, si l'un des majors, non celui qui commandait l'exécution de Barrois et de Courtet, n'eût été, alors que ses compagnons semblaient à moitié gris, absolument de sang-froid.

D'aspect moins brutal, il parlait, au contraire des deux officiers qui l'écorchaient, tandis que les autres n'en savaient pas un traître mot, le français très correctement, et presque sans accent.

Alors que la porte poussée d'un coup de pied s'ouvrait avec un fracas qui réveillait, avec un tressaillement douloureux, M. de Bonnemière au fond de son fauteuil, deux jeunes filles, l'une descendant l'escalier, l'autre venant du grand salon, apparaissaient devant les Prussiens.

Pâles toutes deux, toutes deux étaient belles, l'une dans sa robe de laine blanche aux plis souples, élancée comme un lis.

Elle avait des cheveux d'un noir brillant, des yeux bleus pleins d'étincelles sous leurs sourcils admirablement arqués, le front hautain, la bouche fière.

De l'autre, vêtue d'une robe d'un bleu sombre, moulant sa taille plus plantureuse, à la chevelure ondée, fauve sous les lumières et la coiffant d'un casque luxuriant, aux yeux gris où se lisait l'horreur, — ses yeux qui regardaient le capitaine von Weil, — émanait une attirance égale.

Les soudards, qui, entre leurs jurons, demandaient à manger, demandaient du vin, menaçant, tempêtant, frappant les murs du pommeau de leur sabre, se turent sur un ordre de leurs chefs.

Eux aussi, du reste, avaient vu les jeunes filles, et restaient subjugués.

Cela ne dura qu'une minute.

Ils commencèrent les plaisanteries grossières.

Il fallut des ordres pour les faire taire.

Et Fernande, qui défaillait, s'appuyant sur Renée, murmura, le bras tendu vers le Bavarois :

— Voilà celui qui a fait tuer mon père.

Mlle de Bonnemière lui dit :

— Va, retourne par là... continue à veiller sur les blessés, moi je leur tiendrai tête ici.

— Toi seule ?

— Je pense qu'ils me respecteront.

— Soyez-en sûre, mademoiselle, fit le major parlant le français.

Et, de sa voix autoritaire, ayant encore sur eux sa puissance de commandement, il interdit à trois des plus jeunes officiers qui voulaient suivre Fernande de pénétrer dans aucune des salles où se trouvaient les blessés.

Fernande, du reste, revenait sur ses pas, courageuse, ayant vaincu son épouvante, sa haine.

S'il arrivait malheur à Renée, il lui arriverait malheur aussi.

Elles partageraient le même sort.

— Qui êtes-vous, mesdemoiselles ? demanda l'officier supérieur qui portait sur sa manche un galon de plus que son compagnon.

Renée répondit avec calme :

— Je m'appelle Mlle de Bonnemière, la fille du maître de ce château... et voici ma sœur de lait... dont le père fut fusillé ce matin.

— Je le regrette... la guerre est une vilaine chose, et les vôtres ont infligé aux miens de telles pertes, que nous n'avons pu empêcher les représailles... Soyez sûres, mesdemoiselles, que vous serez respectées... Je vous demanderai seulement de faire servir mes hommes, et moi-même... Vous deviez vous attendre à nous recevoir... Vous avez des vivres ?

— Oui, monsieur.

— Des chambres ?

— Certes, dans les étages supérieurs ; en bas, tout est occupé.

— Faites-nous d'abord servir.

— Voulez-vous monter ?

La pièce était envahie ; les hommes avaient enlevé leurs casques, leurs sabres.

— Je vous en prie, que l'on nous serve ici... Nous ne faisons pas ce que nous voulons, en un moment pareil de nos officiers. . Ils sont là, laissons-les-y...

— C'est la chambre de mon père... malade, infirme... Voyez-le, sur ce fauteuil.

Mais le vieillard appelait :

— Renée ?

Elle s'élança vers lui.

— Que te dit cet homme ?

— Qu'il faut les servir ici... Je voudrais que l'on respectât ta chambre.

— Moi, je préfère être où ils sont... laisse-les... fais-les servir... Ils n'oseront point, je pense, devant moi vous manquer de respect : insulter deux jeunes filles.

— Alors, je donne des ordres.

En un quart d'heure, que les Allemands trouvèrent long, la table était dressée, des vivres apportés, ce que l'on avait à pareille heure, et quand, depuis plusieurs jours, on épuisait les provisions.

Ils devaient boire, du reste, plus qu'ils ne mangeaient.

Mais voilà qu'une estaffette à cheval, guidée comme le groupe l'avait été, par les lumières du château, mit pied à terre au bas du perron, attachant à la rampe la bride de sa monture, et fit irruption à l'intérieur, se précipitant vers la porte grande ouverte de la pièce, par laquelle apparaissaient les officiers à table, causant, sacrant, chantant, riant, mangeant et vidant le bon vin monté de la cave par Germain et Savinien.

Le soldat apportait un ordre du quartier général, installé ailleurs.

Les deux majors devaient rejoindre leurs supérieurs pour quelque conciliabule nocturne.

Celui qui parlait le français, presque comme sa langue maternelle, ordonna aux capitaines de maintenir l'ordre.

Ceux-ci, debouts, rigides, ainsi que leurs compagnons, avec le salut militaire, répondirent affirmativement.

A peine les majors partis, le vin leur montant davantage à la tête, ils oubliaient leur promesse...

Von Weil, dès l'instant où elle lui apparaissait, descendant l'escalier, jusqu'à ce qu'elle quittât avec Fernande, pour retourner à ses devoirs de sœur de charité, la chambre d'où son père l'engageait à s'éloigner, poursuivait de son regard allumé celle qu'il croyait déjà sa proie.

M. de Bonnemière, qui comprenait l'allemand, s'il entendait des propos le portant à exiger des jeunes filles, dont la présence surexcitait ces hôtes qu'imposait leur victoire, qu'elles se retirassent, ne saisissait encore rien cependant qui pût le mettre sur la voie du danger couru par son enfant.

Von Weil n'était pas assez gris pour laisser percer le secret du serment qui devait lui livrer la plus belle des vaincues.

Un sentiment jaloux, la crainte de se voir supplanté par l'un ou par l'autre, le lui eût fait garder du reste.

Pourtant, l'ivresse montait.

Le vin de France frappait ces cerveaux lourds, habitués à la fermentation du houblon.

Et von Weil fut le premier à dire à Savinien :

— Ramnez les cholies filles.

— Quelles jolies filles ? demanda le valet de chambre qui tremblait.

— Celles qui étaient là, tout à l'heure... Nous aimons la ponne étucation, nous foulons barler avec elles.

Le comte, immobile, hélas ! dans son fauteuil, ayant à peine la force d'ouvrir les yeux, sentit la peur surmonter sa faiblesse.

Il interpella le capitaine, comme il le faisait à plusieurs reprises la dernière nuit, la nuit du pillage, du massacre, dans un allemand très pur :

— Capitaine, que voulez-vous de ces jeunes fills ? Elles soignent les blessés, laissez-les à leur poste, qu'elles n'ont pas le droit d'abandonner.

Le Bavarois eut une lueur d'intelligence :

— Vous avez raison, on les laissera...

Mais les autres répétaient :

— Les cholies filles ! les cholies filles !

Le second capitaine, dans un français beaucoup plus mauvais que celui de von Weil, mais compréhensible pourtant, menaçait de faire mettre le feu au château.

L'un des lieutenants lançait dans le dos de Savinien, pour l'engager à obéir plus vite, une bouteille à moitié pleine.

Un deuxième en jetait une vide à la tête de Germain, qui heureusement ne fut pas touché.

Les autres avaient dégainé.

Von Weil éleva la voix.

— Ils ne l'entendaient point.

D'un pas toujours ferme, il s'élança, barrant la porte, par laquelle les domestiques fuyaient.

Ses menaces arrêtèrent relativement pendant une seconde l'effervescence.

Puis, des cris triomphants le firent se retourner.

Mlle de Bonnemière, entendant le tumulte et craignant pour son père, était là, sa sœur de lait derrière elle.

Le Bavarois les laissa entrer.

En un clin d'œil, elles furent entourées.

L'un emprisonnait la taille de Fernande, l'autre attirait à lui Mlle de Bonnemière.

Ce dernier, le plus jeune, n'était que sous-lieutenant, un blond à figure rose d'enfant, avec des yeux de faïence crue.

La main de von Weil s'abattit, formidable, sur sa joue.

Il chancela, puis se mit à rire, allant s'affaler sur sa chaise.

Cette gifle de son supérieure, si elle le ramenait à quelques lucidité, n'atteignait pas son amour-propre.

Le procédé était en vigueur dans l'armée allemande jusqu'à un certain grade.

Ce fut le capitaine qui retint par le bras la jeune fille.

— LAchez-moi ! fit celle-ci sourdement.

— Et votre promesse ?

— L'heure est passée...

— Qu'importe l'heure !

— Je la tiendrai.

— Tout de suite ?

— Quand ma sœur ne sera plus en butte à l'insolence de cet homme.

Von Weil lâcha Renée, ordonnant au lieutenant de laisser aller Fernande qui vigoureusement se débattait.

L'autre capitaine, qui buvait toujours, riait près de la table avec le sous-lieutenant blond, à figure de poupon.

Il parla à son tour, menaçant.

Fernande était libre.

Devant elle, von Weil aimable et ricanant :

— Vous voyez, mademoiselle, que je sais vous faire respecter... Je vous ai sauvé l'honneur...

— Vous eussiez mieux fait, misérable ! de sauver la vie de mon père.

— Je n'ai pas pu... Puis il a tué assez des nôtres, votre père.

Elle répéta :

— Misérable !

Le sang qui venait de monter à son visage blême s'en retirait encore ; ses yeux gris semblaient de l'acier, contre lequel frappe une lance.

Et l'Allemand, pâlissant aussi, fureur ou remords, sous le rouge de l'ivresse, articula :

— Vous avez de la chance que je ne veux pas faire de la peine à mademoiselle... Puis, c'est si choli, une Française en colère.

La fille du fermier Courtet passa devant lui, frémissante, la tête haute, avec son regard de métal sur ses yeux troublés.

Et il dit à Mlle de Bonnemière :

— Si ce n'était pas pour vous...

Celle-ci pensa à regarder son père.

Les doigts crispés aux bras de son fauteuil, il faisait d'énergiques efforts pour se lever.

Elle s'approcha.

— N'aie pas peur, mon pauvre père chéri... sois calme... ils se remettent à boire, ils vont tomber ivres-morts... Veux-tu prendre mon bras... tu te réfugieras en haut.

— Tu sais bien que je ne peux monter un escalier... Puis, ma place est ici, jusqu'à ce que, comme tu dis, ils tombent ivres-morts... jusqu'à ce que toi et Fernande ne couriez plus aucun danger... A elle aussi, je dois maintenant protection.

— Nous ne courons point de danger... Nous saurons nous défendre... Père, père chéri, sois calme, je te le répète !

Elle baisait avec tendresse les cheveux blancs ; elle regardait ce visage lui semblant brusquement si livide, si ravagé, qu'elle se demandait si le vieillard résisterait à tant d'effrayantes secousses.

— Du calme, ma bien-aimée, quand je vois de pareilles choses... C'est le comble.

— Ne crains pas, te dis-je, remets-toi... Veux-tu prendre un cordial ?

— Ah ! rien... Cela ne passerait pas... j'étouffe.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! Y a-t-il encore un médecin à l'ambulance ?

M. de Bonnemière respira bruyamment.

— Cela va mieux, c'est fini.

Il renversa sa tête sur le dossier du siège, murmurant :

— Un invalide... un inutile... On tuerait... on insulterait ma fille sous mes yeux, je ne pourrais pas la défendre.

— On ne m'insultera pas, on ne me tuera pas... Regarde-les boire toujours... Il y en a deux qui commencent à dormir sur la table... Les autres rouleront dessous.

— Sais-tu, c'est le capitaine qui m'inquiète, celui qui commanda l'exécution de Courtet et de Barrois... Celui qui t'a donné le laissez-passer... Sur la place, toi aussi tu as écrit sur une carte... Qu'était-ce ?

— Quelques mots lui indiquant l'emplacement exact des Etangs, où il voulait venir... Nous ne l'aurions pas, lui et ses compagnons, que nous en aurions d'autres.

— Hélas !... Mais ces regards sur toi... je frémis, ma fille !

— Père, il me respectera... Je te le jure !

— Il est le seul qui ne boive plus.

— Tant mieux ! il entendra raison... Ce matin il a fait ce qu'il a pu... et c'est lui qui répond, cette nuit, de ce qui se passera ici... En partant, le major me l'a dit... Laisse-moi sortir... dans le vestibule... Je l'amènerai à me laisser prendre des mesures pour ta tranquillité, la mienne, celle de Fernande et de nous tous... Je suis sûre qu'il m'écoutera, qu'il ne demande qu'à m'écouter.

— Pourquoi ne lui parles-tu pas ici ?

— Les autres sont là, qui interrompraient, gâteraient tout... Je te renverrai Savinien, Germain.... tu les vois qui reviennent ? Ils ne te quitteront pas... jusqu'à mon retour.

— Ton retour, Renée, mais où vas-tu ?

— Au fond du vestibule, te dis-je, pour pouvoir causer convenablement ; je serai là dans quelques minutes.

— Allons, je t'attends.

Von Weil était sur la porte, impatient ; le regard du père s'attachait à lui.

Elle fit deux pas, revint vers lui, l'embrassa encore.

— Tu vas mieux ?

— Oui, ma fille.

Il répéta :

— Je t'attends.

Tout à coup, Renée passant contre la table, fut arrêtée par une étreinte.

Le sous-lieutenant blond et rose, que le soufflet de son supérieur n'avait point corrigé, et que d'autres rasades grisaient plus fort, saisissait pour la seconde fois la jeune fille par le bras, l'attirant d'un mouvement brutal.

Avant qu'il eût approché sa bouche de son visage, von Weil, se jetant cette fois sur lui, l'étourdissait d'un coup de poing.

Et c'était lui maintenant qui entraînait Mlle de Bonnemière.

Ils étaient dans le vestibule, avant que celle-ci eût pensé à se retourner.

Galvanisé, le comte se dressait sur ses poignets, ses doigts toujours accrochés aux bras du fauteuil.

— Lâches ! lâches ! lâches !

La dernière des exclamations se perdit dans un râle.

La face convulsée, les prunelles élargies, M. de Bonnemière retombait dans le fauteuil.

. . . . . .

Entraînée par le Bavarois jusqu'au milieu du vestibule, tandis que Savinien, le fidèle domestique, n'écoutant que son indignation, s'avançait les poings serrés, prêt à défendre sa jeune maîtresse, sa vie dût-elle en dépendre, Renée parvint à se dégager de l'étreinte du misérable qui perdait tout son sang-froid.

Quelques mots prononcés à point l'avaient ramené à la prudence.

— Vous savez que vous répondez de ce qui peut se passer ici cette nuit... Vos chefs vous demanderont compte d'un manquement à leurs ordres... Des témoins déposeront que vous avez violenté, chez elle, la fille du comte de Bonnemière... Vous n'êtes ici que quelques hommes, j'ai autour de moi des gens dévoués... Prenez garde : j'appelle au secours !

— Appelle... Tu as promis, tiens ta promesse.

— Je vais la tenir.

— Je ne te crois pas.

— Puisque je vous dis que je vais la tenir.

Il y avait dans la voix une fermeté qui pouvait passer pour de la franchise.

Von Weil lâcha sa proie, en se retournant vers ses compagnons qui buvaient toujours.

Savinien venait de prendre un fusil à terre avec d'autres armes, parmi des sacs et des shakos.

Il levait la crosse.

Le capitaine, heureusement ne devait pas voir son geste.

— Malheureux ! fit Renée s'élançant vers lui, lâchez cette arme, vous feriez mettre le château à feu et à sang.

— Qui vous défendra, si ce n'est moi...

— Je me défendrai seule... Je vous dis de lâcher ce fusil... Vous nous perdriez tous.

Le vieux serviteur obéit.

— Allez près de mon père... il n'est pas bien... et faites-le patienter, dans une demi-heure je serai ici... Cet homme veut pour ses officiers les chambres les plus confortables... je vais m'entendre avec lui... Je résistais à ses exigences... il s'est montré brutal... Il a eu, déjà des mots de regret... Je reviens, ne quittez pas mon père.

— Mademoiselle Renée, attention !... Ne vous fiez pas à ses canailles.

— Je ne m'y fie pas, mon brave Savinien, je suis sur mes gardes... allez près de mon père.

Elle parlait d'une voix sourde et brève, au commandement irrésistible.

Le capitaine von Weil se retournait vers eux.

Savinien venait de laisser retomber le fusil.

Dans le vestibule, où des blessés, dont un seul tenait ses yeux ouverts et regardait cette scène, étaient étendus, personne en ce moment que ce groupe.

Mlle de Bonnemière fit un signe au Bavarois.

Il s'écarta du seuil sur lequel il était revenu.

Savinien le franchit.

Le soudard suivait la jeune fille.

La porte donnant au fond du vestibule, sur la cour des communs, longtemps ouverte, avait été refermée par l'un ou par l'autre.

On l'atteignait en passant sous le renfoncement du monumental escalier de pierre, conduisant aux étages supérieurs.

Elle y arriva, lui derrière elle.

— Attendez-moi ici, fit Renée s'arrêtant et parlant bas ; ma chambre se trouvait occupée tout à l'heure par des blessés... J'avais donné l'ordre qu'on les transporte ailleurs... Je vais voir si l'on m'a obéi.

Il la retint par le poignet, mais sans brutalité, dégrisé tout à fait, complètement sous le charme.

— J'ai peur que vous mentiez...

— Pourquoi ? j'ai promis... Vous êtes le maître, je payerai la dette contractée envers vous...

— Vous êtes belle... vous êtes belle...

— Laissez-moi monter.

Il desserra encore ses doigts ; son visage adouci, presque ému, redevint sombre, avec la flamme insultante du regard.

— Vous êtes belle et je vous aime... Oui, je suis le maître... Si vous mentez, je fais mettre le feu au château... A mon tour, je le jure !

— Dans moins de cinq minutes, je suis ici.

— Et après ?

— Ecoutez...

Elle parla très bas encore, presque à son oreille, dans ce coin sombre, que nul ne traversa et où personne ne les voyait.

Il sentait son souffle effleurer son visage rude, à la barbe rousse épaisse.

Il avait l'impression du frôlement de son épaule contre la sienne.

La jeune fille pure et chaste, osant à peine, la veille de la bataille, rendre au fiancé qui s'en allait peut-être mourir, le premier baiser, le baiser suprême, se révélait femme.

L'instinct de la séduction, cette séduction perfide qui n'est que leurre, que mensonge, se manifestait, chez elle, comme il dut se manifester aux temps antiques de la Bible, quand Judith trancha la tête d'Holopherne.

Alors que tout son être se soulevait d'horreur et de dégoût, pour cet homme ; ce monstre, vainqueur de sa Patrie, aux vêtements tachés de sang français, dont le bestial désir la couvait, elle se penchait sur lui, elle parlait avec une promesse, elle regardait en voilant ses prunelles d'une langueur troublante.

Lui, le reître, la crut.

— J'attends, murmura-t-il.

Et la vierge, légère comme une ombre, sa robe blanche glissant contre la rampe sculptée, monta.

Ce fut bien dans sa chambre qu'elle entra, dans la pièce où elle se tenait prête, croyant qu'il arriverait seul au château, à recevoir le Bavarois.

Une lampe à globe dépoli brûlait au milieu d'un guéridon.

La jeune fille alla à un bureau Louis XVI placé entre les deux fenêtres donnant sur la campagne du côté de la Meuse.

Sur ce meuble, dissimulé derrière l'écritoire, un poignard minuscule, à poignée de nacre incrustée d'argent, un stylet très aigu, qu'elle dérobait l'après-midi dans le cabinet de travail de son père, au fond d'un tiroir, dont elle lui demandait la clé sous le prétexte d'y prendre toute autre chose.

C'était un bijou, en même temps qu'une arme dangereuse, souvenir d'un ami, qui le rapportait d'Italie, il y avait longtemps, et l'offrait à titre de curiosité et de souvenir à M. de Bonnemière.

Ce dernier, — Renée était alors petite, — le lui montrait ; de loin en loin, plus tard, elle le regardait encore.

Avec ces joujoux-là, on frappe plus sûrement qu'avec un revolver.

Elle glissa le stylet, la pointe enfoncée dans sa gaine, sous son corsage.

Elle aussi, allait tuer un homme...

VI

Pendant que Gérard Dutilly, entré aux Etangs, se réfugiait dans la remise, en attendant les événements, Mme Barrois, de nouveau tapie au fond du large bateau plat, où de sitôt Jules Andouzi ne passerait plus ni bêtes ni gens, recommençait sa faction.

Il faisait froid sur le fleuve, l'humidité de la nuit pénétrait, aussi celle du bateau où l'eau suintait à fond de cale, les banquettes imprégnées de la pluie qui, cette journée, tombait fine et constante.

Le ciel s'était débrouillé.

Entourée d'un halo, qui sans disparaître s'élargissait, la laissant à un certain moment percer dans toute sa clarté blanche, la lune éclairait suffisamment le chemin de halage et les abords du château, pour qu'on pût distinguer, ici et là-bas, les allées et venues.

La fermière avait les yeux partout.

Quelquefois elle se dressait, silhouette noire dans la nuit pâle.

Elle regardait du côté de la prairie, du champ de carnage d'où les plaintes montaient, apportées par le vent, comme si ce fût le vent lui-même qui pleurât.

Puis, accroupie de nouveau, prêtant l'oreille cette fois aux bruits du village, d'où le vent encore apportait des cris, elle attendait.

Des pas de chevaux, des pas d'hommes, résonnèrent sur le sentier pierreux.

Mme Barrois se remit sur ses jambes.

Un groupe se mouvait sur la gauche, à deux cents pas.

Des voix dures et rauques, de ces voix entendues le matin, commandant les exécutions, heurtèrent son oreille.

Son instinct ne la trompait point.

Les majors allemands, les deux capitaines et le groupe d'officiers subalternes, arrivaient en vue du château, où von Weil, ne pouvant se rendre

seul, se trouvait relativement satisfait de faire partie des privilégiés qui venaient y établir leur résidence provisoire.

La femme du fusillé sauta sur la berge en pente douce, pour se cacher contre les ajoncs inextricables, montant de la rivière à la route.

C'était *lui*.

Aucun doute dans son esprit, que rien ne fixait, en dehors de la hantise.

L'insaisissable lueur de la folie traversait ses yeux, par éclairs qui devenaient fulgurants.

Qui eût vu briller ces prunelles entre les ajoncs, les eût prises pour les escarboucles de quelque animal en furie.

La fermière serrait très fort son fusil.

Fut-ce instinct toujours, sentiment où la réflexion n'avait point de part ?

Fut-ce une lueur de raison, dans sa raison détruite ?

Ils arrivaient, ils frôlaient les arbustes épineux...

Sous leurs casques, elle ne les reconnaissait point... Puis, si elle tirait dans le tas, c'était sa perte...

Et elle ne voulait point qu'on la mît au mur, à son tour.

Pour tuer beaucoup de Prussiens, il fallait vivre, car tuer beaucoup de Prussiens, c'était venger son homme.

On ne la prendrait pas, la folle...

Ses doigts restèrent crispés sur la crosse du chassepot.

Quand *ils* eurent passé, longeant la berge, tout au ras de l'eau, elle arriva, les ayant suivis à peu de distance, devant le château.

Courbée en deux, elle traversa la route, se dissimula contre le mur bas que surmontait la grille en fer forgé, la tête à hauteur des barreaux, dardant ses prunelles sur le groupe mouvementé et bruyant, arrêté en bas du perron.

Lorsque, les chevaux emmenés à l'écurie, les officiers eurent disparu à l'intérieur de la vaste demeure, Mme Barrois vint rôder devant la façade.

Elle monta même le perron, elle entra dans le vestibule.

Nul ne fit attention à elle.

Nul ne vit sa tête blême, aux cheveux noirs à moitié dénoués, arrachés dans ses moments d'exaspération, se montrer à l'entrée de la pièce, où les vainqueurs ripaillaient.

Il était là, *l'assassin !*

La veuve avait laissé son fusil en bas.

Elle s'élança dehors pour le prendre, s'en saisit en effet...

A quoi obéit-elle ?

Quelle impulsion suivit-elle encore ?

L'idée fixe s'était-elle évanouie ?

La peur de voir sa vengeance avortée, de se trouver à son tour devant les fusilleurs, la porta-t-elle à en reculer l'exécution ?

Le chassepot au dos, elle s'en alla, vers le village d'abord, puis revint sur ses pas, marcha dans la direction du bâtiment bas, qui était la gare du chemin de fer.

Des quinquets fumeux éclairaient l'intérieur.

La face terreuse de la veuve se colla aux vitres, ses yeux de braise parcoururent, sans se fixer sur rien, la salle où les Prussiens, tout en ripaillant et sacrant, — c'était là comme au château, parmi les chefs, — montaient la garde auprès des prisonniers inoffensifs, noirs de coups ou couverts de sang, réduits à l'impuissance par leur état même, où par les liens qui leur pénétraient dans les chairs.

C'étaient toujours de malheureux paysans, torturés sans raison.

Ils étaient pêle-mêle, hommes et femmes, jeunes et vieux.

Il y avait quelques enfants, qui dormaient comme des masses, contre leur père ou contre leur mère.

Un sergent se leva, recommençant la facétie macabre, à laquelle l'un ou l'autre se livrait de temps en temps, depuis la veille.

Il prit son fusil, couchant en joue ceux qui paraissaient les moins inertes.

Et ses compagnons l'imitèrent avec des cris, des hurlements, tirant les autres infortunés de leur torpeur.

Une douzaine de fusils furent braqués, un coup partit, volontairement ou par inadvertance, la balle traversant un carreau de la porte voisine de celle à laquelle s'appuyait Mme Barrois.

Celle-ci s'enfuit.

Dans la salle que la lumière jaune des quinquets rendait plus sinistre, quelques-uns des prisonniers n'avaient pu retenir une exclamation d'épouvante.

Il y eut, chez la soldatesque avinée, qui continua la ripaille, les fusils remis en place, une explosion de rires, de plaisanteries, dont les plus ignobles arrivaient, en mauvais français, aux oreilles de ceux qui étaient capables de les entendre.

Parmi les prisonniers, les enfants tués de sommeil avaient à peine remué.

Une femme demeurait absolument inerte.

C'était la vieille mère Oudar, ramassé sur elle-même, dans un coin, contre le comptoir des bagages, sa pauvre tête tuméfiée aux mèches grises collées par le sang, ballottant d'une épaule à l'autre, sa bouche édentée laissant échapper un râle court, précipité, sifflant.

Celle-là aurait bientôt fini de souffrir.

Et par la campagne emplie des longues plaintes lointaines, avec des flammes encore, du côté de Bazeilles, la veuve Louis Barrois de nouveau errait comme une âme en peine.

Ce fut vers les Etangs qu'elle revint par le chemin de halage.

De la maison du passeur, en face du bac, il ne restait que des cendres.

Tout près, la fabrique de drap appartenant à M. de Bonnemière et occupant un nombre considérable d'ouvriers, incendiée dès le premier jour, ressemblait, avec ses fenêtres brisées, à une grande carcasse vide, les quatre murs seuls restés debout.

Là aussi passait la dévastation.

Pour le manufacturier, qui en quelques années subissait, à la suite de diverses faillites, de fortes pertes, la guerre détruisant ce qui lui restait : la fabrique, puis la ferme, gérée par Fernand Courtet, était non seulement l'abominable calamité devant laquelle se détourne d'horreur, même la victoire, mais le fléau qui ruine sans retour.

La folle passa.

Elle pénétra dans le parc, par l'allée des peupliers.

Cela fumait du côté de la ferme des Etangs.

Les écuries, les étables, la maison longue et basse, toute blanche avec ses volets verts, la plus vaste et la plus confortable du pays, achevaient de se consumer.

Et dans sa course en zigzags, incohérente, la mère de la petite Denise et de Jean-Baptiste, le fiancé de Fernande, retourna vers le château.

Elle longea un pavillon presque sur le bord d'une des pièces d'eau dormante, dont le parc était parsemé, et qui avaient donné à la propriété le nom des *Etangs*.

Elle était près de la clairière où, vers le soir, on enterrait côte à côte dans les plis du drapeau tricolore, les deux braves, morts en criant : Vive la France !

La terre, dégarnie de gazon, restait seule à l'endroit où ils dormaient.

Elle se mit à genoux, gratta avec ses ongles, en souleva des poignées, essaya de fouiller ce sol humide qui cachait l'être fidèlement aimé, le compagnon des bonnes années, le soutien dans la dou-

leur, le père de ses enfants, son bien à elle, son homme.

Epuisée, les ongles arrachés, elle s'étendit sur la fosse, poussant des lamentations de bête, auxquelles, loin, là-bas, dans le bourg saccagé, répondaient celles des torturés.

La mobilité, le besoin de mouvement des déments à certains moments de leur folie, l'arracha de cette terre fraîche qui dérobait les corps aux profanations.

Cette fois, en droite ligne, elle courut vers le château.

Mme Barrois se trouva dans la cour, entourée des constructions uniformes qui constituaient les communs.

Peut-être, par la porte qu'elle avait prise plus d'une fois, venait-elle assez souvent aux Etangs, pour une cause ou pour une autre, allait-elle y rentrer.

Un homme, sortant d'une remise, lui barra le chemin.

Elle se jeta de côté, avec une sorte de grognement sourd.

Une voix dit :

— Mme Barrois !

La folle s'arrêta.

Elle revint vers l'homme, mit son visage tout près du sien.

Si lui ne se trompait pas, sur son identité, elle ne sembla pas se douter de la sienne.

— Eh bien ! vous ne me reconnaissez point... Je suis le neveu de M. Dutilly.

Elle répéta d'une voix atone :

— Le neveu de M. Dutilly...

— Oui, M. Gérard... Voyons, pauvre femme, souvenez-vous... Je suis un ami.

— Un ami... fit-elle du même ton, qui ne vibrait plus.

— Et un ami qui ne veut pas qu'il vous arrive malheur... Où allez-vous le fusil au dos ?... Les Allemands sont ici, vous vous ferez massacrer.

Le jeune homme avança la main vers le chaspot.

La malheureuse eut un cri rauque, faisant un autre mouvement brusque, qui mit entre eux une distance de quelques pas.

Gérard demeura immobile, ne voulant point l'effrayer davantage.

La lueur pâle tombant du ciel qui restait brouilleux, éclairait assez ce pauvre visage, pour qu'il constatât les ravages que le drame dont lui parlait tout à l'heure Sophie, avait causés chez cette femme.

Pouvait-elle encore comprendre quelque chose ? L'empêcherait-il de commettre une imprudence susceptible d'amener sa perte ?

— Ma pauvre madame Barrois, fit-il doucement, écoutez-moi... Que voulez-vous faire de ce fusil ?

Elle ne répondit point, le regardant avec la fixité troublante de ses prunelles.

Puis, de son ton étrange, en tendant le bras vers le château :

— Il est par là, le casque à pique !

— C'est pour cela qu'il ne faut point entrer.

— Je le tuerai !

Et, au lieu de s'élancer du côté de la porte, poussant une exclamation qui s'étrangla dans son gosier, elle s'enfuit dans la direction par où elle venait d'arriver, vers l'étang, vers le pavillon.

— Malheureuse ! murmurait Gérard, malheureuse !

Le jeune homme n'eut que le temps de se jeter dans sa cachette.

On rouvrait la porte par laquelle, pendant trois quarts d'heure, il plongeait dans le vestibule.

Il avait très bien vu entrer les Allemands.

Tandis que Germain, le petit domestique, amenait leurs chevaux dans l'écurie, voisin de la remise, il se tenait coi.

Quand il venait les y chercher, — alors que les deux majors, mandés pour une séance de nuit au quartier général, étaient obligés de quitter la table, rassasiés du reste, — ne sachant pas davantage si quelque soldat n'accompagnait pas celui-ci, Gérard ne se montrait point non plus.

Et les minutes passèrent encore, à prêter l'oreille, les voix des Teutons n'arrivant à lui, que par éclats passagers, et toujours dans des rires qui le rassuraient sur leurs intentions.

Dix fois pourtant, il avait failli pénétrer dans cette demeure, où Renée peut-être, en un pareil moment, eût été heureuse d'accepter son aide, son dévouement.

Mais ce dévouement ne serait-il pas funeste à la jeune fille ?

Comme il le disait à la cuisinière, ses mains portaient la trace des combats de deux jours.

— N'entrez pas, recommandait celle-ci, ils vous tueraient.

Il sentait le conseil prudent.

Si on lui demandait :

— Avez-vous tiré ?

Il ne mentirait point... Il répondrait la tête haute :

Il serait beau peut-être de mourir en bravant les envahisseurs.

— J'ai tiré.

Peut-être le cœur de Renée de Bonnemière s'amollirait-il ; peut-être jetterait-elle vers lui, au moment où les balles lui perceraient la poitrine, un cri de pitié, qui serait un cri d'amour.

Oui, mourir ainsi, devant elle, lui laisser le souvenir de la bravoure aveugle qui vainc mieux que les serments, les folies de tendresse, les résistances chez la femme, ce pouvait être un désir qui le lui faisait battre, à lui, ce cœur que la passion à cet instant emplissait.

La raison saine, la raison froide domina.

Pris à l'intérieur du château, quel serait le sort des habitants que l'ennemi accuserait de lui avoir donné asile ?

Il fallait se cacher.

Il fallait attendre.

Et voilà que la petite porte venait de s'ouvrir.

Une femme apparaissait sur le seuil, à demi éclairé par les lumières du vestibule.

Derrière elle, un homme, nu-tête, de haute stature, barbe épaisse, large encolure.

Cet homme était un officier bavarois.

La jeune fille tourna de l'autre côté des communs, l'Allemand aussi...

Cette jeune fille s'appelait Renée de Bonnemière.

Gérard Dutilly demeura quelques instants absolument abasourdi.

Mlle de Bonnemière suivant cet Allemand !...

— Pourquoi ?

Où allaient-ils ainsi, tous les deux, ne courait-elle pas un danger ?

Avec précaution, il sortit de la remise, longea le bâtiment.

Arrivé à l'extrémité, il se colla brusquement au mur.

Tous deux, l'officier bavarois et la fille du comte de Bonnemière, lui apparaissaient sous la lune blanche dans le ciel brouillé, s'en allant vers le parc.

Il vit très distinctement le geste du premier, passant son bras à la taille de Renée.

Son cœur bondit avec une force telle qu'il éprouva une suffocation.

Il n'y avait cette fois, dans son émotion, aucune impression de jalousie.

C'était une surprise, mêlée d'une révolte, qui soulevait son être, le faisait frémir de la tête aux pieds.

Cette sensation se modifia brusquement.

Il lui parut que la jeune fille avait un mouvement repoussant l'étreinte.

Gérard Dutilly poussa un soupir profond, une exclamation sourde de soulagement.

Mais le Bavarois revenait à la charge...

Et Gérard les suivit, de ses yeux de feu habitués à cette nuit légèrement éclairée, où pourtant leurs ombres se perdirent.

Le jeune homme se détacha du mur, marcha comme eux lentement.

Le couple redevint un point mouvant, puis de nouveau se détacha distinct.

S'il les suivait d'assez près pour distinguer leurs évolutions, il en demeurait trop éloigné pour saisir une de leurs paroles.

En cet instant, l'Allemand disait à Mlle de Bonnemière, essayant encore de se dégager :

— Pourquoi ne voulez-vous pas que je vous serre dans mes bras ?... Je vous dis que vous êtes belle... Je vous dis que je vous aime... les Françaises, oh ! les Françaises, il n'y a que ça, voyez-vous.

Et elle, la gorge tellement contractée qu'elle devait faire une effort surhumain pour en arracher les paroles :

— Tout à l'heure, pas ici... des gens du château pourraient nous surprendre.

— Eh bien ! ils nous surprendraient... Je n'ai peur de personne... j'ai mon revolver d'ordonnance.

— Je ne veux pas que quelqu'un soit tué à cause de moi, ce serait le remords de toute ma vie.

— Je tirerais en l'air, pour faire peur... voilà tout... Je suis à vos ordres, moi... moi, von Weil... moi...

Un reste d'ivresse lui empâtait la langue.

Pourtant Renée sentait que cette ivresse, dans la fraîcheur de la nuit, achevait de se dissiper.

Cet homme, de sang-froid, lui inspirait plus de terreur que dans les fumées du vin.

L'étreinte odieuse devenait plus étroite ; une haleine empestée courait sur son visage de marbre.

— Mais, fit-elle, ma réputation serait perdue... laissez-moi marcher à côté de vous.

— Votre réputation... Qu'est-ce que ça veut dire au juste : réputation ?

Il riait d'un gros rire, à la fois cynique et bon enfant.

— Mon honneur... aux yeux du monde.

Son rire devint énorme il s'arrêta, lâchant presque la jeune fille.

— Oui, en France, les femmes parlent toujours de leur honneur... Chez nous, c'est moins... Il n'y a pas de déshonneur d'avoir un amoureux... Et puis si vous voulez, à la fin de la guerre, nous nous marierons !

Mlle de Bonnemière s'était dégagée.

— Là, je marche à côté de vous... jusqu'au pavillon nous irons ainsi... Je le veux !... et puisque vous ne demandez qu'à faire ce que je veux...

— Tout près, aussi, tout près...

— Vous le voyez bien... Mais ne me touchez pas !

— Je ne vous toucherai pas, belle brune... jusqu'au pavillon... Seulement où est-il ?... Ce n'est pas une plaisanterie que vous me dites là ?... Vous savez, ça changerait de face...

— Je ne pense pas du tout à plaisanter... Nous avons échangé des promesses, je vais tenir la mienne... avant que vous n'ayez tenu la vôtre.

— Ce n'est pas ma faute : ce matin, je n'ai pas fait tout ce que j'ai voulu... Je viens de vous jurer, sur la tête de ma vieille mère qui pleure chaque jour en pensant à moi, et sur la tête de ma sœur que j'aime beaucoup, de protéger le château de votre père, de vous préserver de toutes les vexations... Le capitaine von Weil, quand les événements ne sont pas plus forts que lui, n'a qu'une parole.

— Si je n'y croyais pas, je ne serais pas ici... Vous, croyez à la mienne.

— Alors, il est là-bas, ce pavillon ?

— Encore cent pas.

— C'est ça... cette masse noire, à gauche ?

— Oui.

— Et qu'est-ce que c'est enfin, que ce pavillon... une maison ?

— Où je passe une partie de mes journées, l'été... Là nous sommes sûrs d'être seuls.

— A moins que vos enragés soldats de l'infanterie de marine, n'y aient laissé des leurs ?

Von Weil s'arrêtait, l'esprit traversé d'une méfiance.

— Ce n'est pas à la mort, que vous me conduisez ?

Si la lune eût été plus brillante, il eût pu voir le blanc visage blanchir encore.

Les doigts de l'Allemand serraient comme des tenailles le poignet de la Française.

Celle-ci ne broncha pas.

— Pourquoi me faites-vous mal ?

— Je vous fais mal... pardon... je ne voulais pas... mais... mais...

Il regarda du côté de la masse noire, pas très haute, qu'elle lui avait dit être un pavillon.

Puis il prononça quelques mots dans sa langue.

— Que dites-vous ? je ne comprends pas.

— Je dis qu'en guerre toutes les ruses sont possibles, et qu'il ne faut pas se fier aux femmes... jamais !

— Ecoutez-moi bien.

— J'écoute.

— Pensez-vous que j'aime mon père ?

— Je crois que vous l'aimez, autant que j'aime ma mère.

— Sur la tête de mon père, je vous jure que le pavillon est vide, que nous y serons seuls, bien seuls.

Il passait une main sur son front, dans ses cheveux drus et roux comme sa longue barbe.

Doutait-il encore ?

— Vous savez bien qu'il n'y a plus un des nôtres dans Bazeilles, ni ici, ni ailleurs, hélas !... Ici, il n'y a que deux cadavres, ceux des deux braves que vous avez fait fusiller ce matin, et que nous avons enterrés sous des sapins, dans la clairière près du pavillon.

— Soit, je veux vous croire.

Il hésitait pourtant à se remettre en marche.

Il regarda en arrière.

Gérard, qui les avait vus s'arrêter, venait de s'aplatir à terre.

Personne derrière eux...

Personne non plus en avant.

— Croyez-vous que je risquerais ma vie, celle de mon père, pour organiser une embuscade dont le résultat ne serait d'aucune utilité à mon pays ?... Si l'on s'apercevait de votre disparition, les vôtres nous massacreraient.

— Vous pouvez y compter... Alors, vous me jurez qu'il n'y a personne ?

— Je le jure !

— Qu'il ne viendra personne ?

— Je le jure encore.

— Allons !

Ils approchaient.

Renée de Bonnemière ne faisait point un faux serment.

Il n'y avait personne... il ne viendrait personne, — elle pouvait du moins le croire, — dans cet endroit qu'en une rapide décision, elle choisissait comme le but de leur course.

Nul, ni un soldat, ni un paysan, ne se jetterait pour la défendre sur le misérable qui pouvait croire qu'elle se laisserait déshonorer.

Mais elle ne lui avait pas juré, de l'épargner... elle.

Le stylet serait sûr, dans sa main

Par devant ou par derrière, elle frapperait.

Il tomberait sur les marches mêmes de ce lieu,

qu'il croyait devoir être le temple de l'amour infâme, auquel il s'apprêtait à l'immoler.

Il n'y entrerait pas.

Lentement, elle portait la main à son corsage, légèrement échancré sur une guimpe plissée.

Elle n'avait qu'à y glisser deux doigts...

Elle sentait la poignée dure ; l'arme sortirait d'elle-même de sa gaine.

La jeune fille élabora son plan...

Elle laisserait le Bavarois monter le premier.

Et quand il serait en haut des trois marches, de toute sa force, elle lui planterait la lame aiguë entre les épaules.

Von Weil marchait la tête basse, Mlle de Bonnemière se détourna un peu.

Elle ne le regardait plus depuis un instant.

Eût-elle vu, du reste, son œil en dessous monter jusqu'à sa main à demi glissée dans l'ouverture du corsage ?

Pauvre imprudente enfant, résolue au meurtre, et croyant qu'il suffit de vouloir tuer, pour pouvoir...

Le Bavarois, qui s'était retourné pour se rendre compte qu'on ne le prendrait pas en traître, ne pensait point à sonder la nuit pâle, du côté de l'étang.

Renée non plus.

La jeune fille, du reste, n'éprouvait pas sa préoccupation.

S'il y avait quelqu'un dans le parc, ce ne pouvait être qu'un ami.

Et un ami ne trahirait point son action.

Oui, elle le tuerait, quand il monterait les marches, pour ouvrir la porte.

Elle aurait bien la force de le traîner jusqu'à l'étang, à cinquante pas.

Au fond de l'eau, dans la vase, sous les nénuphars, il dormirait le capitaine von Weil l'assassin de Courtet, de Barrois, de tant d'autres, un des bourreaux de Bazeilles.

Sa main se serra, d'instinct, sur le manche du petit poignard.

L'Allemand, sans en avoir l'air, la surveillait...

Et ni l'un ni l'autre n'aperçut une silhouette qui se mouvait, à égale distance du bâtiment et de la pièce d'eau, près des sapins au pied desquels on enterrait les deux fermiers.

Cette silhouette se confondit immédiatement avec les arbres.

Mlle de Bonnemière et son compagnon atteignaient les degrés.

— Montez, dit-elle, la porte est assez difficile à ouvrir.

Il obéit.

Son pied se posa sur la première marche.

Mais aussitôt, tournant sur lui-même, von Weil se trouva — en un mouvement d'une rapidité telle, que la jeune fille ne s'en douta que lorsqu'il saisit sa main, dans laquelle luisait le stylet vénitien — en face d'elle.

Il opéra sur le poignet une pression si violente, que l'arme s'échappa des doigts crispés, tomba à terre.

Fou, brutal, plein de rage, il tordit ce bras faible qui s'apprêtait à le frapper, repoussant en même temps la jeune fille, avec une si grande force qu'elle alla s'abattre en arrière sur le gazon.

L'émotion, la secousse, la douleur, avaient été tellement violentes, que Renée demeura étendue, prise bientôt d'un évanouissement profond.

Il articulait dans sa langue de sa voix gutturale, des jurons affreux, des menaces bestiales.

D'un coup de pied, il avait enfoncé la porte, il redescendait les degrés.

Prendre dans ses bras ce corps inerte, pénétrer avec sa proie comme un fauve dans sa tanière, dans la pièce où entrait par les vitres d'étroites fenêtres, l'incertaine et livide lueur du ciel, serait pour le Teuton taillé en hercule, un jeu d'enfant.

Von Weil arrivait en bas des marches ; il s'avançait vers la forme svelte, si chaste dans sa robe blanche.

Il s'avançait sans apercevoir un homme qui accourait, droit sur lui.

Il s'avançait sans remarquer à gauche, contre les sapins, devant la tombe des martyrs fusillés par son ordre, une femme qui se dressait, épaulait un fusil.

Le claquement sec du chien appela, de sa part, un mouvement inconscient de côté.

Ce fut le dernier.

Le coup partait.

De lui-même l'Allemand présentait sa poitrine à la balle qui le frappait au cœur.

. . . . . .

. . . . . .

Quelques minutes plus tard, Gérard Dutilly et la veuve Barrois, traînaient un cadavre jusqu'à l'étang et le poussaient à l'endroit bien connu du premier, où un remous continuel indiquait un trou très profond dans lequel une dizaine d'années auparavant, un domestique s'était noyé.

L'eau jaillissait en écume ; et le grand corps disparaissait, recouvert bientôt par les feuilles vertes, mêlées de nénuphars blancs.

VII

Le fourgon de la mère Cujas, la robuste cantinière du 22e ligne, avait pu, à travers la retraite désordonnée qui commençait, entrer dans Sedan.

A peine s'avançait-il dans la petite rue étroite du faubourg du Mesnil qu'il lui fallut s'arrêter.

L'encombrement était de ceux qu'on ne peut percer.

Les piétons arrivaient encore à se glisser à travers le pêle-mêle d'hommes, de chevaux, de voitures, de mulets chargés de cacolets, où des blessés, parfois des morts, ramassés alors qu'ils respiraient encore, demeuraient dans une immobilité plus ou moins complète, jusqu'à ce que l'on pût avancer de quelques pas.

Spectacle inoubliable pour celui qui, enfant ou homme, en fut témoin : l'aspect de Sedan le 1er septembre, et les jours qui suivirent...

Entre quatre et cinq heures de l'après-midi, au moment où Loriot au fond de la voiture, — la petite Denise Barrois, qui se rendormait à ses côtés, — pénétrait dans ce faubourg qu'il connaissait bien, le bombardement était dans toute sa violence.

Au bout de cinq minutes d'arrêt, l'enfant, qui éprouvait à l'épaule une gêne plutôt qu'une douleur, glissa à l'avant, contre la cantinière.

— Qu'est-ce que tu veux, petit ?

— Est-ce qu'on va rester là, longtemps, madame ?

— Ça se pourrait... Tu vois... on jetterait un sou en l'air, qu'il ne retomberait pas par terre.

— Et qu'est-ce que nous ferons alors ?

— Nous attendrons.

— Sans qu'on se batte ?

— C'est dehors qu'on se bat... dedans on est pincé comme la souris à la souricière ; nous sommes foutus, vois-tu, petit.

Et la brave « maman Cujas », tout comme l'eût fait le plus vieux des grenadiers de la vieille garde de l'empereur Napoléon Ier, cracha un énorme juron.

Tsss...

Au-dessus du fourgon, les obus passaient toujours.

Un, s'abattit encore tout près.

On entendit des exclamations.

Et l'on vit des hommes devant qui se faisaient un

passage, transporter une femme toute sanglante.

On criait :

— Elle a une jambe coupée !

Lomot, en regardant la maison où les hommes entraient avec leur fardeau, s'écria :

— Mais on dirait que c'est Mme Jeantier, qu'on rapporte dans cet état-là !

La voiture de la cantinière stationnait en face d'un rez-de-chaussée, duquel ne la séparait qu'une bordure étroite de trottoir, une salle où il y avait un comptoir et des tables.

En haut de la devanture, l'enseigne :

AU RENDEZ-VOUS DES TISSEURS

On vend à boire et à manger.

— Tu la connais, cette pauvre femme ? interrogea Mme Cujas.

— Je crois bien ; tout le monde, à Bazeilles, la connaît... C'est chez elle qu'on s'arrête quant on a du travail pour la ville, et qu'on rapporte ses pièces de drap... M. et Mme Barrois, les parents de la petite que vous avez ramassée, sont des amis avec M. et Mme Jeantier.

— Descends donc pour voir, si on peut tout de même leur déposer c't'enfant... Qu'est-ce que j'en ferai, moi ?

Loriot sauta à terre, et à la suite des gens qui entraient derrière la blessée, pénétra dans l'estaminet.

Il reparut au bout de peu de temps.

— La pauvre Mme Jeantier n'en reviendra pas... elle a une jambe coupée... ce n'est que du sang partout... Son mari est aux remparts avec la garde nationale.

— Alors, elle ne serait pas bien là... la gosse... Ma foi ! je la garde, jusqu'à ce que je trouve à la caser... Et toi, petit, où vas-tu ?

— Je ne sais pas pour le moment... Je connais tout le monde à Sedan, sans connaître personne, comme on dit.

— Si tu essayais d'arriver à une ambulance... pour ton épaule.

— Elle ne me fait pas de mal du tout... ce que je voudrais trouver... c'est un morceau de pain.

— Tu as faim ?

— Je n'ai pas mangé depuis hier... Quant on se bat, on n'y pense pas.

— Ah ! brave gamin, qui n'avait rien dans le ventre, et qui marchait quand même... Tiens... je t'gobe, vois-tu ?... Mille millions de canons ! je serais fière d'avoir un rejeton comme toi... Voyons, est-ce que ?

Mme Cujas s'arrêta net.

Les obus zigzaguaient avec des sifflements mêlés à des détonations formidables.

Quelque chose rasa le toit du petit fourgon de la cantinière du 22e.

L'engin s'abattit dans le bout de la rue.

— Il n'y a rien comme ça pour couper la chique ! grommela la brave femme.

Puis, sans plus d'émotion, penchée vers Loriot très pâle contre le brancard de la voiture :

— Tu ne vois pas, à droite, un boulanger ?... Il n'y a rien dans sa montre, pourtant peut-être que tu trouveras tout de même une miche.

Le jeune garçon fit un effort.

Il glissa jusqu'à la boutique.

Il n'y avait plus non seulement de pain, mais la farine était épuisée.

Loriot revint au véhicule.

— Chou blanc ? demanda maman Cujas ; allons, grimpe tu te trouveras mieux que par terre... Il ne me reste pas grand'chose, ce sera pour toi...

Elle le harponna des deux bras, l'assit contre elle.

— Tu ne vas pas chavirer ?... Te v'là aussi blanc, que quand je t'ai trouvé au bord du fossé... Allons, gosse, montre encore que t'es pas une poule mouillée... Avale-moi d'abord une gorgée de schnaps... Ça doit être la dernière... puis tu suceras du biscuit... Ça suffira jusqu'à ce qu'on arrive à dénicher la mangeaille.

Elle approchait de la bouche de l'enfant, dont elle soutenait la tête d'un bras, la gourde passée en sautoir à sa taille.

La gorgée de cognac effectivement le ranima.

Ses dents solides eurent vite fait de briser le biscuit que la cantinière retrouva, sous la banquette, où elle était assise.

— Vois-tu, fit-elle bientôt, il nous faudrait arriver dans le milieu de la ville... On se caserait, et on trouverait bien de quoi faire la soupe ; ne serait-ce que le vieux trognon de chou et le morceau de lard rance qui me restent... Ce que ça donne du goût au bouillon, le vieux lard... Une demi-heure sur le feu, et on se met ça, bouillant, dans le coco... L'empereur n'a pas mieux sur sa table.

Elle claquait la langue, en une volupté révélant des tiraillements impérieux d'estomac.

Puis, avec colère :

— Mille millions de canons ! il nous a mis dans de beaux draps, l'empereur !

Une poussée formidable eut lieu tout à coup derrière le véhicule.

La retraite s'accentuait, des masses d'hommes entraient par la porte du Mesnil.

— Allons, en avant... De la place ! criait de son accent de stentor maman Cujas... nous allons tous être culbutés... Hé ! là-bas, les artilleurs, un passage !

Cette voix arriva-t-elle aux oreilles de ceux qui barraient le plus discrètement le chemin, ou un dégagement naturel se produisit-il à l'extrémité de la rue.

Devant le fourgon, un mouvement s'opéra.

La cantinière tira sur la bride du mulet, qui, tête basse, pas à pas, marcha dans le grouillement d'hommes, derrière les autres fourgons, les pièces d'artillerie, les cacolets, les voitures d'ambulances.

La grêle de bombes continuait à pleuvoir.

C'était la fin de cette journée néfaste, qui nous vaudrait la honte d'une capitulation ouvrant à l'ennemi le cœur de la France.

Le bombardement devenait une menace de destruction entière.

Autour de la ville, le cordon de feu qui pouvait déchaîner l'incendie d'un instant à l'autre.

Une armée de soixante-dix mille hommes allait être enserrée dans une de ces anciennes places de guerre, bien juste suffisantes pour abriter leurs habitants.

Jamais comparaison plus vraie que celle attribuée à la ville, dans les comptes rendus de cette bataille.

Sedan, c'était bien le fond de l'entonnoir, où l'armée française, à la merci des batteries allemandes installées autour, n'avait plus qu'à rester passive, en subissant le feu meurtrier.

Tenir quand même, — la faute une fois commise, dont chacun depuis s'est rejeté la responsabilité d'aboutir là avec le gros de nos forces, — eût été une folie criminelle.

Non seulement les rues se trouvaient envahies, mais les maisons, des caves aux greniers, étaient pleines de soldats harassés et mourants de faim.

La voiture de la cantinière arriva sur la principale place de la ville, la place Turenne.

La foule s'y trouvait plus compacte qu'ailleurs.

Il y avait, devant, des fourgons d'artillerie, dont les chevaux en se cabrant forçaient le passage.

Le sien suivait.

On tourna du côté de la sous-préfecture.

Bien qu'il n'y eût guère à manœuvrer, dans cette indescriptible cohue, Mme Cujas put atteindre à la faveur d'une éclaircie comme il s'en produisait

une de temps à autre, à l'improviste, l'angle de l'avenue et de la place, laissant les artilleurs continuer leur marche.

Si on n'était pas là plus qu'ailleurs, à l'abri des bombes, on y trouverait du moins un coin pour faire la soupe, la fameuse soupe avec le trognon de chou et le lard rance, qui n'aurait pas besoin de plus d'une demi-heure de cuisson.

Le petit Loriot y pensait à cette bienheureuse soupe, sentant de nouveaux appels de son estomac, et après la surexcitation de ces deux jours de bataille, ni plus ni moins que ces milliers d'hommes anéantis dans le découragement de la déroute, n'éprouvant plus que le désir de se le remplir.

Maman Cujas à côté de son véhicule, le mulet dételé à qui elle donna ce qui lui restait d'avoine, installait vite le petit fourneau portatif sur lequel elle posait la marmite d'ordonnance, emplie d'eau où nageait le reste du précieux légume, et le bout de lard cachés comme le biscuit sous sa banquette.

Il y eut rapidement un cordon d'affamés autour de la cuisinière, comme il y en avait partout où quelqu'un faisait la « popote ».

L'un apporta un quartier de bœuf qui renforcerait le bouillon, d'autres du pain bis, ceux-là avaient à boire.

Sous la mitraille qui tombait toujours on mangea voracement.

La petite Denise aussi était descendue de voiture.

A côté de son ami Loriot elle prenait sa part du repas.

La faim chez elle produisait également son effet.

Elle ne pensait qu'à la satisfaire.

Puis, comme c'était chose faite, tandis que le soir venait, et que la voix du canon se taisait sur les remparts, alors que les dernières bombes, — pour ce jour-là — avaient accompli l'œuvre de destruction, elle demanda au jeune garçon :

— Et papa, et maman ?

— Nous les retrouverons, n'aie pas peur.

— Où sont-ils ?

— Ils sont restés à Bazeilles.

— Je sais bien, mais maman m'avait dit qu'elle viendrait me retrouver chez Mme Jeantier... Pourquoi ne m'y mènes-tu pas, chez Mme Jeantier ?

— Elle est morte, Mme Jeantier.

— Ah ! pourquoi qu'elle est morte ?

— C'est un gros boulet qui l'a tuée...

L'enfant fit encore : « Ah ! » en penchant sa tête blonde.

Se rendait-elle compte que le pauvre tisseur qui avait promis de la mener sur sa brouette jusqu'à Sedan mourrait en route, atteint par ce que Jacques appelait un gros boulet.

Elle releva son front, où s'emmêlaient ses boucles pâles.

Et son cœur encore se gonfla.

— Alors, maman... elle ne me trouvera pas chez Mme Jeantier ?

— Ecoute, ma petite Denise, il faut être raisonnable, ta maman finira par te retrouver, je te le promets... C'est la guerre, vois-tu, on ne fait pas comme on veut.. Tu es avec moi, tu n'as pas peur avec moi ?

— Non, mais... je la veux, elle.

— Eh bien ! là, écoute, je ne peux pas te la donner !

Le jeune garçon redevenait enfant avec la logique de son âge.

Elle était ennuyeuse, cette mioche, à parler de sa mère.

Est-ce qu'il pleurait lui, après sa « m'man » Francine ?

Il en avait bien envie pourtant.

Pourvu que les Prussiens n'eussent pas brûlé à son tour la chaumière là-bas ?

Pourvu qu'ils ne lui eussent pas fait de mal, à elle ?

Ne l'avaient-ils point tuée ?

Si elle vivait, quel ne devait pas être son chagrin à la chère femme ?

Il la voyait errer dans les rues bordées de maisons en flammes, tel que l'était le bas du village, lorsque battant du tambour, — un homme à ce moment-là, — il s'en était allé une poignée de soldats derrière lui, vers la maison Bourgerie.

Elle s'arrêtait ici, là, à chaque barricade, près des morts et près des blessés.

Elle interrogeait elle criait partout :

— Jacques, où es-tu ? Jacques !

Ou plutôt, son appellation favorite :

— Loriot, mon petit Loriot !

Pauvre m'man Francine !

Jacques pensait :

— Demain, je pourrai peut-être aller jusqu'à Bazeilles, on aura fini de se battre.

Et, répondant à ce langage muet, ses lèvres murmuraient, sous l'impulsion de sa pensée tenace :

— Si on a pas eu la victoire, je me battrai encore... je suivrai les autres.

Et voilà que ses yeux fixés droit devant lui, sur la masse d'hommes et de chevaux, à chaque instant plus compacte, revinrent à la fillette assise par terre.

Denise ne disait plus rien.

Des sanglots s'étouffaient dans sa petite poitrine.

Elle avait des sursauts silencieux comme sous le coup de la terreur qui fait taire les enfants.

Mais ses larmes étaient amères, ses grosses larmes brillantes roulant sur ses joues rondes, frôlant sa bouche devenue toute pâle.

Et lui, le Parigot, élevé à la dure, malgré la tendresse de sa nourrice, en butte souvent au village à ces tracasseries d'enfants qui rendent méchant, lui, dont M. de Bonnemière disait : « Je ne sais pas d'où il sort, mais il a dans les veines du sang de héros », lui qui avait le cœur bon, sentit une fois de plus, bien plus vive que la première, une affection subite qui ne pourrait que croître, une pitié pour cette mignonne, qui n'avait guère que lui pour protecteur.

La cantinière, retrouvant deux ou trois hommes de son bataillon, ne s'occupait plus d'eux.

Elle s'informait, la brave maman Cujas, car elle avait son mari, vieux soldat rengagé, sous-off' au 22e.

Quelqu'un l'avait-il vu ?

N'avait-il pas reçu son compte ?

Elle posait ces questions avec une émotion que cachait sa brusquerie habituelle.

Le « soldat » ne voulait pas faire place à la femme.

Personne ne savait ce qu'était devenu le sergent.

Elle se refusait à croire qu'il fût mort.

— On se retrouvera... Dans ce méli-mélo, qu'est-ce qui pourrait bien se rencontrer ?

Pour chasser son inquiétude, maman Cujas retourna son attention vers les deux enfants.

Le garçon consolait la fille.

— Comment, toi tu geins encore ? Faut pas, faut faire comme une grande personne... tu vois bien qu'on est à la guerre !

— C'est ce que je lui dis, fit Loriot.

— Allons, même, pleure plus ! C'est moi qui suis ta mère pour le quart d'heure... en attendant qu'on te retrouve la vraie... Voyons, là, j'ai l'air méchant ?

Elle avait soulevé Denise, et l'installait sur son bras, comme elle eût fait d'un enfant de trois ans.

Et elle lui riait, largement, de la bonté plein ses yeux.

— Hein ! un bébé... Tu fais une belle grosse fille, tu sais... J'en ai eu une moi, de petite... j'aurais préféré un garçon... une cantinière ça ne devrait faire que des enfants de troupe... On croyait qu'on ne l'aimerait point... Et quand le bon Dieu nous l'a prise, on était comme des fous, le père

et moi... Allons, pleure plus... elle t'aime déjà, maman Cujas.

La cantinière reposa la petite à terre.

Celle-ci n'avait compris qu'une chose : c'est que maman Cujas n'était pas méchante.

Elle subissait la seule impression du gros baiser qu'elle lui donnait, et comme chez tous les enfants, cette caresse attirait sa confiance.

Denise Barrois ne pleurait plus.

— Maintenant, dis donc toi, moustique, faisait la cantinière en s'adressant à Jacques, tu n'avais guère que ton pantalon et ta chemise, quand je t'ai ramassé sur la route, tu n'as pas encore grand'chose, avec le bandage que je t'ai mis à l'épaule, et une vareuse de soldat qui est deux fois grande comme il te la faut... Si on trouvait une âme charitable qui veuille te donner une défroque ! il ne fait pas plus chaud que ça, avec cette sacrée pluie fine.

— Je n'ai pas froid jusqu'à présent.

— Mais ça viendra, pas besoin que tu attrapes une fluxion de poitrine ; des gosses comme toi, y n'en pousse pas sous les pavés... Dis donc, Landrin !

— Quoi ? fit un caporal, un de ceux qui s'étaient assis en rond autour de la marmite, et avaient eu leur part de soupe.

— Tu vois ce crapaud-là, ça s'est battu comme un vieux de la vieille... C'est un des nôtres maintenant... Je te le présente : le petit tambour de Bazeilles.

Puis, le caporal, ayant un sourire crispé en s'étendant par terre pour reposer :

— Comme je te le dis : il a tué des Prussiens, il a battu le rappel... Ils étaient tous enfermés dans une maison, et quand on a fait les autres prisonniers, lui a pris de la poudre d'escampette... On a tiré dessus... une éraflure à l'épaule... Maintenant c'est un vieux troupier.

— Bravo ! fit le soldat qui, la tête sur son sac, ferma les yeux.

A cet instant, un mouvement se produisit plus prononcé, sur l'avenue où avaient lieu des passages incessants d'officiers supérieurs.

C'était ainsi depuis le matin.

Dès huit heures, on ramenait sur un brancard le maréchal de Mac-Mahon qui, blessé à la cuisse, sur le plateau de la Moncelle, se trouvait forcé, au début de la journée, d'abandonner le commandement.

Peu après, dans la matinée, Napoléon III revenait du champ de bataille, où on le voyait s'exposer aux endroits périlleux ; après avoir traversé Sedan (des gens sur son passage ont constaté qu'il pleurait), il rentrait à la sous-préfecture en s'écriant qu'il était bien « malheureux, que la mort n'avait pas voulu de lui ».

Aucune illusion, dès le début, sur l'issue de la malheureuse armée, entraînée à sa suite dans une impasse sans issue.

C'était là qu'il recevait toutes les communications, de là que partaient des ordres qui ne devaient point changer la face des choses.

Tandis que le long de l'avenue, les arrivées et les départs de généraux, d'aides de camp avaient lieu, dans un croisement vertigineux, le bruit courait que le drapeau blanc venait d'être hissé sur la citadelle.

Cela devait être vrai car le bombardement cessa tout à coup.

Serait-ce la capitulation, demain ?

— Sacrebleu ! faisait la cantinière du 22e, on ne va pas se rendre comme ça... qu'on nous laisse filer, avant !

Et une buée lui couvrait les yeux, sans pourtant qu'une larme tombât :

— Mon pauvre Cujas ! si tu t'étais fait tuer pour ça, tu serais une fameuse bête !

Puis, voilà que, de but en blanc, la brave femme s'engouffra sous la grande porte d'une maison dans le rez-de-chaussée de laquelle elle remarquait deux dames, s'occupant avec zèle des soldats qui s'y réfugiaient.

Elle demanda sans barguigner, si on n'aurait pas de quoi habiller un gamin, qui venait de se battre à Bazeilles comme un homme, et qui ne possédait qu'une « culotte sur le dos ».

— Envoyez-le, ce pauvre petit, on trouvera bien quelque chose.

Et Loriot, une demi-heure après, avait aux pieds des chaussures et sur les épaules un paletot, le tout un peu grand, le fils de la maison étant plus âgé que lui de trois ans, mais plus confortable que ce qu'il avait jamais porté.

L'enfant trouvait par terre un képi de soldat qu'il posait sur sa nuque, la visière en l'air.

Ainsi équipé, son épaule effleurée par la balle du Bavarois qui tirait en le voyant s'enfuir de la maison Bourgerie, le gênant à peine, réconforté par la soupe de la cantinière, il ne pensait toujours qu'à se battre.

Se rendre ?

Être fait prisonnier ?

Jamais !

Car il se croyait à présent, très franchement, un soldat.

Il suivrait les autres.

Oui, il se battrait encore, oui, toujours, jusqu'à ce que les Prussiens fussent chassés de France.

Demain il retournerait à Bazeilles, son pauvre Bazeilles qu'il aimait comme on aime son pays d'origine, n'en connaissant point d'autre et ayant là ses seules affections, celle toute maternelle de sa nourrice, puis des camaraderies d'enfant.

— Pauvre m'man Francine !

Il répétait cela, dans un gros serrement de cœur.

Et sa colère contre eux devenait plus folle, quand cette pensée lui venait :

— S'ils lui avaient fait du mal, les Prussiens !

Le petit Loriot n'avait rien vu des massacres..

VIII

Le général Margueritte venait de tomber au Calvaire d'Illy.

Au moment où, bien que ses troupes formassent une division de cavalerie indépendante, il obtempérait aux ordres du général Ducrot, reconnaissant le terrain où il devait faire exécuter la charge, — restée légendaire, — consistant à se précipiter sur les bataillons allemands développés dans la plaine de Floing, une balle le frappait mortellement.

Dans la matinée, le général de Bonnemière, grièvement atteint, avait été transporté à Sedan.

Le plus ancien colonel de la division, le colonel Clicquot, avait été tué.

Il appartenait au plus ancien de ceux qui restaient, de commander l'attaque.

Et ce fut bien au colonel de Bauffremont, non au colonel de Galliffet, dont la promotion comme général était encore ignorée, et qui chargea du reste brillamment à la tête du 3e régiment de chasseurs d'Afrique, que le général Ducrot envoya, par un de ses officiers, l'ordre de faire marcher la division Margueritte, privée de son chef, et comprenant : le 1er régiment de hussards, le 6e de chasseurs, les 1er et 2e de chasseurs d'Afrique, et deux escadrons du 4e de la même arme.

Cette charge mémorable, demeurée dans l'histoire sous le nom de *charge de Sedan*, fut malheureusement inutile, comme tous les actes de vaillance accomplis durant cette journée, où chaque effort

devait se briser contre des masses supérieures, resserrant méthodiquement autour de la ville, leur cercle de fer et de feu.

Avant d'avoir pu atteindre les premiers rangs de l'infanterie qu'ils devaient sabrer, les escadrons français étaient détruits.

Les régiments ralliés autour du Calvaire d'Illy, on se rendit compte du nombre considérable d'officiers et de cavaliers manquant à l'appel.

Le 1er régiment de hussards, entre autres, ne comptait plus que cent cinquante hommes, officiers et soldats.

C'était le régiment de Patrice de Larivière et de Jean-Baptiste Barrois.

Là, comme à Reichshoffen, la valeur, l'audace, le dédain de la mort ne ramèneraient point sous notre drapeau la victoire.

L'immense sacrifice de vies humaines, demandé aux régiments de la division Margueritte, ne devait point, ne pouvait point sauver l'armée française.

Sa perte était consommée lorsqu'on fit appel à leur dévouement.

Et cette intrépidité fut telle que le roi de Prusse, en les suivant des yeux de la hauteur où il se trouvait, s'écriait au milieu des officiers qui formaient son escorte :

« Oh ! les braves gens ! les braves gens ! »

. . . . . .

. . . . . .

Par là aussi, le canon s'était tu.

Sur le Calvaire, au pied duquel était frappé, à l'instant où il s'apprêtait à conduire lui-même ses troupes à la mort, le brave général Margueritte, la nuit lentement descendait.

Là, comme du côté de Bazeilles et de Givonne, comme du côté de Floing et Fleigneux, les morts, la face contre les sillons ou tournée vers le ciel avaient arrosé la terre de leur sang.

Quelle lutte !

Alors que le jour déclinant apportait une accalmie sur le champ de carnage, était-ce au spectacle à peine entrevu dans le feu du combat que songeaient ces deux hommes, ces deux hussards, l'un un capitaine, l'autre un maréchal des logis, sortant d'un pli profond de terrain, de l'autre côté du Calvaire, et regardant...

Ils avaient vu le matin le chef mourant, frappé d'une balle à la gorge, entraîné, toujours en selle et à moitié évanoui, par deux de ses officiers, et qui, râlant, criait encore :

— En avant !

Comme tant d'autres ils passaient devant lui, sabre au clair, le saluant de leurs acclamations, espérant après la charge le retrouver vivant.

Et, sortis du pêle-mêle affreux d'hommes désarçonnés, traînés sanglants par leurs chevaux emballés, de bêtes qui, dans l'élan donné, une jambe cassée ou le flanc troué, par où pendaient leurs entrailles, continuaient la charge à cloche-pied, ils se demandaient, le capitaine Patrice de Larivière et le maréchal des logis Jean-Baptiste Barrois, comment, dans la grêle de balles et d'obus qui décimaient les régiments, ils étaient là, l'un à côté de l'autre, vivants.

A travers la mêlée, en sabrant avec furie, partis à côté l'un de l'autre, ils ne s'étaient point perdus de vue.

Au moment où le colonel de Bauffremont roulait à terre, son cheval tué sous lui, et en saisissait de suite un autre par la crinière, pour remonter en selle ; où le capitaine Albaret, blessé à la figure, n'en criait que plus fort : Chargez ! Chargez ! eux, le soldat et l'officier, accomplissaient, de leur côté, des prodiges.

Là où les régiments de tête s'étaient fait massacrer, se brisant contre la masse innombrable de Prussiens et de Saxons, qui semblaient sortir, le long de sa lisière sombre, de l'épaisse forêt des Ardennes, les suivants s'étaient livré passage à travers les ennemis qui les enveloppaient.

Patrice et Jean-Baptiste, appartenant à un régiment de tête, restés d'aplomb dans la mêlée, franchissaient avec les autres le cercle qui devait se refermer sur eux.

Le cheval du capitaine s'emballait.

Celui du maréchal des logis, blessé au flanc, s'abattait au bout de quelques minutes.

C'était tout près de Patrice de Larivière et de Jean-Baptiste Barrois que le « maréchal des logis Jacquart, dit l'historien Gaston Armelin, percé d'outre en outre par une balle en pleine poitrine, n'en continuait pas moins à commander, pendant deux cents mètres.

« A chaque bond du cheval arabe galopant, un flot de sang jaillissait en avant, un flot de sang jaillissait en arrière.

« Le devant et le dos du dolman bleu à tresses blanches, en recevaient de longues traînées brunes.

« A la fin, d'une voix rauque, indéfinissable, le blessé prononça par trois fois :

« — N... de D... ! je meurs ! N... de D... ! je meurs ! N... de D... ! je meurs !

« Et il s'écroula comme une masse. »

Les traits de ce genre, les héroïsmes que le souvenir a gardés et qui sont passés à l'histoire, ceux émanant de soldats obscurs comme de leurs officiers, que personne n'a recueillis, furent aussi nombreux les uns que les autres.

La trouée était faite, le cercle de fer et de feu rompu, mais ceux qui l'avaient faite étaient séparés des leurs.

Le 7e, le 11e, le 12e chasseurs, le 3e hussards, les 2e et 6e lanciers, enfin des batteries du 11e, du 12e, du 20e d'artillerie, se jetèrent dans la forêt.

Des groupes divers, à la faveur de ce mouvement, devaient passer également.

Parmi ceux-là, le 3e zouaves sauva, avec quelques centaines d'hommes, son drapeau de la capitulation.

Le capitaine de Larivière et le maréchal des logis Barrois se trouvaient sinon seuls, du moins isolés, sur la lisière noire de laquelle s'étaient détachées tout à l'heure les masses allemandes.

Le cheval du capitaine, emballé dans la furie de la charge, venait se briser la tête contre un chêne énorme, son cavalier ayant à temps sauté dans le fossé herbeux.

Celui du maréchal des logis, épuisé par sa blessure, gisait à cent mètres de là.

Et les deux soldats regardaient toujours.

La pluie tombant depuis le matin, avait cessé.

Au loin, sur le plateau d'Illy, le couchant rouge s'épandait pour s'assombrir, se fondre bientôt dans une teinte grise uniforme.

Ici, là, on se battait encore.

Pourtant le canon ,la fusillade, s'apaisaient.

Dans la forêt des galops sourds.

Le sol tremblait.

Et l'ennemi se développait sans cesse, avançant de plus en plus sur Sedan en lignes compactes, dans la nuit qui venait.

— Sains et saufs, mon capitaine ? dit tout à coup Barrois, qui se tâtait, pendant que l'officier, le rejoignant le premier, épongeait son front en sueur.

— Sains et saufs ! répéta celui-ci, c'est un miracle !

— On peut le dire ; pourtant nous ne sommes pas les seuls ; nous aurions dû rester avec le gros de la troupe.

— Sans ma bête qui s'est emballée, je ne l'aurais pas quittée.

— C'est ce qui fait que j'ai poussé la mienne de votre côté... Le pauvre animal, son compte est bon.

— Ce n'est pas le seul, ni toi, ni moi, que nous

avons eu tué sous nous, ou à peu près... Maintenant qu'est-ce que nous allons faire ?

— Vous n'avez vraiment pas été touché, mon capitaine ?

— Non.

— Vous êtes... si pâle !

— Et toi, tu ressembles à un mort.

Barrois prenait son sabre, à terre près du cheval gisant sur le flanc.

La lame faussée, tordue, était plaquée de taches foncées.

— On a tapé dur !

— Oui... le mien m'a échappé, quand j'ai roulé à terre... Ce n'est pas la première charge, depuis le début de la campagne, que nous exécutons... On se sent en ces moments-là des forces surhumaines... Nous avons fait ce que nous avons pu... La bataille eût été perdue, eussions-nous fait davantage ?

— C'était sûr, à l'avance... Ah ! je vais dire comme ce pauvre Jacquart, l'avez-vous entendu, mon capitaine, quand le sang lui pissait par la poitrine et par le dos... « Trois fois, ce n'est pas trop... N... de D... ! N... de D... ! N... de D... ! »

Des larmes de rage coulaient des yeux du fiancé de Fernande Courtet.

Patrice de Larivière serrait les poings, des éclairs jaillissaient de ses prunelles.

De sa bouche crispée s'échappèrent aussi, coup sur coup, des imprécations.

Encore le désastre...

Toujours, et quoi qu'on fît...

— Ce n'est pas le tout, fit Barrois, on ne peut pas rester ici... Qu'est-ce qu'on devient ?

— Par là, dit l'officier, tendant le bras vers Sedan, c'est nous livrer... prisonniers en Allemagne...

Il s'adossa à un arbre.

— Mais... mon capitaine, voyons, vous êtes touché ?

— Non, te dis-je !

— Alors, votre bandage est dérangé... à la poitrine... les deux balles ?

— Il est resté tel qu'on l'a posé... la brûlure que j'ai là, je ne la sens même point... une fatigue... tout d'un coup... je n'en puis plus...

— C'est qu'on a été secoué... Pourtant si c'était à recommencer.

Le capitaine se redressa.

Haletant, hâve, épuisé, il fit un énergique effort, moral et physique.

— Il ne s'agit pas de rester là... Nous enfoncer dans les bois, c'est peut-être nous égarer... Nous voilà sans chevaux, sans rien... Est-ce que tu veux te rendre, toi ?

— Oh ! non, par exemple ! ce ne serait pas la peine d'avoir fait ce qu'on a fait.

— Tourner vers Sedan, c'est tomber aux mains de l'ennemi... Voici là-bas un village... Si nous trouvons des paysans qui veulent nous cacher, momentanément, nous regagnerons ensuite, par une voie ou par une autre, un corps d'armée quelconque... un dépôt.

— Allons-y, mon capitaine !

— Mais c'est toi qui es blessé ! s'écria l'officier.

— Moi !

— Regarde ta main... ta main gauche.

Jean-Baptiste obéit.

La paume était pleine de sang.

— Je ne sais pas d'où ça vient, fit-il, je n'ai rien senti... une balle peut-être qui m'a éraflé... on dirait qu'il y a un morceau d'enlevé... Bah ! ça se cicatrise tout seul... ce n'est pas la première égratignure... J'espère que ça ne sera pas la dernière...

Il s'assit sur l'herbe, serra son mouchoir autour de sa main.

— Là, filons, le long du bois.

Mais avant de se mettre à raser la forêt, les deux soldats regardèrent encore.

Patrice de Larivière murmura :

— Que se passe-t-il par là ?... C'est la déroute sur Sedan... Le dernier atout est perdu !

— C'est pour ça, mon capitaine, tirons-nous des pieds !... Que nous soyons bons encore à quelque chose... Allons !

Barrois partant le premier, s'arrêta net.

Une angoisse qui, dans le feu des derniers combats, ne l'avait point saisi, l'étreignait si puissante, que les mots passèrent avec peine dans son gosier.

— Et à Bazeilles ! Qu'est-ce qu'ils font à Bazeilles ?

Il ajouta :

— Est-ce que notre pauvre général, à cette heure, n'est pas dans l'autre monde, Barrois.

— Le général de Bonnemière a eu le bras fracassé... on en revient... Mais je ne crois pas que le général Margueritte en revienne, lui, avec sa balle dans la gorge.

— Il est mort, certainement, à cette heure.

— Alors, mon capitaine, c'est par là que nous nous défilons ?

Le maréchal des logis montrait le village de Fleigneux, dont le clocher perçait la brume du soir.

— Essayons... Je te le répète, en ce moment, du côté de Sedan, c'est la reddition... Prisonniers de guerre !

— On s'en passera !

Barrois eut un coup d'œil pour son cheval, essayant encore de soulever sa tête qui retombait.

— Pauvre bête ! ça sera bientôt fini aussi pour toi... te voilà à bout de sang.

Cent mètres plus loin, la monture de l'officier, roulée dans le fossé, ne bougeait plus.

Partout, maintenant, le grand silence.

Plus même de coups de feu isolés.

C'était le soir.

Les deux hussards atteignirent une ferme en pleins champs, d'où les domestiques paraissaient avoir fui.

Seuls les maîtres, des gens d'un certain âge, étaient là.

Il arriverait ce qu'il arriverait.

Ils n'avaient pas voulu abandonner leur bien.

Les paysans avaient un fils à l'armée de la Loire.

Ils accueillirent le capitaine et le maréchal des logis, en mettant à leur disposition ce qu'ils possédaient comme nourriture.

— Seulement, vous coucherez dans le foin ; si les Prussiens entraient, qu'ils ne mettent pas le feu à la maison, parce que nous vous avons abrités.

— N'ayez pas peur, mes braves gens, nous ne vous attirerons pas de désagrément... Il y va du reste de notre sécurité.

Capitaine et maréchal des logis montèrent en effet dans le grenier à fourrage.

Il fallait à tout prix reposer.

Des forces étaient nécessaires pour le lendemain.

L'aube trouva Jean-Baptiste debout, ayant dormi à poings fermés.

Son capitaine n'avait point fermé l'œil, en proie à une fièvre ardente.

Cette fièvre était due plutôt à un état général d'excitation, qu'à l'inflammation qui restait légère, causée par les ecchymoses que produisaient, en s'amortissant, les deux balles l'atteignant à la poitrine, la veille du combat de Bazeilles.

Comme il se mettait quand même sur ses jambes, il eut un vertige.

— Mon pauvre Barrois, voilà que tout danse autour de moi... Est-ce que je vais tourner de l'œil comme une femmelette ? Ah ! non, par exemple !

— Mon capitaine, vous auriez besoin d'un bon lit, vous n'avez pas fermé l'œil, sur ces bottes de fourrage... C'est bon pour moi qui suis habitué à la dure.

— Et tu crois que je ne le suis pas aussi ?... Nous

n'avons pas dormi côte à côte sur la terre nue, depuis le commencement de la campagne ?

— C'est vrai, ça nous est arrivé... C'est égal, il vous faut un lit... Douze heures de sommeil, vous êtes votre homme comme avant... En attendant, remettez-vous dans le foin... Vous y serez encore mieux que debout.

L'officier céda au conseil, sentant qu'il n'avait pas d'autre parti à prendre.

— Attention, dit-il ; si quelque détachement allemand rôde par ici, tu es pincé.

— Les bonnes gens d'en bas vont bien me prêter une défroque... Je ne mets pas le nez dehors en uniforme...

— A la bonne heure.

Le hussard descendit l'échelle par laquelle, la veille au soir, tous deux avaient grimpé au grenier.

A mi-chemin il entendit la voix de son capitaine.

— Monte-moi une cruche d'eau, j'ai une soif terrible.

— Oui, mon capitaine.

Dix minutes plus tard, le maréchal des logis regravissait les échelons jusqu'au grenier.

— Mon capitaine, descendez, les bonnes gens vont vous donner leur lit ; il n'y a pas d'Allemands dans le voisinage, on ne pense pas qu'ils reviennent en arrière.

Patrice de Larivière se glissa par la lucarne.

Echelon par échelon, le brave garçon descendait derrière lui, prêt à le soutenir, si son pied manquait.

A peine dans le lit en alcôve, au fond de la chambre, attenant à la vaste cuisine, l'officier divaguait.

Et, en l'entendant commander le feu, ou crier : en avant ! son fidèle compagnon avait comme une buée sur les yeux.

Entre ses dents il mâchonnait tout un répertoire de jurons.

Ça serait raide que son capitaine, après avoir échappé avec lui cinquante fois à la mort, s'en vienne échouer, sinon pour y périr, du moins pour y faire une maladie, dans une ferme isolée, où pouvaient en somme pénétrer d'un moment à l'autre les Prussiens.

La fermière avait donné à Jean-Baptiste un pantalon, une blouse, un vieux chapeau de paille.

Il avait bien l'air de ce qu'il était, un paysan, que personne n'eût supposé, avec sa figure placide, aussi terrible dans la bataille.

Le hussard, en poussant une reconnaissance par la campagne, en s'avançant jusqu'au champ où avait eu lieu la mémorable charge dont il faisait partie, se rendait facilement compte qu'à moins d'un très grand circuit au cours duquel il tomberait peut-être aux mains des Allemands, il lui serait à peu près impossible d'arriver jusqu'à Bazeilles.

Sa main blessée, qu'il devait tenir bandée, sous peine de complications gênantes, le trahirait.

Puis il fallait qu'il vît comment cela tournerait pour son capitaine.

D'abord il se mit à la recherche d'un médecin.

Les gens de Fleigneux, le village voisin, devinaient bien en lui quelque soldat ne voulant à aucun prix se rendre.

Il en était plus d'un, qui comme lui, ici ou aux alentours, venait demander une hospitalité passagère.

Personne ne les repoussait.

On devait, au contraire, les aider de toutes ses forces dans leur projet.

Car, s'il y eut pendant l'invasion de 70-71 certaines campagnes où les habitants mettaient leur patriotisme à aller, par peur, au-devant des exigences de l'ennemi, cachant leurs vivres quand nos soldats passaient, ce ne fut pas dans l'Est, et moins encore dans les Ardennes.

Les paysans firent, là, absolument tout leur devoir, souvent beaucoup plus.

Et les braves, échappés, en prenant sous la surveillance des gardiens, la route d'Allemagne, ou parvenus aussitôt après la bataille à se cacher aussi bien dans Sedan que dans la campagne, chez des particuliers, ont gardé le meilleur souvenir de l'hospitalité donnée, voire des relations d'amitié avec ceux qui les ont aidés à continuer la lutte.

Il y eut même... après la guerre, des mariages.

Par-ci par-là, les beaux yeux d'une robuste fille, amène au pauvre soldat traqué, mettaient au cœur de celui-ci, un germe d'amour couvant dans le feu d'autres batailles, et qui, la paix signée, le pauvre soldat rentré dans ses foyers, s'y développait, éclatait, portait ses fruits.

Barrois ne devait pas se laisser aller à remarquer même une paire de beaux yeux.

Ceux de Fernande le suivaient, il n'était sensible qu'au regard lointain de sa fiancée.

Puis, ne courait-elle pas, sa fiancée et tous les siens, des dangers qui absorbaient sa vitalité morale ?

Le médecin du pays était absent depuis la veille.

On le disait à Sedan, où il mettait ses services à la disposition des blessés dans les ambulances.

Vers le soir, le capitaine de Larivière s'endormit d'un sommeil calme.

La fièvre était tombée.

— Demain, se dit Barrois, je pousserai une pointe vers Bazeilles... puis, il faut que je sache ce qui se passe à Sedan.

Ce qui se passait à Sedan ?..

Le petit Loriot se souviendrait toujours de ce qui s'y était passé...

IX

Toute la soirée du 1er septembre, pour la cantinière du 22e, s'était écoulée à errer à travers la ville.

La digne femme n'osait point se dire qu'elle cherchait le sergent Cujas, son mari.

Elle commençait à craindre qu'il fût mort.

A l'avance, elle s'efforçait de se raidir contre le chagrin que lui donnerait la confirmation d'un pareil doute.

Quand on est cantinier, quand on est cantinière, on peut toujours craindre de perdre son conjoint à la guerre.

Quoique n'allant pas au feu, elle s'était trouvée dans maintes positions si périlleuses, qu'elle avait bien cru y laisser sa peau.

Cujas à deux reprises, la pensait morte.

Il en eût pris son parti, le pauvre homme.

Il faudrait bien qu'elle prenne le sien.

Tout en philosophant de la sorte, Mme Cujas se sentait mal à l'aise.

Un picotement la cuisait aux paupières, son cœur avait dans sa poitrine des bonds absolument désordonnés.

Non, elle ne le supporterait pas si philosophiquement qu'elle essayait de se le faire croire, ce chagrin-là.

Puis, elle était reprise par une impression plus générale, de trouble, de surexcitation, de malaise.

Et c'était avec des poussées de rage, avec des étreintes poignantes à l'âme, qu'en demandant, lorsqu'elle croyait recueillir ici ou là des renseignements, si l'on n'avait pas vu son mari, elle assistait au désarroi de cette armée, rentrant à la débandade, dans la ville investie.

Loriot, à son tour, s'en était allé, à travers le désordre des rues, se glissant avec peine, si mince et si adroit qu'il fût, entre les chevaux, les hommes, les canons, les fourgons, vides ou remplis de blessés, les mulets chargés de cacolets qui vacillaient sous leur fardeau humain, mort ou vivant.

L'enfant connaissait Sedan comme sa poche.

La ville n'était pas grande, et dès son plus jeune âge, il y venait souvent, avec sa nourrice.

Il ne cherchait personne du reste, personne là plus qu'autre part ne s'intéressant à lui.

Et tout à coup, au détour d'une petite rue qui s'appelait la rue Maqua, en passant contre l'étroite devanture mal éclairée d'un boutiquier, Loriot entendit une voix connue :

— Moutchachou ! (petit garçon), Moutchachou ! moi, me trompe-t-y ? Toi est-y, le petit tambour de Bazeilles ?

C'était décidément son nom désormais : le petit tambour de Bazeilles.

Jacques eut une exclamation de plaisir.

Ahmour, le brave Ahmour, agitant sa chéchia traversée de balles, qu'il avait toujours ramassée, sauvée comme lui des postes les plus dangereux, faisait de grands signaux, par-dessus une rangée de chevaux, barrant la rue.

Jacques y répondit, brandissant aussi le bras, et criant :

— Ahmour !

— Attends, pitit !

Le turco passa, forçant les bêtes à se déranger, de la croupe ou du col.

— Et pis tambour, toi ici, toi pas attrapé ton compte ?... les moukalas des Prussiens, pas touché ?

— Si... là, à l'épaule.

— Pour rire alors, pisque toi ici, moutchachou... Moi rien attrapé... crever le ventre à cochons d'Allemands... creverai encore... Nous pas se rendre, pas, moutchachou ?

— On dit que si !

— Qui est-ce qui dit si... drapeau blanc sur la citadelle... pas vrai, macache ! pas vrai !

Il s'adressait à tous ceux qui là autour d'eux étaient attentifs, ou indifférents.

Ils ne savaient point.

Les uns l'avaient, comme Loriot, entendu dire.

Les autres n'y croyaient pas.

— Non ! fit un artilleur, ce n'est pas possible, qu'on nous ai fait pincer ici, avec armes et bagages.

— Alors, pas drapeau blanc sur la citadelle ?

— Non !

— Bono besef !... Chouïa ! Chouïa !

Ahmour se retourna vers Jacques.

— Moi pas manger ! crever la faim !... et toi, pitit ?

— Moi si.

— Toi trouver popote ?... Moi rien pu chaparder... pas morceau de pain... Moi dévorerais trois Prussiens, macache ! Ahmour méchant, quand li a faim !

Il roulait ses yeux aux prunelles de charbon, dans leur globe blanc.

Il montrait ses dents éblouissantes, fines comme des dents de chacal.

On eût cru que, faute de Prussiens, il allait dévorer ceux qui étaient là.

— Viens avec moi, fit Loriot, qui malgré sa taille imposante et ses airs terribles ne voyait dans Ahmour, par une intuition toute d'instinct, qu'un enfant comme lui sous le rapport du raisonnement, s'il était un lion au combat.

— Où, pitit ?

— Près de la cantinière qui m'a ramassé sur la route, et emporté dans sa voiture... La soupe est mangée, mais elle trouvera quelque chose...Elle m'a bien déniché mes habits que tu vois...

— Bono besef ! Allons, moutchachou !

— Suis-moi.

Il le suivit, ne le perdant point de vue, dans la cohue où le calme du reste commençait à se faire.

Le mouvement de retraite, rabattant sur Sedan l'armée qui n'avait pu, à part quelques exceptions isolées, forcer les lignes allemandes, diminuait d'intensité.

C'était le campement pour la nuit, les chevaux parqués par groupes, les hommes qui ne trouvaient point de place dans les maisons remplies du haut en bas, couchés sur le pavé, dans les fourgons, partout, tandis que d'autres devaient veiller.

Les feux se rallumaient, auprès des voitures des cantinières, au bout d'une rue, à l'angle d'une place.

Dans les grandes marmites d'ordonnance, la soupe bouillait, peut-être moins corsée encore que celle servie par maman Cujas, à son cercle d'affamés, et plus rapidement engloutie.

Ahmour s'arrêtait pour humer la vapeur sortant de la casserole de fer battu, et se taper sur le ventre.

La mimique semblait rester incomprise.

A deux ou trois reprises, voulant se glisser à proximité d'un des bienheureux fourneaux, il s'était vu expulser avec ces paroles qui, malgré la voracité d'un appétit n'ayant pas trouvé à se satisfaire depuis vingt-quatre heures, et malgré le dicton toujours vrai : *Ventre affamé n'a pas d'oreilles*, le délogeaient de l'endroit où il eût voulu se faire une place :

— Dis donc, toi l'Arbi, aboule ta part, ou décanille... Y en a que pour ceux qu'ont déniché quelque chose.

Et l'Arbi se retirait, jurant ou riant jaune, retrouvant avec la même satisfaction le « moutchachou » qui patiemment, à une distance plus ou moins courte, l'attendait.

— Je te dis de me suivre, faisait l'enfant invariablement avec une confiance que son camarade, qui eût préféré tenir que de voir venir, n'avait point, elle te trouvera quelque chose, la cantinière du 22e !

— Si li n'a rien, la cantinière, li pourra pas plus que moi... faut chercher pour li porter.

Ses instincts de rapine, quand il avait faim, devenaient féroces.

En tant que fils du désert, accoutumé à vivre de peu, Ahmour était peut-être une exception.

Il pouvait manger n'importe quoi, mais il supportait l'abstinence moins patiemment que la généralité de ses compagnons d'armes.

Le tirailleur « cherchait » donc, tout simplement, quelque chose à voler.

Cela n'était pas facile.

Derrière les vitrines, à cette heure du soir, les étalages des marchands de victuailles étaient vides.

Pas un morceau de pain sur les comptoirs des boulangers.

Il se retrouva derrière les talons de Loriot.

Il arrêta brusquement l'enfant, en lui posant la main sur l'épaule.

— Aïe ! fit celui-ci, tu me fais mal !

L'autre n'entendit point.

— Attends ici... Ahmour revient.

— Où vas-tu ?

L'Arabe avait disparu, parmi le grouillement humain d'une cour au fond de laquelle il y avait des écuries.

— Qu'est-ce qu'il va chercher là-dedans ? se demanda Loriot.

On se trouvait devant la maison d'un loueur de voitures, ayant la concession des omnibus de la gare.

Son flair guidait encore le turco.

Ahmour s'était dit, dans la sagacité que doublait sa faim canine :

« Où il y a des écuries, il y a des poules. »

Et ce fut tout au fond, tout au fond d'une écurie, qu'il se faufila.

Dans la rue, à l'angle de la porte, son jeune compagnon s'accroupit appuyant sa tête au mur.

Il sentait de grands coups, dans sa pauvre petite tête énergique, le nourrisson de la mère Francine.

L'étreinte sur son épaule touchée par la balle

allemande, de la grande main de ce diable d'homme bronzé qui le traitait sur un pied d'égalité, suscitait chez lui, en lui causant un élancement aigu, une sorte de poussée de fièvre, qui faisait monter violemment son sang au cerveau.

Et, attendant, — d'une attente assez longue, lui paraissant encore plus longue qu'elle n'était, — le turco, le jeune garçon songeait à l'instant, où ayant repris sa place avec Denise Barrois, au fond de la carriole de maman Cujas, il pourrait s'endormir auprès de son tambour, le tambour du pauvre soldat couché, lui, dans le lit aux rideaux jaunes de sa maman Francine.

Il chercha même sur sa poitrine, le petit sac de cuir attaché à une cordelette en cuir également que le pauvre tambour, se sentant perdu sans doute, lui passait au cou, en lui recommandant, s'il allait à Paris un jour, de chercher sa mère.

Le petit sac était là...

Il contenait deux portraits, quelques lettres...

Il contenait même dix francs...

Une fortune pour le Parigot.

Avec ces dix francs, ne pourrait-il pas se procurer à manger, apaiser la faim de ce malheureux. Ahmour ?

Mais puisqu'il n'y avait rien nulle part !

Il voyait à la fin de l'après-midi des officiers monnayer de l'or, pour se procurer quelque chose.

Et, en échange de leur or, on ne trouvait point de vivres à leur donner.

Loriot ferma sur ses yeux ses paupières pesantes et douloureuses.

Dans l'écurie, au milieu des chevaux, Ahmour cherchait un butin qu'il ne trouvait point.

La volaille avait-elle déjà disparu, plumée, mangée aussi vite que le lapin, deux soirs plus tôt, était dépiauté, présenté à la flamme de l'âtre, dans la chaumière de la veuve, à Bazeilles ?

Il longeait une mangeoire, se glissant sous le ventre des chevaux qui y cherchaient le supplément absent à une pitance insuffisante, quand il entendit des : coui, coui, tout près de son oreille.

Quelque chose lui glissa dans les jambes.

Il se baissa, se jeta sous la mangeoire, effarouchant tout une gent emplumée, blottie là, comme en une crainte de danger imminent.

Les deux mains d'Ahmour s'abattirent, serrèrent, étouffèrent...

Il avait dans chacune un poulet.

Et le turco, immobile sous son auge, risquant le recevoir des coups de sabots qui l'eussent assommé, garda plusieurs minutes, tandis que les corps se convulsaient, ses doigts en étaux, autour du cou des volatiles.

Les soubresauts cessèrent.

Prudent, Ahmour enfonça un poulet dans la poche de droite, l'autre dans la poche de gauche, de son large pantalon, cachant avec chaque main, ce qui pouvait en dépasser, et sortit doucement, frôlant les bêtes, frôlant les gens, sans que personne parût se douter de son larcin.

A la porte, il retrouva son compagnon.

— Hop là ! Moudchachou, bono beseff ! on va régaler li, la cantinière du 22e.

— Vous avez acheté à manger ?

Il rit de son grand rire, montrant ses trente-deux dents.

— Oui, pas cher... brave homme, le marchand... Bono beseff ! En avant !

Il leur fallut dix bonnes minutes, pour arriver à la place de la Sous-Préfecture.

Mme Cujas n'avait pas encore regagné son fourgon.

Avant de partir pour sa tournée en ville, la cantinière réinstallait Denise au fond de la voiture.

Mais l'enfant, qui dans la journée, fatiguée des péripéties auxquelles, d'abord silencieuse, elle assistait depuis la veille au matin, c'est-à-dire depuis l'heure où, à la main de la servante qui l'abandonnait peu après, elle quittait sa mère qu'elle voyait se jeter dans leur maison en flammes, s'était endormie à plusieurs reprises, — ne retrouvant pas encore le sommeil, se remettant à pleurer si fort, qu'un artilleur, montant sur le marchepied de la voiture, l'en avait descendue, et pour la consoler, l'avait assise sur son cheval.

C'avait été effectivement une diversion.

Parmi ces hommes harassés, démoralisés, il y en eut qui s'occupèrent de cette gamine, lui donnant, l'un des vieilles cartouches vidées, un autre lui passant en sautoir sa giberne, un troisième mettant un képi sur ses cheveux bouclés d'un blond de chanvre.

Denise souriait.

Pourtant, elle répétait :

— Maman... je veux maman.

Et le soldat qui la tirait du fourgon noir, se figurant que sa mère, c'était la cantinière du 22e :

— Elle va revenir tout de suite, ta maman, mauviette. Voyons, t'es pas mal avec nous ?

Ce fut Loriot, qui le premier reparut accompagné du turco.

Denise toujours sur le cheval de l'artilleur, se fit descendre, prit par la main le jeune garçon, se serra contre lui, et ne réclama plus personne.

— Tiens, fit bientôt celui-ci, voilà maman Cujas

— Maman Cujas, répéta la petite fille.

La cantinière était sombre.

— Je suis sûre que mon homme est mort !

On la détourna de cette idée.

Peut-être avait-il été fait prisonnier.

Qui sait s'il n'était pas à Sedan.

Au milieu d'une pareille fourmilière, qui donc voulait-elle retrouver ?

Elle eut pour les deux enfants une caresse, tapotant les joues pâles de Loriot, prenant encore la fillette dans ses bras, et l'embrassant à pleines lèvres, comme si cette effusion la soulageait.

Deux larmes tombèrent dans les cheveux de Denise, des larmes que personne ne vit.

Et elle grimpa auprès des petits, se pelotonnant pour dormir, avec l'espoir que le lendemain, elle retrouverait son mari.

Elle avait dit au turco :

— Ranime le feu, mon garçon, et fais ton fricheti toi-même ; moi, je suis moulue... Demain il faudra encore ouvrir l'œil, et le bon.

Malgré son souci, ce fut elle qui, dans le fourgon immobile, le mulet couché derrière, s'endormit la première.

Comme elle disait, elle était moulue.

Le sommeil chassait l'inquiétude.

Près d'elle, Denise, ne pleurant plus, mais pensant... ce que peut penser une enfant de sept ans, qui en quarante-huit heures a vu assez de choses terribles pour brouiller les idées d'une grande personne.

C'était, en son petit cerveau, un chaos, d'où sortait, lointain presque déjà, le souvenir cher de sa mère, de son père, de son grand frère parti à la guerre.

Pourquoi avait-elle vu toutes ces choses ?

Pourquoi était-elle ici avec Loriot, le Parigot, le gamin à la mère Francine, et puis cette femme qu'on appelait maman Cujas ?...

Elle avait dans une main une vieille cartouche, qu'elle serrait très fort.

Le soldat qui la mettait sur son cheval lui avait-il laissé sa giberne ?

Elle n'entendait plus les gros coups sourds, qui étaient des coups de canon.

Demain, reverrait-elle sa vraie maman ?

Et la petite Denise, ses paupières closes, ne pensa plus.

Elle dormait du sommeil léger, du sommeil d'ange sur lequel veillait sa mère, la nuit précédant la première journée de bataille, quand le père essayait avec la garde nationale, d'enlever aux

Prussiens, sur la ligne du chemin de fer, le wagon de poudre avec lequel on pensait faire sauter le viaduc.

Le viaduc n'avait point sauté.

Le père avait été fusillé contre le mur de l'église en flammes.

La mère, à cette heure accroupie dans le bac du passeur Jules Andouzi, attendait que la justice de Dieu fît passer, à la portée de son fusil, le Bavarois qui commandait l'exécutionn.

Jacques Loriot fut le dernier à s'endormir.

Depuis longtemps Ahmour, qui avec deux ou trois favorisés, mourant de faim comme lui, avait dévoré à peine plumé, et à moitié cuit, un des volatiles, — prévoyant, il gardait l'autre pour le lendemain, — plongé dans la marmite qui cuisait tout à l'heure la soupe, était entré dans les bras du repos, rêvant peut-être à la fois de carnage et de houris, que le petit tambour de Bazeilles, les tempes battues par la fièvre, la gorge sèche, voyait défiler devant lui tous les incidents de ces deux journées.

Sur ses lèvres, pas d'autre murmure que celui-ci :

— Je me battrai encore... je me battrai encore... il faut chasser les Prussiens.

Puis, cette surexcitation s'apaisa.

Les enfants surmontent le mal plus vite souvent que les hommes.

Et son sommeil à lui fut très calme, avec une vision douce de sa m'man Francine, quand tout petit, pendu à sa main, il descendait avec elle la grande rue du village.

X

Le matin du 2 septembre, au jour, Napoléon III, un silence de mort se faisant sur son passage, sans qu'une parole insultante s'élevât pourtant, — on ignorait encore quelle serait la capitulation, — quittait la sous-préfecture pour se rendre vers le village de Donchery, où il espérait rencontrer le roi de Prusse, et obtenir une reddition honorable.

Terrassé à tout instant, pendant les étapes de cette débâcle, par le mal terrible qui l'emporterait peu d'années après, en proie à une détresse morale qui allait devenir du désespoir, le chef incapable et faible de cette armée déjà prisonnière, s'en allait dans une calèche de louage, ne pouvant même plus supporter le trot du cheval, vers l'humble maison du tisserand, où, durant des heures, le prince de Bismarck le retiendrait, l'amuserait, ne voulant pas qu'il rencontrât le roi, encore à Vendresse, avant que la capitulation fût signée.

Oui, c'était là qu'il échouerait, première étape du départ, exilé encore en France, à peine à quelques kilomètres de cette ville, où quatre-vingt mille hommes étaient réduits à l'impuissance.

Une pièce blanchie à la chaux, carrelée, avec deux chaises et une table de bois blanc, une petite fenêtre aux étroites vitres, à travers lesquelles il regarderait la route morne, et la Meuse riante entre ses rives fertiles.

Plus tard il entrerait au château de Bellevue, ce joli castel dominant la vallée, où il coucherait, où il pleurerait des larmes terribles, rouges comme le sang versé par ses soldats arrosant la terre généreuse.

Et ce serait la fuite...

La fuite afin d'éviter la colère des vaincus, sur un pont de bateaux jeté par les Allemands, les détours, les chemins de traverse... pour aboutir à la rencontre qu'il voulait éviter, celle d'un troupeau de prisonniers couverts de poussière, de sang, affamés, au milieu desquels, il faudrait bien passer.

Les grondements montèrent.

Ce furent des cris de rage, des malédictions.

Il vit des yeux hagards dans des faces blêmes, des rictus menaçants.

Des poings se tendirent vers lui.

Il passa, emporté au galop des chevaux, effondré sur les coussins.

Puis, les champs de bataille traversés...

Une lieue dans des ornières, où les roues s'embourbaient, parmi des canons, des armes, des débris informes, avec des morts partout, le suivant de leurs prunelles vitreuses, la bouche ouverte, comme pour maudire à leur tour.

Et la vaste campagne, plate, les bois et les bois...

La frontière, la Belgique.

Napoléon III ne devait plus rentrer en France.

Jacques Loriot le voyait, l'empereur, comme on le nommait encore, quitter à l'aube cet hôtel de la sous-préfecture où quelques jours auparavant séjournait le prince Impérial, à qui les habitants faisaient des ovations.

En descendant du fourgon, maman Cujas, contre qui il reposait, l'éveillait.

Il passait sa tête au dehors.

Et il le regardait monter en voiture, le visage pâle et navré, le souverain bientôt déchu, que l'on appellerait demain :

L'Homme de Sedan.

Puis l'enfant se rencoignant dans le fourgon, se rendormait jusqu'à neuf heures.

Quand il sortit de nouveau le buste par-dessus la banquette, il n'avait plus mal à la tête.

Son épaule était presque insensible.

Denise aussi, était éveillée.

On descendit.

On recommençait à faire la popote autour des voitures.

Des rations de viande étaient distribuées.

Le bétail parqué dans un coin de la vaste prairie, sur laquelle un pont reliant le faubourg de Torcy à Sedan est jeté, avait été mis à contribution.

En attendant que l'on connût son sort, on avait de quoi manger.

Ahmour plongeait dans la marmite, avec un quartier de bœuf apporté par un camarade, le second des poulets chapardés la veille, presque sous les pieds des chevaux, dans l'écurie du loueur de voitures.

Mme Cujas avait pu se procurer du café.

Le vin ne manquait pas.

On allait toujours faire un repas copieux.

Après...

On verrait bien.

Le turco fit asseoir les petits de chaque côté de lui.

A dix heures, chacun attaquait sa ration.

Et chacun mangeait gloutonnement.

La brave cantinière se garnissait l'estomac, comme les autres, en femme chez qui l'appétit ne perd jamais ses droits.

Elle ne desserrait point les lèvres.

L'idée de son mari la hantait.

S'il eût été comme elle à Sedan, il n'eût pas eu de peine à la retrouver.

Le sergent Cujas n'était pas à Sedan.

Elle recommencerait ses recherches tout à l'heure, par acquit de conscience.

Elle n'espérait point.

Et pendant qu'elle partait de nouveau à travers la ville, où la cohue restait la même, Jacques Loriot, Denise Barrois par la main, gagnait le faubourg par lequel, dans la voiture de la cantinière du 22e, tous deux y pénétraient la veille.

Les deux enfants entrèrent dans l'estaminet de Mme Jeantier, la malheureuse que Loriot voyait rapporter toute sanglante, la jambe coupée.

La cabaretière était morte.

Personne n'avait revu son mari, parti la veille avec la garde nationale, aux remparts.

Les petits n'avaient plus là personne.

Ils se reprirent à longer le faubourg.

— Nous n'avons qu'à nous en retourner à Bazeilles, disait philosophiquement le garçon.

Mais, arrivés au bout du faubourg, ils virent la porte de la ville, qu'on appelait à cet endroit la porte du Mesnil, fermée.

On ne pouvait pas sortir.

Tout le monde, dans Sedan, était prisonnier.

Alors, ils ne pouvaient pas aller retrouver leurs parents ?

Le cœur gros ils rebroussèrent chemin.

Et le mouvement de la rue reconquit leur attention, les absorba.

Loriot pensait de nouveau :

— Je suis soldat !

Denise, intéressée, puis à la fin fatiguée, son compagnon la traînant à sa suite pendant plusieurs heures, demanda si on ne retournerait pas près de maman Cujas.

On revint au fourgon matriculé, à côté du nom de la cantinière, des numéros du bataillon et du régiment : 3e B, 22e R.

Elle était là, toujours sombre.

Le sergent ne s'y trouvait point à l'attendre.

Son visage dur et ferme s'éclaira un peu, lorsqu'elle vit les deux enfants.

— Ah ! vous voilà, galopins, je croyais que vous m'aviez quittée.

— Nous voulions aller à Bazeilles, fit Loriot, mais moi je serais revenu.

— Tu serais revenu... quoi faire ?

— Pour rester avec l'armée et continuer la guerre.

— Ah çà ! décidément, tu as du chien dans le ventre, moustique ?

— Je veux qu'on chasse les Prussiens.

— On n'est pas en train, mon pauvre petit gars, il s'en faut... Nous voilà pris comme dans une souricière... Tu ne sais pas ce qu'on dit ?

— Non.

— Eh bien, que nous sommes tous prisonniers de guerre.

— Moi aussi ?

— Oh ! toi, j'espère bien que tu ne vas pas nous suivre... Puis les Prussiens ne voudraient pas de toi.

— Pourquoi donc ? je me suis battu, j'en ai tué !

— Ne leur dis pas ça, ils te fusilleraient... Moi-même, tu sais, je tiendrais à me tirer des pieds, que je le pourrais... seulement, je ne le veux pas.

— Pourquoi ?

— Parce que je voudrais savoir si mon pauvre Cujas n'est pas déjà prisonnier quelque part... j'aimerais autrement ça, que de le croire mort.

— Mais non, il n'est pas mort, allez.

— Ah ! mon Dieu ! si ça est, il faudra bien le prendre... Mort pour son pays, c'est une consolation... puis, peut-être je me ferai tuer aussi.

Elle resta une minute sombre.

Et, attirant Denise à elle :

— Toi, ma petite fille, qu'est-ce que tu vas faire ?... Ou plutôt, qu'est-ce que je vais faire de toi ?

A ce moment, à deux pas du groupe, on entendit appeler :

— Loriot.

Le jeune garçon qui, habitué à aller tête nue, avait laissé son képi dans la voiture, montrant ainsi son visage intelligent et énergique, que la trop large visière cachait, regarda en avant, la voix partant d'en face de lui.

On répétait :

— Loriot ! Loriot !

Il vit un bras, vêtu d'une manche bleue, la manche d'une blouse de paysan, s'agiter, comme la veille s'agitait le bras d'Ahmour, élevant la chéchia, au-dessus de la croupe d'un cheval.

Et, il dit :

— Ça... ça doit être quelqu'un de Bazeilles.

Il se glissa par là, puis rétrograda, le paysan était parvenu à se faufiler en avant du cheval.

Ils se retrouvèrent près de la cantinière.

L'homme était bien un Bazeillais, un tisseur, demeurant sur la place de l'Eglise.

— M'sieu Joly, vous êtes donc aussi à Sedan ?

— Comme tu le vois, mon garçon... Et après en avoir vu de belles ! J'avais envoyé ma femme et mes enfants ici, heureusement... ils n'ont rien eu au bombardement.

— Et vous, vous êtes là depuis quand ?

Depuis ce matin au petit jour... je suis entré avec un dernier groupe de soldats qui battait en retraite... Je voudrais sortir que je ne le pourrais plus... Une fois rassuré sur le compte de mes petits et de leur mère, et un peu restauré aussi, je me suis dit : Si je faisais un tour par la ville, je rencontrerais peut-être des connaissances ; c'est toi le premier que je vois de Bazeilles.

— Moi aussi, vous êtes le premier... Alors, vous êtes resté là-bas jusqu'à présent, m'sieu Joly ?...

— Ah ! mon pauvre Loriot ! mon pauvre Loriot !

Le tisseur s'accroupit à terre, au bord du trottoir, où Mme Cujas, assise, venait d'attirer Denise contre elle.

Il mit un coude sur son genou, et se pressa le front d'une main.

Loriot et la cantinière ne virent seulement que ses habits, sa blouse bleue.

Sa moustache, sa barbe, semblaient avoir été frôlées par la flamme, les poils raidis et roussis.

Il fut pris tout d'un coup d'un tremblement.

Et il se mit à pleurer.

On l'entourait.

Personne ne songeait, avant même qu'il eût parlé, à le plaisanter sur ces larmes.

Et lorsqu'il se dressa, les poings crispés, farouche, et que dans son exaspération et sa douleur, il raconta l'incendie, la tuerie, le massacre auquel il avait échappé par miracle, car lui aussi cherchait à défendre son bien, à sauver quelques meubles de son humble ménage, des frissons passèrent sur ces hommes hâves comme il l'était, à peine sortis du carnage, sans qu'ils sussent comment, de la mitraille, et conduits à la honte.

Il redisait, le malheureux :

— Oui, j'ai vu tout ça... et je n'ai plus un sou, moi, plus de maison, mes enfants n'ont plus de pain... Et c'est la guerre ! C'est la guerre !

Il eut un cri rauque, répétant :

— La guerre !

— M'sieu Joly, fit une voix qui sanglotait, ma mère nourrice... m'man Francine ?

Deux mains s'accrochaient à son bras, levé dans une malédiction.

Le regard du paysan, un regard de sang, sec à présent, s'abaissa sur l'enfant.

Lui, recommença suppliant :

— M'man Francine ?

— Francine ? je ne l'ai pas vue.

— Elle n'est pas morte ?

— Je te dis que je ne l'ai pas vue...

Puis, éprouvant une pitié dans sa furie de douleur :

— Non, va, elle ne sera pas morte... Sa maison est tout près des champs, elle aura pu se sauver, s'ils y ont mis le feu.

Le tisseur parut seulement remarquer la fillette, sur les genoux de la cantinière.

— Est-ce que ce n'est pas la petite Barrois ?

— Oui, répondit Loriot.

— Ils ont fusillé son père !

— Fusillé son père ! cria Mme Cujas, en serrant l'enfant dans ses bras.

Denise n'avait pas dû comprendre.

Sa figure, redevenue rose, restait rose, sans contraction.

A sept ans on ignore ce que c'est que fusiller.

— Il est mort ? interrogea Loriot.

— S'il est mort ! Avec douze balles dans le corps !

— Et sa mère ?

— Sa mère, je ne sais pas... elle a peut-être été brûlée dans leur maison, elle a peut-être été massacrée... Je me demande comment, pour mon compte, je me suis tiré de là...

Il répéta :

— Je n'ai plus un sou, plus de maison, mes enfants n'ont plus de pain !

Et il perça le cercle qui l'entourait, gesticulant, ses yeux plus rouges avec leurs fibrilles de sang.

« Plus un sou... plus de maison... plus de pain. »

Cela arrivait encore aux oreilles.

Et l'on voyait les mouvements de ses bras levés, avec les poings qui se serraient.

Puis la foule le prit, se referma, l'engloutit.

On se taisait.

Loriot regardait Denise.

Elle lui demanda :

— Qu'est-ce qu'il a dit qu'on a fait à papa, m'sieu Joly ?

— Rien ! répondit le jeune garçon.

— Si, il a dit quelque chose.

— Je ne sais pas.

Le petit cœur de l'enfant se gonfla.

Son papa, sa maman.

Elle voulait les voir.

Il fallait, tout de suite, la reconduire à Bazeilles.

Et pendant que maman Cujas l'embrassait, Loriot expliquait :

— On ne peut pas... Tu as bien vu, au faubourg du Meanil, la grosse porte fermée, les soldats n'ont pas voulu l'ouvrir.

— Il faut partir tout de même.

— Pas moyen, on nous tuerait.

— Non, on ne nous tuera pas...

— Si, au bout d'un fusil ; comme ça : pan !

— C'est ça, qu'on a fait à papa ?

Loriot resta embarrassé.

— Non.

— Eh bien, quoi ?

— Rien ! fit la cantinière ; aie pas peur, ma belle, on te reconduira à Bazeilles.

— Quand ?

— Quand ça ne sera plus la guerre, dit le gamin.

Elle continua à pleurer.

Le soldat qui le matin lui donnait de vieilles cartouches, lui repassa sa giberne au dos.

Puis, la soulevant comme une plume, il la replanta sur son cheval.

Son chagrin, une fois encore, était consolé.

Mme Cujas dit à Loriot :

— Ecoute, mon garçon, c'est pas le tout, parlons sérieusement : tu prétends que tu me suivras, mais si nous sommes prisonniers ?

— Je le serai avec vous.

— Je te répète qu'on ne voudra pas de toi... puisque peut-être, moi, on me laissera filer.

— Alors nous filerons ensemble... seulement, avant, je veux savoir ce qu'elle est devenue, ma pauvre nourrice.

— Il faudrait, pour ça, que tu retournes dans ton village ?

— On finira bien par me laisser passer.

— Quand on te laissera passer, nous, nous partirons, les prisonniers de guerre.

Jacques Loriot resta perplexe.

Et à lui aussi, son cœur se gonfla.

Ainsi que tout à l'heure, il se mit à pleurer, s'essuyant les yeux avec sa manche.

Il ne pensait qu'à la pauvre vieille qui l'avait élevé, et qui l'aimait, la seule créature qui l'aimât au monde.

Comme Denise, répétant le nom maternel, il se redisait dans ses sanglots :

— M'man Francine... M'man Francine !

XI

Vêtu de sa blouse de paysan, coiffé du chapeau de paille qui semblait avoir été décroché d'un arbre, où il faisait peur aux oiseaux, en laissant son capitaine mieux que la veille, mais cependant encore en proie à une fièvre qui l'empêchait de se lever, le maréchal des logis Barrois quitta, le matin, le village de Fleigneux, pour tenter de gagner Bazeilles.

L'entaille de sa main, assez profonde et d'où s'était échappé beaucoup de sang, déjà cicatrisée, ne le faisait point souffrir.

Aucun bandage ne donnerait l'éveil, s'il venait à tomber parmi les détachements allemands.

Il avait assez de flair, du reste, pour les esquiver.

Jean-Baptiste Barrois s'engagea dans d'assez longs circuits qui, pour lui, très bon marcheur, et connaissant à fond le pays, seraient arpentés relativement vite.

Il traversa Illy, gagna, au delà du Calvaire, le bois de Garenne, où il s'enfonça.

Le jeune homme savait ce que l'action avait été, à cet endroit, l'avant-veille...

On commençait à enterrer les morts.

Il redescendit vers le Fond-de-Givonne, un village bâti au bord d'un ravin, où s'était passé l'épilogue du drame de Sedan.

Après la charge fameuse du plateau d'Illy, effort suprême pour enfoncer les lignes allemandes, notre armée définitivement repoussée, se précipitant au fond du ravin, la seule route qui restât libre pour gagner la ville, s'y trouvait hachée par l'artillerie allemande.

C'était, du haut en bas des pentes, au long de la rue bordée de chaque côté de maisons, des traînées, des tas de cadavres.

Jean-Baptiste se jeta sur le chemin de la Moncelle.

Toujours le champ de bataille.

Il passa à l'endroit où le maréchal de Mac-Mahon recevait sa blessure à la cuisse, le matin du 1er septembre.

Il arrivait tout près de Bazeilles.

Là-bas la maison Bourgerie.

Il gagna la route nationale.

Maintenant, des Allemands partout.

Ils semblaient faire le dénombrement de leurs morts.

Par les champs, encore et toujours des cadavres.

De chaque côté de la route, des amoncellements de sacs, de shakos, des casques à pique, tous les débris, tout l'attirail de guerre laissé en arrière, ou abandonné par ceux qui tombaient.

Le voilà en haut de Bazeilles.

Il descend lentement d'abord, avec une de ces étreintes poignantes à la poitrine, qui semblent arrêter les battements du cœur.

A droite, à gauche, en avant, des ruines qui fument.

Cela empeste.

Des odeurs de chair grillée.

Le silence.

L'abandon.

Puis, vers le milieu de la rue, des hommes qui piochent dans des décombres.

Un peu plus loin, d'autres accomplissent la même besogne.

Sous les poutrelles noircies qui se consument encore, dans les caves aux soupiraux obtrués par les débris, il y a des corps calcinés.

Ces hommes, il les connaît.

Ils sont hâves, avec des respirations haletantes et des yeux de fous.

Il en est qui pleurent.

Barrois n'ose leur parler.

Il arrive sur la place de l'Eglise.

Personne là, qu'une vieille femme, assise au bord d'une des marches de pierre, en haut desquelles auparavant s'élevait le clocher.

La vieille a ses mains sur les genoux.

Ses yeux, fixes devant elle, sont sans lueur.

Sa bouche excoriée remue sans parler.

Les mèches grises que soulève le vent, autour de son serre-tête, encadrent un visage de cire jaune.

La bouche a la même teinte que le visage.

Cette vieille il la reconnaît aussi.

Et à elle, il parle.

— Francine ?

Elle ne répond point.

— Mère Francine ?

Sa bouche toujours remue.

Il ne s'en échappe pas un son.

Les prunelles brouillées demeurent rivées à un point invisible.

Pas un muscle de la face ridée ne tressaille.

Jean-Baptiste Barrois s'asseoit à ses pieds, sur la marche au-dessous de celle où elle reste clouée.

— Mère Francine, répondez-moi, j'ai peur !... Je n'ose aller plus loin... Mère Francine ?

Le paysanne ne bouge pas.

Sans ce claquement machinal des mâchoires, ce mouvement hébété des lèvres, on la croirait morte, foudroyée auprès des ruines de l'humble temple, que Dieu qui l'habitait, n'a pas sauvé du désastre.

A-t-elle encore sa raison ?

Le soldat la touche, lui secoue le bras.

Elle abaisse sur lui son morne regard.

Alors il lui dit :

— Reconnaissez-moi, je suis Jean-Baptiste... Jean-Baptiste Barrois.

D'une voix enrouée, elle articula :

— Jean-Baptiste Barrois.

Puis tout à coup tressaillant :

— M'apportes-tu des nouvelles de mon petit Loriot ?

— Vous l'avez donc perdu ?

— Il est parti... parti loin, par là, battant la charge... Ah ! le pauvre tambour !... le pauvre tambour, qu'ils ont grillé... dans mon lit... et que j'entends crier !

Elle porta ses mains décharnées à ses tempes, arracha ses cheveux gris.

— Le pauvre tambour ! ah ! ah !

Des larmes roulaient des paupières flétries, glissaient dans le creux des rides.

Et l'expression d'angoisse était si atroce, de ce pauvre vieux visage, que le hussard, pris tout entier par la préoccupation des siens, frissonnait plus fort en le regardant.

— On a brûlé aussi votre maison, Francine ?

Elle fit signe que oui.

— Il y avait chez vous un blessé !

Même réponse.

— Ma pauvre femme ! ma pauvre femme !... Ah! que c'est une sale chose, la guerre.

Elle murmura :

— La guerre !

Ses larmes s'étaient arrêtées.

Ses yeux redevinrent brouilleux.

Sa bouche recommença à remuer.

Le corps avait repris son immobilité de pierre.

Barrois se releva.

Il ne tirerait rien d'elle.

C'était au château des Etangs, qu'il lui fallait se rendre.

Il tourna à gauche.

Il allait prendre encore en pleines terres, pour atteindre plus vite le bord de l'eau.

Tout à coup, sur la route, il vit un cortège, un prêtre en avant, en soutane sans surplis.

Il n'y avait autour de lui ni chantres ni enfants de chœur.

Le presbytère détruit, tout le monde dispersé, il conduisait en terre, tenant lui même la croix sauvée de l'incendie, deux bières qu'enlevaient des paysans : Jules Andouzi, le passeur, le valet de chambre Savinien, son fils Germain, et un des domestiques survivants de la ferme des Etangs ; puis de vieux ouvriers de la filature Dutilly.

Derrière marchait, appuyée sur Fernande Courtet, Mlle de Bonnemière.

Puis, venaient trois ou quatre hommes et quelques femmes.

— Qui donc est mort ?

— C'est M. de Bonnemière... subitement... la nuit ou il a cru sa fille enlevée par un Bavarois... et M. Gérard Dutilly, qui a dû être cette même nuit, tué en plein champ par les Allemands.

On ne paraissait pas le reconnaître, son chapeau lui cachant le front, changé de physionomie depuis le début de la campagne, tout le bas du visage couvert d'une barbe courte mais épaisse, le rasoir du perruquier du régiment, n'ayant pas depuis un certain temps raclé son épiderme.

Fernande, aussi bien que trois jours plus tôt, du premier coup d'œil, eût su à quoi s'en tenir.

Mais elle marchait tête basse, moralement occupée de celle qui n'avait d'appui que son bras, de secours que son affection.

Et sa tête ne s'était point relevée.

Amorti par sa propre douleur, son instinct ne lui faisait pas porter les yeux, vers le paysan arrêté au bord de la route.

Celui-ci suivit le cortège.

Au cimetière à l'enceinte violée, aux tertres piétinés, on avait ouvert le caveau de famille où allait dormir à jamais le comte de Bonnemière.

Le cercueil y fut descendu.

Le prêtre bénit la tombe et pria.

Les deux jeunes filles s'affaissèrent.

L'une jetait de longs cris sourds, l'autre la serrait contre elle, et sanglotait.

Le prêtre, dans des sanglots qu'il ne retenait pas, dit quelques paroles.

Jean-Baptiste debout, la tête découverte, sentait gronder en lui la fureur des désespoirs terribles.

Pourtant, il ne savait point...

Mais il y avait les ruines fumantes, le village détruit, ce morceau de la Patrie, cher dans la Patrie entière...

En entendant ces cris, ces sanglots, devant le tableau plus lugubre et plus poignant qu'aucun du même genre qu'il eût jamais vu, de cette mise en terre, il porta ses yeux du côté de la fumée noirâtre qui montait toujours des décombres au ciel.

Plus de maisons, plus de clochers...

Son père, sa mère, sa petite sœur...

Le soldat sursauta.

Une douleur lancinante le prenait, comme si une lame lui fût entrée dans le cœur.

Quelque chose d'étrange, une exclamation à la fois rauque et stridente partait derrière lui, tout près...

Il se retourna...

Ah ! mon Dieu !

Elle était, *elle*, méconnaissable.

Pourtant, il n'hésita point :

— Maman !

Il tendait les bras, pour s'élancer.

Et ses pieds lourds restaient attachés au sol.

On eût dit qu'un boulet, rivé à chaque cheville, l'empêchait de les soulever.

Il considérait dans une épouvante, une affre d'angoisse dépassant toute angoisse humaine, cette créature aux cheveux épars...

Ils étaient noirs, ses cheveux, quelques jours plus tôt, maintenant presque blancs.

Une maigreur creusait les joues terreuses.

Dans les orbites creuses, les yeux où vacillait une flamme que le fils n'avait jamais vue.

Et le rictus était affreux.

Des lèvres tendues, où suintait une écume, des lèvres riant, d'un rire démoniaque...

On s'était retourné, le prêtre même...

Seules Renée et Fernande gardaient, au pied du caveau, leur posture douloureuse.

Jean-Baptiste répéta, plus bas :

— Maman...

Elle semblait, ainsi que lui, rivée à la terre humide.

Son corsage mettait à nu sa poitrine, déchiré par lambeaux, comme si ses ongles accrochés à l'étoffe, ne lâchaient qu'en enlevant la pièce.

Sa jupe, boueuse jusqu'aux hanches, avait également des morceaux arrachés.

Elle tenait, dans sa main droite, la crosse d'un fusil passé en bandoulière.

Une seconde arrêté, son rire reprit, guttural, sauvage, aigu.

Et lui, l'enfant, redit encore les syllabes chères, le mot qu'articulait, au berceau sa bouche bégayante :

— Maman !

Il s'avança de deux pas.

Elle sauta en arrière.

Elle ne le connaissait point !

Il essaya de nouveau d'approcher.

Cette fois, un bond de côté.

Et la voilà qui prit sa course, à travers les tombes.

Jules Andouzi arrêta le jeune homme s'apprêtant à la suivre, d'une étreinte sur l'épaule.

— Mon pauvre garçon, laisse-la... elle ira se jeter au milieu des Allemands, ils la tueront...

— Mais la laisser... la laisser... Ce n'est pas possible de la laisser ainsi...

— Peut-être aura-telle un moment de calme... Hier soir, elle est entrée très tranquille aux Etangs ; nous aurions dû nous assurer de sa personne... si elle y revient, nous le ferons.

Le jeune homme eut un autre élan.

Mais Jules Andouzi n'eut pas besoin de le retenir.

De nouveau, il sentait dans ses jambes une lourdeur de plomb.

Ses lèvres articulèrent, tandis que ses yeux agrandis se fixaient sur le passeur :

— Elle est donc folle ?

Andouzi eut un grand hochement de tête :

— C'est bien probable !

Le hussard passa une main sur son front.

— Qu'est-ce qui l'a rendue folle ?

Avant qu'il eût posé cette question, le paysan s'était détourné.

Est-ce qu'il allait être forcé, lui, d'apprendre à ce garçon la nouvelle ?

Il fût parti, s'il eût pu.

Il eût fui...

Et Jean-Baptiste, comme s'il n'eût oser aller plus loin, dit, se retournant vers le caveau, devant lequel le prêtre priait toujours, près des femmes à genoux :

— Alors, M. de Bonnemière est mort ?

— Avant-hier, dans la nuit.

— Il a été tué ?

— Non... mort subitement, l'émotion de tout ce qu'il a vu.

— Il s'en est passé de rudes ici ?

Andouzi leva vers le ciel ses deux bras.

Sous son épiderme hâlé s'épandit une lividité

— Malheureux ! s'il s'en est passé !

— Mon père ?

Le passeur avait entendu.

Il se jeta vers la tombe, où l'on venait de descendre le comte de Bonnemière.

Et, penché sur la fille du fermier Courtet, il dit :

— Fernande, votre promis est là.

Celle-ci ne parut point comprendre.

Le passeur répéta, plus haut, et tout à fait à son oreille :

— Votre promis est là, ma fille.

L'orpheline tressaillit redressant son col penché.

Et Jules Andouzi dit encore :

— Jean-Baptiste voudrait vous parler.

Ce nom la fit se dresser sur ses jambes.

Jean-Baptiste !...

Après sa sœur de lait, elle n'avait plus que lui...

Il n'était pas tombé, dans le sillon sanglant, où sa pensée terrifiée le voyait par instant couché lui aussi.

Elle se retourna.

Elle s'élança vers lui.

Et les bras du soldat, dans les manches bleues de campagnard, se refermèrent sur elle.

Il la serrait avec une force qui faisait passer dans son être anéanti une coulée vivifiante, dans son âme une énergie qui n'était plus chez elle que factice.

— Jean... Jean... mon pauvre Jean !

— Ma Fernande... Qu'est-ce qui est arrivé ?

Elle ne répondit point de suite... elle fut longtemps sans répondre, puis enfin, elle raconta...

Il écouta, sans larmes, avec un visage de pierre ; elle finissait :

— Ah ! les brigands... ton père et le mien... je les ai vus tomber... Renée n'a pu les sauver... Il faut se faire une raison... courage, nous les vengerons... mon Jean... nous les vengerons !

Il n'eut pas le temps de rien dire, une détonation retentissait.

Fernande et Barrois entendirent une balle siffler au-dessus de leur tête.

Le hussard se leva d'un bond et regarda d'où venait le coup.

C'était sa mère qui tirait dans leur direction sur un ennemi imaginaire, qu'elle semblait guetter depuis quelques instants :

Elle se releva, la face illuminée d'une joie farouche, et se mit à rire et à gambader, criant par intervalles :

— Je l'ai tué !... je l'ai tué !...

Le spectacle de cette loque humaine, d'où toute raison avait à jamais disparu, de cet homme, de ce fils, anéanti sous ces catastrophes successives, de cette jeune fille cherchant, au fond d'un désespoir sans bornes, à rassembler ses forces abolies pour soutenir ceux qu'elle aimait, était surhumainement douloureux.

La folle répétait encore :

— Je l'ai tué... je l'ai tué...

Le passeur Jules Andouzi essaya de s'approcher d'elle.

Elle l'évita et prit sa course du côté de l'étang en criant :

— Dans l'eau ! dans l'eau !...

Le passeur la suivit.

Jean-Baptiste Barrois s'était rassis sur les marches du perron ; il se leva de nouveau pour se pencher sur le sable de l'allée et y ramasser un petit poignard finement ciselé dans le goût florentin.

Après l'avoir examiné, il le mit machinalement dans sa poche.

Au même moment, Jules Andouzi appelait de la voix et du geste ; Fernande et son fiancé coururent dans sa direction.

Qu'y avait-il encore ?

Ils arrivaient dans l'allée des chênes, qui abou-

tissait droit à la Meuse, juste à temps pour voir la folle se jeter à l'eau en chantant.

Jean-Baptiste Barrois est dans la barque maintenant, au côté du passeur Andouzi ; chacun d'eux, muni d'une perche à harpon, explore le fond de l'eau fiévreusement, car le temps presse. Les secondes sont des heures. Mais bientôt un cri !

— Voilà ! dit Barrois.

Et il remonte sa perche avec précaution.

Il a le sang aux joues, la flamme aux yeux. Il grelotte de fièvre.

Hélas ! c'est un soldat bavarois.

On le hisse dans la barque. Les recherches recommencent.

Cette fois, c'est Andouzi qui ramène hors de l'eau le cadavre d'un homme aussitôt reconnu pour être celui de l'aubergiste de la rue du Pont.

Les deux vivants sont consternés ; leurs bras mollissent. Ils se regardent ; ils regardent les cadavres étendus au fond de la barque, côte à côte, tranquilles, sans une révolte.

Enfin leur volonté, leur opiniâtreté les galvanisent, alors qu'il semble que tous les nerfs vont se rompre, comme des cordes trop tendues, et les perches s'enfoncent de nouveau dans la rivière.

En vain...

Oui, c'est en vain qu'ils s'épuiseront à rayer de leurs gaffes le fond de l'eau ; ils ramèneront des cadavres, mais le corps de la pauvre folle restera introuvable à jamais disparu !

Il pleura ainsi, longtemps, pendant que sa fiancée essayait d'endormir sa douleur avec de douces paroles.

Puis le calme vint, et Fernande Courtet trouva encore pour lui les mots qui reconfortent, en faisant germer l'espoir au fond de l'âme.

— Nous les vengerons, Jean, nous les vengerons... Il le faut !

— Je pars, dit-il.

Elle maîtrisa son émotion, et ce fut d'une voix presque calme qu'elle dit :

— La patrie a besoin de toi, mon Jean ; je t'aime trop pour te retenir... Pars donc et venge-les !

— Oh ! oui... je te promets que je vais en abattre... en abattre...

Et, le poing serré sur un sabre imaginaire, il faisait le geste de taillader furieusement à ses côtés les ennemis absents.

— Par où vas-tu ?

— Je vais rejoindre mon capitaine que j'ai laissé malade dans une ferme, près d'Illy, mais auparavant je passe par Sedan, pour savoir de quoi il retourne, ce qu'on fait où l'on va.

« Allons, Fernande, au revoir.

— Au revoir, Jean.

Et les deux jeunes gens s'étreignirent de toutes leurs forces, s'efforçant de mettre leur âme en cette étreinte, en ce baiser, car ils songeaient que peut-être ils ne se reverraient jamais.

Puis, muni d'un paquet de provisions qu'avait préparé la bonne Sophie, Barrois franchit le portail et s'enfonça rapidement dans la campagne.

Fernande le suivit un instant des yeux, lui envoya un dernier baiser, puis retourna vers le château.

— A la grâce de Dieu !

XII

Fernande se dirigeait du côté du château pour aller rejoindre Renée de Bonnemière, et lui prodiguer les mille petits soins affectueux dont elle l'entourait depuis deux jours, lorsque la porte du vestibule s'ouvrit brusquement, livrant passage à une demi-douzaine de Bavarois, précédés d'un lieutenant gros et court qui gesticulait et criait.

Dès qu'il vit Fernande il vint à elle et, la saisissant par le bras, la poussa violemment vers le perron.

— Allons ! allons ! tout le monde là-tetans. Et tépéchons-nous... ou care la schelague !

Il la mena ainsi jusqu'à la porte du vestibule, où un autre soldat s'empara d'elle et la conduisit jusqu'à la salle à manger.

Là, le spectacle était écœurant.

Sur la table, point de nappe.

Au milieu des bouteilles et des verres, les victuailles les plus hétéroclites.

Quelques assiettes épaisses faisaient, par-ci par-là, des taches presque blanches.

Le parquet si propre et si luisant d'ordinaire était presque recouvert des débris du repas du jour, et des repas précédents, car, depuis que les Allemands avaient pris possession du château, nul nettoyage n'était possible.

Dans l'air une fumée intense provenant de leurs nombreuses pipes.

Tout autour de cette table, des officiers vautrés sur les chaises fument et crachent.

Quelques soldats sont debout adossés au mur, attendant des ordres.

L'un des officiers est étendu dans le fauteuil de M. de Bonnemière, et il interroge Renée.

En franchissant la porte, Fernande ne put maîtriser une révolte de tout son être et fit un bond en arrière.

Déjà le soldat qui l'avait amenée se préparait à la pousser brutalement dans ce repaire de bandits, lorsqu'elle reconnut Renée, debout devant le Bavarois, et se précipita vers sa sœur de lait.

— Eh bien ! qu'y a-t-il ?

Renée se retourna.

Elle avait le visage convulsé.

— Ah ! Fernande... dis-moi... sais-tu où est... le capitaine... von Weil ?

Fernande demanda :

— Qui ça ? le capitaine von Weil ?

Renée allait répondre ; l'officier lui coupa la parole.

— Assez !... che fais interrocher moi-même.

Et il se mit à questionner Fernande en son français intraduisible.

On ne retrouvait pas von Weil.

Ses collègues affirmaient qu'il avait dîné avec eux, le jour de la prise du village.

Il était sorti sur la fin du repas, pour aller on ne sait où, et nul, depuis, ne l'avait revu.

Savinien et Germain, se démenaient comme des diables dans l'eau bénite, juraient leurs grands dieux qu'ils n'avaient point quitté leur maître, M. de Bonnemière, assis dans le fauteuil qu'occupait en ce moment l'officier bavarois.

Les collègues de von Weil, en faisant de grands efforts, se souvenaient bien qu'en effet les deux domestiques étaient près d'eux, mais ils se souvenaient aussi que Renée de Bonnemière était sortie avant von Weil, et l'un d'eux affirmait qu'ils étaient partis ensemble dans la direction du pavillon.

L'interrogatoire de Renée avait donc été particulièrement serré et brutal.

Si l'officier ne parlait pas très bien le français, il n'en avait pas moins de sérieuses qualités de juge d'instruction.

Il possédait, d'intuition, le commencement du drame, et posait ses questions en conséquence. Malheureusement il était incapable de trouver des atténuations oratoires, et ses questions, en leur crudité, étaient autant de coups de cravache, sous lesquels Renée bondissait, tour à tour pâle ou empourprée, agitée d'un tremblement nerveux épouvantable.

Elle disait qu'elle était sortie pour aller aux cuisines, donner des ordres, que von Weil, en

effet, sortait avec elle, mais qu'elle ignorait absolument ce qu'il était devenu.

Ne pouvant rien tirer de la jeune fille, l'officier bavarois avait pris le parti de faire amener tous les gens du château.

Il espérait ainsi arriver, par un interrogatoire minutieux, à saisir un mot, un geste, au moyen duquel il forcerait Mlle de Bonnemière à lui avouer que c'était elle qui avait fait tuer von Weil.

Justement, la porte s'ouvrit, et les soldats bavarois apparurent, poussant devant eux Sophie, la fille de cuisine, les palefreniers, et un homme d'une soixantaine d'années au visage hâve, aux vêtements en lambeaux.

L'officier cria en allemand :

— Parquez-moi tout ce bétail dans le vestibule, et faites-les entrer un à un !

Puis, s'adressant au vieillard :

— Toi, reste là.

Quand tout le monde fut amené :

— Comment t'appelles-tu ?

— Thiéret.

— Que fais-tu ici ?

— Je cherche quelque chose à manger... je n'ai pas mangé depuis quatre jours.

Le vieillard s'appuyait contre la table ; ses lèvres blanchissaient, ses yeux se fermaient.

L'officier s'emporta.

— Ce n'est pas ce que je te demande... quel emploi as-tu dans cette maison ?

— Je ne suis pas de cette maison... je suis de Bazeilles... tout est brûlé... tout !... j'ai faim !...

Il s'affala sous la table.

— Jetez-moi cette charogne à la cour !

Les brutes bavaroises se précipitèrent à coups de pied sur l'homme qui demeura inerte.

— Allons, sortez-moi ça !

On l'empoigna.

— Par la fenêtre !

Le corps fut basculé par-dessus la barre d'appui, et la fenêtre refermée.

— A un autre !

Ce fut Sophie qui entra.

L'officier instructeur n'apprit rien d'elle, car elle ne savait rien.

Il ne sut rien non plus des femmes de cuisine et des palfreniers.

Alors, il se leva rageusement, gagna le vestibule où se trouvaient Savinien et Germain, dans un coin, Renée et Fernande dans un autre, tous entourés de solides gaillards au poil roux.

Il était blême de dépit, fou de rage :

— Avant une heure, dit-il, vous entendez bien... avant une heure, il faut que je sache ce qu'on a fait de von Weil, ou je vous fais fusiller tous les quatre !

Savinien regarda Germain, puis se retournant vers l'officier il lui dit froidement :

— Vous pouvez nous assassiner dès maintenant, car nous ne savons pas ce qu'est devenu votre von Weil.

L'officier bondit sur Savinien, le poing levé.

— Eh bien ! oui, je vais te faire fusiller maintenant !

Renée, maintenue, meurtrie par les soldats qui la gardaient, voulait s'élancer et criait :

— Mais, monsieur, je vous jure que mes domestiques sont restés auprès de mon père mourant. Le capitaine von Weil est sorti avec moi, seulement je ne sais ce qu'il est devenu, je...

— Assez ! dans une heure...

Il se dirigea vers la porte.

Elle poussa un dernier cri et s'affaissa dans les bras de Fernande.

Au même moment, la porte extérieure s'ouvrit ; une exclamation gutturale déchira l'air.

Cela devait être comme le *fixe !* de nos casernes, car, instantanément, les soldats se figèrent en une attitude de statue, et ce fut au milieu d'un silence absolu, que l'un des survenants prononça :

— Qu'y a-t-il ?

Celui qui parlait n'était autre que le major, entrevu durant si peu d'instants le soir de la prise de Bazeilles par les Bavarois, car il se trouvait mandé presque aussitôt au quartier général allemand.

C'était un homme de haute taille, mince, élégant.

En interrogeant, il regardait tour à tour les deux jeunes filles et les deux domestiques.

Fernande répondit :

— C'est monsieur qui veut nous faire fusiller, parce que nous ne savons pas ce qu'est devenu le capitaine von Weil.

L'officier bavarois répondit en s'adressant à son supérieur :

— Le capitaine von Weil était ici ; il a disparu depuis le soir de notre victoire, et j'ai des raisons de croire qu'il a été assassiné.

— Voyons cela ! dit le major.

Puis, s'adressant à Fernande et à Renée :

— Mesdemoiselles, assayez-vous.

Il leur indiquait la banquette.

Il se retourna vers les deux capitaines qui l'accompagnaient et vers celui qui voulait tout fusiller.

Puis, en allemand :

— Suivez-moi.

Tous quatre pénétrèrent dans la salle à manger, et un nouveau *hock !* retentit.

Quand la porte se fut refermée, Savinien regarda Germain et lui dit les dents serrées :

— J'aurai sa peau !

— Chut !

— Je te dis que je l'aurai !

Fernande essayait de ranimer Renée, tombée en une sorte de somnambulisme qui lui permettait de se tenir debout, alors que rien de ce qui se passait autour d'elle n'arrivait à sa compréhension.

Seule, la voix de sa sœur de lait semblait entretenir en elle le peu de vie nécessaire aux fonctions physiques.

Fernande disait :

— Nous partirons... nous ne pouvons plus rester ici, c'est impossible... on ne nous fusillera pas ; nous n'avons rien fait, et le major paraît être un homme raisonnable à qui on peut causer... Nous nous expliquerons, et il nous laissera partir... tu verras Renée... Allons, remets-toi... nous nous en irons à Sedan... A Sedan, il y a du monde ; nous trouverons des défenseurs. Ici, nous ne pouvons plus rester ; « ils » nous tueraient ou nous deviendrons folles... Renée, ma sœur chérie, reviens à toi...

Elle parlait, et au son de cette voix très douce, Renée semblait renaître lentement.

Dehors, Sophie s'efforçait de pénétrer dans le château pour voir sa maîtresse, impitoyablement repoussée par les soldats qui l'avaient amenée, et qui maintenant gardaient la porte du perron.

Quant à passer par l'office ou la véranda, il n'y fallait pas songer, car l'officier bavarois avait décrété qu'une seule porte donnerait accès au château.

Cette porte serait gardée et toutes les autres condamnées.

La pauvre femme se lamentait donc, pleine d'angoisse, comprenant que, derrière cette porte, se jouait un drame où sa maîtresse tenait le rôle de victime expiatoire.

Dans la salle à manger, le capitaine expliquait au major que, le soir de la bataille, de la victoire, von Weil avait dîné ici avec d'autres officiers.

Sur la fin du repas il était sorti, immédiatement après la fille de la maison ; depuis, on ne l'avait plus revu.

Il paraissait probable que les deux domestiques étaient restés auprès de leur maître, mort maintenant ; mais il était certain que von Weil avait eu un caprice pour la jeune fille ; cela ressortait

de l'impression unanime des autres officiers, sans cependant que leur état d'ivresse, à ce moment, leur permit à présent d'appuyer leur opinion de faits précis.

C'était donc Renée de Bonnemière qui avait attiré von Weil au dehors, et l'avait fait assassiner par un de ses domestiques.

— Avez-vous commencé des recherches autour du château ? demanda en allemand le major.

— Je n'ai commencé aucune recherche, car je pensais obtenir des aveux formels.

— Vous eussiez peut-être mieux fait de tenter d'obtenir des aveux par l'évidence des faits, que par des menaces d'exécution en masse.

Le capitaine courba la tête et ne répondit pas.

— Faites entrer la jeune fille qui est avec Mlle de Bonnemière.

On introduisit Fernande.

— Asseyez-vous mademoiselle.

Fernande s'assit.

— Voulez-vous me dire quel est votre nom et quelle situation vous occupez en cette maison ?

Tout cela était dit d'un ton très doux, sans le moindre accent tudesque et avec une politesse de geste qui surprit très agréablement la jeune fille.

Elle répondit :

— Je m'appelle Fernande Courtet ; je suis la fille du fermier de M. de Bonnemière, ou plutôt j'*étais* la fille, car mon père est mort, fusillé par vous... il y a... quelques jours.

— Je le regrette sincèrement, mademoiselle.

— Je n'ai pas d'emploi au château, mais j'y suis souvent, Mlle Renée de Bonnemière est ma sœur de lait et elle n'a plus d'autre amie que moi.

— Eh bien, mademoiselle, votre amie est accusée d'avoir attiré le capitaine von Weil dans un guet-apens et de l'avoir fait assassiner.

Fernande pâlit et sursauta.

— C'est impossible ! s'écria-t-elle, Renée...

Le major l'arrêta du geste.

— Plusieurs personnes se sont aperçues que le capitaine von Weil éprouvait un plaisisr extrême à se trouver en présence de Mlle de Bonnemière ; est-ce vrai ?

— Ma sœur est si jolie, et il se dégage de toute sa personne un tel charme, que tous ceux qui l'approchent en éprouvent un grand plaisir ; il n'y a rien d'étonnant à ce que le capitaine ait subi la loi commune.

Le major réfléchit un instant, puis reprit :

— Vous avez vu sortir votre amie ; vous avez vu sortir le capitaine : quand Mlle Renée est-elle rentrée ?

— Mlle de Bonnemière est rentrée quand je l'ai appelée... je l'ai trouvée dans la cour...

Fernande perdait un peu de son assurance et parlait lentement, car elle sentait qu'un mot malheureux pouvait mettre le major sur la voie de la vérité.

Elle eût préféré mourir cent fois, la pauvre enfant, plutôt que de laisser deviner le terrible secret.

— Pourquoi appeliez-vous votre amie ?

Fernande ouvrit de grands yeux...

Eh ! quoi, il ne savait donc pas ?... Son intuition de femme lui montra là une chance de salut inespérée, et ce fut d'une voix grave qu'elle répondit lentement :

— Parce que son père venait de mourir... là, dans la chambre, à côté... dans son fauteuil... alors que vos soldats étaient couchés tout bottés dans son lit... mort sous les vexations et les insultes !...

Le major détourna ses yeux de la jeune fille, et d'une voix où perçait un peu de tristesse il ajouta :

— Combien de temps avait duré l'absence de Mlle de Bonnemière ?

— Je ne peux préciser, car, en de tels moments, on est bouleversé, mais je crois bien que Renée ne s'est pas absentée plus de dix minutes.

— Je vous remercie, mademoiselle.

Le major s'était levé ; Fernande aussi se leva, et les soldats la reconduisirent dans une autre salle.

Le major interrogea ensuite Savinien et Germain qui, tous deux, firent le même récit. Quant à la durée de l'absence de Renée, ils avaient bien conscience qu'elle était longue, mais, d'un accord tacite et commun, ils eurent la même réponse que Fernande et, comme elle, firent prudemment remarquer, qu'en de tels moments on perd un peu la notion du temps.

Ce fut ensuite au tour de Renée.

Comme Fernande, elle fut, non pas charmée, — pouvait-elle l'être par un Allemand ! — mais agréablement surprise de l'exquise politesse du major. Elle sentit un peu d'espoir descendre en son pauvre cœur meurtri, et ce fut d'une voix presque assurée qu'elle raconta les événements du 1er septembre.

Elle omit, — volontairement, bien entendu, — tout ce qui avait trait à la promesse faite à Otto von Weil, et arriva au moment où elle était sortie du château.

— Où alliez-vous ?

— Aux cuisines, donner des ordres.

— Pourquoi passiez-vous par la cour ?

— Parce que le passage par l'office avait été condamné pour qu'on ne traversât pas les salles d'ambulance.

— Combien de temps êtes-vous restée absente ?

— Je suis incapable d'un souvenir exact, monsieur le major, mais je pense bien n'être pas restée absente plus d'un quart d'heure.

— Voulez-vous refaire avec moi le trajet que vous avez fait le soir du 1er septembre ?

— Je suis à vos ordres, monsieur le major.

— Marchez, je vous suis.

Renée s'était levée et avait gagné la porte. Elle traversa le vestibule, passa sous le grand escalier et se dirigea vers la porte donnant accès dans la cour des communs. Mais en passant près de l'escalier, sa marche avait paru indécise au major allemand et il l'arrêta d'un mot :

— Vous êtes sortie directement ?

Renée pâlit, hésita une seconde. Qui l'avait vue ? Le major savait-il qu'elle était montée à sa chambre ?... Terrible angoisse... Aussi, ce fut la gorge contractée qu'elle répondit :

— Non, je suis montée chez moi... pour m'assurer que les fenêtres étaient fermées...

— Et vous êtes redescendue aussitôt ?

— Aussitôt.

— Voulez-vous continuer, et refaire bien exactement le même trajet que vous fîtes l'autre soir ?

Renée ouvrit la porte, sortit et tourna à gauche.

Elle suivit délibérément toute la façade du château, mais à l'angle de l'aile gauche, en face de la petite porte, elle eut encore un sonbresaut et si le major l'avait vue à ce moment-là, il l'eût trouvée horriblement pâle... livide.

Enfin, elle suivit la plus grande partie de l'aile gauche, pénétra dans les cuisines.

Sophie poussa un cri et ouvrit les bras, comme si elle l'eût fait pour recevoir un enfant chéri, parti depuis longtemps et sur le retour duquel on ne compte plus.

Si elle n'eût écouté que son instinct, la brave femme, elle eût pris Renée dans ses bras et l'eût mangée de baisers ; mais au milieu de son émotion, elle entendit encore la voix de la raison. Ses bras se refermèrent, ses mains se joignirent, comme pour la prière, et ce fut avec des sanglots dans la voix qu'elle dit :

— Ah ! doux Jésus, sainte Marie mère de Dieu... ma bonne demoiselle, vous voilà...

Elle s'arrêta brusquement.

Le major venait d'entrer à son tour.

— C'est vous, la cuisinière ? dit-il à Sophie.

— Oui, monsieur.

— Vous souvenez-vous si mademoiselle est venue vous voir le soir du 1er septembre entre sept et huit heures ?

— Mais certainement, monsieur, qu'elle est venue ; je l'ai dit à ces messieurs tout à l'heure ; certainement que mademoiselle est venue.

« Mademoiselle est si bonne, elle est toujours à me demander si j'ai tout ce qu'il faut pour nos pauvres malades, nos pauvres blessés.

« Mais maintenant je n'ai presque plus rien, ces... vos... soldats, prennent tout... enfin, il y a encore un peu pour les blessés. Si on pouvait acheter...

— Voulez-vous venir, mademoiselle ?

Devant ce verbiage le major avait compris que cette femme se ferait, pour sa maîtresse, hacher menue comme chair à pâté, et qu'il n'en tirerait aucune indication.

En revenant le major marchait devant Renée.

Arrivé à l'angle du château, en face de la petite porte, il se retourna brusquement et dit à Renée immobile, clouée sur place :

— Où étiez-vous quand votre sœur vous a rencontrée ?

D'une voix d'outre-tombe elle put proférer :

— Ici.

Le major la regarda fixement pendant quelques secondes, puis à voix presque basse il lui dit :

— Le baron Paul Duvinage, major au 1er fusiliers bavarois, va vous demander si vous savez ce qu'est devenu son capitaine ; pouvez-vous lui donner votre parole d'honneur de lui dire la vérité ?

La jeune fille redressa la tête, étendit le bras et dit d'une voix forte :

— Sur ce que j'ai de plus sacré au monde.

« Je jure que je voudrais avoir tué le capitaine von Weil, mais je ne l'ai ni tué ni fait tuer, j'ignore ce qu'il est devenu.

Le major se découvrit, salua très bas et dit :

— Vous êtes libre, mademoiselle, vous et les vôtres.

Renée sentit sa gorge se tordre sous l'émotion.

Elle oublia que l'homme qu'elle avait devant elle était le chef des soudards, des sauvages, des brutes qui avaient brûlé, pillé, massacré sans pitié ni merci autour d'elle les siens, ses amis, son père même. Elle ne vit que l'être qui l'autre jour l'avait protégée, qui aujourd'hui l'avait traitée avec justice, qui maintenant croyait en sa parole et la faisait libre, libre au moment où tout ce qui restait en elle de vigueur et de jeunesse vibrait à la pensée de mourir... de mourir alors que son fiancé vivait, de mourir sans l'avoir revu, de mourir déshonorée et non vengée.

Instinctivement elle lui tendit la main.

— Merci, monsieur.

Sans hâte mais aussi sans retard, l'officier prit dans sa main nerveuse cette petite main blanche ; il la serra respectueusement et dit en s'inclinant :

— C'est moi qui vous remercie, mademoiselle.

Si Renée eût été moins émue elle eût peut-être remarquée que cette main tremblait un peu ; mais elle avait hâte de retrouver Fernande, et ce fut en trois bonds qu'elle fut au vestibule, où elle entra en coup de vent appelant :

— Fernande !

— Renée !

Mais Fernande était encore sous la garde des Bavarois ainsi que Savinien et Germain, et il fallut attendre cinq longues minutes, que le major eût donné des ordres pour qu'on rendit la liberté à tout le monde.

Fernande et Renée s'embrassèrent.

— Viens, dit Renée, montons à ma chambre ; viens nous reposer, je suis brisée.

Pendant que les deux jeunes filles montaient au deuxième étage, le major réunissait ses officiers dans la salle à manger et leur tenait à peu près ce langage :

— Messieurs, je suis désolé de voir combien peu vous avez obéi à mes ordres. Trois jours vous ont suffi pour transformer cette maison en écurie. En outre, je crois être arrivé juste à temps, pour éviter une répression injuste et excessive.

« Injuste, répéta-t-il en se tournant vers le capitaine qui voulait tout fusiller ; j'ai fait mon enquête et j'ai la quasi-certitude que le capitaine von Weil s'est noyé accidentellement dans la Meuse. Lui et vous n'aviez pas ce soir-là toute la lucidité d'esprit désirable.

« Je sais que vous vous êtes battus comme des lions, et que la perte d'un grand nombre des nôtres vous a fait sortir de la prudence et de la modération A cause de votre bravoure et à l'occasion de l'immense victoire remportée par nos aigles à Sedan, je fermerai les yeux sur vos incartades passées, mais j'entends qu'à l'avenir, et dans cette maison et dans toutes celles où vous serez cantonnés, vous respectiez également la demeure et l'habitant.

« J'ai dit.

« Et maintenant, vous allez prendre, chacun en ce qui le concerne, toutes les dispositions pour évacuer les blessés sur Sedan.

« Les médecins suivront, j'espère, car il ne reste plus ici ni médicaments ni nourriture, mais s'il en était qui ne veuillent pas suivre, vous me les amèneriez.

« Faites votre possible pour que tout soit prêt pour demain soir.

Il sortit.

Dans la chambre de Renée, les deux sœurs de lait se tenaient embrassées, et leur surexcitation nerveuse se résolvait en pleurs.

— Oh ! disait Fernande, quelle angoisse ! Devant l'autre j'avais du courage, je l'aurais mordu, étranglé, je serais morte en criant, comme mon père : vive la France ! Mais devant celui-ci, j'avais une peur terrible de dire un mot, de faire un geste qui lui fasse soupçonner...

— Tais-toi, Fernande, cette angoisse je l'ai éprouvée... c'est pire que le pire des supplices. Et j'ai eu peur... peur de mourir. Moi qui n'ai plus rien... rien, plus de père... plus de fiancé...

— Patrice n'est pas mort.

René se leva brusquement.

— Tais-toi... ne me parle plus de lui. Il est mort pour moi.

— Renée ! oh ! ma sœur.

Renée resta silencieuse un instant puis reprit lentement.

— Oui ! j'ai eu peur de mourir...

« Pourquoi ? je ne sais... un moment de lâcheté ; j'ai eu peur de mourir ! moi ! Je me suis vue adossée au mur de la maison... comme les autres... j'ai entendu le commandement de feu !... C'était une hallucination, puisque au contraire c'était la liberté.

« Aussi j'ai été folle et j'ai tendu la main à cet homme... oui, j'ai serré la main du major, Paul Duvinage... et je lui ai dit merci.

— Eh bien ! il n'a pas l'air d'un méchant homme...

— Ah ! Fernande... sais-tu où j'ai entendu le commandement de feu ? c'est vers la porte... la porte maudite... il marchait devant moi et s'est retourné brusquement.

« Je me suis sentie rivée sur place par la conviction qu'il savait tout... et il m'a dit : Vous êtes libre...

Elle s'était approchée de la fenêtre : le bras gauche sur l'épaule de Fernande, elle étendait la main droite en lui disant :

— C'est là... tu vois.

Mais brusquement elle se rejeta en arrière.

— Qu'est-ce ? dit sa sœur.

— Là-bas !... sur le chemin du pavillon... c'est lui... Ah ! Fernande, fuyons, fuyons n'importe où,

— Renée, qu'as-tu ? calme-toi. Le major se pro-

mène ; qu'y a-t-il d'extraordinaire à cela ? Il t'a dit que nous étions libre, j'ai foi en lui. Cependant il faut partir d'ici, car s'il est appelé ailleurs, nous ne serons plus en sûreté.

« Il faut partir la tête haute.

Renée avait toujours les yeux fixés sur le major.

— Que fait-il ?

Fernande aussi regardait.

— On dirait qu'il cherche quelque chose dans l'herbe.

— Mon Dieu, mon Dieu, protégez-moi... Faites qu'il n'entre pas.

— Pourquoi veux-tu qu'il n'entre pas ?

— Je ne sais... je suis folle, mais il me semble que s'il entre je suis perdue.

— Tu vois bien qu'il n'entre pas... tiens, le voilà qui se dirige du côté de l'étang...

« ... Qu'a-t-il à chercher ainsi dans l'herbe ?...

— Il revient sur ses pas, Fernande...

Renée était secouée des pieds à la tête par un tremblement nerveux épouvantable...

Fernande la prit dans ses bras, l'entraîna jusque sur le canapé.

— Reste là, ma sœur chérie ; tu es malade ; ne bouge pas, je vais te dire ce qu'il fait...

Elle revint à la fenêtre et ne vit plus personne.

— Il est parti.

— Ah ! tu me trompes, il est entré.

— Non, te dis-je... ah ! il était derrière le pavillon.

La jeune fille mentait, car elle venait de voir le major sortant du pavillon en regardant minutieusement le sol.

L'émotion la gagnait, elle aussi, et ce n'est que lorsqu'elle sentit sa voix raffermie qu'elle ajouta :

— Il se dirige du côté de l'étang... il est arrêté dans l'allée des chênes... je ne le vois plus... si... il va du côté de la Meuse... tu peux venir, petite sœur chérie... tiens, là-bas... tu le vois...

— Je ne vois rien.

— Au petit chemin ?

— Ah ! oui.

Le major marchait lentement dans la direction de la Meuse.

— Nos paquets, Fernande, vite, vite...

On frappa à la porte ;

— Entrez.

C'était Savinien.

— Mademoiselle, enfin, ça va être fini. Ils viennent de me dire que tous les blessés allaient être dirigés sur Sedan demain soir. Ils ont retenu toutes les carrioles, et ils en cherchent partout aux environs. Enfin ! ah ! les brigands... tous les matelas éventrés par leurs éperons... les rideaux déchirés... les couvertures en pièces et en morceaux... je n'aurai sauvé que ce qui aura servi aux blessés,,, et j'oubliais... la pendule du petit salon bleu... ils l'ont volée... mademoiselle, volée...

— Que veux-tu, mon bon Savinien, c'est la guerre !...

Pendant que Savinien parlait, Renée avait ouvert son secrétaire et fait un paquet de tous les papiers qu'il contenait.

Elle ajouta :

— Tu vas nous aider à faire nos paquets.

— Mademoiselle part ?

— Oui, nous allons à Sedan.

— Nous y trouverons mon oncle ou, au moins, des amis puissants qui nous protégeront, Fernande et moi, contre ces sauvages...

« Donne-moi la petite malle anglaise.

« Fernande, occupe-toi du linge. Juste le strict nécessaire.

Savinien venait à peine de sortir qu'on frappa de nouveau à la porte.

Cette fois, c'était Sophie.

La brave femme entra tout en pleurs.

— Est-ce vrai que mademoiselle s'en va ?

— Oui, ma bonne Sophie ; mais ne le fais pas de mauvais sang... c'est pour quelques jours seulement... nous allons à Sedan, chez mon oncle... nous y serons plus en sûreté qu'ici... et dès que les Bavarois auront quitté le château, nous reviendrons.

— Ah ! les brigands ! Savez-vous ce qu'ils ont fait aujourd'hui ? Ils ont brisé la chaîne du puits et l'ont jetée dedans avec le petit bac en pierre qui était à côté. A coups de pierres ils ont cassé tous les carreaux du bâtiment des communs... A quoi ça leur sert-il de faire tous ces dégâts ? Et il ne faut rien leur dire, sans quoi ils vous assassineraient. Est-ce Dieu possible qu'il y ait de tels vauriens sur la terre !

— Que veux-tu, ma bonne Sophie... c'est la guerre !...

Savinien était revenu avec la malle et les deux jeunes filles commençaient d'y entasser du linge et des vêtements.

— Savinien, dit Renée, je te confie la garde du château. En mon absence, c'est toi le maître.

— Je ferai de mon mieux, mademoiselle, mais quand *ils* seront partis, il faudra bien du temps pour réparer tous les dégâts qu'ils auront faits.

« Ce matin, *ils* ont arraché tous les jeunes arbres du petit verger.

« Un autre a enlevé tous les bronzes dorés qui ornaient la table de travail de monsieur... il croyait sans doute que c'était de l'or, ce doit être le même qui a enlevé toutes les franges du rideau de velours de la véranda.

— Je vais te laisser mille francs... cache-les bien. Veille à la porte.

Pendant que Savinien et Sophie s'assuraient que personne n'était sur le point d'entrer, Renée se dirigea vers la boiserie, à gauche de son lit. Elle fit jouer un ressort, et tout le panneau tourna sur d'invisibles charnières, laissant à découvert la porte d'un coffre-fort.

M. de Bonnemière avait bien un grand coffre dans son cabinet de travail, il n'y serrait que les valeurs d'un écoulement difficile pour des voleurs... titres nominatifs... titres de propriété... contrats... marchés, etc. Les grosses sommes en numéraire étaient dans un petit coffre dissimulé dans la chambre de sa fille, parce qu'il pensait que c'était là le dernier endroit de la maison où l'on serait allé les chercher.

De ce coffre, Renée retira donc mille francs en or qu'elle remit à Savinien, et elle prit pour elle-même de quoi vivre quelque temps à Sedan.

Le panneau était à peine refermé, qu'un lieutenant bavarois se présenta, demandant à parler à Mlle de Bonnemière.

— Qu'il entre.

Le lieutenant entra, s'arrêta à trois pas de Renée, fit le salut militaire et dit :

— Le major Paul Duvinage prie Mlle de Bonnemière de lui accorder quelques instants d'entretien.

Renée sentit tout son sang affluer à son cœur.

— Quoi encore ? pensa-t-elle.

« Dites à M. le major que je suis à son entière disposition ; je l'attends ici...

Quand le lieutenant fut parti :

— Fernande, je tremble. Sophie, Savinien, retirez-vous.

« Ne vous éloignez pas.

— Que peut-il me vouloir ?

— Ma sœur chérie, courage ! Rappelle tous tes esprits... ce n'est peut-être rien... assieds-toi... D'ailleurs, je reste près de toi.

— Oh ! oui.

Quelques minutes après, l'Allemand se présentait.

— Excusez-moi, monsieur, de vous recevoir ici ; mais vous savez que presque tous les appartements sont occupés par les blessés.

« Voulez-vous prendre la peine de vous asseoir ?

— Inutile, mademoiselle, je vous remercie, je n'ai que quelques mots à vous dire.

« Vous faites vos préparatifs de départ, à ce que je vois ?

— Oui, monsieur. Voyez dans quelle situation je me trouve : je suis seule, sans ami, sans défenseur ; je suis bousculée, meurtrie par les événements autant que par vos hommes. Alors je cours à Sedan chercher un appui auprès de mon oncle... s'il existe encore, hélas !... et auprès des anciens amis de mon père. N'est-ce pas juste, logique ?

— Je suis tellement de votre avis, mademoiselle, que je venais justement vous prier de faire ce que vous aviez déjà décidé.

« Quand comptez-vous partir ?

— Demain matin.

— Fort bien. Demain matin à la première heure il y aura une voiture à votre disposition.

Il se tut quelques secondes puis reprit, d'une voix moins assurée :

— Je puis être appelé inopinément ailleurs... si cela n'est pas, je suis encore ici pour quelques jours avec mes hommes... Quoi qu'il en soit, je prendrai des dispositions pour qu'à votre retour vous retrouviez votre maison en aussi bon état que possible.

— Monsieur, je vous en remercie profondément.

Le major s'inclina et prit congé en disant à Renée :

— J'aurai l'honneur de vous présenter mes hommages demain matin, à votre départ.

Dès qu'il eut disparu, Renée sauta au cou de sa sœur de lait.

— Fernande, cette fois nous sommes sauvées. Quelque chose me dit que c'est fini ce cauchemar... fini !... pour toi... peut-être, mais pour moi ?...

Elle retomba sur le canapé en proie à une crise de désespoir et pendant longtemps Fernande lui prodigua, pour la calmer, toutes les bonnes paroles que lui dictait son cœur

— Tu verras, sœur chérie, que demain l'avenir te paraîtra moins sombre.

« C'est parce que tu es malade, énervée, que tu vois les choses ainsi, mais avec la santé et le calme refleurira l'espoir... Vois comme la nature est belle, ce soir... Regarde ce soleil couchant... Quelle majesté !... et combien tes terreurs étaient vaines ; tu croyais entendre un arrêt de mort et c'était la liberté ; tu redoutais comme une catastrophe que le major entrât dans le pavillon.

Il y est entré et il est venu te présenter ses hommages...

— Il y est entré ?

— Certes oui, puisque je l'en ai vu sortir... mais qu'as-tu ?...

— Rien... je voudrais y aller... oh ! seule, seule...

Depuis le soir de la catastrophe elle n'avait plus franchi la petite porte ; une invincible répulsion l'avait, jusque-là, éloignée du pavillon maudit ; maintenant elle était tenaillée par le désir, l'impérieux besoin de revoir le lieu fatal.

— Reste là, Fernande... suis-moi des yeux par la fenêtre... je vais revenir.

Et elle s'enfuit.

Fernande la vit traverser la cour des communs et franchir la petite porte d'un pas délibéré.

Elle ne voyait aucun mal à cela, car il lui semblait tout naturel que Renée aille au pavillon chercher différents objets. Certes, les Prussiens n'en verraient pas non plus.

Elle suivit donc des yeux sa sœur de lait, qui se rapprochait du but de sa course.

Maintenant, Mlle de Bonnemière marchait plus lentement ; arrivée au perron, elle s'arrêta.

Comme le major, tout à l'heure, elle semblait chercher quelque chose à terre. Puis brusquement elle gravit les marches entrant tête baissée dans le salon oriental... comme elle fût entrée dans un antre de monstres mythologiques.

Quelques instants après Fernande la regardait sortir tenant à la main un objet, qu'elle ne put découvrir à cette distance. Renée semblait plus calme, mais cherchait encore à terre.

Enfin elle ferma la porte, tourna la clé dans la serrure, la retira et reprit le chemin du château... Elle courait maintenant, et, deux minutes plus tard, elle tombait aux pieds de Fernande sans souffle, sans voix.

— Qu'y a-t-il, Renée ? oh ! mon Dieu, que tu es pâle...

— Il y a... il y a du sang... sur les marches... dans l'herbe.

— Du sang ?

— Oui, du sang... il a plu... c'est lavé, mais c'est du sang...

« ... Donne la clé à Savinien...

— Et à l'intérieur ?...

— Rien...

Elle resta longtemps suffoquée... mais enfin la nature et la jeunesse reprirent leurs droits, et elle put se remettre à préparer sa malle pour le lendemain.

Elle avait renvoyé ses domestiques aux salles d'ambulance, disant qu'elle n'aurait besoin de personne, que le major lui avait promis une voiture et qu'elle allait se coucher avec Fernande.

Ainsi firent les deux jeunes filles, non sans avoir adressé à Dieu une fervente prière pour tous leurs morts.

Après les émotions des jours passés, la pensée de fuir très loin avait apporté un peu de calme dans leur esprit, et leur nuit fut relativement bonne — relativement, car leur sommeil resta hanté par des visions de meurtres, de pillage et d'incendie...

Fernande s'éveilla la première.

Il faisait grand jour. Le soleil se levait dans un ciel splendide, d'un bleu délicieux.

Dans la plaine traînaient de grands lambeaux de brume, — tels des fragments arrachés par les bouquets d'arbres au manteau ouaté de la nuit, — mais on sentait que si la nuit avait été fraîche, la journée serait belle, peut-être chaude.

Une sonnerie de clairon éveilla Renée.

— Déjà levée, petite sœur ?

— A l'instant seulement. Vois quelle belle journée commence.

— C'est vrai ; demandons à Dieu qu'enfin le temps des épreuves soit fini, et que nous n'ayons plus qu'à panser mutuellement les blessures de nos cœurs déchirés.

Les deux jeunes filles firent une longue prière, puis procédèrent à leur toilette.

Quelques instants après, trois coups discrètement frappés à la porte annonçaient Savinien qui venait prévenir Mlle de Bonnemière que la voiture était attelée.

— Déjà !

— C'est le major qui a fait tout préparer, et m'a dit de venir prévenir mademoiselle.

— Vous pouvez emporter la malle, nous descendons.

Puis elle ajouta, fiévreuse, s'adressant à Fernande :

— Il est donc bien pressé de nous voir partir, le major !... allons déjeuner... hélas ! j'oubliais que la salle à manger a été envahie par les vandales..

Le petit déjeuner fut servi dans la chambre, et un quart d'heure après Renée et Fernande étaient dans la cour.

Là, un break à quatre places attendait, Germain, sur le siège.

La malle fut hissée à côté de lui.

Au bas du perron, Renée fut abordée par le major qui lui dit en la saluant :

— Excusez-moi de vous avoir dérangée si matin, mademoiselle, et croyez bien que c'était dans votre intérêt. Voici un sauf-conduit qui vous sera peut-être utile, sinon indispensable.

« Je souhaite, mademoiselle, que vous arriviez promptement et sans encombre où vous allez.

Il salua.

— Je vous remercie, monsieur Duvinage, dit Renée, et... je...

Elle restait embarrassée, cherchant, pour cet ennemi de sa patrie, une formule de politesse qui conciliât la reconnaissance qu'elle lui avait personnellement avec l'aversion qu'elle éprouvait pour ses compatriotes.

Elle ne trouvait pas et, comme Sophie était à, elle l'embrassa tendrement.

— Je reviendrai, ma bonne Sophie ; je reviendrai, ne vous faites pas de mauvais sang.

Elle serra la main de Savinien, puis se retrouva en face du major.

Cette fois il fallait s'exécuter.

— Encore une fois merci, monsieur, je ne garderai pas de vous un mauvais souvenir.

— Alors, mademoiselle, c'est moi qui vous remercie.

Il salua.

Les jeunes filles étaient installées.

La voiture partit.

— Germain, ne passez pas par le village, remontez par le petit chemin du coteau.

Au bout de quelques instants, Renée demanda :

— Eh bien ! Fernande, que penses-tu de ce major ?

— Il parle bien le français... il a dû habiter longtemps la France... c'était peut-être un espion avant la guerre.

Elle se tut.

René ne répondit pas.

La voiture gravissait le chemin assez mauvais qui allait rejoindre la route de Sedan, à un kilomètre du village de Bazeilles.

Les deux jeunes filles, silencieuses, abîmées dans leurs réflexions, regardaient sans voir.

Le spectacle, pourtant, était sinistre ; il l'était d'autant plus qu'au premier abord, rien ne paraissait changé, et que c'était seulement à l'examen des choses accessoires qu'on voyait que les sauvages avaient passé là ; mais alors tout criait le meurtre et le pillage.

A droite c'était bien le même plateau verdoyant du même vert jauni des jours passés ; c'était bien le même village et les murs des maisons demeuraient en partie debout.

Cependant les maisons n'avaient pas de toit et entre ces murs où naguère piaillaient les enfants blonds dans les berceaux, sur les genoux des aïeules, ou pendus aux seins tièdes et lourds des mères, gisaient maintenant des cadavres noircis, au milieu des débris carbonisés de ce qui était jadis le grand lit, la table de noyer si propre et si claire, l'horloge au timbre grave.

Soudain un appel.

— Mademoiselle !... mademoiselle Renée !...

La voiture s'arrêta.

C'était la pauvre Francine.

— Vous n'avez pas de nouvelles de mon petit Loriot ?

— Il n'est pas ici, votre petit Loriot ?

— Il a dû suivre les troupes jusqu'à Sedan.

— Ah ! je sais bien, mademoiselle, qu'il n'est pas par là, mais quand même je demande de ses nouvelles à tous ceux qui passent. Je finirai bien par trouver quelqu'un qui me dira ce qu'il est devenu, car depuis qu'il est parti je ne vis plus. Songez donc, mademoiselle, je n'avais que lui... et après tout ce que j'ai vu, je meurs à petit feu de ne pas savoir... Si je savais... si on me disait « il » est mort... ils l'ont tué... je mourrais peut-être aussi... je serais tranquille... mais ne rien savoir... je cours partout par là, je cherche dans les fossés, dans les trous, pour voir si je ne le retrouverais pas par hasard ; rien... j'ai vu beaucoup de cadavres partout, « lui » non !

Renée et Fernande se regardèrent navrées et une même pensée se lut dans leurs yeux.

— Nous allons à Sedan, mère Francine, voulez-vous venir avec nous ?

— Oh ! mademoiselle Renée, si je veux ?

La pauvre vieille joignait ses mains décharnées et des larmes perlaient à ses yeux.

— Que vous êtes bonne ! là-bas je le retrouverai peut-être, ou au moins, on me donnera de ses nouvelles.

— Allons, montez.

La voiture se remit en marche.

Maintenant Francine expliquait les particularités inconnues d'elles deux.

— Là-bas, au bout du chemin, vous voyez, la maison de M. Theuriet n'existe plus... tout démoli.. tout rasé... il y a encore des cadavres sous les décombres... « ils » n'ont pas eu le temps de les ramasser... Mais mon petit Loriot n'y est pas... A la lisière du petit bois, il y a trois corps... trois Français... l'un d'eux a essayé d'écrire sur son carnet... il est adossé à un autre, et il tient encore son crayon à la main...

« J'ai essayé de voir mais ce n'est pas déchiffrable à la fin et il y a du sang sur la feuille...

Elle continuait, indiquant, à droite et à gauche, les maisons incendiées, les cadavres blottis au fond des trous.

Dans les fossés de la route même, gisaient les objets les plus hétéroclites. Effets d'équipement, casques, meubles brisés, roues de charrettes. Sur le milieu de la chaussée la poussière avait tout recouvert, mais sur les accotements on voyait encore, parfois, de longues traînées de sang que la pluie n'avait pas effacées.

Renée tenait ses yeux constamment fixés à l'arrière, sur un imperceptible point qui semblait disparaître de temps en temps, car elle le cherchait en penchant la tête à droite et à gauche. Enfin elle se souleva un peu puis se rassit avec un soupir.

— Je ne vois plus le drapeau blanc que mon père avait fait hisser au sommet de sa maison.

Elle serra les mains de Fernande.

Le silence se fit.

Où iraient atterrir ces trois femmes ballottées sur un océan de dévastation ?

Et le soleil montait radieux dans un ciel sans nuages, l'air était infiniment doux.

DEUXIÈME PARTIE

Le Camp de la Misère.

I

3 septembre 1870

Qui décrira Sedan le 3 septembre 1870 ?

Quel Dante pour cet enfer ?

Quel Goya pour ce charnier !

Les survivants, eux-mêmes, sont incapables d'exprimer ce qu'ils ont ressenti. Après de longues années, leur mémoire garde l'impression d'un horrible cauchemar.

Au fond de leurs yeux flottent des visions pour la description desquelles ils n'ont pas de mots. Dans leurs oreilles sont encore des clameurs plus jamais entendues.

« On rend les armes !... Nous sommes vendus !... Mort aux traîtres !... »

Dans cette ville, de moins d'un kilomètre carré, 80.000 hommes, 80.000 soldats valides dont beaucoup ne se sont pas battus — au sens qu'ils prêtent à ce mot, puisqu'on leur a seulement demandé de rester immobiles sous une avalanche de boulets et d'obus, venant des quatre coins de l'horizon — 80.000 affamés se ruent, furieux, contre les hommes, contre les choses, contre les idées, contre tout.

Leur foule compacte coule dans les rues comme de la lave en fusion, les portes des maisons, les devantures des boutiques, fléchissent sous la poussée formidable comme des fétus de paille.

... Du pain !... Du pain !...

Depuis longtemps il n'y a plus de pain, mais il reste du vin et de l'eau-de-vie, et les habitants donnent tout ce qu'ils ont à ces malheureux qui, bientôt, vont être acheminés en troupeaux vers les forteresses lointaines de la Prusse.

Là, autre spectacle non moins poignant, les soldats brisent leurs armes et les jettent dans la Meuse ; sous l'effort désespéré de ces mains saignantes les fusils sont disloqués, les sabres tordus, les courroies lacérées, les affûts démontés, les canons encloués, les caissons vidés ; et tout s'en va, pêle-mêle, au fond de l'eau.

Vite ! vite ! le temps presse... car dans une heure on va être chassé comme du bétail vers la presqu'île d'Iges ; officiers et soldats travaillent avec le même acharnement.

Leur désespoir leur fait oublier les tiraillements de l'estomac.

Soudain, dans la cohue, dans la clameur des cris, un remous.

Des bras s'agitent ; au bout des bras sont des mains noires.

— Ahmour jamais rendre !... li criver tous les Prouscos !... criver le colonel... criver le général... criver le roi... tout criver... ti vas voir tout à l'heure...

Ahmour bousculait chacun pour se frayer un passage, prenait les gens au collet.

— Ti savais toi, où il était li roi de Prousse... hein !... dis-moi où il est, li roi de Prousse.

— Qu'est-ce que tu lui veux, au roi de Prusse ?

— Moi veux criver li...

— Tais-toi donc, eh ! Bamboula, tu ne crèveras rien du tout, à moins que tu crèves de faim... comme les autres.

— Moi, rien criver di tout ?... moi tout criver... Quand Ahmour a faim li méchant, li est plous Ahmour ben Mohamed ben Saïd, li est Ahmour ben Bouftou (*bouffe tout,*) li criver capitaine si capitaine donne pas à bouffer.

Mais déjà l'exode devait être commencé, car dans la rue débouchant du pont de Meuse, la foule, moins compacte, s'écoulait lentement.

Au nord et à l'est de la ville, sur les remparts, autour de la citadelle les troupes se massaient en un ordre relatif, car s'il était vrai que les soldats étaient groupés immobiles et silencieux, il était non moins vrai que toutes les armes étaient mélangées.

A la porte de Givonne et à la porte du Mesnil, la confusion et l'encombrement étaient extrêmes.

C'était un inextricable fouillis de caissons d'artillerie, de voitures à fourrage, de charrettes de paysans, de chariots à bagages, au milieu duquel arrivaient péniblement à se frayer un passage les exprès porteurs de plis de service, pour l'état-major français.

Au milieu de cette mêlée cependant, un gamin se laissait cahoter, ballotter, dans le seul espoir d'apprendre, de savoir... quoi ? de savoir ce qu'on allait faire de tous ces soldats.

Il pensait qu'à frôler les porteurs de nouvelles, il en tirerait quelque chose.

Vain espoir.

Brusquement, comme il se trouvait bousculé par une petite charrette de paysan, il se sentit pris par le bras et ramené vivement en arrière.

— Qu'est-ce que tu fais là, eh ! Loriot ?

— Tiens... c'est m'sieu Barrois.

C'était effectivement Jean-Baptiste, qui, assis dans une charrette vide, attelée d'un âne minuscule, attendait mélancoliquement, pour sortir de Sedan, qu'une trouée se fît dans la masse compacte des véhicules qui l'entouraient.

— Monte là petit. Où as-tu pris ce képi ?

— Je l'ai trouvé par terre.

— Remets-le où tu l'as pris.

L'enfant regardait Barrois.

— Mais c'est le mien... Je l'ai trouvé et je suis soldat. J'ai tué des Prussiens hier.

— Hier ?... c'était bien, hier ; seulement, aujourd'hui, ça ne servirait à rien.

« Demain on t'en donnera un autre. Envoie-le loin, par là-bas.

L'enfant obéit et lança sa coiffure à la volée.

— Si on te demande ce que tu as fait de ton chapeau, tu diras que tu l'as perdu.

— M'sieu Barrois... et m'man Francine ? Vous avez vu m'man Francine ?

— Oui, je l'ai vue.

L'enfant battit des mains avec une exclamation joyeuse.

— Ah ! bon, *ils* ne l'ont pas tuée. Et quand l'avez-vous vue ?... *Ils* ne l'ont pas tuée depuis, dites.

— Non, mon petit Loriot... Francine est en sûreté, ne t'inquiète pas ; Mlle de Bonnemière ne la laissera manquer de rien.

Brusquement, Loriot se souvint de ce qu'avait dit le tisseur, et, d'une voix émue :

— Votre pauvre père ? ils l'ont fusillé, à ce qu'il paraît.

— Comment le sais-tu ?

— C'est m'sieu Joly qui l'a dit.

— Il est par là, Joly ?

— Il était là hier, je ne sais plus où il est aujourd'hui... Mais Denise !... Denise ! venez vite la voir.

L'enfant s'était levé.

Barrois se leva aussi. On descendit de la petite charrette.

C'était vrai, tout de même, qu'il avait encore une sœur. Comment avait-il pu l'oublier ? Quand tout croulait autour de lui, le foyer et la Patrie, quand tout n'était que décombres, cette frêle enfant subsistait, fleurette restée vivace, dans le mur d'une maison effondrée.

Son devoir lui apparaissait maintenant. Il murmura :

LA PATRIE — FERNANDE — DENISE

Et il se sentit de nouveau plein de courage pour l'accomplissement de sa mission.

— Où est-elle ? demanda-t-il.

— Là, dans la petite rue, avec maman Cujas.

— Qui ça, Mme Cujas ?

— La cantinière du 22e de ligne.

L'homme et l'enfant se frayèrent un chemin dans la direction de la place Turenne.

Ils arrivèrent enfin à l'endroit où la cantinière avait arrêté sa voiture.

Maman Cujas n'était pas là ; Denise jouait, assise au bord du trottoir.

Quand l'enfant eut reconnu son frère, elle se mit à pleurer.

Elle sanglotait sous ses baisers, réclamant sa mère.

— Où est maman, dis, Jean ?

« Est-ce qu'elle va venir, maman ?

— Pleure pas, ma sœurette, pleure pas... Elle est bien loin, maman, bien loin... mais nous irons la chercher un jour.

— Et papa ? où est-il, papa ?

— Il est avec maman.

La cantinière, arrivant avec une brassée de fourrage, s'inquiéta.

— Eh bien ! quoi ? Que lui faites-vous donc à c'te petiote pour qu'elle pleure ainsi ?... Elle n'y pensait plus, elle s'habituait à moi.

— C'est son frère, se hâta de dire Loriot.

Alors on s'expliqua.

Jean-Baptiste Barrois raconta, en peu de mots, comment, à sa sortie de Bazeilles, il s'était trouvé tout à coup au milieu des Bavarois en compagnie de trois autres paysans.

Ces trois paysans étaient des vendeurs de légumes ; ils accompagnaient une charrette attelée d'un âne et chargée de choux et de navets.

Personne ne conduisait la charrette, pour la raison que son propriétaire avait été tué quelques minutes auparavant par une balle égarée.

Barrois s'était incontinent saisi de la bride de l'âne et avait dit : C'est le mien.

Les paysans donnaient aux Bavarois des explications satisfaisantes, et, après une fouille minutieuse de leur bagage, ils passaient.

A Sedan, les soldats français se ruaient sur les légumes ; les uns avaient payé, les autres emporté sans forme de procès ; mais pas un seul navet n'était arrivé à sa destination.

Barrois songeait un instant à abandonner là, charrette et âne, puis promptement se ravisait.

Ce qui lui avait permis d'entrer dans Sedan lui permettrait aussi d'en sortir, et prudemment il s'informait du lieu de provenance de son attelage.

Le propriétaire était justement un fermier de la Moncelle, et Barrois entrevoyait immédiatement la possibilité d'arguer de ce lieu de destination, pour atteindre la vallée du ruisseau de Givonne, et remonter ensuite à Fleigneux par Daigny, Givonne et Illy.

Il avait hâte d'aller retrouver son capitaine maintenant qu'il voyait que tout était perdu ici.

La reddition de 80.000 hommes était un désastre effroyable, mais il y avait encore de l'espoir ; la France possédait d'autres enfants, tous se lèveraient en masse pour opposer à l'envahisseur une barrière infranchissable.

Le devoir était ailleurs...

Il devait non seulement partir, il fallait qu'il partît sans retard ; dans une heure il lui serait peut-être difficile de passer au travers des lignes ennemies, toujours plus serrées, plus compactes.

— Quand tu verras ma promise, petiot, tu lui diras que son Jean a encore toute sa peau et qu'il ouvre l'œil. Tu lui ramèneras Denise et je serai tranquille car Mlle de Bonnemière en prendra soin. Tu diras à Mlle Renée que je suis allé rejoindre M. de Larivière à la ferme qui est sur le chemin de Fleigneux, au moulin de la Hatrelle, à droite en montant.

Il embrassa Denise follement.

— Mais, m'sieu Barrois, hasarda timidement Loriot, je ne vais pas à Bazeilles.

— Et où donc vas-tu ?

— Je reste avec maman Cujas jusqu'à ce que je sois dans un régiment où on me donnera un fusil.

— Il a le feu dans le ventre, ce moutard-là ! fit la cantinière.

— On ne donne pas de fusils à des enfants comme toi.

— Mais si qu'on en donne ! j'en avais bien un à l'auberge.

— Quelle auberge ?

— Chez Bourgerie ; et des cartouches — des vraies. J'en ai tué des Prussiens moi.

— Mon brave petit Jacques, il vaut mieux que tu ramènes Denise à Bazeilles et que tu repartes ensuite pour un régiment.

En parlant, Barrois pensait qu'une fois l'enfant rentré au village, il y trouverait bien quelqu'un pour l'empêcher de repartir.

Mais lui, répondit :

— Oh ! si ce n'est que pour Denise, elle est bien là. Maman Cujas la gardera ; elle lui donnera à manger.

La cantinière intervint.

— Mon gars, ne t'occupe pas de la petite ; on la ramènera un jour ou l'autre au village, ne crains rien. Va, file et ne te laisse pas pincer.

— Merci, dit Barrois.

Il serra la main de la cantinière, embrassa encore sa sœur, et aussi Loriot.

Loriot le suivit longtemps des yeux ; après qu'il l'eut perdu de vue, il se tourna vers la cantinière :

— Madame Cujas, je ne veux pas retourner à Bazeilles.

— Pourquoi ça ?

— Parce qu'on m'empêcherait de revenir.

— Qui ça, t'empêcherait de revenir.

— M'man Francine... et les autres...

— Mais la petiote ?

Jacques restait embarrassé, le cœur gros.

— C'est bon ! grogna la cantinière... on verra.

«... En attendant il faut songer à déguerpir.

— Moi !

— Toi, moi et elle... la voiture et le mulet.

— Où allons-nous ?

— Là-bas !... à Iges.

Elle eut un geste vague.

L'enfant sursauta.

— Prisonniers ?... Vous voulez que nous soyons prisonniers ?...

« Madame Cujas... dites, n'y allons pas... on nous enverrait en Allemagne.

— Tais-toi donc, petit bêta ; on n'emmène pas les enfants comme toi en Allemagne. Tu n'as qu'à dire que tu as été entraîné par la cohue. Ne raconte pas que tu as tiré des coups de fusil, par exemple ; tiens ta langue et tiens-la bien.

— Mais vous ?

— Moi non plus on ne m'emmènera pas... surtout avec une mioche comme ça sur les bras.

Denise écoutait sans comprendre ; en entendant Loriot crier qu'il ne voulait pas être emmené, elle aussi criait :

— J'veux pas qu'on m'emmène... allons chercher maman et papa.

Puis la brave femme expliquait à Loriot, qu'ils ne pouvaient rester là, au milieu de la rue, éternellement ; bientôt les Allemands y seraient, il faudrait filer : où aller ?

On ne devait pas, en ce moment, espérer trouver un asile dans aucune maison de Sedan ; il fallait donc rejoindre un corps d'armée ; le trajet était long, on devrait s'y préparer en emportant des vivres, et en se procurant une autre voiture d'un aspect moins militaire.

Le mieux était donc d'aller à Iges avec tout le monde ; on y serait tranquille pour quelques jours, et on aviserait.

Puis — c'était là peut-être son plus puissant motif de détermination — elle retrouverait qui sait ! Cujas ou, tout au moins, des soldats qui l'auraient vu.

Tout en donnant ces explications à Loriot, qui se montrait fier d'être traité en homme, maman Cujas rangeait de son mieux au fond de sa voiture, les maigres provisions récoltées à droite et à gauche, auprès des habitants, qu'une patriotique pitié faisait se déposséder du nécessaire, pour apaiser la faim de ces gens lamentables et fourbus.

La cohue devenait moins grande, lorsque la voiture de la cantinière du 22e de ligne se mit en marche dans la direction du pont.

D'abord tout alla bien ; on avançait lentement, mais on avançait.

Puis, bientôt, il fallut s'arrêter, l'encombrement était extrême. Alors les cris redoublèrent, le tumulte devint indescriptible.

Aux fenêtres des maisons les habitants de Sedan criaient et gesticulaient.

— Courage !... Courage !... Vive la France !

La *presqu'île* d'Iges est en vérité une *île*, puisqu'elle est entouré d'eau de toutes parts ; elle n'a conservé son ancienne dénomination, que parce que la main seule des hommes l'a isolée, par un canal, des terres environnantes.

Ce rectangle de terre est fermé à l'ouest, au nord et à l'est, par la Meuse, au sud par un canal de navigation qui évite aux bateaux un circuit de six kilomètres. La longueur de la presqu'île est de trois kilomètres et sa largeur moyenne d'un kilomètre.

Au milieu s'élève un monticule, appelé le mont d'Iges ,sans que rien justifie cette dénomination, car son sommet ne dépasse pas, de plus de soixante mètres, le niveau des prairies bordant la Meuse.

Entre ce monticule et le canal, est une autre élévation de terrain d'une vingtaine de mètres, moins haute que la première, supportant de vieux pans de murs appelés : la tour de Glaire.

Au nord-est de la presqu'île, se trouve le village d'une soixantaine de feux : Iges ; au sud-ouest, au bout du canal de navigation, un hameau : Villette ; au sud-est, à l'entrée du canal, un petit village : Glaire.

Glaire est en deçà du canal, par rapport à Sedan, et il y a un pont.

Ce fut par ce pont que passèrent tous les prisonniers.

L'endroit était admirablement choisi pour être transformé en lieu de détention, et certains prétendent que Bismark l'avait depuis longtemps marqué d'une croix rouge sur ses cartes.

En avant de Glaire, dans la plaine qui s'étend entre le chemin et la Meuse, les Allemands avaient disposé méthodiquement leurs fourgons côte à côte, sur plusieurs rangées parallèles, de sorte qu'au passage de nos soldats, les armes étaient immédiatement chargées, sans qu'il fût besoin d'une double manutention.

Le spectacle navrait au dernier degré. Les uns allaient, sans arme, la tête haute, le regard droit perdu au loin, pour ne pas voir tomber aux mains de l'ennemi, celles des autres. Ceux-là pleuraient, ne pouvant se décider à se séparer, l'un de son fusil, l'autre de son sabre ; d'aucuns les jetaient à terre avec des jurons, des injures.

Le défilé continuait, sinistre, interminable.

Les chevaux qu'on avait arrêtés d'abord, entraient maintenant avec leurs cavaliers ; ces cavaliers étant la plupart du temps, de vieux briscards ignorant la topographie du terrain où on les parquait, mais espérant quand même s'évader et emmenant leur monture à tout hasard ; c'était parfois de jeunes soldats observant scrupuleusement le règlement, et n'abandonnant aucun objet de leur équipement, depuis la gourmette jusqu'au cheval lui-même.

Le fourgon de la cantinière du 22e, roulé par la cohue comme une pierre par un torrent, traversa le pont, le faubourg de Torcy, arriva devant les postes allemands.

Les Bavarois l'arrêtèrent :

— Où allez-vous ?

— Je vais avec les miens.

On craignit une supercherie et l'on fouilla minutieusement le fourgon.

Un capitaine, qui parlait assez bien le français, se planta devant et ironiquement :

— Vous espérez que nous allons vous offrir un voyage à Berlin ?

— Mon père y est allé autrefois, en vainqueur, moi j'irai peut-être bien aussi avant de mourir.

L'officier se mordit les lèvres.

La cantinière continua :

— Pour le moment je suis mon mari.

Un major arrivait.

— Qu'est-ce que cette voiture ?

— Une cantinière qui prétend suivre son mari.

Le major s'adressant à Mme Cujas :

— Mais vous n'avez pas besoin de cet attirail.

En parlant il jetait un coup d'œil dans le fourgon, et apercevait les deux enfants blottis dans un coin.

Elle répondit :

— Et mes provisions ?... et les petits ?

— C'est bien ; passez.

Le mulet se remit en marche.

Le hameau de Glaire fut traversé, le pont franchi, et l'on se trouva dans le *Camp de la Misère* ; c'est ainsi qu'allait être baptisé ce trop célèbre endroit historique désormais, comme Bazeilles, comme Sedan.

Il était près de sept heures, le jour baissait rapidement ; aussi ne fallait-il pas songer à autre chose qu'à faire la soupe et à se coucher.

La cantinière se détourna donc du chemin par où arrivaient sans cesse d'autres prisonniers et, dirigeant son mulet sur la gauche, alla s'établir près d'un bouquet d'arbres, au flanc du monticule de la tour de Glaire.

Elle installa rapidement sa marmite et alluma son feu.

Elle avait emporté une provision d'eau, elle n'eut plus qu'à caler son fourgon et à attacher son mulet au tronc de l'un des arbres voisins.

Comme elle se livrait à cette occupation, un artilleur s'approcha de la marmite, en souleva le couvercle, et explora vivement le fond au moyen d'une baguette de bois taillée en pointe.

L'homme ne trouvant rien reposa le couvercle en faisant quelque bruit.

Mme Cujas accourut.

— Eh bien ! mon garçon, t'en as un toupet de venir barboter mon lard à mon nez. Veux-tu bien me f... le camp de là !

L'homme, le sourcil froncé, les lèvres retroussées sur des dents de loup, ne bougea pas.

— Il y a à bouffer ici ; il m'en faut...

— Je n'ai rien.

L'artilleur alla droit à la voiture et passa sa tête sous la bâche.

Denise poussa un cri.

Le soldat recula.

Mais sous l'aiguillon de la faim il revint à la charge, plongea son bras sous la banquette, fourragea fébrilement à droite, à gauche, et, avant que la cantinière ait pu s'y opposer, s'enfuit en emportant un gros morceau de pain.

— Cré tonnerre, mon pain !

« Arrêtez-le ! ah ! le voleur !

Soudain une forme surgit.

— Toi, tenir mon poule... cache-le !

C'était Ahmour.

La cantinière prit la poule.

Le turco partit comme une flèche, dans la direction de l'artilleur qui courait toujours, tout en mordant à belles dents, dans le pain de maman Cujas.

— Laisse-lui-en un morceau, criait la brave femme, laisse-lui-en un morceau !

Entre Ahmour et le soldat, la lutte à la course n'était pas égale ; en deux minutes, le premier avait rejoint le second, et lui retirait prestement son croûton.

L'autre, furieux, esquissait un retour du côté d'Ahmour ; tout en fuyant à son tour, celui-ci disait :

— Si toi tenir tranquille auras du pain : si toi faire la fantasia... macache !

L'artilleur s'arrêta et attendit.

Ahmour sortit alors d'une gaine en bois un couteau arabe, trancha un morceau de pain, le jeta à l'homme et reprit sa course vers la voiture de la cantinière.

— Te voilà encore, petit tambour... bon camarade, toi. Toi aussi, mère Coujas, bon camarade... Si ti veux faire couire mon poule. Nous trois nous la boufferons.

— Nous ne sommes pas trois, mon garçon, nous sommes quatre.

Ahmour regardait autour de lui.

La cantinière alla droit à la voiture et prit Denise dans ses bras.

— Descends, ma grosse, viens manger.

— Là ! la moutchatcha... eh bien, c'est à toi, la moutchatcha ?

— Non. C'est la payse à Loriot. Son père a été fusillé, sa mère est morte, son frère est par là-haut dans les bois ; à Bazeilles tout est brûlé.

« Quand nous sortirons de là, nous la mènerons où nous pourrons.

— Je ne veux pas y aller, moi, à Bazeilles, toujours ! fit Loriot le cœur gros.

— Mais puisque je t'ai dit que tu n'iras pas...

— Je veux me battre.

— Oui, tu te battras.

L'enfant se mit à sangloter nerveusement.

La guerre, pour lui, c'étaient les embuscades, les Prussiens qui avancent et sur lesquels on tire, les coups de feu, les coups de canon... Pan !... boum !... Tant qu'on se trouvait dans l'action, tout allait bien, mais dès qu'on était réduit à attendre, l'énervement arrivait.

Il avait traversé les deux premières journées, soutenu, porté par le bruit ; maintenant que le silence se faisait, son énergie fébrile tombait.

Ahmour, quelques secondes, regarda l'enfant, puis le prit par le bras :

— Pitit, dit-il, ti veux battre et ti pleure ?... jamais pleurer si ti veux té battre.

— Allons, Loriot, pleure plus, fit Mme Cujas.

« Tu vas manger et aller te coucher...

« Puis c'est pas tout ça, les enfants, il faudra encore manger demain. Donc, mon garçon, garde ta poule ; ce soir j'ai à boustifailler pour tous.

— Bono... Bono...

Et l'Arbi lança à la volée la poule dans le fourgon.

La cantinière coupait le pain dans la soupe.

Loriot, assis sur une pierre, à côté de Denise, confectionnait pour la fillette de petits objets en brindilles de bois ; chaises, tables, tabourets, lit.

Il faisait tout.

Denise riait.

Jacques riait.

Pendant ce temps Ahmour tournait autour du fourgon et jetait partout un regard scrutateur.

La nuit tombait complètement.

Au nord et à l'est, le ciel était très pur, les étoiles brillaient d'un vif éclat.

A l'ouest, un peu de lumière flottait encore à l'horizon, s'accrochant à deux bandes de nuages d'acier, qui ressemblaient à deux canons immenses posés sur les collines de Boutancourt.

Au sud, un peu à gauche des hauteurs de Frénois et de Villers-sur-Bar, quelques points lumineux, imperceptibles, indiquaient Donchery.

A gauche, Sedan tombait dans l'obscurité ; mais, sur les hauteurs environnantes, des feux à éclat intermittent indiquaient les bivouacs prussiens.

Soudain, Ahmour cria :

— Alerte !

Et il se précipita vers le foyer demandant encore : « Qui va là ? »

— France ! répondit une voix.

— Avance au ralliement.

Quelques secondes après, un marsouin sortit de l'ombre.

— Y a-t-il à manger par là ?

— Macache bezef... Macache.

— Ce n'est pas de ta soupe que je te demande.

Et, comme il avait aperçu Mme Cujas :

— C'est une cantine ici ? en payant peut-on avoir un morceau de pain et un morceau de lard ?

— Mon garçon, je n'ai rien à vendre.

— On y mettra le prix ; j'ai de l'argent.

Il faisait tinter des pièces dans sa main.

— Mon p'tit, què que tu veux que je fasse de ton argent ?... T'as donc bien faim ?

— Oui... Il y a longtemps que je n'ai mangé...

— Mais à Sedan, t'as donc rien pu trouver ?

L'homme eut un geste vague.

— On a jeté les canons à l'eau pour que ces cochons de Prussiens ne les aient pas... on n'a guère pensé à manger...

« Quand on nous a chassés ici — il n'y avait plus rien nulle part... rien que du vin... j'ai bu, un peu... mais on n'a pas le cœur à boire.

L'homme se tut

Il était de bonne taille moyenne, bien musclé : la face respirait la loyauté et la bravoure.

— Où couches-tu ?

— Avec les autres... nulle part, et partout.

— Assieds-toi là et mange.

— Merci, la mère, on vous revaudra ça.

L'homme essaya de s'asseoir ; on s'aperçut alors que sa jambe gauche ne pouvait se plier.

— Ti es blessé, toi ?

— Oui... oh ! ce n'est rien.

Il cherchait des yeux autour de lui.

— Quoi ti cherches ?

— Une grosse pierre .

— Prends la mienne.

Ahmour lui céda l'espèce de borne sur laquelle il allait s'asseoir et s'accroupit, les jambes repliées sous lui, dans l'herbe humide.

La cantinière avait tiré de son fourgon du pain et du lard cuit ; tous se mirent à manger avec cet appétit vorace des gens qui depuis longtemps n'ont été rassasiés.

Le marsouin avait aussi demandé pourquoi ces enfants étaient là et la cantinière lui avait conté l'histoire du petit Jacques Loriot.

— Moi aussi, j'étais à Bazeilles, dit le soldat d'infanterie de marine ;... ah ! ça chauffait dur...

— Ti vois, camarade, ti vois le petit tambour, li sé battre comme panthère..., li tirer le moukala comme moi.

— J'en ai tué des Prussiens, répéta Loriot.

— Où ça ?

— A l'auberge Bourgerie, vous savez, l'auberge en haut de Bazeilles.

— Et tu n'as pas été touché ?

— Si, à l'épaule, — mais ce n'était rien.

— Camarade, li a sauvé son tambour ; — si ti avais vou li couri avec son tambour... se défilait comme un Japin... li Proussiens tiraient dessus, mais li toujou couri...

Et le brave turco riait aux éclats.

— Toi aussi, tu y étais ?

— Ahmour il était partout où on se bat, mais moi pas entré dans la maison... moi tirer de dehors.

— Nous, nous étions plus loin, à la Villa Beurtuait, plus il en venait... ça chauffait ! Plus on en heures on se sentait fatigué.

« Vous pensez, depuis huit heures du matin qu'on n'avait pas arrêté — alors on a fait un saut de côté, et on est entré dans un jardin clos de murs, avec une petite maison au milieu.

« Quand on a été là, on a respiré un peu et on s'est dit : pendant que les camarades liront, une équipe cassera la croûte, — pour beaucoup ce fut la dernière.

« On était, la moitié au premier étage et la moitié au rez-de-chaussée ; c'était rigolo, quand un Prusco passait la tête au-dessus d'un mur : pan ! on le tombait comme à la foire du Trône. Mais c'est égal, à certains moments il ne fallait pas s'endormir, car il en venait, il en venait !

« Enfin de ce côté-là nous sommes tranquilles, mais on nous appelle au premier. « Tout le monde sur le pont ! » crie le lieutenant. On se carapate par l'écoutille et quand on arrive là, mon vieux... des balles, des balles... comme s'il en pleuvait, je n'en ai jamais tant vu. Pendant que les Bavarois crevaient le mur en cinq ou six endroits, les Saxons

nous canardaient de derrière les palissades des jardins.

« Quand on a vu qu'on ne pouvait pas tenir, on est redescendu au rez-de-chaussée et j'ai dit au lieutenant : « Mon lieutenant, c'est pas tout ça, mais les sabords augmentent dans notre coque... faudrait peut-être voir à amener les pièces.

— C'est ça » qu'il dit.

« Alors on sort, et par les trous que les Prussiens avaient faits on se met à les démolir. Ah ! ce qu'il y en avait de l'autre côté du mur ! ce qu'il y en avait !... Pour une fois on était encore vainqueur; ça n'a pas duré... Tout à coup : boum ! et voici cinq ou six camarades qui s'affalent.

« Nous rentrons, nous remontons au premier, mais nous avions à peine entr'ouvert les volets que ça recommence à tomber ; le malheur c'est que les Prussiens étaient cachés derrière les palissades et qu'ils étaient mille... alors que nous étions une compagnie... moins les morts. En entrant à la villa nous nous comptions quarante-cinq : à ce moment-là il y en avait bien un bon tiers de tombé.

« Donc, on redescend au rez-de-chaussée, et on dit : quand ils auront démoli le mur ils s'amèneront et on les recevra. On fait l'appel, pour les munitions, et on voit que nous n'avions plus que cinq coups à tirer chacun. Ça commençait à se gâter ; d'autant plus qu'on ne pouvait plus rester aux fenêtres parce que les boulets envoyaient des éclats de pierre ou emporteraient tout.

« Descendons à la cave, dit l'un. — Pour s'y faire larder comme des rats ? » dit l'autre. Pendant ce temps, le lieutenant, qui était remonté au premier, redescend : « Les enfants, il faut nous sauver par là. Ecoutez-moi bien : on saute le mur, on met le cap nord-nord-ouest sur la maison blanche qu'on voit sur la hauteur, et on trotte vivement jusqu'à la route : là on aborde l'ennemi et on le rejette au diable... en un temps et trois mouvements. »

« Vivement on fila nord-nord-ouest, en s'abritant à la place où étaient tout à l'heure les Prussiens, et, arrivé à un petit bois, on traversa la route d'un saut ; une fois de l'autre côté on était sauvé... si on n'y restait pas. »

— Ça a marché bien, encore longtemps ? interrompit la cantinière qui suivait attentivement le récit.

— Ça a marché ; de la route ça a été dur pour rejeter les Prussiens du côté où ils ne pouvaient nous empêcher de passer ; car ils s'entêtaient à vouloir s'abriter dans l'autre fossé ; mais on tirait dare-dare, sur ceux qui s'esbignaient par là, et ils ont fini par déguerpir... Il était temps, on n'avait plus de cartouches, alors on a filé dans le fossé, on a traversé la route.

« Les Prussiens ne nous ont pas poursuivis.

— Combien sont arrivés sains et saufs ?

— Vingt-huit... tous blessés.

« Moi, je n'ai presque rien ; une éraflure au mollet, une à la cuisse, un coup de crosse dans les côtes... c'est tout.

— C'est assez pour que tu ailles à l'ambulance.

— Je voulais y aller aujourd'hui, je n'ai pas eu le temps.

— Avec ta patte raide tu ne vas pas pouvoir marcher ; c'est loin la Prusse.

— La Prusse !... Pensez-vous, la mère, que je vais me laisser emmener en Prusse !

— Que feras-tu ?

— Psst... psst...

— Tous li deux camarade... on li crevera li Pruscos... Comment toi ti appelles ?

— Despayroux.

— Moi, Ahmour ben Mohamed ben Saïd.

Loriot écoutait, bouche bée, tandis que, la petite Denise dormait.

— Allons, les enfants, dit la cantinière, il faut roupiller.

Ahmour et Despayroux s'étendirent sous la voiture.

Au-dessus d'eux, la cantinière et les deux enfants s'enveloppèrent dans une bâche, et se firent un oreiller du peu de fourrage que Mme Cujas avait apporté pour son mulet.

Bientôt le silence s'établit, presque absolu.

Le grouillement humain autour d'eux, le grouillement formidable de quatre-vingt mille hommes, prisonniers sur ce morceau de terre entouré d'eau, s'était presque apaisé.

II

Le lendemain, au petit jour, le turco s'éveilla et, dès les premiers mouvements qu'il tenta, il sentit que ses membres étaient tout endoloris.

Il en déduisit, immédiatement, que beaucoup d'autres devaient être comme lui, qu'ils allaient se lever, rafler tout ce qui pouvait être bon à prendre et que les derniers arrivés se brosseraient le ventre.

Il éveilla donc le marsouin et lui dit doucement :

— Moi aller aux vivres ; ti gardera fourgon, hein !... et mon poule...

— Oui.

Sorti de dessous la voiture, il scruta la campagne et, à quatre ou cinq cents mètres sur sa droite, entrevit des maisons, des clôtures de jardins, des étables.

— Voici mon affaire, pensa-t-il.

Et il se dirigea vers le hameau de Villette, en faisant un circuit, comme les renards à l'affût d'un gibier.

Dans ce circuit, au bas d'un talus, il entendit le murmure d'une fontaine.

— Bono, bono bèsef.

Il chercha la fontaine, la trouva, et ayant fait ses ablutions repartit le cœur léger.

Soudain il s'arrêta.

En face de lui, à cent mètres, tout le long de la Meuse, il venait de voir des casques à pointe ; en avançant encore de quelques pas, il put constater qu'un cordon de sentinelles enserrait la presqu'île.

Son front se barra d'un pli féroce. Il serra les dents, mâchonna quelques mots arabes, puis tourna du côté du hameau.

Après avoir traversé avec prudence un petit bouquet d'arbres, il se trouva contre les clôtures de jardinets, où poussaient habituellement des navets et des carottes, mais où il n'y avait présentement rien du tout.

Cette constatation fit faire la grimace au turco, et même la grimace s'accentua lorsqu'il vit, à la terre fraîchement remuée, que les dits légumes n'étaient pas enlevés depuis longtemps.

D'autres se seraient-ils levés avant lui ?

En examinant encore soigneusement les clôtures et les chaumières, il aperçut, entre deux planches étartées, un visage humain dont les yeux furetaient de-ci de-là.

Le turco se tapit à son tour, et, entre les branches des arbustes, observa.

Tout à coup un buste émergea, et un lignard sauta prestement dans le jardinet.

Le soldat marcha courbé jusqu'à une certaine place et se mit à retirer de terre un navet puis un second, puis un troisième.

Ahmour le vit ensuite se diriger en rampant vers une espèce de poulailler, accoté à la maison, et que lui Ahmour n'avait pas encore aperçu.

— Mon vieux Ahmour maboul, pensa-t-il, mais part à deux !

Il tourna prestement le jardinet et gagna l'endroit par où le lignard était entré. A ses pieds, gisaient trois autres navets énormes, deux splendides carottes. Vivement il s'empara des légumes et fila.

Trois minutes après il déposait ses provisions dans le fourgon de Mme Cujas, où tout le monde dormait encore, et repartait à la recherche du lignard chapardeur ; il ne se pressait pas, car, d'où il était, il embrassait tout le terrain.

Au bout de quelque temps le susdit lignard longea le bouquet d'arbres, que lui-même traversait tout à l'heure, et se dirigea lentement vers Iges. Il marcha dans cette direction en constatant par l'examen de toute sa personne que ce dernier n'avait pas occis de volaille.

Il l'interpella.

— Eh ! camarade... ti porte à manger... bono bézef, hein !

Il riait.

Mais l'autre n'avait pas envie de plaisanter.

— Macache pas bono, moricaud.

— Ahmour pas moricaud, Ahmour Français, bon Français.

Il ne riait plus et ajouta, grave :

— Toi fatigué... toi t'es battu, longtemps...

— Moi!... je n'ai pas tiré un coup de fusil.

Ils marchaient côte à côte.

Le soldat expliquait qu'il faisait partie du 1er corps d'armée, et qu'il était resté toute la journée avec les camarades, sous une avalanche de fer, sans avoir, une seule fois eu l'occasion de prendre contact avec les Prussiens. Maintenant il était prisonnier à Iges, avec les camarades, les officiers.

Cette nuit on avait dormi dans la boue — pas lui, car il avait arraché deux planches à une palissade et s'en était fait un matelas, mais il n'y avait pas eu de planches pour tout le monde... et pas de couvertures... ah !... misère !

— Et bouffer ? comment va-t-on faire pour bouffer ? il y en a qui disent que les Prussiens vont distribuer des rations... ah ! ouiche, compte là-dessus... le mieux est encore de prendre ses précautions et de ne compter que sur soi...

— Tu viens ? ajouta le fantassin.

— Non, gourbi à Ahmour est là-haut.

Le soleil se levait et chassait devant lui les dernières brumes.

L'Arabe remonta vers le fourgon de la cantinière, et s'agenouilla face à l'astre du jour, pour faire sa prière du matin.

...Allah seul est Dieu et Mahomet est son prophète.

La cantinière se levait.

— Salut, les enfants.

— Bonjour, mère Cujas.

— Chut... laissez dormir les mioches ; venez par là qu'on s'entende un peu.

Lorsqu'ils furent à l'écart ils tinrent conseil.

Ahmour dit qu'il avait trouvé une fontaine un peu plus bas et rapporté des navets et des carottes.

Despayroux s'offrit à aller à la distribution, s'il y en avait, ou à acheter ce qu'il y trouverait.

— Non, mon petit, avec ta patte en bois... reste là, tu feras le frichti et tu garderas les mioches. Moi j'irai là-bas... je connais les officiers... si on distribue, j'y serai.

Ce que la brave femme ne disait pas, c'est qu'elle avait résolu de parcourir tout le camp pour demander des nouvelles de son mari.

Elle partit donc immédiatement dans la direction d'Iges.

Dès qu'elle eut dépassé le pli de terrain qui lui barrait l'horizon vers le nord, elle jeta les yeux sur les champs environnants et s'étonna de ne voir personne.

— Où donc sont-ils ? pensa-t-elle.

Enfin, sur le chemin, là-bas, elle aperçut des artilleurs et se dirigea de leur côté.

Quand elle fut près d'eux, elle dit :

— Eh bien ! les enfants, où êtes-vous campés ?

— Là-bas, avec les autres.

— Savez-vous s'il y en a du 22e ?

— Oh ! oui, j'en ai vu pas mal.

— Alors j'y vais. Et vous, qu'est-ce que vous allez faire par là ?

— On va voir au village si on peut trouver des vivres.

— Il n'y a donc pas de distribution ?

— On dit bien qu'on va en faire une, mais je crois que si on attend celle-là pour manger on aura le temps de crever de faim.

Les soldats s'éloignèrent.

Un peu plus loin, Mme Cujas se trouva près d'un petit bois, qui avait servi d'abri à quelques-uns des nôtres pendant la nuit.

A même le sol humide et, par endroits, boueux, des hommes étaient étendus sans manteaux, sans couvertures, et dormaient. Les moins fatigués s'étaient levés et s'en allaient vers Iges. Sur tous ces visages se lisait une tristesse morne, un profond découragement.

Des troupiers du 22e étaient là, mais c'étaient de jeunes recrues du 4e bataillon et ils ne purent donner à la cantinière aucun renseignement si ce n'est que le colonel se trouvait à Iges avec le général Lebrun et beaucoup d'autres officiers.

La cantinière continua son chemin.

Elle marchait d'un pas pressé quand elle aperçut, dans un champ, un peu à gauche de la route, un grand rassemblement de soldats de toutes armes.

Elle s'approcha, questionna et apprit que c'étaient simplement des hommes qui, ayant mis en commun les provisions qu'ils possédaient, avaient allumé du feu et étaient en train de faire la soupe.

A la vue de ce feu, les affamés accouraient de toutes parts, et maintenant ils restaient là, l'estomac tiraillé par des crampes, avec, au fond du cœur, le vague espoir qu'ils finiraient peut-être par obtenir une croûte de pain.

Au centre du rassemblement cuisait la soupe, farouchement gardée par ceux qui avaient le droit d'y goûter.

Maintenant la foule devenait plus nombreuse, sans cesse accrue par l'arrivée de ceux qui, la veille, se couchaient harassés où ils étaient arrêtés, et qui dès leur réveil accouraient là où ils espéraient trouver à manger.

Un morne silence régnait ; la presqu'île d'Iges n'était plus qu'une vaste cour de prison à l'heure de la promenade quotidienne.

Cependant des appels couraient dans l'air :

— Les hommes de la 1re du 3e, 34e régiment !

Les officiers essayaient de rallier leurs soldats, et de mettre un peu d'ordre dans ce chaos.

Soudain Mme Cujas tressaillit ; elle se souvenait que le 34e et le 22e formaient la 1re brigade de la première division d'infanterie du 12e corps.

S'étant donc approchée du sergent-major qui appelait les hommes de la 1re du 3e, elle lui demanda des nouvelles du 22e.

— Tous les officiers sont là-bas avec le général Cambriels.

Le sergent indiquait une direction un peu à gauche d'Iges.

— Va-t-on faire une distribution de pain ?

— Du pain ? il n'y en aura pas beaucoup, mais quand même il y en aura.

— J'y vais.

Comme elle était déjà loin, le sergent lui jeta encore :

— Dans deux heures !

Un peu avant l'entrée du bourg d'Iges, sur une partie de terrain plus élevée que le sol environnant, la plupart des officiers du 12e corps entouraient le général Lebrun.

Ce dernier les exhortait à continuer leur œuvre, à veiller sur le sort de leurs hommes, à relever leur moral abattu.

— Quant aux vivres, on ne pouvait les prendre autre part que sur place, et réquisitionner chez les habitants.

Si l'on eût eu à sa disposition des espèces sonnantes, cette réquisition eût été assez facile, mais les officiers de cette mission ne pouvaient échanger ce qu'on leur donnait que contre des bons payables après la guerre, et dans ces conditions leur tâche devenait extrêmement difficile et pénible.

Les paysans, dès qu'ils surent à quoi s'en tenir, cachèrent toutes les provisions de bouche et barricadèrent solidement les portes de leurs granges et de leurs étables.

Quand les officiers vinrent réquisitionner des vivres et des fourrages ils trouvèrent partout la même réponse : nous n'avons que le strict nécessaire, et si nous vous le donnons nous mourrons de faim pendant l'hiver.

Cependant, à force de prières, par la persuasion ou la menace, on finit par leur arracher du pain, du lard, des légumes, et à midi une première distribution de vivres fut faite.

Contrairement à ce qu'on pouvait croire, elle ne fut accompagnée d'aucun cri de joie, comme d'aucune récrimination.

La pitance était maigre et beaucoup de prisonniers n'avaient pas mangé depuis la veille au matin ; mais la prostration était générale, et le peu de pensée, survivant à la débâcle du cerveau, errait loin de là, peut-être vers le clocher natal, laissant l'homme insensible aux souffrances du corps.

Dès que les soldats avaient pris un peu de nourriture, ils cherchaient une place pour s'asseoir, et bientôt ce fut, sur les crêtes des talus, sur le revers des fossés, partout où la terre était sèche, de longues bandes d'êtres immobiles.

Ils échangeaient de rares paroles, ce n'était point de la guerre qu'ils parlaient ; ils disaient qu'ils avaient une mère, une sœur, une fiancée attendant leur retour.

Ce dont ils causaient le moins, ce qui cependant les préoccupait le plus, c'était leur captivité en Allemagne.

Beaucoup eussent préféré la mort à cette angoisse d'un départ pour une destination lointaine et inconnue.

Il faisait chaud.

Certains, qui étaient, la nuit précédente, couchés dans la boue, avaient trouvé une place sèche et s'étaient endormis.

Sur l'herbe rase des pâturages, les chevaux paissaient.

Dans le village même, le spectacle s'étalait, d'une tristesse infinie.

On était au dimanche, et beaucoup d'habitants, — tous de vieilles gens — avaient revêtu les vêtements des grands jours pour se rendre à la messe, prier pour les leurs, morts peut-être en ce moment.

Aux appels de la cloche qui tintait, ils arrivaient, à petits pas, les reins cassés, la tête basse, les yeux vagues. A travers les soldats, affalés le long des murs, ils passaient sans détourner les yeux.

La blancheur des bonnets, la teinte sombre des robes de vieilles, le tintement triste de la cloche au milieu du silence, ces gens marchant vers un même but, cette foule d'hommes immobiles, prostrés, tout imposait à l'esprit l'idée de funérailles.

Et, au fond, n'était-ce pas la messe des morts ? Quoiqu'elles fussent célébrées au fond d'une humble église de village par un vieux prêtre, n'étaient-ce pas d'immenses funérailles ?... les funérailles d'une armée et de deux provinces françaises ?

Pendant que le soleil descendait lentement à l'horizon, l'inquiétude grandissait parmi les officiers ; depuis le matin, nul message, nul communication n'était venus de l'état-major prussien, et chacun se demandait si cet internement allait durer longtemps.

Les chefs qui avaient réquisitionné chez les habitants d'Iges éprouvaient une mortelle angoisse. Il était évident, pour eux plus que pour tous autres, que les ressources de ces gens-là restaient totalement insuffisantes pour faire vivre une armée de 80.000 hommes pendant plus d'un jour.

Que ferait-on le lendemain si les Prussiens ne pourvoyaient pas à la subsistance de leurs prisonniers ?

Il y avait bien encore le hameau de Villette, mais il était plus pauvre que celui d'Iges...

Le jour touchait à sa fin.

Maintenant les hommes s'agitaient ; ils allaient, ils venaient, comme des fauves en cage.

Au fond d'eux-mêmes, une pensée germait lentement : fuir.

Les dangers d'une évasion les effrayaient moins que la perspective d'un exode vers les forteresses lointaines de la Prusse.

Beaucoup se mirent à tourner autour de l'île près du fleuve.

. . . . . .

. . . . . .

C'est presque la nuit maintenant.

Une heure auparavant, les officiers ont fait distribuer les vivres gardés du matin, et quelques feux de bivouac fument çà et là dans la campagne.

Près d'un de ces feux, les conversations s'animent ; des hommes sont revenus de-ci de-là ; ils disent que vers le petit bois on peut très bien traverser la Meuse à la nage, qu'en face est un autre bois qui servirait d'abri et que de là on gagnerait Mézières et l'armée du Nord.

Un autre propose de traverser le canal sur l'écluse de Villette, et la Meuse à Donchery, trois kilomètres plus loin ; c'est plus long mais on passe à pied sec ; d'autres proposent le bac de Saint-Albert.

Les officiers démontrent tous les dangers de l'expédition, surtout si les fuyards sont nombreux, puis ils finissent par dire qu'il faut la tenter.

Mais le bois est rare ; les feux s'éteignent ; la soupe est mangée. Quelle soupe ! Pour une dizaine d'hommes une demi-livre de lard et quelques légumes. Point de pain. Les deux fours du village seront chauffés demain matin seulement ; en attendant il faut encore resserrer d'un cran le ceinturon ; il faut attendre.

Au fourgon de Mme Cujas on est un peu mieux partagé, grâce à l'Arabe, revenu avec une livre de pain et un fromage ; on cause après avoir mangé presque à sa faim.

Despayroux a pansé ses blessures ; Ahmour est allé maraûder ; Loriot a renouvelé la provision d'eau. Denise a joué avec tous, et n'a pas demandé trop souvent sa mère ; quant à la cantinière, elle est rentrée tard, complètement exténuée.

Elle a parcouru tout le camp, interrogé tout le monde ; elle n'a pas retrouvé son mari ; le commandant de son bataillon lui a appris la mort du capitaine de la 3e, ainsi que celle de plusieurs sous-officiers tombés au-dessus de Balan ; de son pauvre Cujas, point de nouvelles.

Parmi les officiers, parmi les soldats, elle n'a rencontré personne pour lui dire s'il est mort ou s'il est sauvé.

Sa compagnie semble s'être évanouie ; nul ne l'a vue nulle part.

Et la pauvre femme se débat dans cette incertitude, s'énerve.

Elle dit les horreurs aperçues en parcourant le camp : les hommes étendus presque sans souffle aux creux des plis de terrain et qui mourront sûrement si on ne leur porte à manger : la torture des officiers s'épuisant à trouver de l'eau et du pain pour cette horde qui fut naguère une armée, et qui

maintenant gît sous la botte ensanglantée du Teuton.

. . . . . .

Depuis longtemps il fait nuit ; Ahmour est là, assis, les jambes croisées en face du couchant où a disparu l'astre qu'il adore.

A quoi rêve l'enfant du désert ?...

Aux houris du paradis de Mahomet ?...

Aux Ouled Naïl, ou simplement aux lieux qui virent son enfance ?

Peut-être cherche-t-il là-bas le vert sombre des palmiers-dattiers, ou la silhouette fantastique des monts d'El Kantara.

En tout cas il ne pense pas aux Prussiens, car il fredonne doucement, d'une voix nasillarde, une vieille chanson arabe aux interminables couplets :

« Ia lala n'dick leldjmane
Namelek djaboula. »
« Ia sidi anna bradjili
Manichi Maboula. »
« Ia lala n'dick lel behar
Thaouen fel flouka. »
« Ia sidi anna bradjili
Manichi Maboula, » etc.

« Viens, ma belle, je t'emmènerai dans les jardins où sont de belles balançoires. — Oh ! monsieur, je suis mariée, je ne suis pas fille. »

« Viens ma belle, je t'emmènerai sur la mer où se balancent les belles barques. — Oh ! monsieur, je suis mariée, je ne suis pas fille. »

Soudain la chanson s'arrête et l'Arabe tend l'oreille ; on a marché et parlé, non loin de lui.

Il écoute de toutes ses oreilles et scrute l'ombre de ses yeux de lynx.

Effectivement, des ombres se meuvent sur la droite.

Des hommes semblent se diriger vers le hameau de Villette.

D'autres encore suivent.

Ahmour essaye de les compter. Qu'y a-t-il donc ?

Enfin la curiosité l'emporte sur la prudence et, sans se demander si les menues provisions qui restent ne sont pas en danger, il court lui aussi où vont les ombres.

Il se trouve au milieu de soldats d'infanterie qui, disséminés dans la campagne, semblent tous tendre vers un même but.

— Où toi ti vas ? dis ?

— Tais-toi, n. d. D... on s'en va.

— Où ti t'en vas ?

— On se sauve, que je te dis...

« Viens tu le verras.

L'Arabe suit, et, un instant après, un sergent du 34e de ligne lui explique qu'on passera l'écluse de Villette pour filer vers Donchery.

— Toi prendir garde. Li sentinelles di Prouscos être partout, partout.

— Tu les as vues ?

— Oui, oui... partout, partout.

Et son geste circonscrit l'horizon entier.

— Tu as dû fouiller tout le village pour voler... hein ?... vieux brigand.

— Oh ! rien prendir dans ce gourbi, rien... macache voler ; toutes les portes fermées !

— Mais tu la connais dans les coins ?

— Oui.

— Tu vois clair !

— Ahmour voit la nuit comme chacal.

— Veux-tu nous conduire... hein ?

— Moi, je veux bien condouire toi, mais ti sais, li sentinelle va tirer son moukala... pan... tant pis pour toi.

— Mieux vaut crever d'une balle dans la peau ce soir, que de crever de faim demain.

— Allons !

Le sergent lui posa la main sur le bras et le retint.

— Chut !

Un hululement venait de se faire entendre suivi d'un second, puis d'un troisième extrêmement faible.

L'Arabe regarda autour de lui et vit que toutes les ombres étaient immobiles.

— Compris, fit-il.

Quelques minutes s'écoulèrent.

— Nous attendons le signal pour repartir, dit le sergent... trois cris de chouette, cette fois successifs.

Les minutes s'écoulaient et le hululement attendu ne se faisait pas entendre.

Le sergent s'impatientait.

— Viens, dit l'Arabe ; viens plus loin.

Les deux hommes se remirent en marche, avec d'infinies précautions, et atteignirent sans encombre l'extrémité du village, laissé sur leur droite.

L'Arabe laissa le sergent abrité derrière l'angle d'une chaumière, et s'avança tout seul en rampant.

Il était près de dix heures du soir ; tout semblait dormir sauf des chiens qui de temps en temps aboyaient mollement comme pour dire : Nous veillons, tout va bien.

Le sergent était inquiet ; on n'entendait point le signal convenu pour la marche en avant.

Et l'Arabe ne reparaissait point.

Une sueur froide perlait au front de ceux qui attendaient.

Enfin, après dix minutes qui semblaient des siècles, le premier entrevit une ombre, se mouvant tout près, et presque aussitôt reconnut la chéchia d'Ahmour.

— Alors, l'Arbi, qu'est-ce qu'il y a à faire ?

— Si toi veux passer petit pont faut touer sentinelle... couic ! moi veux bien touer...

— Non, mille millions de tonnerre ! il va tirer crier, les autres arriveront.

— Si moi li touer, li pas crier.

Le sergent était perplexe.

L'Arabe ajouta :

— Ton camarade être couché là-bas.

— Tu lui as parlé ?

— Non, li mi pas vou.

— Alors comment sais-tu que c'est mon camarade ?

— Li sergent comme toi.

— Peut-on aller vers lui ?

— Si toi marchir comme chacal oui.

— Essayons.

Les deux hommes, avec des précautions encore infinies, le sergent suivant l'Arabe, s'avancèrent dans la direction de l'écluse.

Ils n'étaient plus qu'à une dizaine de mètres de la crête du talus, lorsque Ahmour, arrêtant son compagnon et lui montrant une ombre de forme allongée étendue à quelques pas d'eux, lui murmura à l'oreille :

— Camarade !

Les deux hommes étaient, à ce moment-là, accroupis derrière un maigre buisson. Ils voyaient parfaitement les silhouettes des sentinelles se détacher sur le ciel clair, criblé d'étoiles.

De l'autre côté du canal, la maison de l'éclusier découpait un rectangle noir sur un fond de lumière rougeâtre.

Un feu brûlait certainement derrière, et ce ne pouvait être qu'un feu de bivouac allemand.

— Comment passer ? pensait le sergent. Au moindre bruit, tout le poste va accourir avec des falots, et nous serons canardés à bout portant. Décidément, il eût mieux valu traverser la Meuse à la nage. Que compte faire le lieutenant ?

Il rampa vers la forme noire allongée sur la droite et reconnut bientôt une capote bleue qui semblait avoir été mise pour sécher, sur un buisson minuscule haut seulement de trente ou quarante centimètres. En regardant plus attentivement, il vit deux jambes et une tête.

Il prononça :

— Boulot !

La capote s'agita, se retourna, et un murmure en sortit.

— C'est toi, Courtaud ?

— Oui.

Les deux hommes s'étendirent côte à côte et se parlèrent à l'oreille.

Boulot et Courtaud étaient des diminutifs de Belliveaud et de Coutaret ; et Belliveaud et Coutaret étaient deux fils de l'Auvergne, amis d'enfance, sergents tous deux au 34e de ligne.

Belliveaud expliqua à Coutaret que leur lieutenant était parti pour traverser le canal sur les portes de l'écluse, non pas sur la passerelle où il aurait été sûrement vu, mais sur les traverses du bas.

L'entreprise était périlleuse, car sur les traverses on glissait, mais le lieutenant était un gymnaste émérite et il avait de grandes chances de réussir.

Une fois de l'autre côté, il devait aller fermer la porte aval rive gauche de l'écluse. A son retour, on donnerait le signal de la reprise de la marche en avant ; et pendant que les hommes approcheraient, le lieutenant fermerait l'autre porte.

A quarante mètres en aval, on passerait.

Coutaret expliqua à son tour qu'il avait avec lui un Arabe, venu là tout à l'heure, et qui se faisait fort de tuer la sentinelle sans qu'elle criât.

A ce moment, les deux hommes se sentirent toucher légèrement à l'épaule.

C'était le lieutenant qui revenait.

— En arrière, dit-il.

Tous trois se replièrent sur les maisons du village.

Quand ils furent à l'abri, ils tinrent conseil.

— Impossible de fermer les portes, dit le lieutenant, la manivelle a été enlevée et a dû être emportée dans la maison de l'éclusier ; je n'ai pu la retrouver.

— Alors comment faire ?

— Il faut passer sur les portes qui sont fermées.

— J'ai avec moi un Arabe qui prétend tuer la sentinelle, sans qu'elle crie.

— Où est-il ?

Une quatrième ombre surgit.

— Voilà, dit Ahmour.

— Eh bien ! essayons, car le temps presse ; dans une heure, la lune se lèvera.

« Ramenez tout le monde sur la gauche, ne laissez personne sur le chemin, personne... on ne sait pas ce qui peut arriver.

« Massez tous vos hommes ici ; en cas de réussite, par file et pas gymnastique. Si le coup rate, repliez-vous vivement pour que l'ennemi croie à une tentative isolée, et qu'il nous reste la chance d'essayer autre chose demain... Allez !

— Toi l'Arabe, comment t'appelles-tu ?

— Ahmour ben Mohamed ben Saïd.

— Tu as ton couteau ?

— Oui, mon lieutenant.

— En avant !

Les deux hommes gagnèrent le buisson où tout à l'heure, avaient fait halte Coutaret et Ahmour ; là, ils scrutèrent l'ombre.

Devant les portes de l'écluse une sentinelle veillait. On voyait sa silhouette aller et venir de gauche à droite et de droite à gauche, lentement.

La sentinelle la plus près, du côté de Glaire, était à une vingtaine de pas de là ; du côté de la Meuse, elle semblait plus loin et complètement invisible.

— Vas-y, Ahmour, droit et ferme.

Le couteau entre les dents, l'Arabe se mit à ramper sans bruit.

Il avait à peine fait quelques pas qu'un coup de feu lointain éclata.

Ahmour s'arrêta.

Bientôt un deuxième coup partit, puis un troisième. Cela semblait venir du village.

Brusquement des torches surgirent derrière la maison de l'éclusier, et une patrouille allemande se dirigea au pas de course vers la passerelle.

Pendant ce temps, de nouveaux coups de feu partaient.

Ahmour et le lieutenant s'étaient repliés précipitamment derrière la chaumière où tout à l'heure ils avaient tenu conseil. Belliveaud et Coutaret y étaient déjà.

— Que se passe-t-il ?

— C'est bien simple, dit le lieutenant. Ceux qui traversaient la Meuse à la nage en face de Montimont ont été vus et les Prussiens tirent dessus.

Comme l'officier allemand allait s'engager sur la passerelle, la fusillade crépita plus violente et plus proche ; alors il s'arrêta, jeta quelques mots à ses soldats, puis revint en arrière.

Pendant que la patrouille traversait le canal, il criait des ordres et, quelques instants après, on le vit apparaître à la tête d'une cinquantaine d'hommes porteurs de torches et de falots.

La petite troupe s'engagea dans le chemin qui traversait le hameau.

Quelques instants encore on entendit le pas cadencé des hommes, et on vit les lueurs des torches flotter au travers des branches, puis, après le petit bois, plus rien que les lointains coups de feu qui continuaient d'éclater, quoique à des intervalles de plus en plus grands.

Soudain la voix d'Ahmour, à vingt pas de là, presque haute :

— Li sentinelle il est toué ; les deux sentinelles.

— En route ! s'écrièrent ensemble les trois hommes.

Ils bondirent, et derrière eux les soldats suivirent en rampant.

Ce fut une farandole bizarre ; à la suite du sergent Belliveaud, les hommes s'engagèrent sur l'étroite passerelle qui surmontait les portes de l'écluse et se mirent à dévaler, au pas de course, sur le chemin de halage longeant le canal et la Meuse sur la rive gauche, et allant rejoindre, un peu plus loin, la route de Sedan à Donchery.

Coutaret, resté en arrière, essayait de mettre un peu d'ordre dans cette meute se ruant à la liberté ou à la mort ; il recommandait le silence et le sang-froid.

En tête de la passerelle, le lieutenant veillait pour éviter l'encombrement, répétant sans cesse :

— Doucement... pas de bruit ! par file à droite au pas de course... dans l'herbe...

La fuite s'effectuait de plus en plus rapide.

Le bruit des pas sur la passerelle, tout à l'heure couvert par le giclement de l'eau au travers des joints des vannes, s'entendait distinctement maintenant.

— Doucement... doucement, répétait l'officier.

On ne l'entendait plus.

C'était la fuite éperdue fantastique, et qui l'eût vue subitement eût cru être en proie à un cauchemar, à une vision de l'enfer.

Coutaret était là maintenant, croyant avoir ramené les derniers, mais il en surgissait sans cesse de l'ombre.

De temps à autre, une éclaircie dans le rang arrachait aux deux camarades un « Enfin ! » de soulagement ; tout aussitôt, d'autres prisonniers arrivaient au pas de course et le défilé recommençait.

— Mais combien sont-ils donc, disait le lieutenant ; je croyais que nous n'étions pas plus de cent cinquante.

— D'autres sont venus sûrement, mon lieutenant, je ne sais d'où.

Les deux hommes se sentaient étreints par l'angoisse ; il était évident que les choses se gâtaient.

En effet, il eût peut-être été facile de conduire à bon port une troupe de cent cinquante hommes, qui aurait eu une avance d'un quart d'heure sur des poursuivants éventuels ; avec deux ou trois

cents hommes, la chose devenait plus difficile, surtout si les Allemands s'apercevaient de leur fuite et se mettaient immédiatement à leur poursuite.

Donc, la gorge serrée et le front en sueur, le lieutenant regardait en face de lui l'orient blanchir et écoutait le bruit, de plus en plus distinct, du pas des hommes sur la passerelle libératrice.

Que faire ? les arrêter afin de sauver ceux qui étaient déjà passés ? obéiraient-ils ?... Puis, avait-il le droit d'enlever à ces êtres un espoir de liberté qui pouvait devenir une réalité ?

Il ne lui venait pas à l'esprit de traverser à son tour et de fuir. Dans cette ombre où tous voyaient l'éblouissante clarté de la délivrance, il ne découvrait, lui, que des périls sans nombre, de seconde en seconde grandissants.

Soudain, une poussée furieuse se produisit ; deux mots s'échappèrent de toutes les bouches :

— Les Prussiens !... les Prussiens...

Au même moment, un éclair raya l'ombre ; le lieutenant entendit une balle siffler à ses oreilles. Il se baissa vivement et le sergent Coutaret avec lui.

Aussitôt après, un second coup de feu partit du même endroit que le premier.

On entendit le plouf ! d'un corps, tombant dans l'eau.

— Demi-tour et par file à droite ! cria le chef.

— Pas gymnastique ! reprit le sergent.

Les hommes n'eussent peut-être pas obéi, mais les Allemands surgissaient de derrière la maison de l'éclusier ; la vue des casques à pointe ramenait à la dure réalité.

Ils étaient sans armes, voués à une mort certaine ; mieux valait se replier en bon ordre que de se faire fusiller.

Des cinq ou six qui avaient suivi leur impulsion première et achevé la traversée de la passerelle, deux furent tués à bout portant ; les autres allaient subir le même sort, lorsque l'officier prussien, réfléchissant sans doute sur la responsabilité qu'il pouvait encourir, ordonna de les emmener au bivouac.

Puis, lui et une dizaine d'hommes traversèrent à leur tour la passerelle et, éclairés par les torches fouillèrent le terrain environnant.

Pendant ce temps, l'officier français disait au sergent :

— Suis-moi.

Puis saisissant le bord du plancher du petit pont, entre ses doigts nerveux, il exécutait ce qu'on appelle un développement et se blottissait entre deux des grosses pièces de bois qui formaient l'ossature de la porte de l'écluse.

Si le lieutenant avait le poignet solide, le descendant des Arvernes ne lui cédait en rien de ce côté-là ; moins d'une seconde après il se trouvait à côté de son chef.

Les deux hommes attendirent de longues minutes ; les Allemands passaient et repassaient sur leur tête. Lorsque tout leur sembla rentré dans l'ordre, ils s'accrochèrent aux poutres humides, et après des prodiges de force et d'adresse se trouvèrent sains et saufs sur la rive opposée.

Le chemin de halage passait là, entre le canal d'un côté, de l'autre un petit talus herbeux.

Ce talus commençait à la maison de l'éclusier et allait s'accentuant au fur et à mesure qu'il approchait de la Meuse.

Nos deux hommes marchèrent dans l'herbe pliés en deux d'abord, puis seulement courbés.

Lorsqu'ils atteignirent le fleuve, ils respirèrent.

— Nous sommes sauvés ! murmura le sergent.

Au même moment, on entendit un cri lointain de « Vive la France ! » suivi du crépitement d'une douzaine de coups de feu tirés ensemble.

— Mais les autres sont morts, répondit l'officier.

— Qui les autres ?

— Ceux qui sont passés les derniers et qui ont été pris.

Tous deux se découvrirent et demeurèrent immobiles.

— Salut aux héros ! dit l'officier.

Juste en ce moment, la lune se levait radieuse au-dessus des bois.

— En route, au pas de course ! ajouta-t-il.

Les deux soldats assujettirent leur coiffure, puis les coudes au corps, la tête haute, ils partirent dans la direction de Donchery.

Ainsi que venait de le dire le lieutenant, les Prussiens fusillaient les quatre soldats qui, traversant la passerelle les derniers, tombaient entre leurs mains.

Auparavant, l'officier interrogeait, pour savoir si leur évasion avait été spontanée ou le résultat d'un complot.

— Vous nous gardez prisonniers, dit l'un, et vous ne nous donnez rien à manger. J'ai faim, je me sauve, c'est mon droit... vous n'avez qu'à faire meilleure garde.

— Vous vous étiez concertés avec vos camarades pour fuir ?

Les quatre hommes se regardèrent. Ils étaient d'armes ou de régiments différents et ne se connaissaient pas.

— Entre Français, dit un autre, point n'est besoin de se concerter pour s'entendre.

« Partout on s'évade en ce moment, demain ce sera la même chose. Si vous ne nous emmenez pas bientôt, vous ne nous emmènerez pas du tout.

— Vous avez faim, dites-vous ?

Les quatre hommes restèrent muets.

— Donnez un peu de plomb à ces gaillards-là, ajouta l'officier, ça leur remplira l'estomac.

Puis, se levant, il se dirigea vers la porte.

— Canaille ! Assassin !

— Bandit !

Les malheureux faisaient des efforts surhumains, pour se dégager des liens qui les enserraient.

Avant de disparaître, l'Allemand se retourna et leur dit en riant :

— Au lieu de m'injurier, vous devriez me remercier : je vous fais évader à jamais de la vie où l'on a toujours faim de quelque chose.

Aucun ne répondit.

Quelques minutes après, ils étaient, pour toujours, « évadés de la vie. »

Ils avaient lancé, vers la Patrie mutilée, leur cri suprême :

— Vive la France !

Personne ne dormait au campement de maman Cujas, — sauf Denise.

Dès les premiers coups de feu, la cantinière et le marsouin étaient sortis l'un devant l'autre de dessous le fourgon, et ils cherchaient à suivre, à travers l'obscurité, les péripéties du drame qui se tenait tout près d'eux.

La cantinière qui, dans sa course à travers le camp, avait entendu quelques mots, comprenait à demi.

— Ah ! les pauvres bougres, les voilà pris.

— Elle expliquait que c'était des prisonniers qui tentaient de traverser la Meuse à la nage.

Les Prussiens les avaient vus et tiraient dessus.

Bientôt après, Loriot s'éveillait à son tour, en sursaut ; il sautait en bas de la voiture demandant son fusil.

— On ne se bat pas, mon fiston, lui dit la cantinière, retourne te coucher.

L'enfant ouvrit désespérément ses yeux dans la nuit puis, ne voyant rien, remonta s'étendre à côté de Denise.

Mais impossible de se rendormir, au coup de feu suivant il se relevait, très calme.

— Qu'y a-t-il ? maman Cujas.

— Il y a que des pauvres bougres ont pensé qu'il

valait mieux crever d'une balle dans la peau que de crever de faim. Ils ont essayé de traverser la Meuse à la nage ; les Prussiens les ont vus et ils ont tiré dessus.

« Va te recoucher.

— J'aime mieux rester là.

— Eh bien, reste.

— Où est Ahmour ?

— Il doit être à marauder quelque part.

— Je ne voudrais pas qu'on le tue, Ahmour.

— Tu as raison, mon fiston ; c'est un bon diable.

Anxieux, ils continuaient de scruter la nuit.

Ils virent le détachement de Prussiens quitter le bivouac de l'écluse.

Ils virent les torches osciller dans les ténèbres, à la cadence du pas gymnastique.

Ils les perdirent un instant dans la traversée du hameau, les entrevirent à travers le petit bois et les suivirent ensuite jusque près de la fontaine.

Là, un éparpillement se fit.

Les Prussiens fouillaient évidemment toutes les touffes d'herbe de la rive, tous les buissons du chemin.

Ils allaient, venaient, zigzaguaient et les uns après les autres ils finirent par disparaître derrière la pente un peu plus prononcée du mont d'Iges.

Ils n'en ont plus trouvé, articula la cantinière.

— Comment le savez-vous ? demanda Loriot.

Parce que s'ils en avaient trouvé, ils les auraient tués sur-le-champ.

— Ah !

Soudain une étincelle jaillit derrière le hameau de Villette et, deux secondes après, le bruit d'un coup de feu arriva jusqu'au campement de Mme Cujas.

— Par là aussi !... dit le marsouin.

Une deuxième détonation retentit.

Puis la cantinière et ses compagnons virent de nouveau des torches surgir.

De nouveau les torches allaient, venaient, s'arrêtaient ; elles s'évanouirent derrière la maison de l'éclusier.

La cantinière et ses compagnons restèrent encore quelque temps aux écoutes, puis la brave femme conclut :

— Allons ! c'est fini... il faut dormir.

— Je voudrais bien savoir où est Ahmour, dit Loriot.

— Eh ! mon petit, il s'est peut-être évadé avec les autres.

— Vous croyez ?

— Pourquoi pas ?

L'enfant resta pensif.

— Allons, allons sur le flanc ! et elle l'entraîna.

Au moment où elle montait sur le marchepied, elle perçut le crépitement d'une fusillade et en resta saisie.

— Encore !

Elle se retourna du côté de la Villette.

La cantinière restait là anxieuse, tenant toujours Loriot d'une main.

Soudain, dans l'ombre, devant eux, leurs yeux écarquillés virent surgir une silhouette de soldat armé.

— Qui va là ? cria Despayroux, de dessous le fourgon.

En même temps il s'élançait.

— Ahmour ! dit une voix.

Loriot lâcha la main de maman Cujas et s'élança au-devant de l'Arabe.

— Je croyais que tu t'étais sauvé avec les autres.

— Moi sauver ?... non, non, Ahmour pas sauver loui si pitit tambour et moutchatchounette pas sauvés.

— Ah ! que je suis content !

— Toi content ? Ah ! ah ! content encore plous bezef... moi ai porté fusil à toi... hein ! beau mouskahla ichouf el moukalha el djedida el méliha.

— Mais tu es fou, dirent ensemble la cantinière et le marsouin.

— Moi être pas maboul... non, moi être pas maboul... moi cachir li deux fusils. Tout en causant, il se débarrassait de son butin : deux grands manteaux, huit fusils, huit paquets de cartouches.

Il jeta un manteau à Loriot.

— Tiens, pitit... couvre-toi et li moutchacha ; toi marsouin, rends li couverture de mère Cujas.

— Je n'en ai pas besoin, mon garçon, garde ma couverture, Despayroux, et toi garde ton manteau, mon brave, tu dois l'avoir bien gagné. Allons, contenous ça en deux temps et trois mouvements.

L'Arabe raconta comment il avait aperçu des ombres qui se dirigeaient sur la Villette et comment il les avait suivies.

Il expliqua qu'on ne pouvait passer les portes de l'écluse qu'après avoir tué sans bruit la sentinelle.

Alors, il s'était avancé à plat ventre jusque sur le chemin que parcourait celle-ci. Quand elle s'éloigna de lui, il se dressa, la suivit en lui emboîtant le pas et au moment où elle se retournait, lui enfonça son couteau en plein cœur, tout en lui collant sa chéchia sur la bouche, pour le cas où elle aurait eu envie de crier.

Le premier coup ayant parfaitement réussi, il en avait tenté un second, non moins heureux, sur la sentinelle voisine, et était revenu prévenir les camarades, qu'ils pouvaient passer.

Pendant que ces derniers fuyaient, il s'était emparé des manteaux pour les enfants, puis les fusils l'avaient tenté, et il les avait pris également avec les munitions nécessaires.

Ensuite, il s'était assis tranquillement par terre, et avait regardé passer, sur le ciel clair, les ombres dansantes des fuyards.

Ce spectacle l'avait prodigieusement amusé, il riait comme un enfant en le racontant.

A la fin, il arrivait ce qui, fatalement, devait arriver : les Prussiens entendaient la marche sur les planches et tiraient sur les malheureux.

Lui, Ahmour, s'en allait tranquillement.

— C'était tout.

Maintenant, à la clarté de la lune, il regardait ses deux fusils.

— Où vas-tu les cacher ? questionna le soldat d'infanterie de marine.

— Là-haut.

Il montrait les vieux pans de murs de la tour de Glaire.

Et les deux sentinelles ? Qu'est-ce que tu en as fait ?

— J'ai laissi là.

— Tu aurais mieux fait de les jeter à l'eau.

Ahmour eut un geste vague qui pouvait signifier : peu importe, ou : peut-être bien.

— Et ton couteau ?

— J'ai là.

L'Arabe frappait sur sa ceinture.

— Tu ferais bien de le cacher aussi.

— Non !... Non !... Ahmour et lui toujours tous deux... jamais quitter.

— Va au loin porter tes fusils et viens dormir.

Le turco se leva, prit les fusils et les paquets de cartouches, et se dirigea vers les ruines de la tour de Glaire.

Un quart d'heure après, il était de retour ; bientôt, tout le monde dormait, au campement Cujas.

Pendant ce temps, le capitaine prussien du bivouac de Villette rédigeait un rapport et le faisait porter à Glaire au colonel von Haenig-Wetzchewald qui avait le commandement des troupes gardant le camp.

Sur-le-champ, ce dernier prélev[illegible] deux cents

hommes sur les effectifs dont il disposait, et les envoyait à Villette pour doubler toutes les sentinelles.

Du côté du canal, le cordon d'investissement était reporté jusqu'aux ruines de la tour de Glaire, et le campement Cujas transporté sur l'autre versant du monticule.

La cantinière essaya adroitement de profiter de l'occasion pour sortir avec les enfants, mais la présence, sous son fourgon, du marsouin et du turco ravivant le ressentiment des Bavarois contre ces deux armes, tout le monde fut brutalement repoussé.

Inutile de dire qu'à la première alerte, Ahmour avait mis en sûreté les manteaux et les fusils.

Lorsque le campement fut réinstallé, Mme Cujas se mit en devoir de faire le café et immédiatement les difficultés surgirent.

S'il restait encore un peu de café, l'eau, par contre, et le bois faisaient absolument défaut.

Le marsouin dit :

— Je vais à l'eau, c'est mon affaire ; toi, l'arbi, occupe-toi du feu.

— Pressez-vous, les gars, car il vous faudra voir ensuite, à la distribution de pain ; il n'y en a plus une seule croûte.

Les deux hommes partirent chacun de son côté.

— Moi aussi je vais au bois, dit Loriot s'en allant à la suite de l'Arabe.

La journée s'annonçait chaude.

— J'ai soif, fit tout à coup Denise.

— Tu vas boire, ma grosse ; attends un petit moment.

L'enfant se remit à jouer.

Au bout d'un instant elle interrompit de nouveau ses jeux, répétant :

— J'ai soif, maman Cujas ; pourquoi qu'il n'y a pas d'eau ?

— Despayroux est parti en chercher.

— Pourquoi qu'il n'est pas revenu ?

— C'est loin, bien loin, mais il va être là tout à l'heure, dans une minute.

Puis elle grommela :

— C'est vrai qu'il ne revient plus ; que fait-il donc ?

Elle regarda du côté de la fontaine.

— Ah ! le voilà... mais... on dirait que ses bidons sont vides !..

Le marsouin revenait à grand pas, gesticulait, en proie à une vraie colère.

La cantinière courut au-devant de lui, et constata qu'effectivement les bidons étaient vides.

— Ah ! les brigands ! Ah ! les assassins ! hurlait Despayroux, comment... la fontaine est là, à vingt mètres derrière eux, et *ils* ne veulent pas laisser prendre de l'eau ! Ah ! les sauvages...

Denise aussi était accourue.

— J'ai soif !

— Ah ! mille millions de tonnerres, dit Mme Cujas, nous allons voir s'ils vont m'en donner de l'eau, à moi ; reste là-haut, garde la cantine, et toi, petiote, viens avec moi.

Elle prit les deux bidons vides d'une main, Denise de l'autre, et s'achemina rapidement vers la fontaine.

Lorsqu'elle fut à deux pas des sentinelles un *halt da !* l'arrêta.

— Alors quoi ? on est condamné à mourir de soif ici ? Il y de l'eau derrière vous... *Wassert dort*... l'autre me dit que vous n'avez pas voulu le laisser passer, mais c'est qu'il n'a pas su s'expliquer...

Comme les sentinelles ne répondaient pas, elle s'avança pour forcer la ligne.

Les armes s'abattirent et elle dut s'arrêter.

Alors elle posa ses bidons à terre et croisant les bras sur la poitrine, apostropha les soldats.

Denise, réfugiée en son jupon, regardait d'un œil apeuré.

— Oh ! c'est trop fort ! A moi, cantinière du 22e, qui tant de fois ai donné à boire à un ennemi qui venait de tuer un de mes soldats, vous me refusez de l'eau ? Vous me refusez de l'eau quand je suis prisonnière et que vous devriez me l'apporter.

« Encore si ce n'était que moi, je comprendrais, je dirais que c'est pour vous venger, mais il y a cette enfant... cette enfant de sept ans, qui crie j'ai soif !... Tu n'en as donc pas de petite sœur, toi ? ni toi, et ni toi.

Les soldats se taisaient.

Enfin l'un d'eux parvint à articuler :

— Personne, passer, personne.

— Tas de brutes !

Mais soudain un lieutenant apparut :

— Qu'y a-t-il ?

— Il y a que cette enfant a soif, que j'ai soif ; il y a une fontaine derrière vous, et vous ne voulez pas me laisser passer pour remplir mes bidons.

— Mais il est d'autres fontaines que celle-ci.

— Soit, il y a des puits à Igres, à deux kilomètres Je suis campée ici, un peu plus loin... je prenais mon eau à cette fontaine, et ce matin on m'a fait déguerpir et on l'a consignée. Pourquoi ? qu'est-ce ça vous faisait de nous laisser cette eau ? Ça ne vous coûtait rien.

— C'est bien ; allez... puisez... dépêchez-vous.

Les soldats s'écartèrent.

La cantinière reprit ses bidons et passa.

Le lieutenant jeta quelques mots allemands à ses hommes et s'éloigna.

L'une des sentinelles se détacha et accompagna Mme Cujas.

A la fontaine, Denise dit encore :

— J'ai soif.

Le soldat détacha son quart de sa courroie et le tendit à l'enfant.

Le mouvement avait été si rapide que la cantinière n'avait pas eu le temps de mettre un de ses bidons sous le tuyau de bois, d'où s'échappait un mince filet d'eau claire et fraîche.

La fillette emplit sa tasse, but et la rendit au soldat en lui disant :

— Merci.

Le Bavarois sourit.

Quand les deux bidons furent pleins, la cantinière en prit un dans chaque main et s'adressant à Denise :

— Viens, ma grosse, nous pourrons encore boire aujourd'hui.

« Demain... on verra.

— Fous poufoir fenir teux fois par chour, baragouina le soldat.

— Ah ! merci bien, mon garçon, répondit brusquement Mme Cujas... viens, ma petite Denise.

Pour gravir le talus, le Prussien prit la fillette par la main.

Une seconde fois le cercle des sentinelles se rompit, et la femme et l'enfant rentrèrent au *Camp de la Misère*.

La cantinière marchait devant ; soudain elle entendit grignoter derrière elle ; elle se retourna.

Denise mordait à belles dents dans un biscuit de campagne.

— Où as-tu pris ça ?

— C'est le soldat qui me l'a donné, je ne le mange pas tout entier, j'en garde pour Loriot... et pour toi aussi.

— Oh ! alors ça va bien ! il y a du bon.

Au campement Ahmour et Loriot étaient de retour, les mains presque vides.

— Mes gars, dit la cantinière, il faudrait voir à trouver de l'eau autre part parce que ça dégoûte d'aller mendier vers ces sauvages.

« C'est tout ce qu'il y a de bois ?... heureusement que le calorifère est allumé et qu'il n'y a que la cuisine à faire, mais s'il fallait chauffer la cambuse... ah ! mince de gelée alors !

La brave femme ne décolérait pas.

Si Ahmour avait pu aller à Villette il en serait probablement revenu avec du bois ; mais impossible de franchir la ligne des sentinelles ; on dut se contenter d'un café tiède, dans lequel chacun trempa un morceau de biscuit — tout ce qui restait des approvisionnements.

La dernière gorgée avalée, les hôtes de la cantine Cujas et l'hôtesse s'entre-regardèrent....

La cantinière conclut :

— J'ai été une foutue bête d'emmener ces mioches-là, et toi aussi l'arbi, de ne pas te tirer des pieds quand tu pouvais.

Ahmour se leva vivement.

— Ahmour pas partir si pitit tambour de Bazeilles pas partir. Dis rien, mère Coujas, Ahmour ben Casse-tout porter à manger. Ti vas voir.

Il montrait du geste Iges, vers lequel il se dirigea.

— Moi aussi, dit Loriot, je vais chercher à manger, il nous en faut !

Il était déjà à la suite de l'Arabe.

Le marsouin se leva.

— On va voir à louvoyer.

Lorsque la cantinière fut seule avec Denise elle s'assit dans l'herbe et, le menton dans les mains, se prit à réfléchir.

La situation était grave.

Seule elle s'en fut peut-être tirée en serrant chaque matin d'un cran sa jupe.

Car cela ne pouvait durer.

Les Prussiens ne pouvaient ainsi laisser mourir de faim 80.000 prisonniers de guerre, ils enverraient des vivres aujourd'hui même.

Donc, aujourd'hui, ou demain au plus tard, on aurait à boulotter.

Et même si ça n'arrivait qu'après-demain... à la rigueur c'était admissible... elle n'était pas une enfant comme tous ces jeunes soldats ; son estomac attendrait un jour, deux jours... mais les sacrés mioches...

Que faire ?

Pendant ce temps le mulet, de l'autre côté de la ligne des sentinelles, broutait désespérément l'herbe rase et les écorces des arbres.

En réinstallant le fourgon sur ses cales, on avait oublié de mettre la bête à l'attache, et elle avait pris le large.

Denise, de temps en temps, s'informait de Loriot. Puis elle recommença à demander sa mère.

A Iges, parmi les prisonniers, l'effervescence grandissait.

Les officiers, chargés des réquisitions, étaient partis le matin de bonne heure pour Villette, où ils se heurtaient au cercle d'investissement sans arriver à le franchir.

« Faites une demande à nos supérieurs, répondaient les officiers prussiens ; quand nous aurons des ordres, nous vous laisserons passer. »

C'était logique.

A Iges, les habitants n'avaient pas attendu qu'on leur demandât, cette fois, leurs provisions. Émus par la détresse de tant de pauvres êtres, ils les avaient réunies et livrées de grand cœur.

Les dernières têtes de bétail furent abattues, dépecées et enlevées en moins d'une heure, sans que les fourriers parvinssent à subdiviser les rations.

Deux cent cinquante kilogrammes de pain, furent distribués en trois mille rations — 83 grammes par homme.

Les officiers, sabre au poing, fermaient le cercle autour des fourriers, et stoïques et blêmes, gardaient, sous les bordées d'injures, le mutisme le plus absolu.

Autour du puits c'était une lutte acharnée.

Les seaux remontaient maintenant pleins d'une eau bourbeuse et noirâtre.

Quand même, les hommes s'écrasaient, se frappaient, pour y plonger leurs lèvres brûlées de fièvre

De quelques maisons les habitants avaient fui vers Sedan.

Dans l'une d'elles, un grand diable de Montmartrois, monté sur une table poussée vers la fenêtre ouverte, haranguait la foule.

Il disait que les généraux les avaient vendus, que l'intendance française devait les nourrir, et que, comme elle ne les nourrissait pas, tout l'argent passait dans la poche des riz-pain-sel.

Les généraux des 1er et 3e corps s'étaient défilés, et le général Lebrun était bien tranquillement installé chez le maire d'Iges à sabler le champagne et à manger du rôti.

La foule de ses auditeurs devenait de plus en plus houleuse, et les quelques huées qui d'abord s'étaient fait entendre furent bientôt étouffées sous les bravos et les hurras.

Un cri retentit : A l'assaut ! à mort les traîtres !

Une poussée se produisit du côté de la Meuse pour dévier vers le nord.

Tous ne savaient pas où était la maison du maire, et l'émeute se résolut en quelques cris de braillards qui vinrent échouer sur les trois marches du petit perron gardé par un lieutenant de hussards, sabre au poing.

Dans cette fournaise deux enfants, un grand et un petit — Ahmour et Loriot — allaient et venaient pareils l'un, à un démon, l'autre, à un feu follet.

Des chevaux galopaient, maintenant, assoiffés aussi et furieux.

Ceux qui avaient brouté, les jours passés, les maigres prairies, bondissaient sur le front de la ligne des sentinelles, ruant, se cabrant.

Parfois le cordon des soldats s'ouvrait pour laisser passer la bête qui se précipitait alors dans la rivière.

D'autres restaient immobiles comme figés jusqu'à ce qu'un tremblement de leurs jambes les jetât par terre pour toujours.

Déjà les jours passés beaucoup étaient morts de fatigue et d'inanition et ce jour-là beaucoup d'autres tombèrent terrassés par le soleil autant que par le manque de nourriture.

Après avoir battu le camp en tous sens, chacun de son côté, Ahmour et Loriot rentraient au campement Cujas.

Ils se rencontrèrent sur le chemin, un peu avant le petit bois qui couvre le pied du mont d'Iges du côté est.

L'enfant était très triste, très las ; malgré qu'il eût fouillé, pendant de longues heures, toutes les maisons du village, il n'avait pu récolter que trois croûtes de pain et un petit morceau de fromage.

Le tout constituait pour une seule personne un maigre goûter.

Dès qu'Ahmour l'aperçut, il l'appela :

— Eh ! pitit... quoi ti trouver ?

— Voilà, dit l'enfant montrant son butin.

— Cache vite, cache vite, on ti volerait.

— Et toi ?

— Moi trouvé kouskous, bon kouskous, ti verras.

Soudain un galop effréné les fit se retourner.

Un cheval arrivait sur eux sans mors, sans licol, la bave aux dents.

Pour éviter la bête, l'homme et l'enfant se jetèrent dans le bois.

Le cheval passa.

— Il a du sang au cou, dit Loriot.

Ahmour s'avança sur le bord du chemin et vit une longue traînée sanglante.

Au loin, venant d'Iges, des soldats couraient.

Vers Glaire, le cheval disparut.

Mais, comme l'Arabe reprenait la main de l'enfant pour repartir, un galop se fit entendre et la bête reparut.

Elle repassa devant eux, puis, voyant venir

vers elle des hommes, rebroussa chemin et se jeta dans le bois.

— Pitit monte l'arbre, monte vite...

Loriot embrassa le tronc d'un jeune bouleau et se hissa jusqu'aux premières branches.

A peine était-il installé à califourchon que le cheval fondait sur Ahmour.

Grâce aux arbres, l'Arabe évita le choc ; les ruades faisaient sauter les fragments d'écorce.

La bête se retourna et Ahmour dut encore l'éviter. A ce moment des soldats envahirent le bois, se serrèrent en cercle ; le cheval s'affola davantage, heurta de la tête une branche de hêtre et tomba.

Ce fut la curée.

Pendant qu'un artilleur lui maintenait la tête, un autre, armé d'un couteau de cuisine, lui taillada le cou cherchant la carotide.

Quand elle fut tranchée, le sang gicla.

Déjà d'autres affamés avaient lié les jambes de l'animal et, sans attendre qu'il fût mort, plantaient leurs couteaux en pleine chair, se taillaient des rations de viande, buvaient le sang à même les entailles...

C'étaient des affamés, des fous...

Le spectacle était horrible.

Dans le bouleau un cri retentit.

Ahmour leva les yeux, vit Loriot la tête ballante, qui chavirait et, d'un bond, arriva à temps pour le recevoir dans ses bras.

Le plus pressé était certainement d'éloigner l'enfant de cette scène de carnage.

L'Arabe traversa donc le chemin et à travers champs se dirigea du côté de la cantine.

Il marchait à grandes enjambées.

Son fardeau était lourd et surtout mal chargé.

Aussi, bientôt essoufflé, dut-il s'arrêter.

D'ailleurs l'endroit où il se trouvait semblait propice au repos ; c'était un lieu élevé, où l'air circulait plus abondamment que dans les plaines du bas.

Il déposa Loriot évanoui sur le sol, en une place où les mousses et le thym formaient un lit moelleux, puis entr'ouvrit la veste pour dégager la poitrine.

Il colla ensuite son oreille à la place du cœur et se releva rayonnant.

— Allah rah melih... li pas mouri...

Loriot n'était pas mort, c'est vrai, il fallait cependant le rappeler à la vie.

Si Ahmour avait eu de l'eau ou du rhum !

Mais rien ! rien !

En désespoir de cause, il le massa énergiquement, le frictionna, appelant :

— Pitit ! Eh ! pitit tambour.

« Pas mouri eh !... Ahmour est là, ti sais Ahmour li tourco, l'arbi, ichouf !... et maman Coujas... et la moutchacha... eh ! pitit... toi pas mouri. toi li toué Prussiens... et toi fermé quinquets pour cheval...

Le *pitit*, très pâle, ne bougeait pas.

Comme l'Arabe s'apprêtait à reprendre son fardeau, il vit sur sa droite un jeune soldat d'infanterie de marine qui rampait péniblement.

Le marsouin l'appelait du geste.

Le turco s'approcha.

— Tiens... il reste un peu de rhum dans ma bouteille... mets-lui-en quelques gouttes entre les lèvres et deux gouttes dans le nez... n'en tombe pas... rends-moi le reste.

Ahmour prit la petite fiole plate qu'on lui tendait, et au fond de laquelle se trouvait la valeur d'une cuillerée à café — deux au plus — de rhum.

Il versa religieusement quelques gouttes du précieux liquide entre les lèvres de Loriot, reboucha soigneusement le flacon et attendit.

Quelques secondes après, l'enfant s'agitait, ouvrait les yeux, puis la bouche et disait faiblement :

— J'ai soif !

— Elh'amdou lillâh ! s'écria l'enfant du désert, en levant les bras au ciel, ti vas boire, pitit, ti vas boire.

« Li pas loin la cantine de la mère Coujas.

« Porterai toi.

Il courut au marsouin et lui rendit sa bouteille.

— Merci, frère.

— Veux-tu de l'eau ?

— De l'eau ?...

Il resta bouche bée devant cet homme qui, mourant évidemment de faim et de soif, lui offrait de l'eau.

— Ti as de l'eau ? répéta-t-il timidement.

— Oui, encore un peu...

« Donne-lui-en la moitié...

« Rapporte-moi le reste... pour la nuit.

Ahmour prit le bidon et revint vers Loriot.

— Tiens, pitit ! avale.

L'enfant porta le goulot à ses lèvres, but avidement les trois ou quatre gorgées d'eau chaude que contenait le récipient.

Puis, il jeta les yeux autour de lui avec angoisse, bientôt son visage se rasséréna.

— Je suis mieux, dit-il.

« Allons-nous-en.

Il fit le geste de se lever.

— Macache ! Macache ! grogna le fils du désert, toi tomber si toi marcher. Bouge pas, moi ti porter, ti verras.

Il passa à son cou la courroie du bidon du marsouin et se mit en devoir de charger Loriot sur ses épaules, mais ce dernier s'était levé.

Il chancelait.

— Tu vois que je ne peux pas, disait-il.

— Assieds-toi par terre, pitit. Attends-moi.

Il revint vers le « frère » qui avait regagné, à quelques pas de là, une espèce de fauteuil naturel garni de bruyère, et s'était réinstallé, le torse appuyé dans un creux de roche.

Enfin Ahmour vit les deux jambes, devina le corps et s'avança.

Le marsouin tendait la main pour recevoir son bidon.

— Li pitit tambour avait tout bou, mais Ahmour va ti rapporter ton bidon tout plein.

— Il n'y a pas d'eau par là, soupira-t-il.

— Aie pas peur, frère, Ahmour connaît fontaine.

« Toi veux-ti manger ?

— J'ai encore du biscuit... c'est l'eau qui manque.

Il tirait de derrière lui un biscuit non entamé.

— D'où es-tu ?

— De la Bretagne.

— Ji vais ti porter de l'eau.

— Ne m'oublie pas.

Loriot avait dit vrai, il pouvait marcher ; il marcha.

Seulement, arrivé au fourgon il tomba plutôt qu'il ne s'assit, et redemanda à boire.

L'eau était bonne et relativement abondante. Il put donc étancher sa soif.

Quand il se sentit mieux il plongea les mains dans ses poches, et en retira les trois croûtes de pain accompagnées du morceau de fromage.

— C'est tout, fit-il.

Ahmour, pendant ce temps, avait vidé également ses poches.

Elles étaient gonflées de blé ; il y en eut une pleine bassine.

La cantinière le regardait sans mot dire ; quand il eut fini, elle demanda :

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse de ton blé ?

— Mais kouskous, dit l'Arabe étonné ; kouskous, bon kouskous.

« Ti verras !

« Cache bien, des voleurs ; je vais porter à boire à camarade.

Il remplit le bidon du marsouin, humecta le

mouchoir qui l'entourait, et prit sa course vers le bouquet de bruyère.

Un quart d'heure après il arrivait à l'endroit où l'autre, toujours assis, s'alimentait des gouttes de rhum régulièrement espacées, comme on alimenterait de gouttes d'huile une lampe sur le point de s'éteindre.

Lorsqu'il reconnut l'Arabe, il tendit les deux mains, pendant qu'une flamme de joie illuminait sa face blême.

— Donne vite !

— Tiens, frère.

Le pauvre affamé porta le goulot à ses lèvres et longuement, lentement, aspira le liquide frais, l'eau bénie.

Enfin il reboucha soigneusement le récipient et serra la main de l'Arabe.

— Comment t'appelles-tu ?

— Ahmour Ben Mohamed Ben Saïd.

— Merci, Ahmour ! moi je m'appelle Arnouet... maintenant je peux vivre encore deux ou trois jours...

« On finira bien par venir me chercher.

— Ti es blessé ?

— A la jambe.

— Demain je porterai encore eau à toi, toi souffrir bezef ?

— Non, mais je ne puis marcher... Veux-tu du biscuit ?

— J'ai kouskous, bon kouskous, je porterai aussi à toi kouskous...

« Pourquoi ti rester là... pourquoi ti marches pas ?... c'est ta jambe.

— C'est la faiblesse... puis en restant immobile je sens moins la faim et la soif... en dormant je peux durer longtemps.

— Je porterai kouskous à toi demain. Esselam alik !

En quittant le jeune Breton. Ahmour alla du côté où il était venu, mais subitement il s'arrêta, réfléchit quelques secondes, puis tourna à gauche et dévala vers le bois où Loriot s'était évanoui.

Là, il chercha l'endroit où le cheval avait été dépecé, endroit qu'il retrouva sans peine, vu les traces de sang sur l'herbe ; de cheval point.

La carcasse elle-même, les entrailles avaient été entraînées plus loin.

Il n'y avait plus un lambeau de chair à prendre.

Le fils de Mohamed s'en revint rêveur.

Quant il fut de retour au fourgon, il y trouva la soupe prête.

— Bezef ! — dit-il, en un sourire mettant sur son visage noir, la tache blanche de ses trente-deux dents.

— Ne rigole pas, mon garçon, fit la cantinière, nous sommes cinq à bouffer, et il y en a tout juste pour un.

Il eut un geste insouciant.

— Demain, ti goûteras bon kouskous.

Comment la brave femme avait-elle pu confectionner la soupe ?

En sa simplicité la chose était un tour de force.

Despayroux était entré sur les quatre heures avec un morceau de biscuit et deux morceaux de lard, l'un cuit de la grosseur d'un œuf, l'autre cru, un peu plus gros.

La cantinière allant avec Denise renouveler la provision d'eau, l'enfant avait encore reçu un biscuit du soldat qui les avait accompagnées.

Cette fois maman Cujas avait bien vu mais n'en laissait rien paraître, pour n'avoir pas à dire merci à ces canailles de Prussiens.

Loriot ajoutait ses trois croûtes ; on faisait du feu avec les deux chambrières et une planche de fond du fourgon.

Voilà...

Pas plus malin que ça !

Comme bien on pense, le repas fut vite terminé, et chacun s'étendit à terre pour se reposer, en regardant s'éteindre les dernières lueurs du couchant.

Toute la journée il avait fait une chaleur excessive, la soirée semblait délicieuse.

Soudain des fumées montèrent très grises, dans le gris violet de l'atmosphère ; bientôt des feux de bois flambèrent, clairs tout autour du camp, dans l'espace laissé libre entre la Meuse et le cordon de sentinelles.

Denise en jouant avec Jacques lui avait dit à l'oreille, tout doucement :

— Je t'ai gardé un morceau de biscuit... je l'ai caché dans le fourgon... je te le donnerai quand nous serons couchés.

— Je n'ai pas faim.

— Moi j'ai faim... un peu... un tout petit peu.

— Tiens, je t'ai gardé à toi, un petit morceau de pain.

— Je le mangerai tout de suite.

. . . . . .

— Allons, les mioches, au lit.

— Encore un petit moment.

— Il vaut mieux dormir... on ne pense pas.

Jacques et Denise escaladèrent le marchepied.

Quelques instants après, la cantinière et les deux enfants reposaient dans le fourgon ; le marsouin s'étendait de nouveau dessous ; le turco à deux pas couché sur le dos, la tête dans ses mains, chantait de sa voix nasillarde en regardant les étoiles.

La ballade voulait dire ceci :

Le palmier qui se balance
La tête dans le feu, les pieds dans l'eau
Le palmier est beau
Le col de mon cheval est plus beau.

L'œil de ma fiancée qui brille
Sous ses voiles de soie parfumée,
L'œil de ma fiancée est beau.
L'œil de mon cheval est plus beau.

Les sabres qui tournoient au soleil,
Les sabres forts, agiles, souples,
Les sabres sont beaux,
Les jambes de mon cheval sont plus belles.

. . . . . .

A ce moment un bruit de galop lui fit dresser l'oreille.

Il se tut et, ayant soulevé sa tête, vit passer sur la clarté des feux une silhouette noire.

— Encore un autre, pensa-t-il ; demain nous ferons du bon kouskous.

Il se leva pour aller se rouler dans son manteau et s'étendre sous la voiture à côté du brave marsouin, un des plus intrépides défenseurs de la villa Beurman, combat qui valut celui des « Dernières Cartouches ».

Cette nuit, du 5 au 6 septembre, fut l'une des plus épouvantables que vécurent les prisonniers français à Iges.

Nos soldats affamés, brûlés de fièvre, étaient dans une ignorance absolue de la durée probable de leur supplice, et la seule perspective qui s'ouvrait devant leurs yeux hagards, était la mort par inanition.

Toute cette nuit, l'air fut déchiré par les cris les plus divers : cris de douleur poussés par les malheureux piétinés sous les sabots des chevaux emportés ; appels éperdus aux mères, aux sœurs, aux fiancées ; sanglots, jurons, hurlements : « De l'eau ! de l'eau ! » râles déchirants, râles sourds : «Tuez-moi ! tuez-moi !... je vous en supplie, madame, à boire! un peu d'eau, rien qu'un peu d'eau dans le creux de votre main !... »

Sur le matin, au sommet du mont d'Iges, entre ses bruyères, le petit Breton, les tempes battantes, délirait doucement. Il se voyait tout enfant couché dans son lit avec, en face de lui, une image coloriée représentant une fête de nuit en rade de Cherbourg.

Les barques, illuminées, pavoisées, s'agitaient ;

la gravure s'élargissait peu à peu, et les choses y prenaient insensiblement les proportions de la réalité.

Le vent soufflait.

Il entendait la voix confuse et lointaine des flots déferlant sur la jetée ; les lumières brillaient pour de bon, enserrant l'horizon dans une chaîne de feu.

Cependant sa mère, tendrement, lui chantait encore une fois la berceuse qu'il aimait tant, la vieille berceuse où le bon père tue le méchant loup qui avait voulu manger son enfant.

Dans la maison du maire d'Iges, le général Lebrun ne sablait pas de champagne et ne mangeait pas de rôti, — quoi qu'en eût dit le Montmartrois.

Depuis de longues heures il allait et venait dans sa chambre, arpentant les quelques mètres carrés de plancher qui lui étaient dévolus, avec une nervosité toujours plus grande.

Il était livide.

Sur sa table, du papier, de l'encre, une plume, un biscuit de campagne à peine entamé et un verre d'eau.

De temps à autre le général s'arrêtait et écoutait.

Il entendait, battant les vitres, la sourde clameur qui montait de cette masse humaine, souffrant et criant.

Alors il serrait les poings, frappait du pied, prenait sa tête dans ses mains.

— Incurie ou férocité ? clamait-il...

Plusieurs fois son officier d'ordonnance vint le supplier de se coucher ou de sortir un peu ; le commandant du 12e corps ne voulut rien entendre :

— Dorment-ils, *eux ?*

« ...Si demain à dix heures, je n'ai pas de nouvelles de l'état-major prussien, vous irez porter une lettre au général Bernardi... c'est lui qui commande à Sedan...

« ...C'est inqualifiable!... c'est monstrueux! monstrueux !

Les heures passèrent.

La lune, qui, sereine, éclairait ce tableau de misère, s'effaça.

La clameur confuse redoubla d'intensité ; l'astre des nuits brillait comme l'espoir, au-dessus des hommes blêmes qui mouraient de faim.

Enfin, le soleil se leva, éclaira, radieux, un ciel sans nuages.

— De l'eau ! du pain ! hurlait la multitude.

Le général Lebrun vit passer et repasser ces têtes sans coiffures, où les veines saillaient comme des cordes, ces figures haves où brûlaient des yeux injectés de sang.

Le tumulte grandissait. On entendait toujours :

— De l'eau !

— Du pain !

Dans la chambre du commandant du 12e corps, l'officier d'ordonnance entra.

—Mon général, les hommes démolissent les hangars et les toitures pour se procurer du bois.

— Mais que veulent-ils faire cuire ?

— Il paraît qu'ils ont dépecé les chevaux morts, qu'ils en ont tué d'autres, et que c'est cette viande qu'ils veulent passer au feu.

— Mandez ici les généraux de division.

Quand les généraux furent assemblés, le commandant du 12e corps leur dit à peu près ceci :

— Messieurs, je viens d'apprendre, et vous le savez aussi, que nos hommes se livrent à toutes sortes de déprédations sur les biens des habitants de ce village. Nous n'avons aucun moyen de sévir, et, en eussions-nous, que nous hésiterions, je pense, à nous en servir contre de pauvres diables mourant d'inanition et n'ayant certainement pas toute leur responsabilité.

« Si, à dix heures, je n'ai pas reçu de nouvelles de l'état-major prussien, j'ai résolu d'écrire au général Bernardi, commandant la place de Sedan, une lettre où je lui exposerai la situation intenable dans laquelle sont nos hommes.

« Je suppose que s'il peut y remédier, il le fera.

« Je crois, en attendant, qu'il serait bon de faire savoir aux troupes, que nous demandons des vivres et que probablement cette fois nous les aurons.

« Je pense que cette communication ne peut que ramener le calme dans les esprits ! Si c'est aussi votre avis, je vous prie donc de la faire faire immédiatement par vos officiers.

Ce fut l'avis des généraux, et une demi-heure après tout le camp savait que, si à dix heures l'état-major prussien n'avait pas envoyé de vivres, le général Lebrun écrirait pour se plaindre et protester contre cette inqualifiable cruauté.

L'effet de la communication ne fut pas immédiat, car l'élan vers le carnage était trop violent.

Les hommes continuèrent à se ruer sur les cadavres de chevaux ; ils avaient de cruelles déceptions, plusieurs était en putréfaction, et dès qu'on faisait une ouverture dans la peau, il s'en dégageait une odeur insupportable.

Alors on s'attaqua aux chevaux vivants ; une quinzaine de ces animaux furent égorgés et dépecés en moins d'une heure.

On sapa ensuite les toitures des maisons, on arracha les clôtures des jardins, les planchers des hangars ; et l'on eut le bois nécessaire à la cuisson, plus que sommaire, de ces quartiers de viande.

Quand les mâchoires énervées eurent broyé de la chair, une accalmie se fit ; la foule se porta lentement sur la route de Glaire.

Au revers des talus, en pleine terre, les hommes s'assirent, se couchèrent, ou se mirent à deviser, les yeux tournés vers Sedan.

Le temps s'écoulait.

Dix heures sonnèrent.

Un grand silence se fit, tous les yeux se portèrent vers l'entrée du camp.

Pourquoi ?

Nul n'eût pu le dire au juste, on avait mangé on se souvenait à peine de la promesse faite.

Les sentinelles restaient immobiles sous le soleil.

Seulement, lorsque le mouvement recommença au sein de cette foule angoissée, on put voir un officier d'ordonnance du général Lebrun s'avancer vers le poste allemand qui gardait l'entrée du camp et remettre un pli à l'officier de service.

C'était la demande, indignée, de vivres pour nos soldats.

III

Le matin de ce jour, Ahmour s'était mis en campagne de très bonne heure ; les enfants dormaient encore qu'il avait déjà rapporté trois grosses pierres à peu près plates et trois autres un peu plus petites ; il était ensuite reparti, puis revenu une dernière heure après, avec un morceau de viande assez gros et proprement coupé.

— Où as-tu pris ça ? demanda la cantinière.

— Ci était bon ; bon cheval.

— On abat les carcans maintenant ? Alors, c'est la fin.

— Dis pas à petit tambour... dis pas ! Couis, et fais pas voir.

L'Arabe parlait bas et d'un ton si sérieux, que la cantinière ne demanda aucune explication.

— C'est bon, fit-elle, motus.

« C'est bouilli que tu le veux, ton bœuf ?

— Bouilli, bouilli.

— Et du bois ?

L'Arabe gratta sa chéchia.

— Quel peloton, mille millions de canons, dire

que ces c...-là font toute la nuit des feux à rôtir un bœuf, et qu'on n'a pas seulement de quoi faire sa soupe. Ah ! mon pauvre Cujas, si c'est pour ça que tu t'es fait trouer la peau, tu n'as été qu'une foutue bête !

— Casse ton fourgon, mère Coujas, ti auras bon kouskous.

— Et, s'il pleut demain, où coucheras-tu les mioches ?

— Macache ! plouie, macache !

Enfin, il fallut se résigner.

Avec beaucoup de peine et d'efforts, on parvint à casser les brancards et une roue, et le feu fut allumé.

Loriot aidait de toutes ses forces ; Denise demandait où on coucherait le soir.

— Je te ferai un lit, dit Loriot.

Cela la rassura.

Ahmour allait et venait, affairé.

Il installa par terre les trois pierres plates, prit la bassine qui contenait son blé, et réclama l'attention de tous pour le petit travail auquel il se livrait.

— Chouf ! chouf ! Ouladia...

Il leur expliqua et démontra comment on s'y prenait, pour concasser le blé et le réduire sans trop de déchet, en ce que nous appelons *semoule*.

Puis, il les installa tous trois, la cantinière, Loriot et le marsouin, revenu, lui aussi, avec de la viande, chacun devant une grosse pierre avec une plus petite en main ; après avoir rempli son bidon d'eau fraîche, il s'esquiva.

Une heure plus tard cette fois, il était de retour, porteur de petits paquets de papier d'où il tira du poivre, de la canelle, du sel, des clous de girofle et un oignon.

Devant ce déballage, la cantinière ne put s'empêcher de rire.

— Quel oiseau que cet être-là ! Où as-tu volé tout ça ?

— Ji acheter, répondit très sérieusement l'Arabe, sans perdre de vue les grains de sel qu'il s'ingéniait à faire rentrer au tas commun.

— Toi, acheter ? s'exclama Mme Cujas, tu n'as pas le sou.

— Ji acheter avec mon eau.

Il montrait son bidon vide.

— Eh bien ! mon garçon, tu es le plus fort des plus forts ! je te donnerai une médaille... en chocolat, quand nous serons rentrés à Paris.

Lorsque le bouillon, dûment assaisonné, fut bien cuit, l'Arabe s'assit par terre, les jambes croisés, et se mit à asperger méthodiquement sa semoule.

L'opération avait à ses yeux une importance extrême, car il ne prononçait pas un mot et ne levait pas les yeux.

Loriot et Denise regardaient curieusement.

Enfin, au bout de deux heures, sa cuisine étant à point, Ahmour, simulant une fantasia autour du fourgon, s'écriait :

— Kouskous ! bon kouskous ! qui veut kouskous?

Sur le moment, personne ne répondit, pour la bonne raison que tout le monde était plus loin, à regarder courir des hommes, derrière un cheval affolé.

Au bout d'une minute pourtant, la voix de Denise s'éleva claire et fraîche.

Elle était revenue très vite.

— Moi ! fit-elle en levant le doigt.

— Ti auras, moutchatcha.

Soudain, il s'arrêta de gambader et parut se souvenir de quelque chose.

— Et li Breton !... li Breton qui a donné rhum à petit Jacques ?

« Ji ai dit qu'il aura kouskous.

— Je vais aller le porter, dit Loriot.

— Non, non, moi ; Ahmour, grandes jambes, aller vite.

— Je t'assure, c'est moi qui veux y aller, insista l'enfant.

— Va ! ti porter d'eau aussi... moi rester là, garder kouskous.

Loriot prit le bidon, le cornet de kouskous et partit en courant.

Ahmour se remit à parler de l'aventure de la veille, de l'évanouissement de Loriot, du secours apporté par le Breton.

Il n'avait pas achevé que Jacques réapparaissait brusquement, la figure décomposée, les mains vides.

On s'étonna :

— Comment ! déjà de retour !

Il éclata en sanglots.

— Des hussards m'ont pris mon bidon et mon kouskous ! Ils m'ont battu.

— Ah ! les brigands, fit Ahmour, fais-moi voir, pitit !

Mais il se ravisa.

— Pleure plus, tambour, pleure plus, mangeons kouskous, après porterons d'eau et kouskous à pitit Breton.

Ils mangèrent et, de l'avis de tous, le fricot fut trouvé excellent.

On ne toucha pas à la viande ; on la cacha le mieux qu'il fut possible, avec le reste de la bouillie de blé.

Alors Ahmour emplit d'eau un autre bidon, de kouskous un autre cornet, et, en compagnie de Loriot, se dirigea vers l'endroit où le petit Breton s'ingéniait à ne pas mourir de faim.

En chemin, l'enfant montra la place où on l'avait dévalisé.

Quelques pas plus loin, il retrouvait le bidon vide et le ramassait.

Ils arrivèrent bientôt à la place où, la veille, Loriot avait été couché.

La face contre terre, un homme y gisait, un hussard, semblant dormir.

Ahmour et son compagnon le regardèrent et passèrent.

Quelques pas plus loin, ils trouvèrent Arnouet qui se souleva et leur tendit les deux mains.

— Ah ! elh ; amdou lillâh, ti guéri.

— Je ne suis pas malade, dit le soldat, et puisque tu m'apportes de l'eau, je peux me lever pour te serrer la main.

Il se rassit, puis montrant son bidon :

— Tu vois j'en ai encore plus de la moitié.

— Tiens, kouskous.

— Qu'est cela ?

— Bono, bezef, goûte.

L'autre goûta, mangea, fit des compliments ; il riait, pleurait comme un enfant ; c'était bon, de manger.

Ahmour rayonnait.

Il s'était assis à la droite du Breton, Loriot à sa gauche, et tous trois causèrent.

Arnouet s'informait, demandait comment cet enfant était là.

Ahmour contait l'histoire du petit tambour de Bazeilles, de la mère Cujas et de Denise.

— Sept ans ! s'exclamait le marsouin, pauvre petite !...

Il tirait de sa poche une boîte en fer-blanc, l'ouvrait et montrait quatre pastilles de chocolat.

— Tiens, dit-il, une pour toi, une pour elle... On m'a jeté ça, avec des cigares, en passant dans les rues de Sedan.

— Merci, m'sieu... elle va être contente.

— Appelle-moi camarade ; tu me feras plaisir.

. . . . . .

Enfin Ahmour se leva pour partir. Comme il se tournait à droite, il vit le hussard étendu sur la bruyère, et crut devoir mettre le Breton en garde contre un coup de main possible.

— Ti sais, li houssard voleur... méchant... il avait battu pitit Jacques... cache ton eau.

Le Breton hocha doucement la tête et un sourire amer effleura ses lèvres.

— Celui-ci ne me prendra rien...
— Li macache manger... macache boire.
— Il voulait prendre mon eau malgré moi, et mon biscuit aussi... je me suis défendu... Ne le dites pas, on me fusillerait... j'avais pu garder mon revolver d'ordonnance...
Loriot sentit un frisson descendre de sa nuque à ses pieds.
— Ti bien fait, au revoi, fit Ahmour en riant.
Les mains se serrèrent.
Loriot ne prononça pas une parole.
C'était un Français, c'était un frère. On peut donc se tuer entre Français, entre frères, quand on a faim ?
En repassant devant le cadavre du hussard, il détourna la tête.
Ahmour, lui, le regarda.
Puis, élevant deux doigts en l'air, il prononça lentement, grave cette fois :
— Emchi besselâma !
Comme ils remontaient vers le campement par le versant nord du monticule de la tour de Glaire, ils aperçurent sur leur gauche un assez grand nombre de soldats de toutes armes, qui se portaient en courant du côté du chemin.
Ahmour, toujours curieux, se mit à courir en entraînant l'enfant.
Ils n'allèrent pas loin, bientôt placés de telle façon qu'ils découvraient le chemin depuis Glaire jusqu'après le petit bois du moulin.
Sur le chemin, ils voyaient un groupe de cinq cavaliers qui trottaient dans la direction d'Iges.
Ayant mis sa main en abat-jour sur ses yeux, l'Arabe constata que le groupe était formé d'un capitaine de uhlans escorté de quatre hommes ; au fanion, il reconnut un porteur de dépêches.
Avec sa logique instinctive, il conclut que l'express était envoyé au général Lebrun et que, si on voulait des nouvelles, il fallait aller à Iges.
Il renvoya Loriot au fourgon pour prendre sa course vers le village.
Quand il arriva, les uhlans en partaient ; déjà la foule était compacte aux abords de la maison du maire.
En jouant des coudes, il atteignit un endroit d'où il apercevait la fenêtre de la chambre du général.
Il attendit là.
On parlait peu autour de lui.
L'angoisse était sur tous les visages.
Enfin, la porte de la maison s'ouvrit ; un groupe d'officiers supérieurs en sortit. Il y eut une poussée ; on entendit des voix ; puis des mots volèrent de bouche en bouche :
— Il y aura des vivres demain matin.
Demain matin !
Les appels se croisèrent par-dessus les têtes.
— Oh ! Ricard !
— A moi, Javel !
Soudain on se tut.
Le général était à sa fenêtre.
Il parlait.
— Mes enfants, reprenez courage et soyez calmes ; il se fera une distribution de vivres pour tout le monde demain matin.
Pour tout le monde !
Ce fut la débandade.
On partait en courant annoncer la nouvelle aux camarades.
Ahmour aussi esquissa un mouvement de retraite, mais il se ravisa. Il voyait venir un général de brigade et un colonel d'artillerie, et il voulait entendre ce qu'ils se disaient.
Il ne put saisir que quelques mots.
— Combien d'hommes ?
— Je ne sais pas... mille ou quinze cents, probablement ; plus ce serait difficile, moins ils n'en finiraient pas.
— Et un seul détachement ?
— Je crois que oui, la lettre dit : « Nous embarquerons demain le premier détachement. »
— Alors, c'est un seul...
Les officiers étaient passés.
Aussitôt Ahmour se dirigea vers la cantine, mais en chemin il obliqua à droite et poussa une pointe jusqu'à l'observatoire du Breton.
— Demain matin, distribution de vivres pour tout le monde, c'est le général qui disait. Oui, oui, tout le monde... ji entendais, te dis.
Il repartit en courant.
Au campement Cujas, la joie fut grande lorsqu'il annonça la bonne nouvelle.
Mais lorsque, baissant la voix, il dit qu'il croyait que le lendemain un premier détachement de prisonniers serait évacué sur l'Allemagne, ce fut du délire.
Ce serait le moment de s'évader.
— Halte-là! les enfants, dit la cantinière, ne nous emballons pas ; c'est le moment d'ouvrir l'œil, et le bon...
« Moi et les mioches, ça ira tout seul ; mais vous autres, qu'allez-vous faire ?
— Pour l'instant, je n'en sais rien, dit Despayroux, en route on verra. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne veux pas aller attraper des rhumatismes en Prusse. Il y fait froid, non, ça ne me va pas.
Ahmour devenait songeur.
Il regrettait amèrement d'avoir cassé une roue et les brancards du fourgon, car il ne voyait pas comment il allait faire pour sortir ses fusils et ses manteaux ; il y tenait à ses fusils.. des fusils tout neufs !
Denise frappait dans ses mains et sautait de joie à la pensée de s'en aller de là.
Jacques Loriot n'était pas très rassuré. La mère Cujas le traitait bien en enfant, mais les soldats le traitaient en camarade, et il se demandait si les Allemands n'allaient pas lui faire aussi l'honneur de l'emmener.
Il éprouva donc encore une fois le besoin d'être rassuré et il demanda :
— *Ils* ne vont pas me prendre en Prusse ?
— Aie donc pas peur, gros bêta. *Ils* ont bien assez d'emmener les hommes, sans encore s'embarrasser des mioches.
— Alors, où irons-nous ?
— Ah ! pour ça, mon garçon, je n'en sais rien. Je vais toujours ramener ta payse à Bazeilles, à la demoiselle en question.. comment dis-tu ?
— Mlle de Bonnemière.
— Oui, c'est ça. C'est la fille du général ?
— Non, le général, c'est son oncle.
Ahmour ne disait pas une parole ; sa physionomie, souvent ouverte et gaie, devenait dure, sauvage, menaçante.
La cantinière, qui touchait à la liberté, sentait combien était triste, pour cet enfant du désert, la perspective d'aller hiverner dans l'Allemagne du Nord.
Elle le plaisanta.
— Eh bien ! l'Arbi... tu penses toujours à tes fusils ? T'inquiète pas, va, tu en trouveras bien d'autres. Tous les Prussiens en ont. Emporte les paquets de cartouches si tu veux...
Ahmour, lentement, leva sur elle ses yeux noirs ; ils devinrent doux comme des yeux de gazelle, une larme les voilait
Et il dit doucement :
— Ji pensais plous à mi fousils, ji pensais plous à mi manteaux, ji pensais à pitit tambour, ji pensais à toi ; ji pensais que ji verrais plus vous jamais... et ji étais triste.
Loriot lui sauta au cou, l'embrassa. La cantinière lui prit les mains :
— Allons, tais-toi, grand enfant ; on se reverra, va. Tu n'y es pas encore en Prusse. Je te connais

tu trouveras bien le moyen de couper à l'inspection.

— Tu te sauveras, faisait Loriot, je t'aiderai à te sauver ; tu verras nous en tuerons encore des Prussiens.

— Si ji avais pas oun figoure noire, ji sauverais.

— Restons tout le temps ensemble, dit le marsouin avec une sombre énergie, je te promets que, malgré ta figure noire, tu me suivras.

— Et mon mulet ? fit la cantinière ; mon pauvre Azor... Je voudrais bien savoir ce qu'il est devenu.

Personne ne répondit ; le silence régna:

Ce fut elle qui le rompit.

— L'eau ! Il faut que j'y aille à l'eau... En voilà une corvée ! Et il n'y a que moi qui puisse la remplir... Enfin, c'est fini... Non, reste là, Denise, nous n'avons plus besoin de leur biscuit... Nous aurons du pain demain.

— Maman Cujas, j'en voudrais du biscuit, j'ai faim.

— Allons, allons, viens ma poule.

La femme et l'enfant prirent le chemin de la fontaine.

Pendant ce temps, Ahmour raviva le feu et mit chauffer la soupe, de sorte que lorsque la cantinière revint on put prendre le repas du soir.

L'approche de la nuit apportait un peu de fraîcheur à cette fin de journée brûlante et, quoique le pain manquât totalement, le repas fut presque gai.

Les deux hommes et la cantinière passaient en revue tous les moyens connus d'évasion.

Les enfants, même Denise, écoutaient.

Comme la veille, les Allemands allumèrent leurs feux de garde, et la presqu'île d'Iges ressembla, sous la voûte immense constellée d'étoiles, à un grand charnier où se plaindraient des vivants, dans l'air empesté par les miasmes.

En prêtant l'oreille, on aurait pu entendre des sanglots étouffés.

Car cette nuit encore fut pleine de gémissements, de râles, de cris de douleur, du galop furieux des bêtes emportées.

Le lendemain, de très bonne heure, les soldats se portèrent vers l'entrée du camp pour guetter l'arrivée du convoi de vivres.

Pendant la nuit, on avait planté de chaque côté du chemin, à deux cents mètres des sentinelles, deux fortes branches d'arbre hautes de plus de trois mètres, reliées en haut par un entrelacement d'autres branches plus minces, formant un cintre.

Au milieu de ce cintre s'étalait une bande d'étoffe grise faite de lambeaux de chemises, assemblés avec des épines.

En venant d'Iges, cela avait l'air d'un petit arc de triomphe en verdure.

En venant de Glaire, on lisait sur la bande de toile, en lettres de sang :

CAMP DE LA MISERE

Un peu avant huit heures, les premiers chariots firent leur apparition.

Ils étaient chargés de pain encore chaud et laissaient derrière eux une bonne odeur de four.

Ce fut la course, vers Iges, de tous les affamés.

Les chariots se succédaient rapidement, la distribution commença.

Elle se fit dans un ordre relatif, chaque homme touchant pour un jour de pain.

Quelques heures après, les Allemands amenèrent trente têtes de bétail, immédiatement abattues, dépecées et partagées.

La ration n'était rien moins que suffisante, mais le général Bernardi avait promis pour le lendemain un convoi plus important.

Cela suffisait à rendre un peu d'espoir avec quelque force.

Le lendemain et derniers jours suivants, un officier prussien vint tous les matins s'enquérir, auprès du général Lebrun, des besoins des prisonniers.

Ce fut lui qui indiqua à nos soldats, la petite fontaine où avait puisé Mme Cujas et ses hôtes, et qui fit reculer au delà le cordon des sentinelles.

Cette fontaine, n'étant plus accaparée par les Allemands, amenait chaque matin au camp dix mille litres d'eau potable.

Puis des pelles et des pioches furent apportées pour qu'on pût enterrer les débris pantelants des chevaux.

Tout cela, en pleine putréfaction, constituait un danger permanent d'épidémie.

Dès qu'Ahmour et ses camarades eurent touché les vivres qui leur revenaient, ils rentrèrent au campement et firent un ballot de quelques ustensiles qu'ils croyaient indispensables.

Ensuite tous se mirent en route pour gagner l'entrée du camp et s'y tenir en permanence afin de parer à toute éventualité.

Comme midi sonnait à l'église de Glaire, les sentinelles s'écartèrent, et deux détachements de Bavarois pénétrèrent dans le camp.

Chacun d'eux se forma en haie de chaque côté du chemin, et dans cette sorte d'impasse les sous-officiers poussèrent — tel du bétail — les soldats français.

Ahmour et Despayroux, parmi les premiers, s'arrangeaient de façon à demeurer à la queue et, une demi-heure après, lorsque le détachement de prisonniers fut jugé suffisant, ils étaient presque les derniers.

Encore quelques minutes, le temps de les compter, — comme on compte des moutons, — puis le commandement de marche retentit.

Ces quinze cents hommes partirent du pied gauche, comme à la parade.

Dans leurs rangs très fermes, pas un cri, pas un mot, pas un murmure.

Le major bavarois commandant le poste de Glaire restait planté là pour les regarder défiler.

Il dit au capitaine qui conduisait le détachement :

— Méfiez-vous de l'eau qui dort ; ces gaillards sont trop tranquilles pour n'être pas résolus ; si vous n'y prenez garde, vous aurez des manquants à Pont-à-Mousson.

— Ne craignez rien major ; je veillerai.

Le détachement sortit du camp et, dans son sillage, la cantinière se glissa, menant les deux enfants par la main.

Passé le pont, les rangs furent dédoublés ; deux par deux, les hommes défilèrent entre une double haie de sous-officiers qui, après s'être assurés qu'ils n'étaient pas armés, remirent à chacun deux biscuits.

A l'arrière, des voitures d'ambulance et un fourgon de cantine se tenaient prêts à partir.

Mme Cujas était là, attendant que l'encombrement causé par le dédoublement des files se fût dissipé lorsqu'elle s'entendit héler.

— Eh ! la vieille... tu veux donc y aller, à Berlin ?

Elle se retourna et reconnut l'officier qui l'avait déjà interpellée le jour de l'entrée au camp.

Que faire ? que dire ?

— Eh bien ! tu ne réponds pas !... et ton fourgon ?

— Je vous le donne... je n'en ai plus besoin.

On se remettait en route.

— J'espère que tu ne vas pas faire marcher cette enfant ? nous ne le souffrirons pas...

Ils s'avancèrent.

Les deux petits serraient nerveusement la main de la cantinière.

— Nous ne sommes pas des ogres qui mangent les petites filles... Assois-la à côté du cantinier.

Il avançait les bras pour saisir l'enfant ; mais

Denise eut un cri de désespoir ; un recul la mit hors d'atteinte de l'Allemand.

D'ailleurs, Loriot s'était jeté entre elle et l'officier en même temps que la cantinière la couvrait de son corps.

— Monte avec elle, ricana le Teuton.

Cette fois, maman Cujas n'y tint plus ; le rouge au visage, l'œil en feu, elle se mit à crier :

— Ah ! tu dis que tu n'es pas un ogre... Eh bien ! tu n'es qu'un goujat... oui, un goujat... tu n'es qu'un goujat !

L'officier s'était reculé et ses soldats s'interposaient.

— C'est bien, on ne vous insultera plus... Allez, embarquez.

Les soldats la poussaient vers une voiture d'ambulance.

— Ah ! mais, dites donc, vous n'allez pas m'emmener là-bas ?

— Vous êtes prisonnière de guerre. Assez causé !

— Prisonnière de guerre ! Ah ! elle est raide celle-là... et cette petite ?

— Ce n'est pas la vôtre, laissez-la.

La brave femme demeurait suffoquée.

Enfin, elle embrassa l'enfant et la tendit à Loriot.

— Tiens, mon garçon, ramène-la à ton village, embrasse-moi aussi, toi... adieu...

Les enfants pleuraient à chaudes larmes.

La cantinière pleurait aussi.

L'officier dit quelques mots en allemand, puis, s'adressant à Loriot :

— Mais c'est un petit soldat ça.

Il lui mettait la main sur l'épaule ; l'autre se dédissait.

— Non, m'sieu !

— Comment, non... avec ça que tu n'en as pas tué des Prussiens... hein ?... D'où es-tu ?

— De Bazeilles.

— Ah ! je savais bien ricana-t-il, tu en as tué, hein ?...

« Dis donc que tu n'en as pas tué.

Une lutte s'engageait dans l'âme de l'enfant. Il voulait être libre ; mais il lui répugnait d'acheter cette liberté au prix d'un mensonge, surtout en présence de la cantinière et de ses deux camarades Ahmour et Despayroux ; il aurait depuis longtemps répondu : « Oui », s'il n'avait été retenu par la pensée qu'il fallait songer à Denise et la ramener à Bazeilles.

Enfin, il éclata :

— Eh bien ! oui, j'en ai tué, et j'en tuerai encore!

Il frappait du pied avec rage.

Le capitaine qui avait le commandement du détachement, un gros Poméranien joufflu, à la trogne enluminée, était là, et les deux officiers riaient franchement.

— Dans le rang, dans le rang ! dit le Bavarois, qui poussa Loriot au milieu des prisonniers.

— Viens pitit, fit Ahmour.

— Canailles ! hurla la cantinière.

Denise jetait des cris déchirants, car la voiture marchait et elle restait seule au milieu de la route.

Enfin, un soldat la prit et la mit dans la voiture d'ambulance, à côté de sa maman Cujas.

— Canailles ! brigands ! cria encore la brave femme.

Les deux officiers allemands riaient toujours.

Lorsque le fourgon eut marché un peu, et que son conducteur se fut assuré qu'il ne pouvait être vu des officiers, il se pencha vers Mme Cujas, pour dire à voix basse :

— Matame, afoir pas peur, en Paflere pas aller, être pas frai... Machor tisait à capitaine te lâcher, tous lipre après Mousson.

— C'était pour m'effrayer alors ?

— Foui.

— Après Mouzon, on va nous lâcher ?

— Foui, foui.

— Tous ! le petit aussi ?

— Foui, foui, tous trois.

— Ah ! la rosse !... ne pleure plus, bichette... tu es bien là... hein ?... On va y aller à Bazeilles... tu vas voir.

A quelques pas aux derniers rangs des prisonniers, entre Ahmour et Despayroux, Jacques Loriot marchait comme un homme, les dents serrées, la rage au cœur.

L'Arabe lui prodiguait bien toutes les bonnes paroles que son imagination lui suggérait, mais il n'arrivait pas à le calmer.

Les promesses de massacres et d'hécatombes des Prussiens ne produisaient aucun effet.

Ils étaient arrivés au faubourg de Torcy ; Jacques n'avait encore rien dit.

Soudain comme il regardait à gauche, du côté de Sedan, il poussa un grand cri et s'élança, les bras levés :

— M'man ! m'man Francine !

Un autre cri répondait ; une femme, passant à travers les soldats, se précipitait :

— Ah ! mon Jacques... mon petit Loriot !

Malgré les bourrades, elle parvint jusqu'à lui, le prit à bras-le-corps et le mangea de baisers.

Mais déjà on les séparait ; les Bavarois jetaient la vieille au revers du fossé, à demi évanouie, tandis que Loriot criait :

— Je reviendrai, m'man Francine. Je reviendrai ! Je te vengerai... As-tu du mal, m'man Francine ?

Elle eut la force de crier :

— Non !

Et plus haut elle dit :

— Nous nous reverrons, mon Loriot... nous nous reverrons !

Une demi-heure plus tard, le détachement franchissait la ligne du chemin de fer sur le pont de Wadelincourt, puis le bourg lui-même, longeant ensuite la voie jusqu'un peu après la filature du Pont-Maugis, juste en face de Bazeilles.

Là, le capitaine commandant fit faire halte.

On était à peu près à mi-chemin de Mouzon où l'on devait coucher.

Loriot revit le viaduc si chèrement défendu la semaine auparavant, l'emplacement de la maison du passeur Andouzi, les toits du château des Etangs.

Il serrait ses petits poings avec rage, voulait se précipiter vers Bazeilles.

Ahmour et Despayroux l'en empêchèrent.

Alors il se retourna du côté de cette colline de Thelone sur les pentes de laquelle il avait roulé tant de fois en jouant.

Et comme un enfant qu'il redevenait quelquefois, il se mit à pleurer à sanglots.

— Petit tambour, disait Ahmour, pleure pas, ji étais triste quand toi pleurer... Dis rien, nous sauverons tous les trois... quatre... cinq, tous avec la moutchatcha.

L'enfant s'arrêta

Sa figure s'éclaira d'un rayon de joie intense.

Il tendit les bras en avant.

— Ma nourrice !... fit-il doucement.

Ahmour suivit son regard, et vit là-haut sur le sentier, une vieille femme qui posait un doigt sur sa bouche, et, immobile semblait dire :

— Ne crains rien, ne dis rien, je veille sur toi.

Mère Francine s'était assise et mangeait.

— Mange toi aussi, pitit, et macache parler... Si toi bon petit tambour bien sage, moi chanter pour toi.

Une heure plus tard on longeait le canal latéral de Remilly, puis la Meuse jusqu'à Villers-devant-Mouzon.

Déjà la marche se ralentit, les hommes se fatiguent.

Cette seconde étape n'est pas longue, — moins de

vingt kilomètres, — mais nos soldats sont épuisés par les marches forcées des jours précédents, et les privations qu'ils ont endurées au *Camp de misère*.

Quelques-uns tombent, et sont hissés dans les voitures d'ambulance sans trop de bourrades.

Loriot marche toujours.

Mouzon sera la première grande étape, Dun la seconde, Charny la troisième.

A Mouzon Loriot cherche des yeux maman Francine.

Il la voit sur le chemin et lui envoie un baiser.

Dans la voiture du cantinier, Mme Cujas attend impatiemment qu'on la mette en liberté.

Enfin, le capitaine poméranien apparaît, le sourire aux lèvres.

Il s'approche de Denise et veut lui caresser la joue ; mais l'enfant recule, effrayée.

— Ne faites donc pas peur à cette petite, dit la cantinière.

— Matame... fous foulez bardir ?...

— J'te crois que je veux partir.

— Temain matin... férai afec les enfants fous partir... si êtes fous la nuit... afec... moi... chentille.

La cantinière sentit le rouge lui monter au visage.

— Plaît-il ? dit-elle ; comprends pas.

— Fous êtes pelle... très pelle...

— Comprends pas ! cria-t-elle plus fort.

Le capitaine fronça le sourcil, regarda autour de lui et s'esquiva.

Mme Cujas était pourpre.

— Ah ! la canaille !... penses-tu ?... le plus souvent... Tu dois nous lâcher, mon gros, et tu nous lâcheras !... sans que je sois *chentille !*

Mais le voilà qui revient, accompagné d'un soldat bavarois.

En assez bon français, ce dernier explique à la cantinière, sous quelle condition le capitaine commandant, consent à la remettre en liberté.

— Mon garçon, dis à ton chef qu'il peut se taper... il n'y a rien de fait ; il doit nous lâcher à Mouzon et il nous lâchera, ou il aura sur les doigts, c'est moi qui te le dis...

— Il ne vous lâchera pas ; il est le maître, il est le plus fort. Vous feriez mieux d'accepter...

— Jamais !...

— Si vous n'acceptez pas, il peut vous emmener jusqu'où il voudra.

« Les étapes suivantes seront dures...

— Non, mon garçon, j'ai dit non ; ton chef est une canaille.

— Il est méchant, entêté...

— Moi aussi... Non, non, dis-lui que c'est non !

Le soldat revint vers son chef, qui attendait à quelques pas, lui rendre compte de sa mission.

Pendant ce temps, la cantinière observait.

Elle vit le Poméranien froncer le sourcil et lancer de son côté un regard luisant.

Sa face respirait la force bestiale et la passion à un tel degré, que la brave femme comprit qu'elle avait eu tort d'entrer en lutte ouverte avec une pareille brute, qu'elle aurait mieux fait de ruser.

Mais le Bavarois allait reparaître, elle réparerait sa faute.

— Il revient... non, ils s'en vont...

En effet, le soldat rejoignait son poste et l'officier s'en allait vers Mouzon.

Immédiatement, la cantinière sauta à bas de la voiture, et se mit à la recherche de Loriot.

— Maman Cujas, maman Cujas, criait Denise, ne pars pas...

— Ne dis rien, mon loup, je vais chercher Loriot et je reviens...

Les voitures d'ambulance et de cantine, étaient en dehors du périmètre du camp, mais les sentinelles ne firent aucune difficulté pour laisser passer Mme Cujas.

— Où est le petit tambour de Bazeilles ? demanda-t-elle au premier soldat qu'elle rencontra.

— Le petit tambour !... Ah ! le gamin ? Là, dans cette tente, avec un arbi.

— Merci.

Elle y pénétra.

A sa vue, Loriot bondit de joie.

— Maman Cujas, nous allons pouvoir nous sauver !

— Comment ça ?

— Maman Francine nous suit et elle a de l'argent...

— Ce n'est peut-être pas suffisant... Où donc l'as-tu vue, ta maman Francine ?

— Tout le long de la route et tout à l'heure, elle est venue vendre des pommes sur le bord du chemin ; les sentinelles l'ont laissé faire ; elle m'a parlé.

« — Je te suis... j'ai de l'argent... Mlle de Bonnemière m'en a donné, elle est à Sedan avec Fernande Courtet.

— Eh bien ! mon petit, tu vas être libre dans un instant.

L'enfant battit des mains.

— Ah ! bon...

Puis il s'assombrit tout à coup.

— Qu'avez-vous maman Cujas ? Vous êtes triste ?

— Ce n'est rien.

— Et Ahmour ?

— Mon petit Loriot, toi et Denise allez être libres ; sauvez-vous avec votre maman Francine et ne vous inquiétez pas de nous.

Loriot s'était retourné du côté d'Ahmour qui, assis à terre, la tête entre ses mains, semblait perdu dans ses réflexions.

— Non, dit-il, je ne m'en irai que si nous nous en allons tous ensemble.

— Alors nous resterons prisonniers. Il est plus facile de s'évader à un qu'à quatre.

— Ahmour pouvait partir, lui, et il est resté ; moi aussi je reste.

L'Arabe releva lentement la tête.

— Pitit, dit-il tristement, toi bon pitit ami... mal toi partir avec moutchatcha et oummek (*sa mère*) si mère Cujas disait...

— Je ne veux pas partir sans toi.

— Si, Ahmour tout seul... Ahmour partir vite... et si li trouver pitit Jacques li bien content... si li tout seul li triste...

— Ecoute, Loriot, fit la cantinière, je te parle comme à un homme : il faut partir avec Denise et ta mère Francine. Puis, comme vous pouvez voyager tranquillement tous les trois, vous suivrez le convoi à distance ; à distance, tu entends ? Alors quand Ahmour s'échappera, il n'aura qu'à retourner en arrière pour vous retrouver.

— Elkhîr kân ! Elh'amdou lilkâh ! s'écria Ahmour en se levant. Si toi faire comme dire mère Cujas Ahmour bien content !

L'enfant était perplexe.

— Alors, c'est entendu, hein ?... Vu, entendu et conclu !... On va venir le chercher... Tu t'en vas et tu suis le convoi de loin... Au revoir, petit.

Elle l'embrassa au front et disparut, tandis que Loriot restait là le cœur gros, partagé entre le désir d'être libre avec Denise et mère Francine, et la douleur de quitter Ahmour et maman Cujas.

La cantinière, regagnant le fourgon où demeurait Denise, y trouva le soldat qui tout à l'heure lui servait d'interprète, accompagné de deux Poméraniens, à la tête carrée, aux yeux bleu faïence, aux cheveux filasse.

— Ça y est, pensa la brave femme, voilà ce que je craignais !

— Le capitaine commandant vous demande à son cantonnement, dit le Bavarois.

— Pour la même chose que tout à l'heure ?

Le soldat ne répondit pas.

— Et où ça, ce cantonnement ?

— A Mouzon.

— C'est bien... Voilà, mon garçon, j'ai réfléchi... Je consens à ce que me demande ton chef, s'il fait mettre immédiatement en liberté les deux enfants.

— Mais vous serez tous trois en liberté demain matin.

— Ce n'est pas demain matin, c'est tout de suite... Voilà, retourne lui dire ça.

— Je ne peux pas, il faut que je vous ramène avec moi.

— Et moi, je ne veux pas laisser cette gamine seule dans ce fourgon toute la nuit...

« Qu'on aille chercher le gamin, qu'on les mette tous les deux sur la route, et quand je les aurai vus bien loin, j'obéis. Sinon, il n'y a rien de fait. Je me laisse hacher plutôt que de vous suivre.

Le soldat réfléchit un instant, dit quelques mots aux deux Poméraniens et s'éloigna.

Pendant ce temps, la cantinière remontait dans le fourgon et s'asseyait à côté de Denise.

— Dis rien, mon loup, tu vas le voir, ton Loriot... et maman Francine.. Tu la connais, maman Francine ?

— Oui, c'est la maman de Loriot.

— Eh bien ! vous vous en irez tous les trois à Bazeilles tout à l'heure. Tu seras contente, hein ?

— Je verrai papa et maman ?

— Non, mon petit, ils sont en voyage

— Ah !

— Oui, un grand voyage, à cause de la guerre... Mais tu les verras plus tard... Tu iras aussi, toi...

— Où ils sont ?

— Oui... un jour.

— Ce n'est pas possible.

Le Bavarois reparaissait.

— Eh bien ? fit la cantinière.

— Il faut venir tout de suite, le capitaine veut vous causer.

— Et les enfants

— On vous les rendra demain matin.

— Non, je les veux en liberté ce soir.

— Allons, il faut me suivre.

— Non !

— Je vais vous faire emporter.

La cantinière se cramponna aux montants du fourgon.

— Ah ! tas de canailles, tas de crapules, tas de sauvages ! ce n'est pas assez d'emmener les femmes comme prisonnières de guerre, il faut encore que vous les violentiez... C'est une honte !...

Le Bavarois donna des ordres, et les Poméraniens s'apprêtèrent à monter dans le fourgon.

Denise criait.

— Tas de bêtes brutes que vous êtes ! hurlait la cantinière, vous n'avez pas honte de martyriser une femme en présence d'une enfant ?

« Je vais vous montrer comment se défend une cantinière française !

De sa poche elle avait sorti un couteau et, prête à bondir, elle attendait.

Denise s'accrochait à ses jupes.

Elle était obligée de la maintenir de la main gauche au fond de la voiture.

— Tuez-moi donc, pendant que vous y êtes, tas d'assassins !... Vous avez peut-être tué mon mari, mon pauvre Cujas.... Allez-y, si vous l'osez !

Les Poméraniens se concertaient.

Le sergent bavarois les maintenait du geste.

Après quelques secondes d'hésitation, il leur dit quelques mots en allemand.

Alors tous deux s'attelèrent aux brancards du fourgon, et se mirent en devoir de le tirer.

Ils firent ainsi quelques mètres en avant, mais la cantinière, se précipitant sur le frein, le serra.

Ils furent obligés de s'arrêter.

A quelques pas, la foule des prisonniers s'amassait derrière les sentinelles, devenait houleuse.

Des cris se firent entendre.

— Maman Cujas ! maman Cujas !

— Loriot, Loriot ! criait Denise.

— Il faut en finir, dit le sergent ; emparez-vous de cette femme !

Un Poméranien mit sa botte sur le marchepied.

La cantinière ayant levé son couteau, prête à le lui plonger dans la gorge, il recula, prit son fusil au bout duquel était sa baïonnette et s'élança.

— Halte ! cria en allemand le sergent ; pas de ça, hé ! Tu sais bien qu'il ne faut pas la tuer, brute ! tu as peur d'une égratignure ? C'est donc du jus de choucroute que tu as dans les veines ! Chacun d'un côté, et plus vite que ça !...

Dans le camp, des cris retentissaient.

— A mort !... A mort !...

Le sergent était très pâle et se mordait les lèvres.

— Venez-y, tas de lâches ! criait la cantinière.

Les deux Poméraniens se précipitèrent ; pendant quelques instants, on les vit de dos s'agiter vivement.

Le fourgeon cahotait.

— A l'assassin ! vociférait la cantinière.

Denise poussait des cris stridents comme des coups de sifflet.

Vers le camp, les baïonnettes des sentinelles ne suffisaient plus à maintenir les prisonniers ; le moment était proche où les fusils allaient partir

Les Poméraniens avaient dû désarmer la cantinière, car on les voyait maintenant tirer à eux quelque chose qui résistait.

L'un d'eux, s'étant retourné à demi, laissa voir sa face inondée de sang.

— Hurrah ! cria la foule.

Une voix plus claire s'entendit :

— Eh bien ! ceux du 22e, allez-vous laisser égorger votre cantinière ?

Une poussée se produisit.

— C'en est fait ! dit le sergent bavarois.

Il se trompait.

Juste à ce moment, apparut le capitaine commandant le détachement, accompagné d'un major.

Il se précipita sur les deux brutes, et se mit à leur administrer dans le dos, de solides coups de plat de sabre.

Les autres se retournèrent, ahuris.

— Allez-vous descendre de là-dedans, ivrognes, cochons !

Tout en les injuriant, il les frappait.

Quand ils se furent éloignés, l'un une main sur sa figure ensanglantée, il expliqua au major qu'il avait fait mander auprès de lui cette femme pour lui demander qui étaient ces deux enfants.

Il ignorait pourquoi on voulait l'emmener de force... un malentendu, sans doute.

Le major, d'ailleurs, ne demanda aucune explication ; il se contenta de dire à la cantinière :

— Cette petite fille est-elle à vous ?

— Non, monsieur.

— Savez-vous comment elle s'appelle ?

— Denise Barrois.

— Donnez-la-moi.

— Va, ma chérie.

— Non, maman Cujas je ne veux pas !

— C'est pour retourner voir ta maman avec Loriot.

— Où est-il, Loriot ?

— C'est bien, dit le major, nous reviendrons avec le jeune garçon.

Il pénétra dans le camp et demanda Jacques Loriot.

— C'est moi, monsieur, fit le petit tambour.

— Eh bien ! suis-moi... tu vas repartir pour Sedan avec la petite fille.

— Mais, monsieur, maman Francine est là et je voudrais bien m'en aller avec elle.

Ils étaient revenus vers le fourgon où la cantinière tamponnait les écorchures et meurtrissures que lui avaient faites les deux soldats.

— Voici ton petit camarade, dit le major.

Déjà la fillette était dans les bras de son Jacques ; les deux enfants s'embrassaient.

— Allons, vous repartez pour Sedan répéta le major ; vos parents vous réclament. Et toi, tâche d'être sage, tu m'entends, gamin... tu t'es battu, ne recommence pas !

— Monsieur le major, emmenez maman Francine aussi ! murmura Loriot, éteignant dans ses yeux un éclair.

— Qui donc cette maman Francine ?... Ce n'est pas la femme du fourgon ?

— Non, monsieur, la voilà.

En effet, une vieille femme aux jupes en lambeaux, au visage ravagé, aux yeux luisants de fièvre, venait d'apparaître sur le chemin, à trois pas du groupe.

Quand elle vit Loriot qui la désignait du doigt, et le major qui se retournait de son côté, elle se précipita, saisit son Jacques dans ses bras et, à son tour, le couvrit le baisers.

Denise pendue à ses jupes, l'appelait :

— Maman Francine ! maman Francine !

— C'est votre fils ? demanda le major.

— Oui, monsieur, c'est mon fils.

— Eh bien ! vous pouvez partir avec lui et la petite. Je vous ferai ramener dans un fourgon, si vous voulez, mais demain après-midi.

— Nous aimons mieux nous en aller tout de suite.

— Allez donc... Avez-vous des vivres ?

— J'ai un peu d'argent, dit la vieille, un tout petit peu.

— Si vous voulez des vivres, et si vous voulez revenir à Sedan en voiture, vous n'avez qu'à vous présenter au poste de la mairie de Mouzon ; on vous ramènera demain, je le répète.

— Merci, monsieur c'est tout de suite que nous partons.

La vieille prit les enfants par la main et se dirigea à grands pas du côté d'Autrecourt.

Pendant ce temps, les deux officiers allemands rentraient à Mouzon, et le major disait au capitaine :

— Vous avez eu tort de donner ces deux petits.

— J'avais des ordres.

« Ils sont protégés par le général Bernardi.

— Ah !

— Méfiez-vous de cette femme... la cantinière.

Au fourgon, Mme Cujas se demandait quel mystère il y avait sous ce changement subit.

Plus loin, vers la Meuse, les deux Poméraniens qui l'avaient houspillée, pansaient leurs blessures. L'un d'eux avait très peu de chose, une estafilade au bras droit, une autre à la main gauche.

Son camarade, le premier frappé était plus sérieusement atteint : une blessure au cou qui eût pu être sérieuse ; et il ne devait son salut qu'à sa puissante musculature.

La lame déviait, sans atteindre la carotide gauche ; de sa face, labourée en tous sens, le sang coulait ; les yeux étaient saufs.

— Il faudrait le porter à l'ambulance.

Dans le camp, on criait :

— Bravo !

— Venez donc ici, la mère, eh !

Dès qu'elle se sentit un peu solide sur ses jambes, la cantinière se hâta d'y pénétrer : elle s'y sentait plus en sûreté que dans le fourgon.

— Viens bouffer, mère Coujas ! fit Ahmour.

Et il l'entraîna vers la tente où il s'abritait avec Despeyroux et plusieurs autres.

Une place y était vide, — celle de Loriot ; — la cantinière la prit.

— Si ti avais fusil d'Ahmour ti aurais fait couic aux Prouscos...

— Ah ! les canailles ! dit-elle, ils ont tellement de lard qu'on a beau taper dans le tas, c'est tout comme si on s'escrimait sur un matelas.

La nuit était venue et quatre feux de bivouac, allumés autour du camp, rendaient toute évasion sinon impossible, du moins très difficile.

Ahmour, sorti quelques instants, revint en disant qu'il fallait dormir sans y songer.

Lui, aimait mieux filer en cours de route, lorsque l'occasion s'en présenterait.

D'autre part, la pensée que son petit tambour se trouvait en sûreté avec sa maman Francine le rendait tout joyeux.

Il s'endormit en chantonnant.

A Autrecourt, la mère nourrice de Loriot entra à l'auberge.

Tout en mangeant, elle raconta à Loriot comment, étant partie pour aller le chercher à Iges, elle le trouvait cheminant au milieu des prisonniers, comment elle le suivait, et comment, grâce à l'argent de Fernande, elle pouvait acheter des pommes et les revendre à perte, pour pouvoir l'approcher.

Maintenant elle était heureuse.

On retournerait à Bazeilles y vivre plus tranquille, sinon heureux comme par le passé.

Loriot prit la parole :

— Nous ne pouvons pas retourner à Bazeilles demain ; il faut suivre le convoi de prisonniers pour aider Ahmour lorsqu'il s'évadera.

— Comment dis-tu ?

— Ahmour... il faut aider Ahmour !

— Le turco ?

— Oui, l'Arabe !

— Eh bien ! il n'a pas besoin de toi pour s'évader... J'ai entendu ce pauvre M. de Bonnemière dire une fois que les Arabes voient clair la nuit comme les chats, et qu'ils sont paresseux... S'il veut, ton Arabe, il se sauvera bien sans toi.

— S'il avait voulu, il serait déjà parti ; il n'a pas voulu nous laisser, Denise et moi, et je ne l'abandonnerai pas.

Il était vraiment touchant d'entendre cet enfant de douze ans parler aide, protection, abandon comme s'il eût eu puissance et force.

Mère Francine en fut émue...

Tout à coup, son souvenir se précisa.

— Mais ton Ahmour, c'est le turco qui était chez nous la semaine dernière !

— Pardi !

— Alors, dis-moi bien ce qu'il a fait.

Loriot raconta par le menu tout ce qu'avait fait le turco pour lui, Denise et les autres.

— Tu vois, conclut-il, que je ne puis l'abandonner.

— Et comment faire ? Si je n'avais pas Denise, passe encore, je marcherais ; avec elle ce n'est pas possible.

— Si on avait un petit âne, hasarda Loriot, se souvenant dans quelles conditions il rencontrait, dans Sedan, Jean-Baptiste Barrois.

— Un petit âne et une charrette, alors ?

— ...Tu m'as dit que tu avais de l'argent.

La vieille ouvrit de grands yeux.

— Bien sûr j'ai de l'argent, mais ce n'est pas le mien et je n'en ai pas assez pour acheter un âne.

— Je ne dis pas d'acheter, mais de louer.

— Ah mon pauvre petit Loriot, tu crois donc qu'on loue un âne et une charrette à une pauvre femme comme moi ?

Il y eut un silence.

— En marchant sur la grand'route on trouvera des carrioles pour Denise et pour toi... moi, je marcherai bien...

— Toi, mon pauvre petit, tu ne pourras jamais.

— J'ai bien marché jusqu'aujourd'hui.
— Tu es fatigué, tu n'en peux plus, tu tombes de sommeil, viens vite te coucher.
Denise dormait déjà depuis longtemps.

Le lendemain matin le convoi des prisonniers se mit en route de bonne heure ; de Mouzon à Dun, l'étape est longue.
Mme Cujas était remontée dans le fourgon du cantinier, et elle semblait avoir retrouvé sa bonne humeur.
Ahmour riait, gambadait :
— Toi es-ti contente, mère Coujas ?
— Pourquoi me demandes-tu ça ?
— Jé vois toi rire.
— Et toi, tu ris bien !
— Moi j'étais content.
— Ah !
— Oui, j'allais retrouver petit tambour.
— Doucement, malheureux, qu'on ne t'entende pas !
— Ni pas peur, prousco, macache, saba, macache comprendre sabir !
Despayroux avançait toujours silencieux, l'œil continuellement aux aguets.
On traversa Mouzon, et on se trouva sur la grande route de Verdun.
D'abord cette marche fut silencieuse.
Après Mouzon, la route suit le flanc d'un coteau nu, avec une rampe assez prononcée ; les hommes, ayant besoin de se réchauffer, allaient vite.
Mais après le col du bois des Flaviers, en débouchant dans la vallée de Moulins, les langues se délièrent.
Pendant une halte de quelques minutes, tout de suite après le bois, Ahmour demanda une canne.
On la lui refusa d'abord ; il offrit quelques sous au cantinier pour qu'il lui coupât une baguette de coudrier, et celui-ci s'exécuta.
Quand il eut sa gaule, l'Arabe s'en servit pour faire une foule de petits tours d'adresse qui amusèrent beaucoup ses camarades et les soldats bavarois.
Lorsqu'on se remit en marche, il continua avec un rare bonheur, car bientôt les deux lieutenants et le capitaine le regardèrent complaisamment.
Entre deux arlequinades, il s'approcha de Despayroux et lui souffla doucement, l'arrêtant une seconde :
— A la halte, tu diras à moi de faire la fantasia... Li bêtes, prouscos, li croire Ahmour content partir, manger choucroute.
— Compris !
Il reprit son chemin et zébra l'air de ses lazzis.
Maintenant, il parlait arabe avec un jeune sous-lieutenant qui en écorchait quelques mots.
— Alors, tu n'es pas triste d'être prisonnier ? lui demanda l'officier.
— C'était écrit ! répondit Ahmour.
— Tu seras aussi bien qu'en France.
— Travaille-t-on ?
— Non.
— Alors, bono !
Il gambada.
— C'est un fataliste et un paresseux comme tous ceux de sa race, expliquait le sous-lieutenant à ses chefs ; dès qu'il a été prisonnier il en a pris son parti, pour lui *c'était écrit !* Et comme, lorsqu'il m'a demandé si les prisonniers travaillaient, je lui ai répondu que non, il a l'esprit libre et tranquille.
« En voilà un qui ne risquera pas sa peau dans une évasion, c'est moi qui le dis.
On avait passé Moulins et Autreville ; on redescendait vers Inor, lorsque le capitaine commandant ordonna la deuxième halte.
Tout le détachement s'arrêta et les hommes s'assirent au revers des fossés.

Pour bien comprendre ce qui va suivre, une courte description du terrain environnant est nécessaire.
Nous allons l'essayer.
La route de Mézières à Verdun est, jusqu'à Douzy, la route de Mézières à Luxembourg ; là, elle bifurque, se séparant de la première, et file dans la direction du sud par la vallée de la Meuse.
Route et rivière sont la plupart du temps côte à côte.
Cependant, entre Inor et Mouzon, le cours de la Meuse affecte la forme d'une M qui aurait un pied à Inor et l'autre à Mouzon.
La route va directement de l'un à l'autre pied.
Le haut de l'M est tourné du côté du sud-ouest vers les bois de Dieulet.
A sa base, à gauche de la route, sont plusieurs collines boisées entremêlées de nombreux ravins escarpés.
Les deux accidents de terrain, qui ont empêché la rectitude du cours de la Meuse, sont deux coteaux assez élevés, entre lesquels s'étendent la vallée de Moulins et le plateau d'Autreville.
Après avoir redescendu le coteau qui forme la branche gauche de l'M, nos soldats allaient reprendre le cours de la Meuse lorsque la halte fut ordonnée.
En haut de la côte les fourgons s'arrêtèrent.
Lorsqu'il fut un peu reposé, Ahmour reprit ses exercices.
Il s'agissait maintenant, tout en tenant les deux extrémités de sa gaule, de passer ses bras derrière soi par-dessus la tête, et de les ramener en avant par-dessous les pieds.
— Ti vois, tiens, c'était pas difficile !
En effet, rien ne paraissait plus simple.
Un jeune soldat essaya, passa ses mains derrière son dos, et brisa la gaule.
Ahmour se mit à crier comme un brûlé, et à faire des grimaces épouvantables.
— Ti as cassé le cheval de moi, comment je ferai maintenant pour marcher ?
« Toi porter moi, tant pis !
Il se pendait à ses épaules et tout le monde riait.
On n'en avait guère envie pourtant.
— Tout à coup, une voix s'éleva :
— Fais-nous la fantasia, l'Arbi.
— J'ai plus de cheval.
— Ça ne fait rien, marche toujours.
Ahmour ramassa les deux morceaux de la gaule.
Il en enfourcha un qui simulait le cheval, et se mit à faire sauter l'autre dans sa main en guise de fusil.
Il criait, chevauchait.
— Place à moi, place !
On s'écarta.
Le capitaine poméranien avait mis pied à terre, et assis avec ses officiers sur le monticule de terre qui séparait cette grande route de l'ancienne, il regardait.
Son ordonnance tenait son cheval à trois pas derrière lui.
Ahmour tourna encore une fois ; soudain il s'arrêta.
— Ji avais pas de fousil, dit-il l'air profondément navré ; si ji avais fousil, ti verrais !
Ses yeux flambaient ; il recommençait en l'air des moulinets imaginaires.
Soudain, il se retourna vers un des soldats bavarois qui se tenaient, l'arme au pied, baïonnette au canon.
— Prête-moi fousil !
Naturellement le soldat ne répondit pas.
Mais le capitaine avait dit un mot à l'un de ses lieutenants et celui-ci, se levant, vint prendre le fusil des mains du soldat, en retira la baïonnette, la cartouche qui le chargeait, et le tendit à l'Arabe.
— Merci, sidi, merci...

Son visage rayonna.

— Faites dou désert ! partout autour.

On s'écarta en arc, et il se mit à courir, lançant son fusil en l'air et le rattrapant toujours par la crosse, tantôt d'une main tantôt de l'autre.

Tout en courant, il épaulait, visait et criait :

— Boum !

Puis il poussait des cris suraigus, courait en arrière, épaulait, visait, tirait de nouveau, se retournait, tirait encore.

Il marchait ainsi à reculons dans la direction du capitaine et venait de tuer un ennemi imaginaire, lorsqu'il se retourna brusquement, ajustant le Poméranien.

Cette fois il ne cria pas : Boum !

Le coup partit bel et bien et l'officier s'abattit entre les bras de ses sous-ordres stupéfaits

L'exploit à peine accompli, Ahmour bondit dans la direction du cheval, assomma l'ordonnance d'un coup de crosse à la volée, et sauta sur la bête qui partit des quatre pieds.

Il avait déjà parcouru plus de cinquante mètres quand les officiers revenus à eux, crièrent éperdument :

— Feu ! Feu !

« Tirez donc, tas de brutes !

Pendant ce temps, couché sur son cheval qui galopait, Ahmour rechargeait son arme.

Les coups de fusil éclatèrent, les balles sifflèrent autour de lui.

Une deuxième salve retentit, comme l'Arabe allait disparaître en haut de la côte.

Un instant ses camarades le crurent sauvé, car son cheval fit encore un bond en avant.

Soudain la bête s'arrêta net, et on le vit rouler avec son cavalier dans le fossé.

Homme et animal disparurent aux yeux de tous.

— Hurrah ! crièrent les Allemands.

Un lieutenant ayant rassemblé en hâte quelques soldats se mit à gravir la côte au pas de course.

Les prisonniers étaient dans la consternation.

Tout à coup, à la lisière du bois que l'on voyait à droite, une petite fumée bleue s'éleva, un coup partit.

Le lieutenant, s'élançant le premier à la recherche de l'Arabe, tomba...

Dans la foule des prisonniers, applaudissant intérieurement, le silence à présent.

Une poussée se produisit à l'arrière et les coups de feu éclatèrent aussi de ce côté-là.

C'était vers les fourgeons qu'on tiraillait.

Maintenant les coups étaient tirés par quelqu'un dont on ne voyait que la tête dépasser de la crête du coteau.

A chaque coup, le tireur avançait de quelques pas vers le bois d'Inor.

Quand il traversa l'échancrure de la route, des acclamations retentirent ; on venait de reconnaître la cantinière du 22e, Mme Cujas.

Ce fut une folle débandade ; les prisonniers fuyaient par bandes dans la direction du bois, tout en obliquant à gauche pour ne pas gêner le tir de l'Arabe et de la cantinière, tandis que les Allemands, impuissants à les maintenir, s'affolaient.

Combien allaient ainsi s'échapper ? Tout le détachement peut-être...

Mais un galop furieux retentit du côté d'Inor ; un peloton de uhlans apparut.

Immédiatement, les prisonniers qui n'étaient pas encore partis reprirent leur immobilité ; même quelques-uns, encore tout prêts, firent une conversion à gauche, regagnant subitement la queue de la colonne.

A quoi bon se faire massacrer ?

En deux mots un sergent conta la chose au capitaine des uhlans, qui rassembla ses hommes et les lança dans la direction du petit bois.

Ce fut une inspiration funeste.

Le bas du coteau où s'engagèrent les cavaliers était une prairie abondamment arrosée par toutes les sources qui, coulant des hauteurs, forment le ruisseau de la Viquette et les chevaux ne tardèrent pas à s'y embourber.

L'officier de uhlans dut ramener ses hommes sur la gauche et leur faire prendre la route.

Quand ils atteignirent le sommet du coteau, on les vit se précipiter vers le bois à bride abattue.

Depuis quelques instants déjà le feu avait cessé.

Ahmour et la cantinière étaient-ils à l'abri ?

Une voiture d'ambulance fut amenée, et nos soldats y déposèrent les blessés et quelques morts.

Le résultat de la *fantasia* d'Ahmour, le paresseux, le fataliste qui ne risquerait pas sa peau dans une évasion, était aussi prompt que tragique.

Le jeune écervelé qui avait porté le jugement hâtif s'était quelque peu trompé.

Maintenant on réorganisait la colonne.

— Que faire ? demandait le sous-lieutenant restant : continuer sur Dun ou retourner à Mouzon ?

— Continuer, dit l'officier de uhlans, je vais à Mouzon et le major qui y est cantonné vous fera parvenir les ordres nécessaires.

— Mais les blessés ?

— Je les ramènerai à Mouzon.

La colonne se remit en marche.

— Serrez-vous, serrez-vous, recommanda le capitaine ; ne laissez aucun isolé tant que vous serez à portée de fusil des bois que vous voyez là.

Tout alla bien pendant quelques minutes.

Où, diable, cet homme noir avait-il eu des cartouches ?... et en si grand nombre surtout.., on vérifierait les cartouchières.

L'officier laissa marcher le détachement, jusqu'à ce que son dernier soldat fût arrivé à sa hauteur.

Il demanda, dans son dur langage de Teuton :

— Combien as-tu tiré de coups ?

— Je n'ai pas tiré, mon lieutenant.

— Tu n'as pas tiré, vieux porc fumé !

— Je ne voyais rien d'où j'étais.

— Alors tu as toutes tes cartouches ?

— Oui, mon lieutenant.

— Montre !

En ouvrant sa giberne, le soldat avait un peu ralenti sa marche et il formait, avec son chef, un groupe, à trois pas en arrière du détachement.

— Voilà, mon lieutenant.

Comme l'officier se penchait un peu pour voir, il entendit un sifflement au-dessus de sa tête et le casque du soldat roula sur le sol.

Il se retourna immédiatement ; autre détonation.

— Mais c'est le démon... dit-il tout haut...

Il rentra vivement dans le gros de la colonne et commanda le pas de course.

Pendant un kilomètre, ce fut un spectacle d'une ironie dramatique.

D'abord les nôtres se faisaient tirer l'oreille et piétinaient sur place, mais comme les coups de crosse commençaient à pleuvoir dru, ils prenaient le parti contraire et couraient si vite, que leurs gardiens chargés et armés ne pouvaient pas les suivre.

Enfin, après Inor, les bois se trouvèrent si loin sur la gauche, que le sous-lieutenant jugea qu'il n'y avait plus aucun danger, et qu'il fit reprendre le pas de route.

Mais les prisonniers s'amusaient.

— Hou ! hou ! le voilà là-haut... tu ne le vois pas?

— Si, je le vois.

Après Martincourt, un peu en avant du petit bois qui limite au nord le terrain de manœuvre des troupes en garnison à Stenay, et qui à cette époque venait jusqu'au fossé de la grand'route, le lieutenant fit faire halte, pour ne franchir le passage que lorsque le bois eut été fouillé par des éclaireurs.

Les hommes riaient, malgré leur tristesse, leur

fatigue, la crainte qui commençait à surgir de dures représailles. Les étapes allaient se succéder longues, pénibles, au milieu de populations hostiles qui insulteraient lâchement au malheur et abreuveraient d'outrages nos braves officiers, nos valeureux soldats.

Pendant ce temps les ulhans fouillaient le bois d'Inor, s'emparant de deux pauvres fantassins qui, anémiés par les privations et les labeurs des jours précédents, fatigués par une marche de douze kilomètres, n'avaient pas eu la force de gagner à temps les ravins et les fourrés profonds qui séparent le bois de Blanchampagne de ceux de Moulins, Inor et Neudan

Les malheureux furent poussés à coups de sabre dans les reins jusqu'aux fourgons qui devaient ramener les morts et les blessés à Mouzon, et hissés dessus, pieds et poings liés.

— Ils sont encore trop bien là, avait dit le capitaine.

Les ulhans, les fourgons, reprirent au grand trot le chemin de Mouzon où ils arrivèrent une heure après.

Le major ne fut pas trop étonné de l'aventure.

— Ces gaillards-là, dit-il, me paraissaient trop tranquilles pour n'être pas résolus.

« Voyons vos prisonniers.

Les deux officiers se dirigèrent vers le fourgon.

— Les avez-vous toujours, au moins ? ajouta le major.

— Oh ! ils sont solidement attachés.

L'officier écarta la bâche.

Il eut un brusque recul et laissa retomber la toile.

L'un des prisonniers, assis sur les cadavres, le menton aux genoux, les mains croisées sur ses jambes, l'avait regardé en ricanant.

— Eh bien ! quoi ? demanda le major faisant un pas en avant et soulevant lui-même la toile.

Il vit aussi le fantassin qui le regardait fixement avec des yeux étranges.

— Vous me disiez qu'ils étaient attachés ? fit ironiquement le major ; décidément ces satanés Français en ont encore à vous revendre.

Le capitaine était confus.

— En vérité, je ne sais... il y a là quelque chose d'extraordinaire... je les ai vu ficeler devant moi... c'est Kelnauer... mais l'autre n'a pas bougé.

Il plongeait ses yeux dans le fond sombre de la voiture, et parmi les uniformes sombres des Bavarois cherchait une capote bleue zébrée de cordes... rien.

Le major s'était croisé les bras ; sous son ironie apparente on sentait fermenter une colère épouvantable.

— Eh bien ? demanda-t-il les dents serrées.

— Il n'y est plus... Mais sors donc de là, toi !

Ces derniers mots avaient été adressés en français, au seul homme vivant assis sur les cadavres.

— Je ne peux pas ! répondit froidement le fantassin.

— Comment, tu ne peux pas ?

— Je suis attaché.

Les deux officiers bondirent, fous de rage.

— Ah ! tu te moques de moi, sale fripouille ! hurla le capitaine.

Tirant son sabre, il se mit à en frapper l'homme à coups redoublés.

Le soldat se renversa sur le côté ; l'officier frappait toujours.

— Assez ! ordonna le major.

S'approchant, en écartant les vêtements qui dissimulaient les pieds du soldat, il vit qu'en effet celui-ci avait les jambes attachées par une forte corde.

— Cet homme dit vrai.

La stupéfaction se peignait sur son visage.

— Allons, assieds-toi, ordonna-t-il.

— Je ne peux pas.

— Oui, c'est trop fort ! gronda le capitaine.

Il se précipitait de nouveau, mais son chef étendit le bras.

Aidez-moi à le mettre sur son séant.

Le fantassin fut de nouveau assis, sans qu'il eût décroisé ses mains de dessus ses jambes.

— Comment t'appelles-tu ?

— Marchand.

— Tu t'es évadé et tu as été repris ; tu seras fusillé demain sur le front du camp des prisonniers, dix minutes avant le départ du premier détachement... cela leur servira d'exemple.

Marchand ne souffla mot, se contentant de fixer, sur celui qui parlait, son œil impassible.

— Où est ton camarade ? ajouta le dernier.

— Je ne sais pas.

— Comment, tu ne sais pas... tu étais avec lui dans ce fourgon, maintenant tu es seul...

— Nous sommes plusieurs, — dix je crois, — mais mon camarade vivant est parti et je ne sais pas où il est.

Le major se mordit la lèvre.

— Si tu veux me dire comment ton camarade s'y est pris pour s'enfuir et pourquoi tu ne l'as pas suivi je te ferai donner du vin et du tabac.

— J'ai eu assez faim à Iges pour pouvoir attendre à demain sans boire de vin... Quant au tabac, je ne saurais qu'en faire.

« Cependant je veux bien vous raconter comment mon camarade s'enfuit, pourquoi je ne l'ai pas suivi.

« Quand nous avons été jetés là, lui et moi, nous n'avons d'abord songé à rien d'autre qu'à mourir ; puis, au bout d'un moment, j'ai senti que ma tête heurtait quelque chose de dur planté au milieu d'un dos. Je lui ai dit : Il y a là un couteau engagé sous l'omoplate gauche d'un mort, je vais essayer de l'arracher avec mes dents et, si j'y arrive, je trancherai tes liens.

« Après bien des efforts, je suis parvenu à arracher le couteau et je me suis mis à couper la corde qui attachait les poignets de mon compagnon. Ça n'a pas marché tout seul, les cahots de la voiture m'ont fait tailler un peu de chair ; enfin, j'ai fini par trancher le dernier fil. Alors il a saisi le couteau, a coupé la corde qui me ligotait les bras et le dos. Il y avait encore mes pieds, mais nous étions au bois du haut de la côte et je lui dis : Sauve-toi, je m'arrangerai tout seul.

« Il s'est laissé glisser à bas de la voiture, je l'ai vu par un joint de la bâche disparaître sous bois.

« Voilà.

« Quant à moi, je suis encore là parce que, en s'en allant, par mégarde, il a emporté le couteau, et que l'état de mes mains ne m'a pas permis de défaire les nœuds qui enserrent mes chevilles.

— Qu'ont-elles donc, tes mains ?

— Dans le bois, vos ulhans me les ont tailladées.

— C'est que tu as voulu t'emparer de leur sabre.

— Naturellement.

— Pourquoi les tiens-tu croisées sur tes tibias,

— Parce qu'en les tenant appuyées l'une contre l'autre le sang coule moins vite.

— Capitaine, envoyez chercher un médecin et une boîte à pansement.

Mais déjà deux chirurgiens étaient à quelques pas, donnant aux blessés les premiers soins ; le major héla l'un d'eux.

— Montre tes mains !

Le soldat décroisa lentement ses doigts et tendit au chirurgien deux masses informes, sanguinolentes, d'où deux doigts pendaient à moitié arrachés.

— Pauvre malheureux !

— Je ne puis faire le pansement ici, dit le chirurgien, il faut porter cet homme à l'ambulance.

— Oh ! dit Marchand, ne prenez donc pas tant de peine ; un peu de charpie et un bandage, c'est bien bon jusqu'à demain.

— D'où es-tu ?

— De Paris.

— Que fais-tu ?

— Peintre.

— Cet homme recouvrera-t-il l'usage de sa main droite ? demanda le major en allemand au chirurgien.

Celui-ci examina attentivement le membre mutilé.

— Avec de grands soins, oui... Cependant je ne peux répondre du petit doigt avant quelques jours.

— C'est bien... donnez à ce prisonnier vos meilleurs soins.

Voici comment le peintre *Pierre Marchand* faillit être fusillé.

C'est à son courage de Spartiate et à la mansuétude d'un major bavarois, ami des arts, que nous devons de pouvoir quelquefois admirer dans les expositions, ces magnifiques sous-bois signés d'un M rouge traversé d'un sabre.

On a deviné ce qui avait eu lieu à l'arrière de la colonne.

Pendant que les Bavarois se portaient en avant, pour voir ce qui se passait dans le chemin creux, la cantinière du 22e, déjà descendue du fourgon, regardait attentivement comment les soldats chargeaient leurs armes ; puis, comme l'un d'eux — celui qui était le dernier — visait à travers les arbres, elle lui avait planté son couteau sous l'omoplate gauche d'un geste si vigoureux, que la lame atteignait le cœur avant que l'homme n'eût pressé la gâchette.

S'emparant du fusil et des munitions, elle filait prestement sur la gauche.

Avant qu'elle eût atteint la crête du coteau, le cantinier bavarois criait, prévenait les siens, et Mme Cujas essuyait plusieurs coups de feu, mais aucun ne l'avait touchée et elle avait pu se mettre à l'abri derrière la haie qui borde le sentier courant sur la crête du coteau, de Pouilly jusqu'au bois d'Inor.

Puis, tout en tiraillant pour tenir en respect les poursuivants, elle gagnait rapidement les bois.

Là, rechargeant les deux fusils alternativement, elle les avait passés à Ahmour dont la sûreté de tir était incomparable, puis, lorsque les munitions arrivaient à leur fin, tous deux se repliaient en bon ordre.

Les uhlans, dans leur poursuite, les serraient de près, grâce au chemin d'Inor à Malandry, qui leur permettait de descendre rapidement au fond de l'un des ravins dont il a été parlé plus haut.

Puis la poursuite s'arrêtait là.

Des deux côtés de ce chemin, les pentes sont abruptes et les fourrés impraticables. Même les cavaliers prussiens en sortaient rapidement, leur officier s'apercevant bien vite que si les fuyards étaient armés, la position devenait critique.

La battue opérée ensuite dans les bois d'Inor et de Moulins, avait pour résultat de ramener tous les prisonniers, dans le ravin du bois de Blanchampagne.

Ce ravin est perpendiculaire à celui où passe le chemin d'Inor à Malandry.

Au fond serpentent côte à côte un sentier et un ruisselet.

Quelques instants après la poursuite des uhlans, les évadés se trouvaient rassemblés en ce repli de terrain au nombre de cinquante-deux, dont un seul officier, un jeune lieutenant d'artillerie, nommé Auguste Philippon, tout frais émoulu de Polytechnique.

Ils tinrent conseil.

— Qui prend le commandement ?

Les hommes s'entre-regardèrent ; nul ne répondit.

— Il y a qu'un officier ici, continua le premier qui avait parlé, le commandement lui appartient de droit.

— Mes amis, dit le lieutenant, je ne crois pas que nous soyons des soldats, — nous n'avons pas d'armes, — mais bien des hommes qui ont leur vie à sauver ; fussions-nous des soldats, que je ne pourrais prendre le commandement de la troupe, car il y en a ici de plus qualifiés que moi.

« Je suis artilleur, je suis jeune, je n'ai point l'expérience de la guerre de partisans, tandis que vous, le chevronné, là, couleur d'un vieux sou... vous devez la connaître dans les coins.

Le chevronné « couleur d'un vieux sou » était celui qui avait parlé le premier.

Sergent au 26e de ligne, nommé Grille, parti à vingt ans en Crimée, il avait terriblement souffert du froid, et, pour se remettre, passait en Kabylie en 1856.

En 1859 il était dans le Piémont, en 1860 en Syrie, en 1863 au Mexique, au siège de Puebla.

Lorsque éclatait la guerre, Grille se trouvait depuis quatre ans dans sa petite ville de province.

Il faisait chaud, et dans les vapeurs du soir, l'homme voyait danser les paysages exotiques.

— Je n'ai pas vu la Prusse, disait-il, c'est dommage.

Trois jours après, il se rengageait pour la durée de la campagne.

— Mon lieutenant, répliqua-t-il, j'ai douze ans de campagnes et je ne connais qu'une chose : les galons ; je ne prendrai donc pas le commandement d'une troupe où il y aura un officier.

— Allons, sacré têtu, j'accepte... Continuez !

— Quoi ?

— Ce que vous vouliez dire.

— Je ne voulais rien dire.

— Si exposez tout ce qu'il y avait à faire pour nous tirer de là et rejoindre un corps d'armée.

Grille resta un peu interloqué, puis, les sourcils froncés, le geste sec, il parla :

— Voilà... Nous ne connaissons pas le pays : il ne faut point d'abord sortir avant la nuit ; quand nous partirons, nous devrons savoir où nous allons.

« En attendant, couvrons-nous...

« Si l'ennemi nous poursuit il viendra de là-bas. Je vais mettre des sentinelles de ce côté. Les jeunes recrues resteront ici jusqu'à ce que j'aie trouvé un trou plus profond, s'il y en a.

« En cas d'alerte, que chacun se terre où il pourra... Chacun pour soi.

« Est-ce bien, mon lieutenant ?

— Oui, pour le moment, dit l'officier.

Les hommes furent groupés en deux sections, sous le commandement de deux sergents, Grille restant, hors cadre, le commandant effectif de la petite troupe.

Pendant que le vieux briscard prenait ses dispositions pour assurer la sécurité, la cantinière demandait au lieutenant de consulter sa carte et de lui nommer le plus prochain village.

L'officier savait que c'était Malandry, à trois kilomètres vers l'est.

— Nous allons y aller ensemble dès que le sergent Grille sera de retour.

Ahmour, ayant nettoyé ses armes, manifestait l'intention de revenir vers la route pour voir si Loriot n'y passait pas.

Le lieutenant lui fit remarquer que c'était très imprudent ; l'Arabe ne sembla point comprendre, et partit après avoir dit à la cantinière :

— Si ji trouvais pitit tambour, ji dirai bonjour et ji riviendrai ici.

Quelques instants après, le sergent Grille reparaissait.

Il avait placé un poste d'observation sur un monticule élevé, qui commandait toute la route de Mouzon à Stenay.

On pouvait être tranquille et aller en reconnaissance ailleurs.

Les deux hommes et la cantinière partirent dans la direction de Malandry.

Ils suivirent d'abord les côtés du bois de Blanchampagne en laissant le chemin à leur droite, puis après le défilé étroit qui sépare ce bois de celui de Neudan, voyant une filature, il prurent le parti d'y aller aux informations.

Le patron, un homme vieux et tout seul, dont les fils étaient en Algérie, les accueillit très bien et leur offrit des vêtements.

— Si vous en aviez assez pour mes cinquante hommes, j'accepterais parce que nous pourrions passer à travers les lignes ennemies pour rejoindre un corps d'armée, mais un ou deux vêtements ne nous seraient pas utiles.

— L'un de vous pourrait s'habiller en paysan et servir d'éclaireur.

— C'est moi qui ferai ça, dit la cantinière ; avez-vous des vêtements de paysanne ?

— Je n'en ai pas de femme ici, à Malandry vous en trouverez.

— Savez-vous où sont les Prussiens ?

— Ici nous n'en avons pas vu, mais il sont passés à La Ferté-sur-Chiers, à Margut, Villy, Linay.

Le lieutenant Philippon, Grille et Mme Cujas atteignirent Malandry.

Là, la cantinière trouva des vêtements de paysanne en échange des siens.

Les deux hommes s'enquirent de la position probable des Prussiens ; ils ne purent apprendre autre chose que ce que leur avait dit le patron de la filature.

En revenant ils gravirent les pentes du bois de Blanchampagne et, du sommet de la colline, découvrirent toute la vallée du Chiers qui s'étendait à leurs pieds.

A leur gauche, au milieu de prairies immenses, les maisons blanches de Villy, Sailly, Blagny, Linay, Fromy semblaient des touffes de marguerites ; sur leur droite, le terrain se plissait et se boisait ; en face, deux collines longues semblaient être là pour abriter la Ferté-sur-Chiers, Margut, contre les vents du nord.

— Voilà où il faut passer, dit le sergent Grille.

Son bras montrait, vers les collines de Belgique, une vallée étroite où coulait une rivière.

— C'est aussi mon avis, dit le lieutenant ; par là nous n'avons qu'une douzaine de kilomètres pour être hors de France.

— Une fois en Belgique, nous remonterons vers le nord.

« Je ne vois pas d'autre chemin pour rejoindre l'armée.

Les deux hommes et la cantinière revinrent vers le ravin.

En y arrivant, Mme Cujas poussa une exclamation de surprise.

Maman Francine, Loriot et Denise étaient là.

— Eh bien ! mon garçon, tu as bien travaillé, dit la cantinière en s'adressant à Ahmour.

L'Arabe se défendit.

— Ji voulais dire bonjour à pitit tambour, et ji disais li retourner à Bazeilles, mais li pas vouloir di tout.

— Oh ! madame, faisait maman Francine, il n'y a pas moyen de le retenir ; si je n'avais pas consenti à venir, il serait parti tout seul... alors je l'ai suivi. Après Mouzon, nous avons trouvé une carriole à plâtre, le voiturier nous a laissées monter Denise et moi, Loriot a voulu marcher toujours... Il cause comme un homme maintenant. Le voiturier lui a dit que les Prussiens allaient venir de côté-là.

Ahmour expliquait à Loriot le maniement du fusil.

— Ti vois, pitit... ichout

« Mère Coujas a pris oun fousil... moi oun fousil... chacoun oun fousil... toi oun, moi oun... fousil, fousil... ci laid : fousil... dis : Bel arbia badi : *Mekah'lat.*

— Mecala.

— Mekah'lat.

L'enfant essayait d'aspirer l'h sans y parvenir.

Denise faisait un bouquet de fleurs sauvages.

— Où avez-vous trouvé Ahmour ? demandait la cantinière à mère Francine.

— Le nègre ?

— Oui.

— Tout à l'heure, après un village qui s'appelle Moulins, je crois, vers un bois ; nous avons entendu crier : « Ia pitit, ia pitit !... » Loriot l'a vu sortir du bois et il a dit : « Arrêtons-nous, nous sommes arrivés. » Le nègre...

Ce n'est pas un nègre, c'est un Arabe.

— L'Arabe lui a serré la main. Il lui a dit qu'il avait tué beaucoup de Prussiens et qu'il en tuerait encore... Loriot a voulu le suivre. L'Arabe lui a bien conseillé de retourner à Bazeilles, mais mon Jacques n'a rien entendu : alors je l'ai suivi... Que voulez-vous ? je ne peux pas le laisser s'en aller tout seul comme ça... mais c'est la petite qui est mal commode... si encore j'avais pu la ramener à Sedan, vers Mlle Fernande.

Maintenant Loriot expliquait au lieutenant que le voiturier étant dans une auberge, à Mouzon, entendait dire que les Prussiens, très en colère que les prisonniers s'en fussent allés, allaient venir fouiller tous les bois.

— Quel dommage que nous n'ayons pas de fusils! grommela le sergent Grille.

— Que voulez-vous faire ? demanda le lieutenant ; rester ou partir ?

— Il faut partir !

— Par ici ou par là ?

— Par ici on ne sait pas où on va, et avec des uniformes et pas d'armes, ce n'est pas bien engageant... si encore on avait des fusils... Où en prendre, des fusils !

« Il faut partir de suite... Si on envoyait de la cavalerie pour nous tourner et de l'infanterie pour fouiller le bois, nous serions pincés... Je fais rentrer les sentinelles et en route !

Il s'en alla.

Vingt minutes après, la petite troupe s'engageait délibérement sur le chemin de Malandry.

— Il était temps, dit le sergent ; je viens de voir des uhlans qui, venant de Mouzon, partent par là...

L'officier regarda sa carte.

— Vers Carignan ?

— Oui... Derrière eux il y a au moins un bataillon d'infanterie... si c'est pour nous cerner, ils arriveront trop tard.

Ahmour portait Denise à califourchon sur ses épaules.

— Quand tu seras fatigué tu me la passeras, dit un soldat ; chacun son tour.

— Bono ! bono !

A la filature, la troupe quitta le chemin, et coupa court à travers champs, dans la direction de La Ferté-sur-Chiers.

— Nous sommes à l'abri des lunettes, dit le lieutenant, et j'ai eu bien tort de ne pas cacher la mienne dans mon pantalon ; je l'aurais maintenant et m'en servirais.

Après La Ferté, les prairies s'étendent plates jusqu'à Moiry.

— Si les Prussiens sont du côté de Sailly et Linay, il faut prendre garde de ne pas se laisser pincer, mes enfants.

— On peut nous voir ? demanda le sergent.

— Oui.

— Bon.

Et il commanda :

— Par file à droite, par file à gauche... derrière les arbres.

De La Ferté à Margut, la route est bordée de peupliers, et ce fut à l'abri de leurs troncs, que nos soldats atteignirent ce bourg. Avant d'y pénétrer, Mme Cujas et Loriot allèrent en éclaireurs ; ce fut seulement après qu'ils eurent constaté l'absence des ennemis que la petite troupe traversa Margut à son tour.

Comme ils en sortaient et retraversaient la grande route de Mézières à Luxembourg, un homme d'une soixantaine d'années, grand, assez bien vêtu, surgit d'une maison bordant la route, vint accoster le lieutenant.

— Jeune homme, dit-il, je vois qui vous êtes ; vous étiez au désastre, vous étiez prisonnier et vous vous évadez ; vous et vos hommes, faites-moi l'honneur d'accepter l'hospitalité dans ma maison, pour quelques instants.

— Je suis ému de votre accueil, monsieur, mais nos instants sont précieux, car nous allons être poursuivis, — si nous ne le sommes déjà, — et il faut que nous gagnions la Belgique sans retard.

— Vous avez encore cinq kilomètres ; au cas où je pourrais faire quelque chose pour faciliter votre marche, dites-le-moi.

— Si les Allemands demandent de nos nouvelles, indiquez-leur une fausse piste. Je ne vois guère que cela.

— Ti as-ti di cartouches pour moukahlat ?

Ahmour montrait son fusil.

— Mais c'est un fusil allemand ! dit l'homme.

— Et oun, dit Ahmour montrant l'autre arme.

— J'ai justement des cartouches.

— Ah ! bono, bono bezef elh'amdou lillâh.

— Mais ces deux femmes... ce jeune garçon... et cette enfant...

— Ne vous inquiétez pas de nous, dirent ensemble les femmes.

— J'ai un âne et une petite charrette, je vais vous les prêter... restez là, mes petits... vous rejoindrez bien vite vos compagnons de route... j'y mettrai aussi les cartouches...

— Qui dois-je remercier de ces attentions ?

— Un Français, monsieur, un maître de forges, un vieillard dont le cœur saigne...

Le sergent Grille n'était pas absolument convaincu.

— Marchez devant, dit-il, je vous rejoins.

L'âne fut attelé et les deux enfants installés dans la charrette.

Dans le fond, l'homme ajouta quatre jambons fumés et six paquets de cartouches.

— Nous vous ramènerons votre charrette, mon bon monsieur, nous vous la ramènerons, disait maman Francine.

— Si vous ne pouvez la ramener, gardez-la ; ayez soin de Boquillon, c'est une brave bête.

« Allons, bonne chance.

« Tenez, mon ami, vous remettrez ceci à votre lieutenant.

— Vous n'auriez pas une lunette par hasard ?

— ... Une lunette ?... non, je n'en ai pas... Avant d'entrer en Belgique, allez donc au château de Tassagny, on vous donnera ça.

La petite caravane se mit en route.

Elle ne rejoignit le reste de la troupe que bien après Moiry.

— Tenez, mon lieutenant, fit le sergent, voici ce que le maître de forges m'a donné pour vous.

— De l'or ? Le brave homme... Ça peut servir, car il y a loin de Villers-devant-Orval à Namur.

— Il y a des jambons dans le fond de la charrette.

— Et li cartouches ?

— Six paquets, mon petit.

— Bono, bono bezef.

— Vous aurez une lunette au château de Tassagny.

Le château de Tassagny n'est qu'à un kilomètre de la frontière, aussi, dès qu'ils l'eurent dépassé, nos soldats se sentirent en sûreté.

— Continuez, dit le sergent Grille, je vous suis.

Il entra au château et demanda une lunette d'approche.

Le châtelain considéra un instant ce soldat sans armes, au teint basané, aux chaussures poudreuses.

— Qui vous envoie vers moi ?

— Quelqu'un qui vous connaît et qui a dit à mon lieutenant : « Demandez une lunette au château de Tassagny .»

— Vous êtes nombreux ?

— Cinquante-deux.

— Et où allez-vous ?

— Rejoindre un corps d'armée dans le Nord.

— Tenez, voici une lunette pour votre lieutenant... Voici de l'argent pour vous tous.

Quelques minutes après, les fuyards étaient en territoire belge.

En cet endroit, la rive droite de la Marche n'est que marécages impraticables, et nos hommes durent repasser le ruisseau et faire encore un kilomètre en territoire français, avant d'arriver au poste douanier de Villers.

Là, autre genre de difficulté, car les douaniers se refusèrent formellement à laisser entrer Ahmour avec ses fusils.

L'Arabe était furieux.

Alors, quoi ?

Il aurait pris trois fusils à l'ennemi et il ne pourrait pas s'en servir !

— Dis rien, l'arbi, tu en reprendras d'autres.

— Et maintenant repos ! dit le lieutenant ; le fourrier va s'occuper des logements.

. . . . . .

. . . . . .

Le soir même, une fièvre soudaine et violente, terrassait Loriot ; le médecin du pays déclarait de suite l'état du malade très grave ; ce gamin qui avait marché, qui s'était battu comme un homme, arrivait au bout de ses forces. Il craignait une méningite.

Lorsque, au bout de quarante-huit heures d'un repos bien gagné, la petite troupe dut partir, y compris la cantinière qui malgré toute apparence, espérait encore retrouver « son pauvre Cujas » le jeune garçon, quoique un peu mieux, n'était pas hors de danger.

Mort ou vivant, à présent le rôle du brave enfant était fini.

Très bien soigné, nul ne pouvait lui être utile en restant ; et le devoir, l'impérieux devoir, la Patrie en danger appelant tous ses enfants, commandait le départ.

Ahmour versait de vraies larmes, en serrant son « pitit tambour » dans ses bras et en embrassant Denise.

— Li s'y marieront un jour, faudra que li s'y marient !... Toujours y pensera au pauvre Ahmour, hein ! pitit tambour ?... hein pitite Denise ?

Maman Cujas sanglotait à fendre l'âme.

Si on sortait vivant de la fournaise on reviendrait à Bazeilles, pour les voir.

. . . . . .

. . . . . .

La cantinière, le turco plusieurs fois blessé, et Jean-Baptiste Barrois, devaient seuls, des personnages principaux de cette histoire vécue, se retrouver à Bazeilles, renaissant lentement de ses ruines.

La cantinière n'avait pas retrouvé son pauvre Cujas, enterré dans quelque fosse commune aux confins de quelque terre ou de quelque bois perdu, et Barrois était revenu sans son capitaine, promu commandant sur le champ de bataille, et tombé

cette fois sans se relever, frappé d'une balle au cœur, à Orléans.

Au château des Etangs, avec le deuil de son père, la malheureuse Renée de Bonnemière portait celui de fiancé veuve, pour toujours !

Les deux hommes, l'un qui lui était indifférent et qui l'avait ardemment aimée : Gérard Dutilly, tué au bord de la Meuse, le lendemain du jour où il la sauvait de la bestiale passion du capitaine von Weil, — l'autre qu'elle adorait, Patrice de Larivière, dormaient dans le même cimetière que son père.

Fidèle comme elle se l'était juré à cet amour, elle vivrait aussi heureuse qu'elle pourrait l'être, au milieu des heureux qu'elle ferait, semant le bien autour d'elle, essayant de contribuer à panser les blessures laissées par la guerre odieuse.

Jean-Baptiste et Fernande mariés, le premier placé par Mlle de Bonnemière à la tête de la filature qui peut-être redeviendrait prospère, élevaient la petite Denise, — que Renée doterait plus tard.

Jacques Loriot extrêmement intelligent, prenait des leçons régulières du maître d'école, et entrait dans les bureaux de la grande fabrique de drap, sans quitter sa maman Francine, dont la chaumière était rebâtie.

Maman Cujas, à la tête d'une petite pension de retraite, qu'augmentait Renée, laquelle faisait aussi une rente à Francine, se fixait, comme elle disait, dans le pays de ses deux enfants.

Et n'étaient-ils pas un peu à elle, à qui ils devaient la vie, le sinistre jour de la défaite de Sedan, ce brave gas, et cette belle fillette ?

Ahmour, seul à savoir, avec elle et Barrois, quel héros ignoré avait été cet enfant sans père ni mère, qu'ils appelleraient toujours sans qu'il eût son nom dans l'histoire, le *Petit Tambour de Bazeilles*, son congé expiré, regagnait l'Afrique, non sans avoir juré qu'il aurait sa revanche, tôt ou tard, la revanche de la France, encore sanglante, plus belle, plus noble, plus grande qu'avant !

FIN

Le 1er Octobre paraîtra :

LE MYSTÈRE DE L'ÉTANG

par Jean ROCHON

Le roman complet : 30 centimes

Soc. anon. des Impr. Wellhoff et Roche, 16-18, rue Notre-Dame-des-Victoires. Tél. 316-33, Ascrau, dir.

MODERN-BIBLIOTHÈQUE

95 CENTIMES LE VOLUME ILLUSTRÉ

CATALOGUE DES VOLUMES ACTUELLEMENT EN VENTE

Barbey d'AUREVILLY	Les Diaboliques.
Colonel BARATIER	Épopées Africaines.
	Au Congo.
Maurice BARRÈS, de l'Académie française.	Le Jardin de Bérénice.
	Du Sang, de la Volupté et de la Mort.
Tristan BERNARD	Mémoires d'un Jeune Homme rangé.
Jean BERTHEROY	La Danseuse de Pompéi.
	Le Double Amour.
Louis BERTRAND	Pépète le bien-aimé.
BINET-VALMER	Les Métèques.
Paul BOURGET, de l'Académie française.	Cruelle Énigme.
	André Cornélis.
Henry BORDEAUX	L'Amour qui passe.
	Le Pays Natal.
	L'Amour en fuite.
	Le Lac Noir.
	La Petite Mademoiselle.
	La Peur de vivre.
Élémir BOURGES	Sous la Hache.
René BOYLESVE	La leçon d'Amour dans un Parc.
	Mademoiselle Cloque.
Adolphe BRISSON	Florise Bonheur.
Michel CORDAY	Vénus ou les deux Risques.
	Les Embrasés.
	Les Demi-Fous.
Alphonse DAUDET	L'Évangéliste.
	Les Rois en exil.
	Les Deux Étreintes.
Léon DAUDET	Le Partage de l'Enfant.
Paul DÉROULÈDE	Chants du Soldat.
Lucien DESCAVES	Sous-Offs.
Henri DUVERNOIS	Crapotte.
	Nounette.
Georges d'ESPARBÈS	La Légende de l'Aigle.
	La Guerre en dentelles.
Ferdinand FABRE	L'Abbé Tigrane.
Claude FERVAL	L'Autre Amour.
	Vie de Château.
	Ma Figure.
	Ciel Rouge.
Léon FRAPIÉ	L'Institutrice de Province.
Théophile GAUTIER	Le Capitaine Fracasse (1er vol.).
	Le Capitaine Fracasse (2e vol.).
E. et J. de GONCOURT	Renée Mauperin.
	Germinie Lacerteux.
	Sœur Philomène.
Gustave GUICHES	Céleste Prudhomat.
GYP	Le Cœur de Pierrette.
	La Bonne Galette.
	Totote.
	La Fée.
	Maman.
	Doudou.
	La Meilleure Amie.
Myriam HARRY	La Divine Chanson.
Abel HERMANT	Les Transatlantiques.
	Souvenirs du Vicomte de Courpière.
	Monsieur de Courpière marié.
	La Carrière.
	Le Sceptre.
	Le Cavalier Miserey.
	Chronique du Cadet de Coutras.
	Les Confidences d'une Aïeule.
	Le Char de l'État.
	Coutras, soldat.
Paul HERVIEU, de l'Académie française.	Flirt.
	L'Inconnu.
	L'Armature.
	Peints par eux-mêmes.
	Les Yeux verts et les Yeux bleus.
	L'Alpe Homicide.
	Le Petit Duc.
	Deux Plaisanteries.
Henri LAVEDAN, de l'Académie française.	Sire.
	Le Nouveau Jeu.
	Leurs Sœurs.
	Les Jeunes.
	Le Lit.
	Les Marionnettes.
Jules LEMAITRE, de l'Académie française.	Un Martyr sans la Foi.
Pierre LOUYS	Aphrodite.
	Les Aventures du roi Pausole.
	La Femme et le Pantin.
	Contes Choisis.
	Les Chansons de Bilitis.
Maurice MAINDRON	Blancador l'Avantageux
Paul MARGUERITTE	L'Avril.
	Amants.
	La Tourmente.
	L'Essor.
	Pascal Geiosse.
	Ma Grande.
	Le Cuirassier blanc.
	La Force des Choses.
Octave MIRBEAU	L'Abbé Jules.
	Sébastien Roch.
Eugène MONTFORT	La Turque.
Lucien MUHLFELD	La Carrière d'André Tourette.
Marcel PRÉVOST, de l'Académie française.	L'Automne d'une Femme.
	Cousine Laura.
	Chonchette.
	Lettres de Femmes.
	Le Jardin secret.
	Mademoiselle Jaufre.
	Les Demi-Vierges.
	La Confession d'un Amant.
	L'Heureux Ménage.
	Nouvelles Lettres de Femmes.
	Le Mariage de Juliette.
	Lettres à Françoise.
	Le Domino Jaune.
	Dernières Lettres de Femmes.
	La Princesse d'Erminge.
	Le Scorpion.
	M. et Mme Moloch.
	La Fausse Bourgeoise.
	Pierre et Thérèse.
	Femmes.
	Lettres à Françoise mariée.
Michel PROVINS	Dialogues d'Amour.
	Comment elles nous prennent.
	Le Professeur d'Amour.
Henri de RÉGNIER, de l'Académie française.	Le Bon Plaisir.
	Le Mariage de Minuit.
Jules RENARD	L'Écornifleur.
	Histoires Naturelles.
Jean RICHEPIN, de l'Académie française.	La Glu.
	Les Débuts de César Borgia.
	La Chanson des Gueux.
Ch. ROBERT-DUMAS	Amour Sacré.
Édouard ROD	La Vie Privée de Michel Tessier.
	Les Roches blanches.
André THEURIET, de l'Académie française.	La Maison des deux Barbeaux.
	Péché mortel.
Pierre VÉBER	L'Aventure.

En Vente dans toutes les librairies et les bibliothèques des Gares

ARTHÈME FAYARD & Cie, Éditeurs, 18 & 20, rue du St-Gothard, Paris (14e)

10 CENTIMES **le Volume** **10 CENTIMES**

(Format 17×10.5)

LES MEILLEURS LIVRES

Nouvelle Collection Littéraire

Publiant tous les chefs-d'œuvre Français et Étrangers, Anciens et Modernes

Catalogue des Volumes actuellement en vente dans les Librairies et les Gares

	Nos des volumes
ARISTOPHANE	
Lysistrata	171
H. DE BALZAC	
Eugénie Grandet	5 et 6
Le Père Goriot	59 et 60
Le Colonel Chabert	86
Le Curé de Tours	91
La Cousine Bette	133 à 135
BEAUMARCHAIS	
Le Barbier de Séville	20
Le Mariage de Figaro	54
BENJAMIN-CONSTANT	
Adolphe	10
BÉRANGER	
Chansons (I)	33
Chansons (II)	138
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE	
Paul et Virginie	58
BOILEAU	
Epitres. — Le Lutrin	169
Satires. — Art poétique	170
BOSSUET	
Oraisons funèbres	145 et 146
BRANTOME	
Vies des Dames Galantes	179 et 180
CAZOTTE	
Le Diable Amoureux	87
CERVANTÈS	
Don Quichotte	29 à 32
CHATEAUBRIAND	
Atala. — René	74
ANDRE CHÉNIER	
Idylles. — Odes. — Iambes.	97
Elégies	130
CORNEILLE	
Le Cid. — Polyeucte	2
Cinna. — Horace	28
Le Menteur. — Pompée	121
Nicomède. — Rodogune	162
ALPHONSE DAUDET	
Tartarin de Tarascon	62 et 69
Contes du lundi	69 à 71
Lettres de mon moulin	75 et 76
Sapho	98 à 100
Le Petit Chose	106 à 109
Froment jeune et Risler aîné	154 à 157
Tartarin sur les Alpes	183 à 185
Rose et Ninette	195 et 196
Numa Roumestan	197 à 200

	Nos des volumes
CH. DICKENS	
Aventures de M. Pickwick	21 à 24
David Copperfield	125 à 128
DIDEROT	
Le Neveu de Rameau	43
Paradoxe sur le Comédien	103
TH. DOSTOIEWSKY	
Les Nuits blanches	131
ESCHYLE	
Prométhée enchaîné	172
EURIPIDE	
Alceste	175
GŒTHE	
Faust	51
Hermann et Dorothée	79
HOMÈRE	
L'Iliade	47 à 50
L'Odyssée	64 à 67
HORACE	
Poésies	84 et 85
LACLOS	
Les Liaisons dangereuses	15 à 18
Mme DE LA FAYETTE	
La Princesse de Clèves	202
LA FONTAINE	
Fables (I)	19
Fables (II)	81
Contes et Nouvelles (I)	105
Contes et Nouvelles (T. II et III)	123 et 124
LAMENNAIS	
Paroles d'un Croyant	137
LAS CASES	
Le Mémorial de Sainte-Hélène	205 à 210
LE SAGE	
Turcaret	9
Le Diable Boiteux	101 et 102
LONGUS	
Daphnis et Chloé	3
MARIVAUX	
Le Jeu de l'Amour et du Hasard. — Le Legs	26
Les Fausses Confidences. — L'Epreuve	72
MOLIÈRE	
Le Malade Imaginaire. — Les Précieuses Ridicules	25
Le Misanthrope. — Les Femmes Savantes	27
L'Avare. — Les Fourberies de Scapin	68
Don Juan. — Georges Dandin	80

	Nos des volumes
Tartuffe. — Sganarelle	104
L'Etourdi. — Le Médecin malgré lui	149
L'Ecole des Femmes. — Critique de l'Ecole des Femmes	163
La Comtesse d'Escarbagnas. — Le Mariage forcé. — Le Sicilien	164
Le Bourgeois Gentilhomme	138
MONTESQUIEU	
Lettres Persanes	34 à 38
H. MURGER	
Scènes de la Vie de Bohème	14 et 15
A. DE MUSSET	
Lorenzaccio	7
Poésies nouvelles	53
Contes d'Espagne et d'Italie	73
Confession d'un Enfant du Siècle	77 et 78
Namouna. — Rolla. — Une Bonne Fortune	88
Croisilles. — La Mouche	129
Le Chandelier. — Il ne faut jurer de rien	132
La Coupe et les Lèvres. — A quoi rêvent les jeunes filles	143
Un Caprice. — On ne saurait penser à tout	160
La Nuit Vénitienne. — Les Caprices de Marianne	187
GERARD DE NERVAL	
Les Filles du Feu, Sylvie. Jemmy	177
La Main enchantée. — Les Nuits d'Octobre. — Paris, Pandora, Meaux	178
CHARLES NODIER	
Thérèse Aubert. — Adèle	176
Trilby. — Lydie	190
CH. PERRAULT	
Contes de ma Mère l'Oye	11
PIRON	
La Métromanie	201
PLUTARQUE	
Démosthène. — Cicéron	158
Marius. — Sylla	159
Antoine	195
Alexandre	196
César	139
Pompée	193
EDGARD POE	
La Scarabée d'Or	139
PRÉVOST (ABBÉ)	
Manon Lescaut	8
RABELAIS	
Gargantua	89 et 90

	Nos des volumes
RACINE	
Esther. — Athalie	1
Phèdre. — Andromaque	42
Britannicus. — Les Plaideurs.	82
Bérénice. — Bajazet	92
Iphigénie en Aulide. — Mithridate	16
REGNARD	
Le Joueur. — Le Bal	122
Le Légataire Universel — Les Folies Amoureuses	140
J.-J. ROUSSEAU	
Confessions	37 à 41
SCHILLER	
Marie Stuart	83
Guillaume Tell	160
Mme DE SÉVIGNÉ	
Lettres choisies	147 et 148
SHAKESPEARE	
Roméo et Juliette	110
Le Songe d'une Nuit d'été	144
Macbeth	168
Jules César	186
H. SIENKIEWICZ	
Quo Vadis	44 à 46
SOPHOCLE	
Œdipe Roi	173
Œdipe à Colone	174
STENDHAL	
De l'Amour	12 et 13
La Chartreuse de Parme	93 à 95
SWIFT	
Voyages de Gulliver	141 et 142
A. THIERRY	
Récits des temps mérovingiens	203 et 204
CL. TILLIER	
Mon oncle Benjamin	191 et 192
TOLSTOI	
La Sonate à Kreutzer	4
Anna Karénine	150 à 153
A. DE VIGNY	
Poèmes antiques et modernes	111
Cinq-Mars	112 à 114
Chatterton	115
Stello	116 et 117
Servitude et Grandeur militaires	118 et 119
Quitte pour la peur. — Sur la vérité dans l'Art. — Sur un système dramatique	20
VIRGILE	
L'Enéide	55 à 57
Les Bucoliques. — Les Géorgiques	61
VOLTAIRE	
Candide	52
L'ingénu-Micromégas	194
Mythologie Gréco-latine	181 et 18

Envoi franco d'un volume contre 15 centimes.

10 volumes franco poste : 1 fr. 30. — 25 volumes franco gare en France : 3 fr. 10

A partir de 40 volumes, envoi franco gare en France sans augmentation de prix

Arthème FAYARD et Cie, éditeurs, 18-20, rue du Saint-Gothard PARIS

LES MAITRES DU ROMAN POPULAIRE

Nouvelle Collection à **30** centimes le **VOLUME**

paraissant le 1er et le 15 de chaque mois

Le 1er Octobre paraîtra :

LE MYSTÈRE DE L'ÉTANG

PAR JEAN ROCHON

Le Roman Complet : 30 centimes

Volumes déjà parus :

CRINCALETTE
Par JULES MARY

L'ENFANT D'UNE VIERGE
Par PIERRE SALES

UNE NUIT DE NOCES
Par CHARLES MEROUVEL

LA DAME AUX VIOLETTES
Par MICHEL MORPHY

CHAINE MORTELLE
Par GEORGES MALDAGUE

LA NUIT ROUGE
Par JULES DE GASTYNE

LE CORPS D'ELISA
Par A. MATTHEY

LE FILS DE JACQUES
Par RENÉ DE PONT-JEST

LE COQ DU VILLAGE
Par LÉON MALICET

RIVALITE D'AMOUR
Par HENRI GERMAIN

MARIEE A SON PATRON
Par MAXIME LA TOUR

L'AMOUR ET L'ARGENT
Par EDMOND LADOUCETTE

CALVAIRE D'AMANTE
Par JEAN ROCHON

FLORAISON D'AMOURS
Par FERNAND-LAFARGUE

AMANT ET JUGE
Par CHARLES ESQUIER

MOINS FORT QUE L'AMOUR !
Par PIERRE SALES

POUR L'HONNEUR D'UNE MERE !
Par JULES DE GASTYNE

LA PETITE « DEUX SOUS »
Par MARIE THIERY

PRINCESSE ET FILLE DU PEUPLE
Par MAXIME LA TOUR

LES POILUS DE LA 9e
Par ARNOULD GALOPIN

LA BELLE LORRAINE
Par HENRI GERMAIN

LE TUEUR DE FEMMES
par LÉON MALICET

LE ROMAN D'UN SOLDAT
Par MICHEL MORPHY

UNE AFFOLEE D'AMOUR
Par ADOLPHE BELOT

CRIME DE BOCHE !
Par HECTOR FRANCE

LE DIAMANT NOIR
Par PIERRE SALES

Chaque Volume : 30 centimes

Le volume franco par la poste : 40 centimes. — Union Postale : 50 centimes.
Abonnement pour DIX volumes : France : 4 francs; Union Postale : 5 francs.
A. FAYARD et Cie éditeurs, 18-20 rue du Saint-Gothard, PARIS (XIVe).